SELLE, C.G.

RUDIMENS
D'UNE
PYRÉTOLOGIE
MÉTHODIQUE,

TRADUITS du Latin de C. G. SELLE, Docteur et Professeur en Médecine, et Médecin de l'Hôpital de la Charité à Berlin ;

PAR M. CLANET, ex-Officier de Santé de première classe des Armées d'Italie et des Pyrénées-Orientales.

Hoc opus, hoc studium parvi properemus et ampli,
Si Patriæ volumus, si nobis, vivere cari.



A TOULOUSE,
Chez FAGES, MEILHAC et Comp.^e, Imprimeurs-Libraires, rue Saint-Rome, maison BROULHIET.

M. DCCC. I.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE



AU CITOYEN CLAUZEL, ci-devant Représentant du Peuple près le Conseil des Anciens, par députation de l'*Arriège*, et actuellement membre du Corps Législatif.

CHER CITOYEN,

VOTRE ami, mon père, parmi bien des choses honnêtes qu'il m'apprenoit dans mon enfance, me disoit allégoriquement qu'un arbre, qu'un des chefs d'une famille soignoit et n'abandonnoit jamais, parvenoit presque toujours à porter quelque bon fruit; et qu'ainsi ce chef devenoit utile à la famille entière.

Depuis long-temps vous êtes un des chefs d'une grande famille, de la France ; *et j'ai vu en effet qu'après lui avoir fait du bien directement par vos lumières et par vos vertus sociales, vous avez encore servi ses intérêts, en en prodiguant à quelques bons français que vous avez dû protéger, et par délicatesse et par justice. Les services qu'ils ont rendu à la patrie sont donc votre ouvrage.*

J'ai reçu aussi des bienfaits de vous; cette Traduction est en quelque sorte une des émanations de votre bienveillance. Je désire qu'elle mérite aux yeux de mes collègues et de mes concitoyens, d'être regardée comme une preuve nouvelle du principe allégorique de mon père ; qu'elle soit du moins reçue de vous comme un foible hommage de ma reconnoissance.

CLANET.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

COMME beaucoup d'officiers de santé, je m'étois aperçu depuis long-temps qu'on devoit oublier auprès du lit des malades, la plupart des notions nosologiques qu'on recueilloit dans les écoles et dans les livres; les distributions des maladies reposant sur des bases artificielles, il n'étoit pas même étonnant, comme le dit notre auteur (1), qu'on trouvât des théoriciens instruits qui n'entendoient rien à la pratique, et des praticiens habiles nullement versés dans la théorie : les systèmes nosologiques artificiels n'impriment dans la mémoire qu'une chaîne factice d'idées, souvent interrompues et sans rapport avec leur objet.

Pour oser croire qu'on a élevé un corps de doctrine sur la vérité, il faut avoir établi une série philosophique de notions qui représente l'enchaînement continu des modalités de la nature; cela est sans

(1) Voyez §. 43.

doute très-difficile, c'est même impossible sous un rapport absolu : dans l'Univers tout est lié imperceptiblement pour l'homme, depuis l'être le plus informe, jusqu'au moins imparfait connu ; il n'y a ni classes, ni ordres, ni genres, ni espèces ; la nature n'est composée que d'individus unis les uns aux autres, ou plutôt elle n'est qu'un assemblage de modifications de matière et de mouvement.

En posant des divisions l'homme commet donc une erreur ; son premier pas dans la science de l'Univers l'écarte de la vérité. Rien dans ses recherches, rien dans ses leçons, rien dans ses ouvrages ne devroit être divisé, puisque rien ne l'est dans la nature ; mais s'il ne franchissoit ce premier obstacle qui lui dérobe le fil des sciences naturelles, il n'acquerroit aucune connoissance du monde ; son esprit est trop borné pour embrasser un tout aussi vaste, et se rendre raison de ses parties sans les avoir examinées chacune en particulier.

Les divisions que l'homme est obligé d'établir pour subvenir à son imperfection, ne seroient pourtant pas un inconvénient d'une grande importance, si, après avoir parcouru toutes les branches

d'un tout, il pouvoit à leur aide en saisir les nuances, les déterminer au besoin, et les faire connoître par des caractères perceptibles ; mais la chaîne des êtres ne se montre que dans quelques-uns de ses points ; les rapports des chaînons que l'homme aperçoit, échappent même la plupart à son intelligence ; ainsi il se trouve réduit à des fractions de vérité sur les sciences naturelles.

Les difficultés qui entravent le naturaliste dans la distribution des êtres et de leurs modalités, sont les mêmes que celles qui se présentent au médecin philosophe dans la distribution des parties du corps humain, et de leur manière d'être. Leur intelligence s'exerce dans les deux cas sur deux unités ; elles sont différentes à la vérité : l'une est absolue et l'autre dépendante ; mais elles sont aussi inconcevables l'une que l'autre dans beaucoup de rapports de leurs parties et de leurs propriétés.

L'ensemble des êtres constitue le physique de l'unité universelle, et celui de leurs propriétés établit son moral ; également l'ensemble des parties de notre corps forme l'unité humaine, et celui de leurs propriétés constitue sa vie propre.

On ne peut pas apercevoir parfaitement la liaison des êtres qui concourent à la formation de l'unité universelle, ni déterminer les nuances des propriétés qui l'animent; on ne peut pas non plus concevoir complétement l'union des parties qui construisent l'homme, ni fixer les modifications des propriétés de cette unité abstraite.

L'étude de l'homme est, dans toutes ses branches, obstaclée par les mêmes entraves; comment le nosologiste pourra-t-il donc classer, dans l'ordre essentiel de leur procréation, les maladies qui ne sont vraiment que des modalités de l'existence humaine? comment pourra-t-il établir leurs diverses affinités, et marquer cependant des lignes de démarcation qui les séparent?

L'auteur que j'ai traduit n'a pas eu la prétention d'atteindre ce but dans tous ses points; il ne l'a néanmoins jamais perdu de vue; les distributions qu'il a coordonné dans ce livre, sont calquées sur des fondemens de distinction qui dévoilent, autant qu'il est possible, l'enchaînement naturel des maladies qui en sont l'objet, et a assez bien déterminé les points de contact qui les unissent. Comme

chacun doit le penser, le docteur *Selle* enseigne ici fort peu, mais il enseigne bien à apprendre davantage.

A cet égard, son petit ouvrage a produit et produira plus de bien dans la république médicale, que n'en ont fait et que n'en feront jamais les Œuvres Nosologiques, d'ailleurs recommandables de *Sauvages*, de *Linnée*, de *Cullen*, de *Vogel*, de *Sagar*, de *Vitet*, et d'autres nosologistes. Ces auteurs rendent sans doute des services aux commençans; en effet, dès l'entrée dans l'étude de la nosologie, on ne peut pas, ce me semble, beaucoup profiter de l'ordre de distribution naturelle des maladies. Il paroît qu'en examinant ces modalités isolées par des signes prétendus tranchans, on prépare, dans son esprit, les points épars du dessein d'un vaste tableau, pour y répandre plus commodément les diverses nuances de la nature.

Ainsi les systèmes artificiels de nosologie prédisposent les étudians à saisir les maladies telles qu'elles sont; par leur secours, ils coordonnent d'abord les branches de la science; et par celui de la classification naturelle, il les confondent par des gradations insensibles, et en

font un corps de doctrine lié dans toutes ses parties ; cela ne seroit pourtant pas ainsi, si l'on ne se rappeloit que la liaison des idées posées dans les distributions de l'art, ne constitue pas la vérité de la science, et que cette lumière divine ne peut rejaillir que de l'exactitude de leur rapport avec leur objet. Il faut que les étudians fassent répondre la catégorie de leurs notions à celle des maladies : sans cela les connoissances puisées par anticipation dans les nosologies artificielles, ne conduisent qu'à des erreurs, et loin d'être utile, leur étude devient nuisible à l'art, aux artistes, à l'humanité.

Pourquoi faut-il que nous ne puissions pas nous passer des nosologies artificielles ! Mais il faut tant d'expérience, tant d'observations, tant de faits de pratique pour asseoir un système complet de nosologie naturelle ; il faut tant d'érudition pour vérifier ses propres idées ; il faut tant de connoissances pour s'élever au-dessus des auteurs à l'appui, et pouvoir ainsi préjuger sainement de leur véracité, et de leur perspicacité à bien expérimenter et à bien observer.

En effet, en suivant les principes de notre auteur, qui sont ceux de la nature,

on doit, pour disposer les branches d'un pareil système, apercevoir tous les rapports sous lesquels les maladies se ressemblent, se touchent, se confondent, et tous ceux sous lesquels enfin elles diffèrent ; on doit avoir préalablement la connoissance parfaite de l'analogie de leur traitement, celle de tous les êtres capables de nous influencer défavorablement, et celle de toutes les conditions de notre corps qui peuvent modifier cette influence (1) ; le docteur *Selle* pouvoit-il d'après cela compléter seul une nosologie naturelle ? Non sans doute ; ce ne peut être que l'ouvrage de la méditation d'un siècle par une assemblée de médecins très-instruits ; et certes c'est beaucoup pour un homme seul d'en avoir jeté les fondemens, et d'avoir même commencé l'édifice, en déterminant la nombreuse classe des fièvres.

Il est à désirer qu'on trouve un moyen de confectionner le code nosologique, si heureusement entrepris par le médecin de Berlin. Cet objet de l'art de guérir me paroît aussi important pour les citoyens qu'un code civil ; par les lois, il est vrai,

---

(1) Voyez §. 27, 34, et autres.

on leur assure les propriétés, la sureté, la liberté ; mais que sont tous ces biens sociaux sans la santé, et sans la vie qu'une nosologie naturelle garantiroit si puissamment, des principes de destruction qui nous environnent ?

La Pyrétologie de *Selle* étoit en latin. Pour suppléer au défaut des prémices de l'instruction, il falloit la traduire ; on sait que la plupart des jeunes gens, qui s'adonnent à l'art de guérir, ne peuvent pas profiter de cet ouvrage ; ils n'ont pas pu étudier la langue latine, soit parce qu'ils ont été obligés de consacrer leur jeunesse à prendre des moyens pour sauver leurs frères, leurs sœurs, leur père, leur mère, leur patrie, soit parce que les vandales qui avoient déjà détruit tous les liens de la société, s'efforçoient, par le ridicule, et de toutes les manières, d'empêcher la profession de cette langue, qui rend les savans de presque toutes les nations intelligibles les uns aux autres, qui les unit tous par les connoissances qu'elle sert à leur transmettre d'un pôle à l'autre ; et qui, sous ce rapport, fait du monde entier une véritable république.

J'ai cru long-temps que le docteur *Coray*, médecin de Montpellier, m'avoit

prévenu, d'autant plus qu'ayant su apprécier les Œuvres de *Selle*, il en avoit déjà traduit de l'allemand en français, *l'Introduction à l'Étude de la Nature et de la Médecine, et le Manuel de Clinique interne*; mais après bien des informations, j'ai été persuadé qu'il n'avoit pas entrepris la traduction de la Pyrétologie : il ne l'a sans doute pas fait par respect pour le mode d'enseignement des écoles de son temps, où l'on professoit en latin presque toutes les sciences, ou peut-être parce qu'il a cru oisif de convertir, en français, un ouvrage que les médecins pouvoient et préféroient lire sur l'original. Ces motifs n'existent plus aussi généralement aujourd'hui ; c'est au contraire un service à rendre aux étudians des écoles de la France, que de leur présenter la Pyrétologie dans la langue de la nation ; cela m'a décidé à rendre ma traduction publique.

Je pense qu'elle est aussi littérale qu'on pût le désirer. Quelques personnes croiront peut-être qu'elle n'est pas complète, parce que j'ai laissé des citations dans la langue des auteurs des passages cités ; mais j'observe que je n'ai voulu traduire que *Selle*. D'ailleurs traduire les autorités,

n'est pas, ce me semble, rendre les faits plus croyables aux personnes qui n'entendent pas la langue dans laquelle ces faits sont certifiés ou confirmés ; car si ces personnes vouloient vérifier les citations converties en français, elles seroient toujours forcées d'y ajouter foi aveuglément, par là même qu'elles ne connoîtroient pas la langue des autorités.

Je n'ai traduit non plus, ni les textes des ouvrages cités, ni les noms, donnés aux maladies par les autorités, qui sont synonymes de ceux que mon auteur leur a assigné ; j'aurois rendu par là, sinon impossibles, du moins très-difficiles, les rapprochemens et la vérification des témoignages, aux personnes instruites ; en un mot, je n'ai traduit des autorités que les citations qui font série des pensées de *Selle*, et en quelque manière partie intégrante de son ouvrage.

Il est sans doute beaucoup de livres déjà traduits dans notre langue, dont il y a des morceaux cités en latin, ou autrement, dans ces Rudimens de Pyrétologie, tels que la Nosologie de *Sauvages*, les Œuvres de *Cullen*, de *Pringle*, de *Zimmermann*, *etc.* J'aurois pu en ce cas chercher dans les traductions les

endroits correspondans aux passages cités des originaux ; mais ce travail auroit été moins utile que pénible : il ne résulte pas d'ailleurs d'inconvénient de ce défaut ; l'ouvrage en conserve au contraire ce luxe agréable, que répand dans un livre le mélange de plusieurs langues.

En nommant l'auteur des Rudimens de la Pyrétologie méthodique, je crois avoir fait un éloge suffisant de cet ouvrage. Je n'ai donc pas tenté d'en faire entrevoir, par une analyse, la philosophie et la vérité ; ce seroit m'exposer à déprécier un beau tableau en le montrant sous une esquisse en migniature. Puisse-t-il devenir la base d'un système complet de Nosologie naturelle, et faire ainsi donner à notre art un plus haut degré d'utilité ! l'auteur aura alors atteint son but, et le traducteur reçu le complément de la récompense de son travail.



ARDUUM sanè negotium, nec sine subsidio artis, quæ meditari docet, facilè exequendum, illud est, quòd in normâ et regulâ inveniendâ, secundùm quam rerum comparandarum convenientiæ æstimari debent, ponitur.

HEBENSTREIT.

INTRODUCTION



INTRODUCTION

SUR L'OBJET DU TRAITÉ.

§. PREMIER.

DANS tous les temps, ceux qui cultivèrent l'art de guérir, bâtirent système sur système; mais ils redoublèrent d'efforts, lorsque *Hippocrate* eut établi quelques lois générales de médecine pratique, d'après ce génie d'observation qui l'avoit guidé auprès du lit des malades pendant une longue suite d'années; alors ils recueillirent plusieurs inductions de ces lois, et ils en firent des doctrines diverses. Une de leurs parties reposoit sur des idées précaires et empruntées, et l'autre étoit appuyée par des observations si obscures, qu'il ne pouvoit en résulter que de fréquens écarts de la nature, et qu'une multitude de méthodes analogues à ces visions.

Ainsi, il arrivoit presque toujours, et d'une manière nécessaire, que les médecins s'entraînoient, l'un l'autre dans une fausse route, et que ceux qui vouloient à leur tour en tracer une nouvelle, s'écartoient de plus en plus de celle de la nature; cela arrivoit d'autant plus facilement, que celle-ci présentoit de plus légers vestiges, et qu'on avoit plus de peine à la distinguer du mauvais chemin. L'un donnoit, en conséquence, dans la croyance à l'empire des esprits, l'autre regardoit comme les paroles des oracles de la nature, celles que les adeptes proféroient à travers mille contorsions.

Mais qui voudroit détailler la quantité d'hypothèses dont la diversité donna lieu à tant de systèmes différens.

Quelque temps après, il s'éleva des médecins qui reconnurent ces chimères, et qui prirent, en conséquence, l'observation et les cures confirmées par l'expérience, comme le seul fil d'Ariane, qui dans le labyrinthe des maladies, devoient les conduire à leur connoissance et à leur guérison. Mais si les premiers, négligeant l'observation, ne purent s'empêcher de chercher à déviner les causes des maladies par le seul raisonnement, ceux-ci se jetèrent dans l'autre extrême, en rejetant complétement tout raisonnement déduit de l'observation (1). Je pense qu'il n'est personne, qui se soit un peu plus élevé dans l'étude de la médecine, qui doute de la nécessité qu'il y a de combiner ces deux ressources pour s'aider dans la recherche de la nature des maladies (2); il fut à la vérité très-difficile dans tous les temps de garder un juste milieu; et le raisonnement porté au-delà des limites de l'observation, à toujours fait rencontrer un écueil ou ont échoué la plupart de ceux qui ont tenté une chose d'une exécution aussi pénible.

Je me vois maintenant exposé au même cas, et je ne saurois prévoir, si, plus heureux que mes prédécesseurs, j'échapperai au nauffrage. Quand je me fus adonné à l'étude de la pratique, et que j'eus fait mes efforts, principalement pour acquérir des connoissances exactes sur les maladies et leur traitement, je crus m'être aperçu que leurs systèmes n'embrassoient pas tout ce qui concerne la pratique rationnelle; en effet, de quelque manière que j'aie considéré les principes sur lesquels ils avoient fait reposer leur doctrine, je n'ai jamais conçu qu'il puisse en résulter quelque chose d'avantageux pour la connoissance des causes des maladies et celle de leur traitement. Tout le fruit que j'ai retiré de la recherche des maladies, d'après ces systèmes, se réduit à connoître l'étonnante diversité des principes qui

(1) *Voyez* Celse, *med. Ed. Alm.* page 7.
(2) Voyez *ibidem.* page 12.

en formoient la base, et qui ne différoient presque les uns des autres, que par la manière dont ils étoient émis. Quoiqu'il ne soit pas possible de rien déduire de la comparaison de l'histoire des maladies, qui amène à leur notion philosophique (ce qu'on doit attribuer au peu de connoissance que nous avons des choses), je m'apercevois cependant de reste que la diversité surprenante des opinions, touchant les causes des maladies et leur traitement, provenoit de la diversité de l'arrangement des principes. Parcourant alors les sentimens les plus divers sur ces deux objets, de beaucoup d'auteurs reconnus très-instruits et bien dignes de foi, il me vint en idée d'examiner si ce partage d'avis, relatif à une même chose, émanoit d'une différence réelle dans les maladies à laquelle ils n'auroient pas fait attention, et si une classification systématique, dont le fruit se rapporte à la pratique même, est possible.

Il me paroissoit constant, d'après mes nombreuses lectures et d'après mes réflexions, qu'il existoit encore entre les maladies, une différence qui avoit toujours été négligée dans les systèmes, et dont la méditation pouvoit devenir singulièrement fructueuse dans la pratique; et dès que je n'eus plus de doute que l'ordre dans lequel la nature avoit enchaîné les choses, est celui que nous devons suivre de préférence dans les classifications, et non cet enchaînement arbitraire et disparate qu'on remarque dans les systèmes, il me fut facile de conclure que l'ordre naturel étoit celui qu'on avoit négligé jusqu'à nous, et celui qu'on devoit rechercher avec tout le soin possible, puisqu'il ne conduit pas, quand on cherche la notion philosophique des maladies, à ce fatras d'opinions contradictoires qu'on voit dans les classifications artificielles.

Je recueillis donc alors tout ce qui a trait à la différence nouvelle que j'avois entrevue dans les maladies, et tout ce que je crus pouvoir m'être utile dans la pratique; je donnai les prémices de ce travail pour les épreuves d'inauguration (1); je tâchai ensuite de le rendre plus

(1) Voyez *Methodi Febrium naturalis Rudimenta*. Hale, 1770.

correct. Maintenant plus versé dans la pratique, je ne cesse pas de regarder cette manière de considérer les maladies comme le prototype de la science médicale, et quoique mon ouvrage renferme beaucoup d'autres choses que je ne désavouerai pas, et qui ont mérité des applaudissemens obligeans des gens de l'art, je me suis occupé du soin de le retoucher encore.

Pour établir les bases de mon système, j'ai été obligé de rappeler les principes fondamentaux de la nosologie et de la pathologie; ainsi, lecteur bénévole, recevez-les avec indulgence, s'ils vous paroissent ramenez avec trop d'ambiguité; j'ai cru indispensable de les rapporter, de crainte que le défaut de leur exposition, qui vous porteroit à examiner ma méthode d'après d'autres principes, ne vous fît mal préjuger de sa bonté. Au reste, je ne prétends pas donner des choses inédites et exemptes de doute et d'erreur, car il est difficile de « bien penser et de bien écrire, mais plus difficile encore » de porter les autres à goûter nos opinions. » (1) Je vais donc poursuivre mon projet.

DE L'OBJET DE LA NOSOLOGIE.

§. I I.

Il est évident, d'après les premiers principes de la philosophie, qu'avant de pouvoir circonscrire les limites d'une science quelconque, d'une manière invariable, il faut d'abord bien exposer non-seulement son sujet, mais encore son attribut, c'est-à-dire, quelle condition ou quelle modification du sujet déterminé l'on se propose de traiter. Il n'est pas moins évident que la maladie est le sujet, et de la pathologie, et de la thérapeutique, et de la nosologie; et comme, dans la thérapeutique, le traitement est l'attribut dont il doit être question en cette science touchant la maladie, de même la différence des maladies présente, dans la nosologie, l'attribut du sujet.

---

(1) *Voyez* Mead.

§. III.

Il faudra donc maintenant établir la notion de la maladie. Pour parvenir à ce but, la plupart des auteurs ont la coutume d'exposer d'abord l'idée qu'ils ont de la santé; ils peuvent ainsi faire mieux ressortir celle de la maladie; mais puisque personne ne révoque en doute que les idées de santé et de maladie, sont directement opposées, et que néanmoins, comme l'a déjà dit *Galien* (1), elles découlent primitivement d'une seule et même source, il est manifeste que l'une étant posée, l'autre reste connue : établissons donc d'abord la notion de la maladie, et nous verrons clairement ce que nous devons entendre par le mot *santé*. Qu'il me soit cependant permis auparavant d'exposer quelques lemmes qui puissent nous servir de règle, soit pour juger de l'idée que les auteurs se sont faits de la maladie, soit pour affermir celle que nous voulons établir.

§. IV.

Par la même raison qu'on a prouvé et mis parfaitement hors de doute, que tous les phénomènes qu'on remarque dans le monde matériel et qui se manifestent à nos sens, émanent d'un mélange et d'une organisation particulière des corps, il est clair que tous les phénomènes et toutes les mutations de la machine humaine, qui tombent sous nos sens, résultent de sa structure particulière, et de la combinaison propre de ses fluides avec ses solides (2). De cette proposition

(1) Voyez *Method. Med.*

(2) Afin qu'on n'infère pas de cette proposition plus que je n'ai intention de dire, je crois qu'il est nécessaire d'avertir que cette thèse, qui, comme le pensent la plupart des gens, conduit immédiatement au matérialisme, peut très-bien marcher avec le système de la spiritualité de l'ame, sans perdre de sa force. Il n'est ici question que de la condition particulière des parties, qui deviennent propres à ce que l'ame puisse par elles produire ses effets. Car, comme les parties du corps ne peuvent remplir leurs fonctions sans l'ame qui les vivifie, de même l'ame séparée du

nous pouvons déduire les corrollaires suivans : l'organisation du corps est la cause, et ses phénomènes sont l'effet; ainsi on peut se faire une idée de l'effet séparément de la cause, quoique l'un ne puisse vraiment point exister sans l'autre. L'idée de la cause vient sans doute avant celle de l'effet; mais on ne peut rien dire de la cause d'un effet quelconque, que cet effet ne soit en quelque sorte connu et déterminé; ou pour mieux m'expliquer, il faut, avant de parler de la cause d'une chose, avoir établi la connoissance de cette chose; cela est si évident, que je rougirois de chercher à le prouver plus au long. Qu'y auroit-il en effet de plus inconséquent que de chercher la cause d'un objet dont on n'a pas encore une idée fixe ? Plusieurs auteurs ont fait cependant cette faute : voulant donner la définition de la maladie, ils ont disputé sur sa nature avant d'avoir fait connoître ce qu'ils entendoient par le mot *maladie* : il n'est donc rien de plus conforme à l'ordre des choses, que d'expliquer la signification d'un mot avant de s'occuper à rechercher la nature ou la cause de l'objet indiqué par ce mot, ou en d'autres termes : il faut dans toute recherche faire précéder la connoissance philosophique, par la connoissance historique.

§. V.

Il suit de là, comme des premiers élémens des connoissances humaines, que toutes les fois qu'on a des vérités scientifiques à exposer, il faut bien définir tous

---

corps ne peut probablement pas donner jour aux phénomènes manifestes à nos sens externes : delà nous concluons avec raison, que nul changement du corps ne peut provenir des propriétés de l'ame seulement, et qu'il faut pour cela l'intervention de l'organisation du corps. Il s'ensuit aussi que tout changement de l'ame doit être attribué à un changement du corps, quoiqu'il faille peut-être chercher dans la coopération de l'ame, pourquoi les parties du corps peuvent, par divers *stimulus*, produire les phénomènes et de la santé et de la maladie. Voyez *Urbe Griffe von der Beschaffenheit*, *dem Ursprunge und Enzwecke der natur*, Berlin, 1776. *Philosophische Gespræche*. Berlin, 1780.

les mots dont on se sert, à moins qu'ils ne soient déjà dépouillés de toute équivoque. La définition doit présenter un caractère distinctif, par lequel on puisse toujours, et dans tous les cas, discerner la chose définie de toutes les autres.

Il y a deux sortes de définition par rapport aux moyens de perception des signes; en effet, si toutes les choses pouvoient être aperçues par nos sens externes, il seroit encore nécessaire que le caractère distinctif de la définition pût être conçu et aperçu, autant par le moyen des sens internes, que par celui des sens externes. On connoît assez la différence qu'on a établi entre les êtres abstraits et les êtres concrets; les êtres abstraits ne peuvent être discernés que par le secours des sens internes.

Les êtres concrets sont de deux sortes, les uns sont patens à nos sens externes, et les autres ne nous instruisent de leur existence que par celle de leurs phénomèmes; ainsi la convulsion des muscles présente un objet concret qui peut être aperçu par les sens externes; mais les vers qui l'ont produite, se dérobent à leur perception, quoiqu'ils constituent parfaitement des êtres concrets dont l'existence ne peut être connue que par celle des phénomènes qu'ils occasionnent dans le corps.

D'après ces considérations, il est évident qu'il y a deux sortes de définition sous le rapport des signes qu'on a à employer. Les choses abstraites ne sauroient être définies que par des signes perceptibles aux sens internes, parce qu'elles échappent à la perception des sens externes; au lieu que pour pouvoir discerner toujours et dans tous les cas, les êtres concrets, il faut que les caractères qui doivent alors, suivant la diversité des choses mentionnées plus haut, être pris, ou de la chose même, ou de ses effets, tombent sous les sens externes et soient aperçus par eux.

Maintenant tout le monde conviendra sans doute facilement que la maladie est un être concret; ainsi en la définissant, il faudra poser les caractères perceptibles aux sens externes, afin que nous puissions, dans tous les cas possibles, discerner par eux, l'état de santé

et l'état de maladie des hommes ; et comme personne ne niera que la maladie ne puisse être perçue par les sens externes (1), nous tirerons les signes de la définition, des dispositions visibles de cet état contre nature.

DE LA MALADIE.

§. VI.

Le mot maladie se présente sous une triple acception dans les auteurs. Il renferme particulièrement l'idée de l'état qui fait que les fonctions sont lésées ; c'est ainsi qu'ont défini la maladie, *Galien*, son défenseur *Vallesius* (2), *Freitag* (3), et *Gaubius* (4).

Voyons si cette définition est conforme aux principes et aux conditions que nous avons établi. Je suis assuré que chacun s'apercevra, avec moi, qu'il n'est question dans cette définition que de la cause des phénomènes ; et comme dans toute recherche il faut commencer par

(1) *Gaubius* affirme à la vérité dans les *Inst. Pathol.*, §. 85, que la maladie ne tombe point sous les sens ; il paroît cependant d'après le chapitre de cet ouvrage, où il est question de la nature de la maladie, que cela ne doit s'entendre que de l'essence de cet état. Il est certain que l'idée plus étendue de la maladie comprend tout ce qui, dans le corps, s'écarte de la disposition naturelle; mais on n'a nulle raison d'avancer que la maladie ne peut point être perçue par les sens externes, parce que ses causes leur sont imperceptibles. Cette idée de la maladie ne doit point entrer dans la Nosologie ; sans cela la cause seroit confondue avec la chose même, ce qui donneroit lieu à des controverses nombreuses et nuisibles.

(2) « *Morbus*, dit-il, *est affectus præter naturam à quo primò te læduntur operationes.* » Voyez *Controv. med. et Philosop.* Liv. IV. Cap. I.

(3) « *Morbus*, dit celui-ci, *est constitutio partium præternaturalis actiones lædens.* » Voyez *Diss. de sanit. & morb. natur.* §. 5.

(4) *Gaubius* dit : « *Status ille corporis humani viventis, quo* » *fit, ut actiones, homini propriæ, non possunt apposite ad leges* » *sanitatis exerceri, morbus dicitur.* » *Voyez* §. 34.

se donner la connoissance historique de l'objet (1), et que cette connoissance doit être prise dans les phénomènes, il est évident que ce n'est qu'en eux qu'on doit chercher la première notion de la maladie. On voit donc qu'il faut rejeter cette définition ; au reste, elle manque à une seconde condition requise (2) ; elle ne présente aucun signe qui tombe sous les sens externes, et ne peut être en conséquence d'aucune utilité.

D'ailleurs, de combien de difficulté cette définition n'est-elle pas embarrassée, difficultés qui empêchent de mettre les signes à profit, ce qui est cependant la chose la plus nécessaire ! combien de fois ne remarquons-nous pas dans les humeurs, une *crase* particulière qui n'est point naturelle, et dans les solides une structure qui n'a rien moins que l'aspect ordinaire de la nature, sans cependant que nous puissions découvrir aucune lésion dans les fonctions, ni aucune altération dans les qualités sensibles du corps ? Qui diroit qu'un homme est malade dans cet état ? Ne résulteroit-il pas de cette manière de raisonner, pour le moins une grande erreur ? et un médecin ne deviendroit-il pas ridicule aux yeux de cet homme, s'il s'empressoit de prendre des moyens pour lui rendre la santé ?

Réciproquement, combien de fois ne découvrons-nous pas, que l'intérieur du corps est à peine hors de l'état naturel (du moins il nous le paroît ainsi), lors pourtant que la lésion de ses fonctions tombe manifestement sous les sens, et que chacun diroit qu'une maladie fomente en lui ! que si nous voulons ajouter à cela l'état d'ignorance où nous sommes, relativement à la disposition qui peut seule fournir l'essentiel et vrai caractère de la santé, on sera nécessairement convaincu de la nullité de la définition de la maladie par les auteurs précités.

Mais comment les défenseurs de cette définition peuvent-ils donner à part la notion de la cause de la maladie, et la considérer abstractivement de celle de la

(1) *Voyez* §. 4.
(2) *Voyez* §. 5.

maladie même, après avoir pris l'un pour l'autre? Quelques-uns se sont, d'autant plus applaudis de leur procédé, qu'ils ont cru plus fermement que la vraie définition est de mille strades au-dessus du sens nominal; en ce cas cependant, la notion de la maladie est purement abstraite, et elle ne présente jamais le caractère d'une définition qu'on puisse utilement employer au lit des malades; d'après cela, celui qui désire définir d'une manière invariable et sans erreur, pourra facilement se convaincre du défectueux de la définition des auteurs cités, et verra avec moi, que l'état interne du corps, ne doit nullement entrer dans la définition de la maladie, pour faire connoître quand est-ce qu'un homme doit être regardé comme bien portant, et en quel temps il cesse de l'être (1).

§. VII.

Quelques médecins se sont tellement étudiés à éviter ces difficultés, qu'ils ont rassemblé dans leur définition, et les lésions des fonctions, et cet état maladif interne qui les produit (2) : j'ai averti plus haut que la notion complète de la maladie sous le rapport concret, comprenoit en même temps la constitution contre nature des fluides et des solides comme cause, et les lésions des fonctions et les vices des qualités sensibles comme l'effet de cette cause; or, on ne doit pas faire intervenir ici tout ce qui entoure la maladie; il ne s'agit que de fixer la définition du mot : ainsi, la définition de ces médecins renferme des signes superflus, ce qui est contraire aux lois de la philosophie. Au reste,

---

(1) L'illustre *Zimmermann* mérite particulièrement d'être cité ici. *Voyez* Von der Erfarung. B. 3. C. 4.

(2) Voyez *Hoffmann* dans ses Œuv., éd. de Genève. T. I. P. I. C. 2. §. 3. Le célèbre *Frese* a fait à peu-près de même (*V.* sa dissertation dédiée *à Büchner : de optimâ methodo causas morborum proximas investigandi*, pag. 10.), lorsque définissant la maladie, il a dit : « *Morbus est interna corporis constitutio, quâ in viribus* » *partium ejusdem dissensus adest, per ipsam tamen earumdem* » *fabricam certo Gradu determinata.* »

quant à la cause interne, on doit lui appliquer ce que j'ai avancé plus haut.

§. VIII.

Il reste donc encore une dernière source, d'où nous pouvons faire découler la définition de la maladie, c'est la lésion des fonctions du corps, et l'altération de ses qualités sensibles; divers auteurs l'ont déjà calquée sur ces deux objets (1); très-certainement personne n'ira désavouer qu'il a une maladie, si ses fonctions sont troublées ou supprimées, et si les qualités visibles de son corps, sont sorties de l'état ordinaire et naturel : il est donc manifeste que cette définition est très-conforme à la manière de parler, puisqu'il faut, pour se donner la connoissance de la cause, ou de la nature de la maladie, commencer par ses phénomènes externes, visibles, et connus (2); il faut, pour la même raison, prendre dans ces mêmes phénomènes le caractère général de la maladie; il y a par elle des fonctions lésées, et des qualités altérées qui tombent sous les sens externes; ainsi, la définition qui sera basée sur elles, aura les conditions réquises (3). A la vérité, le plus grand nombre des fonctions ne sont pas accessibles à nos sens externes : divers mouvemens et diverses sécrétions se dérobent à eux; il survient souvent aussi des qualités vicieuses dans le corps, qui y restent cachés pendant un assez long espace de temps, avant de se présenter au dehors par des phénomènes maladifs, mais on ne peut pas pour cela rejeter ces signes, parce que toute connoissance de maladie est fondée sur ces phénomènes externes, et qu'il n'est pas possible de percevoir sa cause, si elle n'a produit de symptômes visibles.

Notre définition enfin ne présente aucune des difficultés qui entravent toutes les autres; on ne peut pas facilement déterminer au juste jusqu'à quel point l'idée

---

(1) Voyez *Eller*, *congnosc. et cur. morb.* pag. 2. *Voyez* l'Ill. *Zimmermann.* C. c. *p.* 245.

(2) *Voyez* §. 3; *voyez* l'Ill. *Zimmermann*, page 253.

(3) *Voyez* §. 5.

de la lésion ou de l'altération de la qualité doit être étendue ou limitée, et je dois dire avec *Gaubius*, « *faciliùs esse, rem præsentem discernere, quam verbis* » *exactè definire* (1) : » il faut donc avoir égard aux altérations manifestes, à celles qui tombent sous nos sens externes ; suivant tout état des choses, elles émanent d'une cause contre nature, et attestent l'existence de la maladie.

Actuellement, comme le concours des phénomènes altéré ou contre nature, établit la maladie, le concours de ces mêmes phénomènes, marchant suivant l'ordre de la nature, constitueront la santé (2). Quoique nous ayons fait notre définition par abstraction, j'imagine que personne ne pensera que j'aie prétendu qu'une maladie puisse exister sans sa nature, c'est-à-dire, sans une cause vraiment existante ; car je crois avoir réfuté plus haut cette objection (3).

DU SYMPTOME.

§. IX.

PRESQUE tous les auteurs donnent le nom de symptôme à tous les phénomènes de notre machine qui s'écartent de l'état de santé (4) ; ainsi il résulte de la définition que nous avons donné de la maladie, que maladie et symptôme constituent deux choses identiques ; elles

---

(1) *Voyez* §. 81 ; l'illustre *Nietzki* a cru résoudre cette difficulté en disant : « *Morbus est dissensus functionum corporis hu-* » *mani respectu suæ conservationis.* » Voyez *Elem. pathol.* §. 2 ; cependant il arrive très-fréquemment dans les fonctions un désordre qui tend à la conservation du corps ; on peut citer pour exemple, les mouvemens critiques qu'on met néanmoins parmi les phénomènes maladifs. Si nous voulions raisonner de cette manière, on pourroit bientôt rayer les fièvres du catalogue des maladies, parce que souvent elles tendent à la conservation de l'économie animale.

(2) Voyez *Sauvages*, Nosol. méthod. T. I. *p.* 67.

(3) *Voyez* la note du §. 4.

(4) Voyez *Gaubius*, C. c. §. 83, 84.

ne diffèrent peut-être entr'elles qu'en ce qu'on ne doit point nommer, dans le sens concret, maladie, un symptôme quelconque considéré à part; il y a des maladies à la vérité où il ne paroît y avoir qu'une seule fonction lésée, ou qu'une seule qualité sensible viciée; mais il en est beaucoup aussi qui sont composées de l'assemblage de divers symptômes (1) : nous ne regardons donc pas les symptômes comme les effets de la maladie, mais bien comme les suites de ses causes; et comme on doit rapporter aux causes tout ce qu'on ne peut pas mettre au nombre des symptômes, il ne peut jamais exister, après la cause et l'effet, un autre être concret. Il a été prouvé dans le chapitre précédent que la définition nominale de la maladie ne doit regarder que l'effet, en tant que la chose tombe sous les sens externes; ainsi l'idée complèxe de la maladie réunit, et la cause et l'effet, puisqu'on ne peut jamais concevoir un phénomène existant abstractivement, et sans cause.

Cette notion générale du mot symptôme est prise d'une autre idée qui lui est plus particulière, et qui souvent induit à erreur : plusieurs pensent qu'un phénomène de maladie mérite d'autant mieux le nom de symptôme, qu'il tient moins à son existence, et qu'il coexiste moins habituellement avec elle; mais cette notion ne répond ni à la signification du mot, ni à l'idée qu'on a de la maladie; car, quoiqu'un phénomène ne concoure pas essentiellement à la formation d'une maladie donnée, il n'en est pas moins uni à elle par quelque lien naturel, et il doit conséquemment être mis au nombre des phénomènes de la maladie même. Quelquefois il appartient à une autre dont la nature est totalement différente; mais en ce cas, il existe deux maladies en même temps qu'il faut avoir le soin de distinguer.

Il est une troisième idée du mot symptôme qui coincide avec cette seconde; c'est celle d'après laquelle on appelle symptômatique le phénomène dont la cause matérielle n'est pas dans la partie affectée. Une telle

(1) *Voyez* Sauvages, T. I. p. 89; *voyez* l'illust. *Zimmermann*, page 245.

maladie est l'opposé de la maladie idiopathique ; mais il y a toujours l'inconvénient, que le mot symptôme a une double signification, et il en résulte facilement des erreurs ; il vaudroit donc mieux, pour éviter toute équivoque, appeler maladie *consensuelle* le phénomène qu'on appelle vulgairement symptomatique.

DE LA NATURE DE LA MALADIE.

§. X.

PAR le secours des sens nous apercevons la superficie des objets ; mais celui qui a médité, a fait des efforts pour porter plus loin le génie de l'homme ; il a scrupuleusement cherché à découvrir les traces secrètes de la nature, et a voulu exposer l'intimité des choses qui se sont présentées à nos sens ; il n'est donc pas étonnant, si les médecins se sont, dans tous les temps, occupés de la recherche de la nature des maladies. Heureux si, travaillant à un objet dont l'influence est si importante, et si utile dans tout le système de médecine, ils avoient d'abord bien fixé leurs idées sur l'essence ou la nature des choses, et s'ils fussent convenus de la signification qu'ils donnoient au mot *nature*. Je prouverois ici, par de nombreux exemples, combien l'idée qu'on en a est vacillante, si je ne considérois qu'un chacun peut s'en convaincre en feuilletant un tant soit peu les livres de médecine. Qu'il me soit donc permis de développer la notion de la nature, d'après les principes de philosophie ; nous pourrons ensuite établir fixement l'essence de la maladie.

§. XI.

Tout être qui existe à son essence (1), et l'un ne peut exister sans l'autre ; tous les philosophes convien-

---

(1) Je crois qu'il est nécessaire d'avertir ici que les mots *nature* et *essence*, sont pour moi deux termes synonymes. Je me fonde sur l'opinion d'*Hollmann*. *Voyez* sa métaphys. §. 32.

nent que l'essence d'une chose est ce sans quoi cette chose ne peut pas être telle qu'elle est. On peut assurer, d'après la confusion qui règne dans les auteurs qui ont voulu établir la nature des maladies, que cette notion n'a pas encore été assez bien déterminée. Les philosophes donnent au mot *essence* deux acceptions que les médecins n'ont pas, ce semble, bien distinguées ; en effet, *essence* signifie d'abord ce qui est toujours propre à une chose, dans quelque état qu'on la considère, et de quelque manière qu'on la dénomme, ce qui lui convient en tout ce qui peut être pensé d'elle dans tous les états, en sorte que de tout ce par quoi elle est, on sache ce qu'elle est, et que l'on conçoive qu'elle constitue, comme en premier lieu, le fondement des autres choses qui en émanent : cette idée de l'essence s'appelle *complèxe* ou *absolue* (1) ; c'est celle que nous devons avoir en vue dans la recherche de la nature des maladies.

Par le second sens sous lequel on a pris le mot essence, il dénote ce qui convient exclusivement à une chose sous un rapport et sous une dénomination déterminés, et de telle manière que cette chose ne puisse pas exister sans cela sous les mêmes considérations ; cette idée de l'essence est appelée *incomplèxe* ou *relative*. On verra bientôt que c'est de cette différence d'acception du mot *essence* que sont nées toutes les controverses qui ont eu lieu sur la nature de la maladie ; mais si l'on veut trouver son essence absolue, il faut la chercher en ce qui, sous tous les rapports possibles, établit le premier fondement de ces mêmes rapports. On pourra donner à ce travail le dernier degré de perfection, si l'on réduit à des classes fixes tout ce qui convient à la chose dont on cherche la nature, afin d'en mettre à part ce qui la constitue précisément. Pour éviter la prolixité, nous ne parlerons ici que des choses concrètes, et nous négligerons les choses abstraites.

---

(1) *Voyez* Hollmann, §. 15 et suiv.

§. XII.

Dans tout être matériel on peut concevoir et distinguer principalement trois choses ; en premier lieu on remarque au-dehors des phénomènes ; secondement on imagine les forces qui les produisent, et troisièmement on suppose une certaine structure, et un certain mélange de matière d'où ces forces émanent. J'ai exposé plus haut ce qu'on doit penser de tout cela touchant le corps animé (1) ; voyons maintenant ce que nous devons déterminer par le mot *nature* d'après ces trois considérations.

§. XIII.

Les phénomènes ne peuvent pas exister par eux-mêmes et sans le concours des forces ; les forces contiennent donc, ou pour mieux dire, constituent la raison de l'existence des phénomènes : ainsi les phénomènes d'une chose n'en font pas la nature absolue, puisqu'on ne trouve point en eux le fondement par lequel ils existent. Divers auteurs ont cependant cherché dans les phénomènes mêmes la nature des maladies ; plusieurs ont, par exemple, cru que la nature de la fièvre consistoit dans la chaleur ; d'autres ont affirmé que le spasme du cœur et des artères la constituoit ; mais il sera facile à un chacun de voir, d'après ce qui a été dit sur l'idée qu'on doit se faire de l'essence des choses, que ces médecins n'ont nullement établi la nature absolue de la fièvre ; car, puisque la chaleur et le pouls plus vîte que dans l'état naturel, ne peuvent pas être ce par quoi ces mêmes phénomènes existent, on ne peut d'aucune manière leur attribuer le nom d'essence absolue ; on peut, à la vérité, parfaitement dire dans un sens relatif que l'essence de la fièvre consiste dans la chaleur, si par le mot fièvre, nous ne voulons désigner que cet état où l'on remarque une chaleur contre nature. Sous ce rapport la fièvre ne peut point, à coup sûr, exister sans

(1) *Voyez* §. 3.

cette

cette chaleur, quoique son essence absolue ne consiste point en cet état maladif; mais la définition n'établit que ce par quoi la chose définie existe; cette essence est donc l'essence de la définition, et non l'essence de la chose. De là, et de ce que j'ai déjà fait voir plus haut, on peut conclure qu'il ne faut jamais chercher la nature absolue de la maladie dans les phénomènes.

§. XIV.

Ce qui vient après les phénomènes sont les forces qui les produisent. Divers auteurs ont donné le nom de nature aux forces d'une chose (1); mais on peut bien prouver que c'est mal-à-propos qu'ils l'ont fait : toutes les forces résultent de la structure et du mélange de la matière; on ne peut point, dans le monde matériel, concevoir de la force sans une cause matérielle préalable; ainsi la force n'est pas cet objet primitif par lequel une chose existe; par conséquent le nom de nature ne lui convient pas. Il y a une autre raison à ajouter à celle-là, c'est que la force n'est qu'une idée abstraite, et que la nature d'une chose présente un être vraiment concret : les forces ne renferment donc pas non plus l'idée de la nature de la maladie.

§. XV.

Ainsi il ne nous reste que le troisième moyen pour établir la notion de la nature, c'est la modification de la matière; elle est, en effet, le premier fondement par lequel les forces et les phénomènes existent sous quelque rapport qu'on les considère : l'organisation de la matière constitue donc la nature absolue d'une chose. Maintenant il nous sera facile d'établir celle de la maladie; car de ce que les changemens du corps, qui se montrent au-dehors, prennent naissance d'une conformation

---

(1) « Natura, *dit Bilfinger*, est vis activa seu motrix; » hinc natura etiam dicitur vis totius mundi, seu vis universa » in mundo. » V. *de deo, animâ et mundo*. Pag. 278.

et d'une mixtion particulière des solides et des fluides, il s'en suit que la nature de ces mutations est renfermée dans la structure, et le mélange des solides et des fluides. En effet, quoique les phénomènes du corps animal ne naissent point seulement de l'organisation de ses parties, l'ame n'est cependant pas ce d'où découlent, comme de leur base, toutes les autres conditions. L'ame peut exister sans la condition des parties du corps; et réciproquement cette condition peut vraiment exister sans l'ame: l'ame ne renferme donc pas la raison de l'existence du corps; sa présence ne suffit pas non plus pour déterminer la production des forces et des phénomènes, à moins qu'on ne présuppose une certaine mixtion, une certaine structure de la matière, au moyen desquelles elle puisse donner naissance aux forces, et produire leurs changemens (1) : ainsi l'ame ne constitue pas la nature du corps animé, quoiqu'en disent plusieurs médecins qui m'ont paru prononcés pour cette opinion (2); il ne faut cependant recourir qu'à l'ame, lorsqu'il s'agit d'établir une différence essentielle entre les corps animés et les corps inanimés, et l'on peut ajouter avec raison, et pour éviter toute discussion, que la nature du corps animal est son organisation animée, organisation, d'où toutes les forces, et tous les changemens de ces forces découlent, comme de leur source première; mais comme il y deux genres de mutations du corps humain, dont l'un comprend celles qui se succèdent suivant l'état naturel, et l'autre, celles qu'on appelle lésées ou viciées, il suit qu'il y a, pour la même raison, deux genres d'essence de ces mutations; de même aussi qu'il n'est aucun doute à conclure que les phénomènes contre nature ne peuvent jamais émaner d'une structure naturelle des solides, et d'une mixtion saine des fluides, il est absolument vrai que la nature de la maladie con-

---

(1) *Voyez* la note au §. 3.

(2) Voyez *Mead* dans ses Œuv. édit. de Gotting. T. I. de *Variol. p.* 12, et, *Sauvages p.* 96. Ces auteurs confondent le sens métaphysique du mot nature, avec son sens physique.

siste dans un état de l'organisation du corps qui s'éloigne du naturel (1).

DE LA CAUSE DE LA MALADIE.

§. XVI.

PUISQUE, dans tout l'empire des phénomènes de la nature, on ne peut concevoir rien de vraiment existant sans une cause, il est évident qu'il n'y a pas de maladie qui ne reconnoisse la sienne ; que si la nature actuelle est totalement coordonnée, de manière que, de membres innombrables, il résulte une unité pour effet de ce qui précède, et pour cause de tout ce qui s'en suit, il est concluant que chaque phénomène a une infinité de causes, dont l'une renferme toujours la raison de l'existence de l'autre : aussi les médecins ont l'habitude de comprendre, sous le nom de cause de maladie, tout ce qui peut contribuer à la produire ; mais dans une multitude aussi considérable de choses, il faut jeter quelques limites déterminées, afin de ne pas remonter plus haut que ne le commande la nécessité.

§. XVII.

La cause de la maladie est ce qui contient en soi la raison de l'existence de ce phénomène (2) : ainsi tout ce qui, par les auteurs, a été distingué de la cause de la maladie sous le nom de *principe*, porte le caractère d'une véritable cause, et ne doit pas en être distin-

(1) Beaucoup d'auteurs ont établi cette idée de la nature, sur la maladie en général ; mais ils s'en écartent presque tous, dans les maladies en particulier. *Vallesius* dit : « *Essentiam » morbi non consistere in læsâ operatione, sed in eâ dispositione » per quam læditur;* Gaubius partage son sentiment, lorsqu'il » avance : *naturam morbi generalem sitam esse in male affectis » corporis vivi illis conditionibus, quibus id aptum natum est, » suam conferre symbolam ad actiones humanas. Voyez* §. 42.

(2) Voyez *Nietzki*, Elem. Pathol. p. 24, §. 98.

é (1) : par conséquent la cause est toujours un être concret, et la *raison de l'existence*, un être abstrait (2) ; toutes les choses qui contiennent la raison de l'existence d'une maladie, établissent donc des êtres concrets. Dans la production des maladies, comme en toutes choses, plusieurs causes concourrent a en créer une seule ; ces causes prises séparément, sont chacune une raison de l'existence de cet état contre nature ; prises dans leur ensemble, elles en constituent une raison suffisante, ou plutôt elles produisent une certaine cause qui renferme cette raison. Qu'il me soit permis de ne m'occuper ici que de la cause qui est dans le corps, et d'abandonner tout autre objet.

§. XVIII.

De la cause externe, ou du concours de plusieurs causes éloignées, il résulte dans les solides, ou dans les fluides, ou dans les uns et les autres, un certain vice d'où les phénomènes de la maladie prennent leur source primitive (3) ; c'est ainsi que, de la froideur de l'air, et de la sensation qu'on en a éprouvé, peut naître l'humeur inflammatoire qui allume la fièvre de ce nom. Cette humeur est, à juste titre, nommée *cause matérielle ;*

---

(1) Voyez *Hollmann*, §. 272 ; *Sauvages*, dans la *p.* 74, dit que, si on ne distingue point le principe de la cause, il peut en naître un grand désordre. Cette opinion émane de la fausse idée qu'il a de la *cause* qu'il confond avec la *raison de l'existence* ; car il appelle principe ce que nous nommons *cause*, et il affirme que la cause est ce par quoi on peut concevoir qu'une chose existe, et qui reste toujours cachée à nos sens (*Voyez p.* 81, 180.); mais tous les philosophes n'ont pas admis ces idées ; elles ne peuvent pas non plus trouver place dans la Nosologie, puisque nous ne pouvons presque jamais concevoir l'existence d'une maladie d'après son principe.

(2) Voyez *Hollmann* §. 271 ; lisez avec soin *Nietzki*, §. 100. Voyez encore *Sauvages*, qui, en appelant *cause* ce que nous nommons *principe*, prouve que cela ne peut pas être perçu par nos sens externes.

(3) On voit facilement qu'il n'est pas ici question de la cause interne qu'on appelle *prédisposante*.

mais elle ne constitue pas encore une cause suffisante pour la production de la fièvre, puisqu'on a souvent observé cette humeur sans que la fièvre inflammatoire ait paru : il y a donc plusieurs autres choses qui concourent à la formation d'une maladie ; il nous conste que ces choses ne sont point dans la cause matérielle, mais bien dans les forces du corps, dans les parties que la cause matérielle affecte, et dans le divers état de ces parties ; car les causes matérielles morbifiques, tout comme les médicamens, sont suivis de divers effets, suivant la disposition générale du corps et celle de ses organes ; c'est ainsi qu'il résulte de la diathèse phlogistique du sang, tantôt l'inflammation du larynx, tantôt celle de la plèvre, et tantôt celle des poumons ; ces inflammations diffèrent toutes par leur aspect, et reconnoissent en conséquence telle ou telle cause qui contient la raison de la diversité de leurs phénomènes. Qu'il me soit permis d'appeler ces causes, *causes formelles* ; c'est de leur réunion à la cause matérielle que se compose la cause suffisante de la maladie.

§. XIX.

La cause matérielle ne contient pas la raison suffisante de la maladie ; elle ne dénote que ce qui, les causes formelles exceptées, produit la maladie le plus prochainement, ce qui, ôté, fait que la maladie présente disparoît, et ce qui, posé, ne fait pas que la maladie soit encore établie : elle consiste donc toujours en quelque chose contre nature caché dans les solides ou dans les fluides, ou dans les uns et les autres, d'où, les causes formelles mises à part, la maladie prend son principe sous tous les rapports possibles. Elle est, pour cette raison, assez distincte des causes prédisposantes et occasionnelles qui lui donnent naissance; ainsi la saburre bilieuse putride des premières voies, peut produire des pétéchies, en être la première origine, si on excepte les causes formelles, et en constituer conséquemment la véritable cause matérielle ; une constitution colérique et pituiteuse, avec une atmosphère infestée d'exha-

laisons putrides, fournissent sans doute la première occasion au développement de cette saburre, mais elles n'établissent cependant pas le fondement d'où les pétéchies résultent sous tous les rapports possibles.

§. XX.

La cause formelle est donc cette disposition du corps, qui fait que la cause matérielle peut produire tels ou tels phénomènes; aussi ne doit-on pas la rapporter aux causes éloignées ou précédentes; elle occupe pourtant la dernière place dans la chaîne des causes, et certes elle ne renferme pas nécessairement l'idée de la condition maladive : par exemple, un amas d'humeurs âcres dans les premières voies, peut, en irritant les nerfs, exciter des convulsions : en ce cas, ces humeurs constituent la cause matérielle de la maladie; la sensibilité des nerfs et leur sympathie, en établissent la cause formelle; on ne peut nier néanmoins, que cette cause, comme toutes les autres, ne soit quelquefois d'un caractère maladif; c'est ainsi qu'une péripneumonie se déclare facilement dans une fièvre inflammatoire, s'il existoit auparavant un relâchement dans les poumons, ou si l'individu avoit été travaillé, à plusieurs reprises, de l'inflammation de ces organes; c'est ainsi qu'une saburre âcre produit, dans un système nerveux trop irritable, des phénomènes qu'on n'observe point dans des constitutions moins sensibles; mais cela ne change rien à la chose; car la maladie disparoît dans les deux cas, quand on a détruit la *diathèse* phlogistique, et qu'on a évacué la saburre; une pareille cause formelle ne demande point une attention particulière du médecin.

Il en est bien autrement, si la disposition du corps est telle qu'une très-légère irritation donne naissance à des phénomènes disproportionnés à l'objet irritant; dans l'hystéricisme, par exemple, il résulte de causes peu apparentes, et des spasmes, et des convulsions et des coliques. Il est, en cette maladie, un état particulier du système nerveux, qui, à l'approche de causes bien

légères, déterminent ces grands et fâcheux symptômes ; mais alors on ne doit point regarder cette constitution des parties comme une cause formelle ; sa conjonction avec l'objet irritant donne le vrai caractère d'une cause matérielle.

Au reste, j'avouerai volontiers qu'il est assez difficile de tracer la ligne de démarcation des causes, et à coup sûr, cela ne provient pas exclusivement du défaut de mes idées, puisqu'il en est de même de toutes celles qu'on a émis sur cet objet : la chaîne de la nature présente par-tout ces mêmes difficultés ; on ne peut connoître, ni déterminer aucun de ses membres, sans toucher aux chaînons voisins ; mais il nous suffit, pour la pratique, de donner le nom de cause formelle, à ce qui, dans la production d'une maladie, doit être attribué aux forces propres du corps et de ses parties, et à leur idiosyncrasie.

§. XXI.

Personne, je pense, ne niera que cette différence des causes ne soit fondée sur la nature des choses (1) ; bien plus, on sera persuadé du grand avantage qu'elle présente dans la série des idées, si l'on parvient, par elle, à concevoir pourquoi on a raison de dire que la même cause produit des effets opposés, et pourquoi des effets égaux peuvent naître de causes différentes ; en effet, la cause formelle exerçant un grand empire dans la modification des causes matérielles, il doit résulter des phénomènes différens d'une seule et même cause matérielle, si diverses causes formelles y coopérent ; c'est ainsi que des vers peuvent occasionner des maladies très-différentes, et par leurs symptômes, et par leur aspect, suivant la diversité des causes formelles, c'est-à-dire, suivant la diversité de la partie affectée, et suivant celle de l'idiosyncrasie ; les vers doivent cependant

(1) Quelques modernes ont égard à cette distinction des causes. *Voyez* là-dessus *Gesner, Beobachtung aus der Artzeneigel.* B. I. *page* 74.

être regardés, en toutes, comme la véritable cause matérielle; c'est ainsi encore qu'il peut survenir inflammation par diathèse phlogistique, par sympathie, par pourriture.

§. XXII.

Il est évident, d'après ce que nous avons établi plus haut (1) sur l'idée qu'on doit se faire de l'essence de la maladie, que sa nature et sa cause matérielle sont pour nous deux mots synonymes, puisque la cause matérielle dénote cet état contre nature du corps d'où, sous tous les rapports possibles, émanent les phénomènes de la maladie, comme de leur source primordiale (2): qu'il me soit donc permis de substituer ces deux termes l'un à l'autre; s'il existe des maladies différentes produites par une même cause matérielle, et si réciproquement la même maladie peut reconnoître une cause matérielle différente, il suit qu'il y a diverses maladies qui se rapportent par leur nature, quoiqu'elles aient un aspect dissemblable; il suit encore, en sens inverse, qu'il s'en présente d'autres, qui, quoique les mêmes par rapport aux symptômes, sont cependant d'une nature très-diverse (3). Bien des personnes s'apercevront plus bas du grand avantage qui résulte de la considération de cette différence.

---

(1) *Voyez* §. 14.

(2) *Voyez* §. 18.

(3) « *Reperiuntur morbi*, dit Sydenham, *qui sub eodem* » *genere ac nomenclaturâ redacti*, *ac quoad nonnulla symptomata sibi invicem consimiles*, *tamen et naturâ inter se discreti* » *diversum etiam medicandi modum postulant.* » Il ajoute dans le même endroit : « *Complures esse morbos*, *qui*, *licet ab auctoribus* » *sub eodem titulo citrà ullam speciei distinctionem tractentur*, » *dissimillima sint indole.* » *Voyez* la préface de ses œuvres, édit. de Genev., *page* 7. édit. de Lyon, *page* 13.

Gaubius confirme la même chose, en disant : « *Possunt causæ* » *natura convenire*, *tametsi diversas corporis partes occupant* » *ideoque nec easdem precisè fonctiones turbant. Quod magnæ* » *utilitatis in arte compendium.* » *Voyez* §. 63; *voyez* aussi Zimmermann, *page* 125.

DU TRAITEMENT DE LA MALADIE.

§. XXIII.

Le traitement d'une maladie consiste à détruire les causes qui renferment la raison de l'existence des symptômes. Il paroît que puisqu'on ne doit faire disparoître que ce qui, dans le corps, est contre nature ou vicieux, il faut, parmi toutes les causes de la maladie, jeter ses vues principalement contre la cause matérielle ; on ne doit pas sans doute négliger les causes antécédentes ; il faut au contraire les éloigner entièrement si elles persistent. Quand à la cause formelle, il est bien des choses à considérer dans la pratique ; c'est sa diversité qui détermine à prendre tel ou tel moyen pour détruire la cause matérielle ; chaque cause matérielle exige cependant une méthode générale qui lui est propre, et que l'on doit suivre, sous quelque rapport que se présente la cause formelle ; ainsi, le traitement antiphlogistique convient généralement à la péripneumonie inflammatoire, quoiqu'on doive en même temps avoir égard à la provocation de l'expectoration : le pivot du traitement roule donc sur la cause matérielle qu'il faut emporter, et par conséquent sur la destruction de la nature de la maladie ; cela établit le traitement *essentiel*. La raison du traitement *spécifique* doit se tirer de celle des causes formelles, et être déterminée d'après cette considération.

Puisque la maladie est très-souvent compliquée de causes qui n'appartiennent pas à son existence, il paroît qu'il ne faut pas non plus négliger, dans la pratique, les phénomènes de ces causes accidentelles qu'on appelle pour cela symptômes, dans un sens propre et spécifique ; leur destruction constitue ce qu'on nomme traitement *symptomatique*. Les mauvais médecins qui ne font pas attention à la nature de la maladie, font souvent marcher ce traitement, avant le traitement essentiel.

DE LA MÉTHODE
DE COORDONNER LES MALADIES.

§. XXIV.

Il est au-dessus des forces de l'esprit humain de considérer en particulier toutes les notions individuelles, et d'en faire l'application dans les cas de pratique : aussi lui est-il en quelque sorte propre et naturel de rapporter ses concepts individuels à certains concepts généraux, capables de soulager la mémoire, qui, sans cela, succomberoit à ses fonctions à force de confusion. C'est d'après la règle de ces idées collectives que nous pouvons digérer les nouvelles connoissances qui se présentent (1). La foiblesse de l'esprit de l'homme et l'avantage qui résulte de la généralisation, sont les deux motifs qui ont porté les médecins à réduire un nombre énorme de maladies à quelques genres, et à établir des lois au moyen desquelles on pût reconnoître des espèces nouvelles (2). L'utilité de cet objet démontre assez combien il seroit nécessaire de le considérer plus au long ; si l'on me reproche de ne pas l'avoir fait, je serai sans doute bien excusé, par

---

(1) « *Sentiunt attenti, lumen ex detectâ quâque veritate* » *menti natum simul diluculum esse, cum quo in cognitionem pro-* » *pinquæ veritatis eatur. Et sanè labor infinitus esset investigandi* » *singula : sed præcedens ratiocinatio, quâ similia similibus ac-* » *censere proni sumus, onus illud lævius reddit.* » *V.* Kloëkhoff, *de morb. anim.*, page 2.

» *Das Licht von jeder entdeckten Wahrheit ist für uns die* » *dæmmerung der Wahrheit, die ihr zunæchst liegt.* V. *Zimmermann.* T. 2. L. 4. C. 2.

(2) « *Genera morborum tam mirabile vinculum*, dit Cockburn, » *inter se et veluti communionem quandam habent, ut idem* » *lumen, quo unius natura profertur in conspectum, à proximi* » *lumine crebro accendatur.* » Voyez *Virulentæ gonnorrheæ symp-* » *tomata, etc.* édit. de Lyon, 1716, dans la dédicace.

l'indulgence que j'ai voué au génie du siècle (1); je le traiterai cependant plus intimement, en exposant la raison qui m'a décidé à augmenter la multitude des systèmes, où l'on réduit les mutations contre nature du corps humain à certains genres.

§. XXV.

L'art d'abstraire repose sur la ressemblance, et sur la dissemblance des choses. On a généralement la coutume d'appeler cet art, *méthode de classification*. La ressemblance n'est que la convenance des choses sous un rapport déterminé; la dissemblance consiste dans la diversité des objets considérés d'après une donnée fixe (2). La détermination d'après laquelle on peut envisager les choses, fournit une règle qui nous apprend à juger de leur différence; on l'appelle vulgairement *fondement de distinction*. Un même objet peut présenter beaucoup de différences, puisqu'il peut être considéré sous plusieurs points de vue différens, qui nous donnent la connoissances d'autant de ressemblances et de dissemblance. Il n'en est pas de même, si l'argumentation tirée de l'analogie des choses, est établie suivant telles ou telles déterminations (3): aussi faut-il choisir, parmi les divers états sous lesquels on peut envisager un objet, celui qui a le plus de connexion avec les objets inconnus, et qui fournit le plus d'inductions à leur connoissance.

---

(1) *Kloekhoff* ne pense point que Galien ait blamé ceux » *qui severiore ratiocinio, ex iis quæ sensui aut rationi evidentia* » *sunt, de rebus affinibus obscurioribus conjecturam facere, vel* » *judicium quoddam ferre, sustinuerunt. Eò enim omnes natura* » *ducit: idem jucundum semper, nec raro utile, quin et neces-* » *sarium est.*

(2) Voyez *Hollmann*. §. 252.

(3) « *Argumentatio à simili*, dit Baglivi, *si debitè non* » *instituatur, cæteris omnibus fallaciores deducit conclusiones.* » *Kloekhoff* avance : « *Circumspecta postulatur ex similitudine* » *morborum argumentatio.* »

§. XXVI.

On peut considérer les choses principalement sous deux rapports, sous celui de leurs attributs externes, et sous celui de leur nature intime : il y a donc deux espèces de fondement de distinction de la ressemblance des choses ; l'une est prise de leur nature, et l'autre de leurs attributs externes : aussi distingue-t-on deux espèces de méthode de classification, la méthode *essentielle* ou *naturelle*, et la méthode *artificielle* ; la méthode naturelle de classification est l'égalité de ressemblance des choses suivant leur nature ; la méthode artificielle sera la comparaison de la ressemblance des choses, établie d'après la différence de leurs attributs externes.

§. XXVII.

Comme l'essence d'une chose, prise dans un sens positif, n'est vraiment qu'une, il est constant qu'il n'y a aussi qu'une seule méthode naturelle de classification ; il est également évident qu'on peut classer artificiellement de plusieurs manières, puisque l'état externe des choses peut être considéré sous plusieurs rapports : il pourra donc exister plusieurs méthodes artificielles de classer les maladies, si on tire de leurs phénomènes la règle d'après laquelle on doit estimer le rapprochement de leurs ressemblances : ainsi la règle de comparaison peut être prise de l'origine des maladies, de leur siège, de leur marche, de leurs accidens, etc. (1). Mais il seroit trop ambigu et trop loin d'ailleurs de mon sujet, de faire ici le récensement des objets qui ont servi de base aux systèmes nosologiques, et dont la diversité a fait tant multiplier les classifications artificielles ; il me suffit d'avertir, en peu de mots, que ces méthodes, loin de faire faire des progrès à la science, l'ont entravée par des redondances incommodes qui nous dérobent la connoissance des maladies ; en voici la raison :

---

(1) Voyez *Hoffmann*, T. I. *page* 2. C. 6, de ses Œuv. édit. de Genev. Voyez *Gaubius*, §. 841 et suiv. *Voyez* de *Haën*, thes. febr. div. syst.

Par la méthode artificielle, on range souvent ensemble des maladies très-différentes par leur nature ; on peut facilement prouver la vérité de cette assertion ; car, en cette méthode, on n'a égard qu'à la ressemblance des phénomènes de la maladie, et comme on l'a vu (1), ces phénomènes se présentent très-souvent sous un même aspect, quoiqu'ils émanent d'une cause très-différente ; chacun d'ailleurs en sera convaincu, si on réfléchit qu'une même maladie reconnoît des causes matérielles infiniment dissemblables : je pense donc qu'il seroit superflu de rapporter ici des exemples en preuve de ce que j'ai avancé.

Les praticiens, d'après les méthodes artificielles de classification, ont cru, pendant un assez long espace de temps, qu'il n'existoit qu'une seule espèce de pleuropéripneumonie : ils ont en conséquence recommandé dans tous les individus le même mode de traitement ; cette maladie a cependant un caractère bien différent, suivant la constitution de l'air et du corps ; et certes sa curation ne doit pas être la même dans tous les cas (2), si on doit en croire les témoignages des médecins modernes qui sont érudits. Il en étoit pour les autres fièvres, comme pour la pleuropéripneumonie.

Il arrive aussi, par la raison inverse, que la méthode artificielle de classification sépare des maladies ressemblantes par leur nature. Nous avons dit, en effet (3), que des phénomènes différens dépendent d'une même cause matérielle ; ainsi, des coliques, et des dissenteries bilieuses sans célérité dans le pouls, et sans une chaleur contre nature, qui, à l'exception près du pouls vîte, et de la chaleur fébrile, doivent être mises au nombre des fièvres bilieuses, occupent un rang bien éloigné de celui-là,

(1) *Voyez* §. 20, 21.

(2) « *In plurimis*, dit Huxham, *morbis epidemicis*, *speciatim variolis*, *morbillis*, *febre scarlatinâ*, *cæterisque fieri potest*, *ut morbus generalis insigniter per ægrotorum particularem mutetur constitutionem.* » Voyez ses Œuvres, édit. *Reichs.* *T.* 3. *Page* 117.

(3) Lisez attentivement.

d'après le fondement de distinction des classifications artificielles ; ainsi le rhumastisme dans les jointures est porté dans le genre de la goutte, quoiqu'il soit quelquefois d'un caractère inflammatoire, et qu'il doive, pour cette raison, être rangé avec le rhumatisme de cette nature.

Quelle vacillation dans les idées, et quelle confusion dans les choses ne résulte-t-il pas de là dans la partie dogmatique de la médecine ! les commençans s'en apercevront en parcourant la méthode adoptée par *Sauvages* ; une théorie n'a pas, en effet, une liaison stable dans ses parties, lorsque, dispersée sans ordre dans tout un système, elle rend le travail des commençans trop pénible par des répétitions sans nombre, et qu'elle ne présente point une série philosophique de notions. Les étudians en histoire naturelle, qui, dans la recherche des êtres, emploient des systèmes basés sur le seul aspect externe des corps, doivent trouver le même inconvénient. Le rassemblement d'un grand nombre de genres de maladies, disposées d'après la ressemblance de leurs symptômes, et sans nulle considération pour leur caractère et pour leur nature, ne peut certainement être d'aucune utilité dans l'art. La quantité de fièvres qui nous ont été transmises par les monumens des anciens, prouve, d'une manière claire et pitoyable en même temps, combien on trouble l'ordre des choses, en distribuant les maladies sans avoir aucun égard à leur nature qui est stable.

Il n'y a qu'à nommer les fièvres *assodes*, *lyngodes*, *hélodes*, etc., des anciens, pour que qui que ce soit, qui voudra faire attention à la raison de l'existence de ces fièvres, ne doute plus de ce que j'ai avancé. Le *causus*, ou fièvre ardente, peut fournir des preuves qui confirmeront que les nosologistes, n'ayant pas égard à la nature des maladies, ont par là donné bien de matière à discussion ; les médecins sont très-partagés, en effet, sur la nature du *causus* : *Boërrhaave* la prend pour un état du sang imminemment inflammatoire (1) ; *Juncker* et d'autres disent que c'est une fièvre bilieuse au dernier

(1) *Voyez* ses aphorism. *de cognoscen. et cur. morb.* §. 738 et suiv.

degré d'intensité (1) ; *Eller* paroît avoir par elle entendu quelqu'autre chose (2). Chacun enfin peut (chose vraiment étonnante), prouver son sentiment par les témoignages des anciens ; car il est facile d'appercevoir, d'après les anciens mêmes, qu'on a appelé *fièvres ardentes*, toutes celles, dans le cours desquelles, on remarque une chaleur, et une soif plus ardente que de coutume (3). Mais à combien de fièvres, d'ailleurs très-différentes entr'elles, ces phénomènes ne conviennent-ils pas ? D'où peut donc venir cette confusion, si ce n'est de ce qu'un chacun a voulu empreindre son opinion du sceau de l'antiquité ?

De tout ce qui vient d'être dit, il résulte, je pense, qu'il est assez constant que toutes les classifications de maladies, faites d'après leurs phénomènes externes, et sans nul égard pour leur nature, ne sont d'aucune utilité. Il est des médecins d'un grand nom qui ont reconnu le défaut de ces divisions (4) : il faut donc chercher une autre méthode moins sujette à ces difficultés.

---

(1) *Voyez* Tissot, dans ses Œuv. de l'édit. de *Balding.*, T. I. *pag.* 15. *Voyez* Vogel, *de cognos. et cur.* C. H. *adfect.* page 51 et 56.

(2) *Voyez* Observ. *de cognos. et cur. morb.* page 69.

(3) *Voyez* les Œuv. de *Forestus*, L. 2. obs. 16, schol.; *Voyez* Bellin, *de urin. et puls.* édit. de Lyon, 1717, *page* 248, 254. Voyez *Vogel*, page 52.

(4) « *Variis Titulis*, dit Morton dans la préface de sa phthisiologie, « *unus, idemque morbus insigniri solet, ubi tamen » eadem est morbi causa, indicationes etiam eædem, atque eadem » symptomata, solo gradu distincta. Ità multà etiam frequentiùs plurimos variantes morbos (qui cum à diversis causis » originem suam ducunt, ità admodùm diversis symptomatibus » stipati, æquè diversas indicationes subministrant methodumque » curandi æquè differentem requirunt), sub uno generali titulo » comprehensos, atque uni eidemque methodo accommodatos passim reperimus. Atque indefit, quod nulla alia pars prater medicinalem adeò longo usu atque experientiâ indigeat, etc.*

» *Inter præcipua artis nostræ desiderata*, ajoute Baglivi dans sa *Prax. med.* L. 2. C. 9. « *illud meritò reponimus, ut singuli » quidem morbi in tot species subdistinguantur, quot sunt morbi » primariià quibus foventur, aut causæ vehementes constantesque,*

§. XXVIII.

Chacun verra facilement qu'on peut les éviter, en prenant la raison de l'arrangement des maladies, de la ressemblance même de leur nature ; car les causes matérielles ne présentent pas autant de variétés qu'on en observe dans les phénomènes ; nous ne connoissons point à la vérité toutes les causes matérielles ; mais nous avons prouvé plus haut (1) que des effets différens, et assez distincts les uns des autres, pouvoient naître d'une même cause ; et c'est là un avantage réel pour l'art, parce qu'il existe moins de classes de causes matérielles, que de classes de phénomènes. Cette méthode est d'ailleurs celle qui fait connoître en même temps la raison de la curation, chose que les auteurs ont si vivement

---

» *à quibus producuntur. Contrà medici morbos nonnullos, qui in*
» *tot species distingui deberent, quot sunt principales morbi, aut*
» *causæ vehementes à quibus foventur, quia in nonnullis symp-*
» *tomatibus sibi similes videntur, sub uno generali titulo com-*
» *prehendunt, eademque medendi methodo in singulis utuntur,*
» *cum reverà et indole diversi ab invicèm sint, diversam medendi*
» *methodum exposcant singuli.* »

Tissot se plaint ainsi de l'énormité du catalogue des fièvres : « *Variis*, dit-il, *nominibus sæpè eundem morbum indicaverunt,*
» *aliàs et plerumque, ex symptomatibus, neglectâ causâ, nomen-*
» *claturam deducentes tot finxerunt nomina, quot paulò graviora*
» *symptomata in febrili praxi occurrebant.* » Voyez page 14.

Van-Den-Bosch avance ce qui suit : « *Magnum pathologiæ*
» *adfertur detrimentum ex nonnullorum medicorum cacoëthe,*
» *quâ audito uno, alterove cardinali, ut ità dicam, sympto-*
» *mati statim et præmaturè nimis, nomina morbis imponant,*
» *totamque nomini superstruant indicationem. Veri medici est, ad*
» *morbi adæquatam comparandi ideam, ex phenomenis omnibus ad*
» *causam ratiocinari, neque quærere nomen tantùm morbi, sed*
» *quid causam expediat.* » Voyez *Hist. const. epid. vermin.* pag. 7.

Ce qu'on lit là-dessus, dans la préface des Œuvres de *Sydenham*, mériteroit d'être rapporté ici, ainsi que ce qu'en a dit *Hoffmann*, dans ses Œuvres déjà citées. *Voyez* T. I. *page* 148, §. 7 de ses schol.

(1) *Voyez* §. 21, 22, 27.

désiré

désirée et si instamment demandée (1). En effet, lorsque nous faisons la détermination systématique ou historique d'une maladie quelconque, suivant cette différence, nous sommes conduits, et à la connoissance de sa cause matérielle, et à celle de sa nature, et enfin à celle de ses indications curatives : il faut donc développer cette différence des maladies avec le plus grand soin, et l'établir comme le fondement de la méthode de classification.

§. XXIX.

Lorsque la nature des maladies ne tombe pas sous les sens externes, et qu'elle reste inconnue, on doit la chercher dans les phénomènes qui en émanent, et quoiqu'on ne puisse nullement établir une vraie règle pour la méthode naturelle de classification, d'après les symptômes considérés en eux-mêmes, cependant leur ressemblance peut être prise pour règle de comparaison, en tant qu'ils indiquent la nature de la maladie ; mais c'est une chose très-pénible et très-difficile que de bien déterminer un phénomène ; d'où pourroit provenir cela ? Est-ce que chaque état maladif, considéré sous des circonstances données, n'auroit pas constamment ses symptômes propres ? Est-ce qu'une exacte observation ne sauroit pas les indiquer avec précision ? Plus l'affirmative de la première proposition est vraie, plus celle de la dernière est sujette à des difficultés. La liaison si compliquée des forces de notre machine, de là les croisemens et la modification des effets d'une même cause matérielle, le peu de connoissance que nous avons des autres circonstances qui, influençant

---

(1) « *Methodus morbos ordinandi*, dit Gaubius, *ità comparata esse debet, ut non in nominibus duntaxat morborum inveniendis sese utilem præstet, sed præcipuè facilem ad eruendas curationes viam expediat.* » Voyez §. 840. Les auteurs que je viens de citer sont du même avis. *Hebeinstreit*, qui, le premier de tous, a eu égard à une telle méthode, la décrite ainsi : « *usus hujus methodi est indicationis alicujus communis, quæ multis ægritudinibus, titulo dispare utentibus, respondeat, inventio :* » Voyez *Prog. de methodo morbos ordinante. Spec. prim.* page 14.

cette cause, doivent apporter tel ou tel changement dans ses résultats, le concours fréquent de plusieurs causes, la grande quantité d'opinions sur les causes en général, calquées sur des préjugés et sur des hypothèses erronées, tout cela, joint à beaucoup d'autres considérations qu'a déjà fait *Baglivi* (1), et qui ont été de nos temps si élégamment exposées par l'illustre *Zimmermann* (2), nous porte à réléguer la détermination des symptômes propres à chaque état maladif, parmi les problèmes les plus difficiles à résoudre.

§. XXX.

Puisque ces obstacles, presque insurmontables, rendent si fortement pénible la recherche de la connoissance absolue de la nature des maladies, il faut se frayer un chemin qui nous conduise à la découverte de la ressemblance relative de leur essence. Voyons donc si, dans ce labyrinthe, il n'est point un fil *d'Ariane* qui nous aide à en sortir. Il a été dit plus haut (3), qu'on peut conclure des phénomènes des maladies, c'est-à-dire, de leurs symptômes, à leurs causes. Personne n'ignore qu'on puisse faire autrement; mais conclure des phénomènes d'une maladie à sa cause d'une manière absolue, et sans nulle autre considération, c'est tout comme si quelqu'un vouloit deviner la nature et les vertus d'une plante inconnue, par sa seule description, ou par sa seule inspection, chose qu'on ne peut bien faire sans le concours de tant d'autres moyens; ainsi, dans la recherche de la cause d'une maladie, il y a, outre les symptômes, d'autres choses à examiner qui peuvent nous aider à démêler sa nature. Cherchons quels sont les secours, qui, dans la pratique, peuvent nous conduire à la connoissance de la cause.

---

(1) *Voyez* ses Œuv. L. I. *page* 8 et suiv. et L. 2. *page* 166 et suiv.

(2) Voyez *Von der Ersahrung*. B. 3. C. 2.

(3) *Voyez* les §. précités.

§. XXXI.

Une conclusion, déduite des causes antécédentes, tant externes qu'internes, peut nous faire connoître la cause matérielle des maladies; ainsi, on peut inférer qu'il y a du virus vérolique dans une maladie, de ce que le malade a eu, avant son apparition, une conversation bien rapprochée avec un homme infesté de ce vice; ainsi, on peut conclure, dans une maladie aiguë quelconque, que la bile a contribué à sa production, d'après la constitution colère du sujet, et d'après les affections dont son ame a été travaillée auparavant: ainsi, la fièvre contractée par refroidissement, ne conservera pas facilement le caractère de fièvre nerveuse dans une complexion robuste; mais il suit, de ce que la plupart de ces causes produisent des effets différens, suivant la différente disposition du corps, et de ce que d'ailleurs ces effets restent souvent si cachés qu'on n'en découvre aucun vestige, qu'on ne peut pas, d'après elles, et sans nulle autre considération, tirer une conséquence touchant la condition de la cause matérielle; on ne doit cependant pas les négliger entièrement.

§. XXXII.

Les ouvertures des cadavres n'exposent non plus rien de certain sur la nature des maladies; car, les effets présumés d'une cause font très-rarement connoître sa nature; ils n'enseignent rien, ou ils enseignent bien peu de chose qui ait trait à la pratique; en effet, l'aspect externe des cadavres est le plus souvent le même, après des maladies très-différentes; et d'ailleurs, le simple aspect ne suffit pas pour baser une conclusion relative à la nature d'une maladie; ces moyens, à la vérité, trouvent bien leur place parmi ceux qui nous aident à découvrir certaines causes formelles; mais ils sont presque toujours insuffisans, pour établir la connoissance des causes matérielles: il faut donc en chercher un nouveau, par lequel nous puissions, d'après les phénomènes des maladies, décider leur différence naturelle, ou du

moins qui, avec le concours des autres, applanisse la difficulté, et donne un plus grand poids aux conclusions qu'on en aura déduites.

§. XXXIII.

Dans toute connoissance humaine, on ne juge des choses que par les divers rapports qu'elles ont entr'elles; on ne peut pas les connoître autrement : ainsi, en cherchant les propriétés du corps, nous combinons les uns avec les autres, afin d'en rassembler les phénomènes et les effets, et pouvoir en déduire leur nature : nous devons donc juger de la nature des maladies, par les relations qu'elles ont avec les remèdes externes ou internes, que nous employons pour les guérir (1). On doit, d'après cela, conclure, en certaines fièvres, qu'il y a une tenacité particulière dans les humeurs, de ce qu'on doit employer la méthode antiphlogistique pour les détruire; on peut du moins inférer de la convenance de ce traitement, dans l'espèce inconnue de la maladie, qu'elle a le caractère de la fièvre que nous connoissons tous sous la dénomination de fièvre inflammatoire : il est donc conforme à toutes les lois de la physique, de juger ainsi de l'analogie des maladies, quoiqu'on ne doive pas toujours conclure leur nature absolue, d'après un semblable raisonnement; il y a d'autres moyens encore que j'ai rapporté plus

---

(1) *Pitcairn* a dit avant nous qu'il faut en agir ainsi dans la recherche de la nature des maladies. Qu'il me soit permis de rapporter ici ses propres paroles : « *Manifestum est*, dit-il, » *nos nihil aliud in rebus cognoscere, quam earum ad alias* » *relationem legesque, et proprietates virium, quibus eas mutare* » *vel ab iis mutari solent. — Causa verò physica et tantoperè* » *à philosophis quæsita rerum natura est illud in rebus ignotum* » *à quo vires emanare volunt. Illud autem cum sciri non posset,* » *nisi prius agnitis viribus harumquè legibus inventis, neque quid-* » *quam præstet nisi per vires, sequitur viribus ignotis notitiam* » *illius esse nullam, adeòque medicis incumbit, ut vires medica-* » *mentorum et morborum, quæ per operationes possunt inveniri,* » *expendant et ad leges revocent.* Voyez ses *opusules Roterod.*, 1714, *page* 3 et suiv.

haut (1), dont l'observation pratique, par rapport à la relation des maladies avec les remèdes, présente une route plus sûre pour la recherche de leur nature. Comme dans la chimie, nous connoissons la combinaison des corps, par les divers degrès d'affinité, qu'ils ont les uns avec les autres; de même en médecine, nous parvenons à connoître la nature des maladies par leur traitement; sans l'examen chimique des corps, on ne peut point bâtir un systême naturel de minéralogie; également sans une expérience pratique duement établie, et capable de nous amener au raisonnement d'analogie, le systême naturel des maladies est de toute nullité.

§. XXXIV.

Puis donc que le traitement des maladies fournit une règle d'après laquelle nous estimons leur ressemblance, nous devons conclure leur analogie de celle de leur traitement; il y en aura par conséquent autant de genres que de méthodes différentes de curation. Comme l'office du traitement a été divisé en plusieurs branches, on doit, pour la même raison, faire plusieurs subdivisions de maladies : ainsi, la ressemblance de la curation, dont le but principal est de détruire la cause matérielle, détermine les genres des maladies; et puisqu'on doit s'attacher à annihiler cette cause, suivant le lieu qu'elle occupe, et suivant le mode qui lui est propre, on doit calquer sur cette différence une autre subdivision de maladies, qui comprendra leurs espèces; ce qui, dans le traitement, convient universellement aux genres, constitue, de la même manière, les ordres et les classes.

La classe consiste donc dans la ressemblance de la curation qui est généralement convenable aux ordres; l'ordre établit la ressemblance de la méthode curative, qu'on doit en général employer contre les genres; le genre embrasse les ressemblances du traitement par lequel on détruit les espèces; et les espèces enfin, ré-

(1) *Voyez* §. 31, 32.

sultent de l'identité des ressemblances de la curation des individus.

§. XXXV.

Cette manière de raisonner a été présentée et cultivée par les anciens médecins, au rapport de *Celse* (1) et d'*Amman* (2) ; et certes elle présente parmi les détours qui nous cachent la vérité, une route très-simple qui conduit à son temple, si on la suit avec soin et comme il faut. Quelques modernes ont aussi eu égard à cette différence de maladies ; on compte entr'autres principalement *Morton* (3), *Hebeinstreit* (4), *Magnold* (5), et *Drummond* (6) ; les œuvres qu'ils ont laissé à ce sujet, ne paroissent pas cependant convenir parfaitement avec nos connoissances, et cela vient autant de la différence du traitement, que de celle de l'application des moyens, et celle, plus grande encore, de con-

---

(1) En parcourant la médecine des empiriques, *Celse* dit que ces médecins n'avoient recours qu'aux choses que l'expérience leur avoit appris dans le traitement : « *quæ experientiæ* » *in ipsis curationibus docuerit.* » Voyez *page* 8 ; et un peu plus bas, il ajoute, qu'ayant trouvé le genre d'abord inconnu du mal, ils avoient aussitôt cherché « à quelle maladie ce genre tenoit » de plus près, et employa des remèdes semblables à ceux » qui avoient souvent soulagé dans la maladie voisine. *Voyez* page 10.

(2) « *Methodici*, dit-il, *dicebantur à methodo, quâ morbos* » *in summa genera distribuebant, ad id inducti per analogias,* » *quas morbi eosque curandi modi ad se invicem habere ipsis ex* » *assiduis observationibus videbantur.* Voyez sa *præf. ad Cæl. Aurel.* page 10.

(3) « *Ratio*, dit-il, *differentis morborum nomenclaturæ ritè* » *petenda est, à differenti eorum causà, symptomatis et indica-* » *tionibus curativis differentibus.* Voyez sa *Pyretol. de febr. infl.* C. V. §. 1.

(4) Il a proposé, avec autant d'élégance que de justesse, cette manière de classer les maladies dans quelque programme intitulé : « de *Methodo morbos ordinante*, ou bien *ordo morborum* » *causalis.*

(5) *Voyez* ses opuscul. mises au jour, *par Balding.*

(6) Voyez *Medical essays and observ. by a society à Edimburgh.* T. I. *art.* 25.

clure : il faut donc rechercher plus intimement comment cette argumentation, par analogie du traitement, doit être établie, et d'où il faut prendre les caractères pour asseoir un tel système.

§. XXXVI.

Il conste de ce que j'ai proposé plus haut, que dans la doctrine des maladies, toutes les choses doivent être définies, de manière qu'elles puissent être perçues par nos sens externes (1) ; et vraiment nous ne pouvons rien décider sur la nature des maladies, que d'après leurs phénomènes (2) : il suit de là que des déterminations, qui indiqueront la différence naturelle, doivent même, dans notre méthode, être distinguibles à nos sens externes ; car, sans cette condition, les reproches que *Sauvages* fait, à juste titre (3), à ceux qui adoptent la méthode *causale* ou *éthiologique*, pourroient aussi nous regarder : il faut donc prendre les caractères des maladies de leurs symptômes ; et quoiqu'il ait été déjà prouvé (4), qu'on ne peut rien conclure pour leur nature, de leurs phénomènes pris indistinctement, il paroît néanmoins assez manifeste qu'il n'en est pas de même, lorsqu'il s'agit d'en établir les caractères par tels ou tels symptômes : aussi nous est-il connu par l'observation pratique, qu'il ne faut regarder les phénomènes pour caractères des maladies, qu'autant qu'ils en indiquent la nature. Cela ne présente même aucune difficulté, d'après les vérités qui ont été exposées, à moins qu'on ne s'écarte de l'expérience bien fondée.

§. XXXVII.

Assurément, si la différence naturelle des maladies doit être jugée d'après la diversité de leur traitement (5), il faut, pour poser des caractères, déterminer les

(1) *Voyez* §. 4.
(2) *Voyez* §. 29.
(3) *Voyez* T. I. *page* 34. §. 64 et suiv.
(4) *Voyez* §. 27, 30.
(5) *Voyez* §. 34, 35.

phénomènes, qui font, selon l'expérience des meilleurs médecins, connoître quelle est la méthode qui doit être établie. Ces phénomènes sont connus par-tout le monde, sous le nom *d'indicans* : les indicans fournissent donc les caractères nécessaires pour la détermination et la classification des maladies; ainsi, ce système sera doué de l'avantage plus haut exposé (1); savoir, qu'on découvre la voie du traitement d'une maladie, quand on en connoît le nom, ou, ce qui est la même chose, quand on en fait la détermination systématique.

§. XXXVIII.

La similitude des *indicans* constitue donc les divisions des maladies; et parce que cette méthode ne repose sur certains phénomènes déterminés, qui servent de fondement de distribution, qu'autant qu'ils dénotent le caractère fixe et toujours identique de la maladie, ce qui doit paroître évident à un chacun par le mot même d'indiquant, jamais nulle maladie ne peut, par rapport aux bases de notre distinction, être rapportée, tantôt à un genre, et tantôt à un autre. Les maladies sont naturelles, et assez distinctes les unes des autres; de sorte que, prenant l'ensemble des signes de chacune en particulier, on ne trouve aucune autre espèce accompagnée de cet ensemble de phénomènes qui diffère par son essence et par sa curation : aussi les répétitions, et les confusions qu'on a de la peine à éviter dans les autres systèmes, n'ont pas lieu dans celui-ci, où nous marchons toujours à côté de la nature des choses.

§. XXXIX.

J'ai exposé plus haut (2), ce qu'il y a à établir sur la disposition dans la méthode naturelle, et l'on peut facilement, d'après cela, juger de la raison de la disposition ultérieure. La ressemblance des indicans, qui

---

(1) *Voyez* §. 29.
(2) *Voyez* §. 34.

font connoître certaine cause matérielle, ou qui, cette cause restant inconnue, font du moins toucher au doigt un traitement fixe, avoué par une expérience fidelle, et propre à détruire la nature des maladies, en constituera les genres; les ordres et les classes pourront également être calqués sur la convenance de certains indicans généraux; les espèces doivent être déterminées d'après le différent aspect externe des phénomènes : la raison de cela peut se tirer de ce que j'ai rapporté plus haut (1), touchant la condition, et la diversité des causes matérielles et formelles.

§. X L.

D'après tout ce qui vient d'être dit, il est manifeste que la méthode, ainsi établie, embrasse tout ce que les auteurs ont toujours désiré, et qu'on peut encore aujourd'hui demander avec raison; et certes, puisque les phénomènes maladifs y sont distribués de manière que la notion du traitement, celle de la cause matérielle, et celle, par conséquent, de la nature de la maladie en découlent évidemment, on peut, à juste titre, donner à notre système le nom de *méthode naturelle.*

§. X L I.

Toutes les difficultés ne sont pas encore levées; nous avons sans peine jeté les fondemens d'un système naturel; mais l'édifice n'est pas construit jusqu'ici : il se présente de nouveaux obstacles qui ne sont pas de peu d'importance; il s'agit de savoir, dans quels auteurs on doit puiser les indicans, et d'après lesquels on doit les déterminer; presque tous se sont donnés la réputation d'avoir fait des expériences vraies et fidelles; et, si je ne me trompe, c'est de là que naît la grande difficulté qui a fait, que, jusqu'à nos jours, notre méthode n'a pu qu'être un objet de vifs désirs des médecins de bonne foi. L'expérience de chaque homme en particulier ne suffit pas; il faut donc appeler à

(1) *Voyez* §. 18 et suiv.

notre secours les observateurs de tous les temps ; par conséquent la *sémiologie*, cultivée par tous les praticiens, doit nous fournir les matériaux nécessaires pour la construction du système naturel des maladies.

Mais est-elle traitée de maniere à pouvoir les donner? Ne sait-on pas que son but a été mal vu, qu'on a le plus souvent négligé les causes pour ne s'occuper que du pronostic ? hélas ! La diversité des opinions et des doctrines a aussi exercé sa funeste influence sur le traitement des maladies ; nous ne pourrons certainement jamais parvenir aux principes vrais et utiles de l'art, si nous n'abandonnons tout ce fatras de démonstrations et de dogmes, qu'on trouve répandus par-tout dans la plupart des systèmes de médecine, et si nous ne revenons aux faits nuds de l'expérience duement établie.

En effet, est-ce que les obstructions des viscères n'indiquent point dans les uns des remèdes toniques, et dans les autres des remèdes résolutifs ? Quels sont les auteurs qui ont traité tout si bien, qu'ils ont toujours vu les maladies du bon côté ? quels sont ceux qui ont fait attention à tous les phénomènes, à leur liaison, et à leur changement, produit ou par la nature seule, ou par la nature aidée des médicamens? quels sont ceux qui n'ont jamais mis en usage des remèdes, que lorsqu'ils étoient fondés sur une véritable indication ? quels sont ceux enfin qui, libres de toute hypothèse, n'ont pas dévié du sentier de la nature et de la vérité ? Dailleurs, n'y a-t-il pas beaucoup de maladies dont nous n'avons pas encore découvert le véritable traitement ? L'expérience même ne peut-elle pas quelquefois tromper le médecin le plus attentif? Il y a certainement bien de choses à désirer, avant de pouvoir répondre à ces questions, et, à coup-sûr, on peut regarder comme une témérité, de prétendre bâtir un édifice de science sur une vacillation aussi grande de choses et d'idées.

Vouloir infirmer la certitude de la pratique, seroit cependant faire un trop grand pas dans le Scepticisme, après un nombre si considérable d'ouvrages faits depuis

des siècles, par des hommes sur la foi de qui l'on peut compter; il faut absolument avouer qu'il y a des règles de pratique vraiment fondées, et qu'on peut encore, des observations saillantes, déduire des notions qui pourront dans les suites, répandre un plus grand jour dans la classification naturelle des maladies : on doit donc recourir aux maîtres de l'art, qui ont été reconnus pour les plus véridiques, à ceux qui ont enseigné la meilleure méthode de traitement, celle qui est appropriée à la nature des maladies, et qui a été confirmée par les expériences multipliées des vrais médecins; on doit puiser dans leurs ouvrages les signes qui, dans chaque maladie, démontrent l'état maladif auquel l'officier de santé doit faire attention dans la curation. Quoique les premières tentatives fassent reconnoître l'état d'enfance de cette partie de la science médicale, il faut néanmoins s'y ouvrir un chemin, afin que nos neveux puissent l'étudier plus facilement, et que la connoissance des maladies se perfectionne de plus en plus. « *Sic enim se habet mentis humanæ conditio, ut omnes* » *nunquam superabit difficultates : certissimè tamen constat, quod æqua sollicitaque morborum consideratio eas* » *multò pauciores reddet* » (1).

§. XLII.

Si nous considérons maintenant ce qu'on entend par le mot *indicant*, il sera facile d'apercevoir que les définitions propres à déterminer les genres naturels, ne peuvent nullement avoir lieu; car le genre doit fournir les signes de toutes les espèces de cause matérielle; et l'on sait que ces signes varient même suivant la variété des causes formelles : aussi, y a-t-il de l'avantage de connoître le caractère de la maladie, avant de voir paroître les phénomènes qui en dénotent l'espèce. Enfin, comme pour distinguer une maladie de toutes les autres, quant à sa nature, il faut prendre les signes dans toute

(1) Voyez *Grainger, histor. febr. anomal. Batav.* Altenburg, 1770, *page* 58.

l'habitude du corps, dans la constitution de l'air, dans le concours des causes antécédentes, et dans les divers rapports des causes et des symptômes entr'eux (1), il ne peut pas se faire autrement, que le praticien n'en aperçoive beaucoup qui ne présentent pas assez de clarté dans leur ensemble, ou sous quelques circonstances seulement, et qui, comme ceux qui accompagnent constamment la nature de la maladie, ne doivent pas toujours, vu la relation qu'ils affectent avec les autres, être regardés comme les signes qui font connoître tel ou tel caractère de l'état maladif (2). Toutes ces considérations ont jusqu'ici empêché les définitions (3). Les anciens n'en ont pas fait pour ces mêmes raisons (4); le genre doit donc contenir le rapport et la description de tout ce qui concourt à établir la cause matérielle; à ce sujet on rapporte, ou les fonctions lésées, ou l'état passé ou présent, des parties visibles du corps, ou la constitution des causes externes, ou enfin, les relations que constituent et qu'observent les phénomènes entr'eux, soit avec les causes précédentes, soit avec toutes, relativement à la nature de la maladie.

Il n'en est pas de même pour les ordres et les autres divisions où nous pouvons, à notre gré, choisir et

(1) C'est ainsi, par exemple, qu'on conclut que la nature de la fièvre est nerveuse, lorsqu'on observe dans les symptômes un défaut de rapport entr'eux, et une disproportion avec leur cause.

(2) En effet, on ne rencontre pas toujours un pouls dur et plein dans les maladies inflammatoires; il est très-souvent petit dans l'inflammation de l'estomac et des intestins, et mou dans la péripneumonie. Dans ces maladies, on ne remarque pas non plus constamment la croute inflammatoire, quoiqu'elles aient vraiment ce caractère: ainsi il n'est aucun signe manifeste de corruption de bile, et des sucs gastriques dans certaines fièvres, quoiqu'elle constitue en grande partie leur cause matérielle: il faut donc, en ces cas, décider la nature de la maladie d'après d'autres circonstances.

(3) Voyez *Helvetius* de l'Économie animale, etc. *page* 21 et suiv.

(4) Voyez *Amman*.

déterminer quelque chose qui convienne en même temps à tous les genres, sous le rapport de la différence de la cause matérielle. Nous avons déjà exposé, que quant aux espèces, elles doivent être déterminées suivant la diverse affection de chaque partie qui dépend de la même cause matérielle (1). On peut leur appliquer ce que nous avons dit du genre : les définitions ne conviennent donc ni aux genres ni aux espèces, dans une méthode qu'on se propose d'accommoder à la pratique, quoiqu'on doive absolument les définir dans une nosologie générale, pour l'usage des commençans.

§. XLIII.

Voilà ce que j'ai eu l'intention d'exposer généralement sur la méthode naturelle de classer les maladies ; je me suis proposé un but bien grand sans doute, et je ferai en vain des vœux pour le remplir complètement. J'ai cru enchaîner de plus près la théorie avec la pratique, et pouvoir effacer le reproche qu'on a fait depuis long-temps à la médecine, qu'il n'y a pas de connexion entre ses dogmes et son exercice, et qu'ainsi il y a d'excellens théoriciens inhabiles à la pratique, et de praticiens habiles, qui n'ont aucune teinture de théorie. On doit commencer à s'apercevoir qu'une chose aussi disparate n'a point de fondement, et que cette différence n'est vraiment pas essentielle. D'où viendroit-elle donc ? Il faut l'avouer, elle vient, la plus grande partie, des définitions des maladies qui ne servent qu'à les faire connoître abstractivement, et qui ne peuvent être d'aucune utilité auprès du lit des malades ; elle vient de la présupposition de causes, et plus encore des indications prises ça et là, à tort et à travers, et qui, pour le moins, ne répondent pas à ces inepties ; il est, en effet, beaucoup de médecins d'une grande réputation, qui parlent de l'Éthiologie de certaines maladies d'une manière bien différente, quoiqu'ils les guérissent cependant d'une seule et même manière ; de cette théorie, il

(1) *Voyez* §. 34, 39.

ne peut résulter qu'un très-grand désavantage pour l'art.

Quand une théorie est dispoée de telle sorte, que « dans les cas divers et infinis, que la pratique pré- » sente, elle dirige les pas du médecin, qu'elle supplée à » la pénurie des observations, et que le commençant » qui en est prémuni, peut, par son secours, non- » seulement distinguer convenablement toutes les es- » pèces de maladies, mais encore les guérir, en rem- » plissant les indications que son système lui fera dé- » couvrir (1), » on avouera volontiers, que chaque praticien doit en être imbu, qu'il ne peut, en exerçant son art, faire rien de bon sans son secours, et qu'il ne peut enfin, avec elle, paroître inhabile dans la pratique, à moins qu'il ne soit dépourvu des organes nécessaires; tout le monde conviendra de cela, quoique l'expérience rende les idées plus nettes, et que la pratique en devienne plus facile; c'est là la théorie que des anciens ont suivie (2); c'est là celle que le médecin naturel embrasse avec plaisir (3), et celle à laquelle il faut revenir aujourd'hui, si nous voulons rétablir, entre l'exercice de la médecine et ses dogmes, le nœud que les hypothèses avoient défait.

Il n'est pas donné à mes forces de parfaire l'édifice que j'ai commencé; mais je suis persuadé que les fondemens que j'ai jeté jusqu'ici, sont vraiment ceux sur lesquels on peut baser cette théorie - pratique des anciens qui est vraie, et par conséquent impérissable. Du reste, j'aurai assez fait, si le peu que j'ai écrit non légèrement, mais après des méditations répétées, peut apporter quelque amendement dans notre art, et si j'ai mérité la bienveillance de ceux que la bonté divine nous a envoyé, pour la conservation de notre bien-être physique (4).

---

(1) Voyez *Sauvages*. T. I. *page* 2.

(2) *Voyez* §. 35.

(3) « *Eam desideramus theoriam*, dit Freind, *quæ à praxi* » *felicissimâ sit deducta ad eamque rursus accommodata.* » V. sa pref. *ad Emmenolog.*

(4) Il y a encore d'autres paragraphes sur la méthode de

PLAN DU SYSTÈME NATUREL DES MALADIES.

PREMIÈRE CLASSE DE MALADIES.

Maladies inflammatoires.

SAIGNÉES négligées. Suppression ou retard d'une hémorragie habituelle. Pléthore contractée de ces causes, et de là propension aux congestions. Constitution robuste et sensible, naturelle ou provenant de la saison; savoir, lorsque l'aquilon souffle long-temps et principalement en hiver. Chaleur. Froid. Blessures et autres irritans, tant internes qu'externes. Sang, ôté par la veine, épais, couvert d'une croute blanche ou cendrée, laissant échapper peu de sérosité, ou pas du tout.

PREMIER GENRE.

Fièvre inflammatoire.

Miasme épidémique, contagieux. Pouls dur, plein, vite. Langue aride, quelquefois blanche. Fièvre continente. Peau sèche au commencement, urine rouge avant la coction, suivant l'intensité de la fièvre; elle contracte la couleur de brique sur le déclin de la maladie, devient trouble, et dépose un sédiment rouge et pulvèrulent. Forces, et sensibilité en bon état. Des signes précurseurs n'annoncent pas cette fièvre; ses symptômes sont en rapport.

Espèces.

Ici appartiennent toutes les espèces du genre de la fièvre continente inflammatoire.

SECOND GENRE.

Maladie inflammatoire chronique.

Absence des signes du genre précédent. Constitution

classification; mais ils sont relatifs aux fièvres seulement. J'ai cru bien faire en les rapportant après le plan du système naturel des maladies, qui trouve ici fort bien sa place.

du corps plus foible, et plus délicate. Signes de stase phlogistique.

On doit employer ici la méthode antiphlogistique, en ayant pourtant un grand égard aux forces, et éviter l'usage interne des remèdes irritans.

Espèces.

Plusieurs espèces d'hémophtisie, de pthisie commençante, de rhumatisme chronique, et d'inflammation des parties externes.

SECONDE CLASSE DE MALADIES.

Maladies putrides.

Dissolution et corruption des parties solides ou fluides.

PREMIER GENRE.

Fièvre putride.

Signes de la dissolution des humeurs. Fièvre continente.

Espèces.

Celles de la fièvre putride continente.

SECOND GENRE.

Gangrène.

Dissolution putride des solides, leur sensibilité persistant. Inflammation précédente, excessive. Acrimonie des humeurs.

Méthode antiseptique, antispamodique.

Espèces.

Ici se rapporte le charbon, outre les espèces qui résultent des inflammations vraies.

TROISIÈME GENRE.

Sphacèle.

Les parties mortes ne laissent le corps sain que par leur séparation.

Traitement corroborant, chirurgical.

QUATRIÈME

QUATRIÈME GENRE.

Necrose.

Gangrène sèche, sans inflammation préalable.

Espèces.

Ici doivent être rangés l'*Ergot* des français, et le sphacèle des doigts du pied.

CINQUIÈME GENRE.

Carie.

Corruption des os.
Traitement chirurgical.

Espèces.

On ne doit rapporter ici que les espèces que l'on guérit par le secours de la chirurgie; toutes celles qui sont susceptibles d'un traitement interne, et qui le demandent, appartiennent aux classes dont elles présentent les indicans.

TROISIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies bilieuses.

Signes de saburre bilieuse dans les premières voies et aux environs de la région précordiale. Constitution colère. Trop d'irritabilité dans les solides.

Aussi faut-il des émulgens, des émolliens, des tempérans et des anti-spasmodiques, enfin des évacuans.

PREMIER ORDRE.

Fièvres bilieuses.

Signes de la turgescence de la bile. Miasme épidémique, contagieux. Fièvre remittente.

On doit, dans le traitement, faire beaucoup d'attention à cette turgescence: elle porte le caractère de la coction.

PREMIER GENRE.

Fièvre bilieuse inflammatoire.

SECOND GENRE.

Fièvre bilieuse putride.

SECOND ORDRE.

Maladies bilieuses chroniques.

Aucune turgescence de bile. Affections hémorroïdales. Passions de l'ame. Mauvaises digestions. Goût amer, avec une langue souvent nette.

Ici la sécrétion de la bile est le plus souvent défectueuse, à cause de la difficulté de la circulation du sang dans le système de la veine-*porte*; la bile en acquiert la propriété d'un irritant, et donne lieu à des congestions de sang; on remarque rarement de la saburre dans les premières voies; les stagnations se font principalement dans les régions précordiales, c'est-à-dire, dans la vésicule du fiel, et dans le foie même: aussi faut-il les résolutifs. On remédiera aux congestions du sang par la saignée, ou par les sang-sues, si des hémorragies habituelles ont été retardées.

QUATRIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies pituiteuses.

Signes de pituite dans les premières voies.

PREMIER GENRE.

Fièvres gastriques pituiteuses.

Fièvre remittente.

SECOND GENRE.

Maladie chronique provenant de la pituite.

Ici appartiennent les maladies qu'on appelle *atrabilaires.*

CINQUIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies vermineuses.

Condition du corps, foible, phlegmatique. Constitution de l'air froid et humide. Nourriture mal-propre, glutineuse, de poisson. Symptômes ne cédant qu'aux anthelmintiques.

PREMIER GENRE.

Lombrics.

Signes des lombrics ; ils occupent les intestins grêles.

SECOND GENRE.

Ascarides et Tricocéphales.

Ils ne se tiennent que dans les gros intestins : aussi on en reconnoît l'existence par le prurit, le tenesme, la douleur de l'*anus*, et par l'effet des lavemens.

Ici, outre les espèces que je rapporterai plus bas, appartiennent les fièvres hectiques, provenant des vers ; ainsi que, par exemple, la *Céphalalgie (1)*, le *Nydriasis* et l'*Amaurosis (2)*, le *Trismus (3)*, le *Tetanos (4)*, l'*Epilepsie (5)*, *la Danse de Sainte Vite (6)*, la *Catalepsie (7)*, l'*Engourdissement (8)*, l'*Apoplexie (9)*, *le Ris sardonique (10)*, l'*Hémorragie des narines (11)*, *l'Hémorragie de l'uterus (12)*, *la Suppression du flux menstruel (13).*

---

(1) Voyez *Rahn.* diss. de *commerc. inter caput et vicera abdomin.*, §. 5.

(2) *Ibid.* page 24, 26.

(3) Voyez *Sauvages*, page 532.

(4) *Ibid.* page 544.

(5) Voyez *Hoffmann*, T. 3. *page* 42, et T. 4. *page* 352 de ses Œuvres ; Voyez *Phelsum*, page 232, et *Pechlin*, L. I. obs. 65, L. 2, obs. 29.

(6) Voyez *Van-Dæveren*, *de verm. int.* page 63. *V. Selle*, med. clini. *page* 189 et suiv.

(7) Voyez *Van-Swieten*, T. 3, *page* 316. Voyez *Selle*, Beytræge, T. 2.

(8) Voyez *Pechlin*. Obs. L. 2, obs. 29. *Voyez Hoffmann* T. 3, *page* 42 de ses Œuvres, et *Phelsum*, page 229.

(9) Voyez *Rahn*, page 80.

(10) Voyez *Phelsum*, page 201.

(11) *Ibid.* page 198.

(12) Voyez *Van-den-Bosch*, pages 104, 153.

(13) Voyez *Bisset*, Essai on the épidémical constit. *of. Gr. Britain.* page 332.

TROISIÈME GENRE.

Ténia ou *ver solitaire.*

Mouvement d'ondulation dans l'abdomen, principalement après l'éternuement et la déjection des matières alvines ; sensation dans le bas-ventre, d'un poids qui change de place.

SIXIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies lactées.

Ces maladies arrivent très-rarement avant l'accouchement ; elles arrivent le plus souvent dans le temps des *couches*. Rétrocession soudaine du lait des mamelles, ou obstacle dans sa sécrétion. Déjections stercorales, blanches. Urine blanchâtre. Sueurs acides. Salive lactescente, acide. Partie rouge du sang, tiré de la veine, couverte d'une pellicule presque blanche, ou nageant dans un *serum de lait.*

PREMIER GENRE.

Fièvre puerpérale.

Signes de métastase de lait ou de lymphe dans l'abdomen.

SECOND GENRE.

Fièvre exanthématique.

Il est très-vraisemblable que le retour du lait dans le sang, donne bien souvent naissance aux exanthèmes miliaires des accouchées.

TROISIÈME GENRE.

Inflammation de poitrine.

Signes de métastase lymphatique sur les poumons.

J'ai vu dans *Levret* (1) une espèce d'angine de poitrine, mortelle, probablement occasionnée par une métastase laiteuse ou lymphatique.

---

(5) Voyez *Levret*, Art. des accouchemens. §. 887.

QUATRIÈME GENRE.

Maladies de nerfs, par Métastase laiteuse.

Levret a observé une apoplexie de ce genre (1); j'ai observé moi-même, une manie causée vraisemblablement par une métastase de lait dans le cerveau (2).

CINQUIÈME GENRE.

Métastases laiteuses ou lymphatiques, sur les parties externes du corps.

Dans ce cas, la nature joue le rhumatisme, ou forme des dépôts; on doit en déterminer les espèces suivant la différence de la suppuration, et suivant celle des parties affectées (3).

SEPTIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies nerveuses.

Symptômes nerveux sans rapport entr'eux, ni avec les causes manifestes, comme de coutume. Extrême sensibilité dans le physique et dans le moral.

Les maladies de cette classe diffèrent de toutes les autres par leur irrégularité particulière, soit sous le rapport des causes, soit sous celui des phénomènes; en effet, ou les causes ordinaires manquent totalement, ou elles paroissent très-insuffisantes; car les causes les plus légères excitent souvent des symptômes horribles à voir; et comme plusieurs de ces causes y concourent, il se présente une foule de phénomènes, qui, loin d'avoir de la liaison entr'eux, sont au contraire fort opposés les uns aux autres.

La raison suffisante de ces phénomènes, consiste, en grande partie, dans la foiblesse et dans l'irritabilité singulière du système nerveux; c'est ce qui fait que, non-seulement les malades sont affectés par les plus légères causes, mais encore que les effets de ces causes sont bien éloignés de ceux qu'elles produisent dans les constitutions ordinaires et autres.

---

(1) *Ibid.* §. 874.
(2) Voyez *Selle*, *Beytræge.* P. I.
(3) Voyez *Selle*, *Beytræge.* T. 2, *page* 69.

Mais dans quelque état que se trouve le système nerveux, il y a toujours une cause irritante qui contribue à produire les maladies nerveuses, de manière qu'il n'y a pas une de ces maladies qui doive son origine à la seule disposition maladive des nerfs : il faut donc toujours chercher la raison suffisante de chaque maladie nerveuse, et dans une cause irritante, et dans la disposition des nerfs dont je viens de parler. Ce principe est non-seulement étayé de l'observation pratique, il est encore évident *à priori*; la mauvaise disposition des nerfs, n'a, en effet, que l'apparence d'une cause prédisposante; et quoiqu'il soit très-certain qu'il doive arriver de l'altération et du changement dans les fluides et dans les solides, avant que les causes morales puissent produire des effets sensibles, cela n'empêche pas que souvent les maladies de cette classe ne paroissent prochainement produites par l'imagination, et par les passions de l'ame.

D'après ces données, on peut diviser les maladies de cette classe en maladies nerveuses *avec matière*, et en maladies nerveuses *sans matière*. Strictement parlant, il n'y a point de maladie sans matière, quoique cette matière puisse être souvent si tenue, qu'elle se dérobe à toute observation, et qu'on ne sauroit la déterminer. Mais plus cette cause irritante est propre à produire les mêmes effets dans les constitutions ordinaires, moins les maladies, qu'elle occasionne, méritent le nom de maladies nerveuses; car leurs symptômes mêmes n'établissent point une maladie nerveuse, mais bien une maladie de nerfs. Au reste, il est très-difficile de tracer ici des lignes de démarcation.

Il conste assez de l'idée générale de ces maladies, qu'elles indiquent moins les moyens d'éloigner la cause irritante, que ceux de fortifier et d'assoupir les nerfs, puisque souvent cette cause ne tombe point sous les sens, et que, lors même qu'elle est manifeste, on ne peut point l'expulser. Si la cause irritante est disposée de manière à établir la plus grande partie de la raison de la maladie, la maladie n'est pas de cette classe.

On doit coordonner les genres de cette classe, non-

seulement d'après la différence des causes irritantes, mais encore d'après celles de l'état où se trouve le système nerveux.

PREMIER ORDRE.

Fièvres nerveuses.

Voyez les genres des fièvres de l'ordre des *Atactes*. (1)

SECOND ORDRE.

Maladies nerveuses chroniques.

PREMIER GENRE.

Maladies nerveuses par idiosynchrasie.

Point de foiblesse générale des nerfs. Grande et insurmontable aversion ou cupidité de certains objets, suivie de symptômes nerveux.

Ici se rapportent certaines affections des femmes enceintes, telles que des défaillances par l'odeur de chat, etc.....

SECOND GENRE.

Maladies morales.

Cause irritante morale. Point de vice manifeste dans le physique. Fonctions morales lésées.

Espèces.

Folies particulières.

TROISIÈME GENRE.

Hypocondriacisme, et hystéricisme.

Une foule de symptômes nerveux qui disparoissent facilement, ou qui cèdent à l'opium.

La cause matérielle de ces maladies, consiste principalement dans la foiblesse et dans l'irritabilité du système nerveux ; les obstructions des viscères peuvent sans doute y contribuer ; mais ces maladies peuvent aussi exister dans toute leur plénitude et sans leur concours. *Sydenham*, *Van-Swieten*, *Whytt*, *Hœnio*, *Tissot*, etc., en ont décrit les espèces ; consultez-les.....

---

(1) Dans le corps de la Pyrétologie.

HUITIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies périodiques.

Elles saisissent sans symptôme précurseur, et à l'improviste. Elles observent des paroxysmes. L'urine est rouge dans les intervalles, et dépose le plus souvent un sédiment briqueté.

Elles indiquent les résolutifs, les anti-spasmodiques, les toniques.

PREMIER ORDRE.

Fièvres intermittentes.

SECOND ORDRE.

Maladies périodiques chroniques.

Absence de fièvre; intervalle rarement court, embrassant quelquefois l'espace d'une semaine, d'un mois, même d'une année.

GENRES (1).

NEUVIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies emphractiques.

Signes de stases dans les constitutions pituiteuses, atrabilaires.

Cette classe n'embrasse que les obstructions qui ne reconnoissent pas pour cause matérielle, une âcreté particulière et déterminée des humeurs, mais qui tirent leur origine d'une vraie débilité des solides, et de la tenacité des fluides.

PREMIER GENRE.

Obstructions des vicères.

Ici, outre beaucoup d'autres maladies, se rapportent celles qui proviennent d'une métastase faite durant les fièvres : plusieurs espèces d'hydropisie, de fièvre hectique, d'hémorragies (2), et principalement l'Engoument de *Keimpfius* (3).

---

(1) Voyez *Medicus*, *Geschichte period. Krankheiten.*

(2) Voyez *Van-Swieten*, T. 2, *page* 462. T. 4, *page* 27. Voyez *Rahn*, diss. cit.

(3) Voyez *Abhandlung von einer neuen.* Art. etc. 1784.

Elles indiquent le sel ammoniac, la scille, les mercuriels, les amers, les toniques, les lavemens viscéraux de *Kempfius*.

SECOND GENRE.

Squirres.

On les distingue des tumeurs scrophuleuses par les causes antécédentes.

Espèces, suivant la diversité de la partie affectée.

TROISIÈME GENRE.

Calcul de la vésicule du fiel et du canal cholédoque.

Anxiétés, et douleurs cardialgiques après le repas. Jaunisse récurrente, périodique, sans d'autres causes manifestes. Douleurs au creux de l'estomac, se prolongeant jusqu'aux fausses côtes.

Sucs récens d'herbes et de racines amères. Eaux minérales.

QUATRIÈME GENRE.

Calcul des voies urinaires.

Les espèces de ce genre sont : le calcul des reins, des urétères, de la vessie, et de l'urètre, qui tous demandent les soins de la chirurgie. Suivant les observations de quelques médecins, le sable coexiste avec les calculs ; en est-il différent par sa nature ? ou bien n'établit-il pas le passage de ces maladies à la goutte ?

On doit encore ranger ici le *Vertige* (3), le *Tetanos* (4), l'*Epilepsie* (5).

DIXIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies arthritiques.

Disposition héréditaire. Corps grand, gras, plein. Tendance à la sueur acide, principalement des extrémités. Exercices de l'esprit et du corps, durs, et long-temps continués. Bonne chère. Vins aigrelets. Des rapports acides, des flatuosités, la constipation, des

---

(1) Voyez *Pechlin*, obs. 15. *Voyez Rahn*, page 86.
(2) Voyez *Tulpius*, L. 3. C. 2.
(3) Voyez *Pechlin*, obs. L. 2. obs. 29.....

mouvemens fébriles, l'interception des sueurs ordinaires, le fourmillement, la difficulté de la flexion des parties affectées, précèdent ordinairement les paroxysmes; une douleur s'accroît peu-à-peu, le plus souvent avec un gonflement des parties atteintes, et l'accès se termine par la moiteur des lieux souffrans, par une transpiration qui exhale une odeur acide, par un vomissement de matière acide, par des urines à sédiment sabloneux, ou par des *tophus*, qui se forment dans les parties affectées.

PREMIER GENRE.

Goutte partielle.

Ici appartiennent la *podagre*, la *chiragre*, etc.

SECOND GENRE.

Goutte universelle.

Gicht des Allemands.

TROISIÈME GENRE.

Goutte anomale.

Il faut rapporter ici toutes les maladies provenant de la rétrogression de la matière arthritique, ou de l'obstacle qui l'empêche de se porter aux extrémités, telles, par exemple, que l'*Apoplexie* (1), la *Démence arthritique* (2), la *Contracture arthritique* (3), etc. . . . .

ONZIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies rachitiques.

Maladies propres à l'enfance et à la jeunesse. Acrimonie particulière, dépravant les os principalement.

PREMIER GENRE.

Rachitis.

Maladie qui n'attaque point ordinairement avant le sixième mois de naissance, et rarement après la sep-

---

(1) Voyez *Musgrave, de Arthrit. anom. Genev.* 1757, *p.* 129 et suiv.; et *Rahn*, diss. cit. *page* 88 et suiv.

(2) Voyez *Whytt-Works.*

(3) Voyez *Sauvages*, page 539 et suiv.

tième année. Disposition héréditaire. L'habitude du corps lâche. Humeurs tenues. Esprit le plus souvent caustique, quelquefois stupide. Acide dans les premières voies. *Fæces* blanches. Constipation. Grandeur de tête, insolite. Figure pâle et, bouffie. Front prominent. Fontanelles plus long-temps ouvertes que de coutume.

Les dents noircissent et se carient facilement; les côtes sont applaties; le sternum déjeté en avant; les membres courbés; le bas-ventre tendu principalement à l'hypocondre droit, et les apophises et épiphises plus grosses que dans l'état naturel; elles sont spongieuses, celles sur-tout des extrémités supérieures du *cubitus*, du *radius*, du *tibia* et du *péroné*. Il survient des ulcères aux parties glanduleuses, et dans les articulations au plus haut degré de la maladie.

SECOND GENRE.

Pédarthrocacé.

Il attaque rarement après la troisième année de naissance. Disposition rachitique. Douleurs fixes dans certains points des membres, et sans signes visibles; il naît ensuite une tumeur un peu tendue et pas dure, devenant rouge par gradation, s'abscédant enfin, et laissant un ulcère, ordinairement pénétrant jusqu'à l'os.

Ici se rapportent quelques espèces de *Spina-Ventosa.*

TROISIÈME GENRE.

Carie des vertèbres.

Difformité gibbeuse. Claudication sans causes antécédentes, manifestes. Paralysie des extrémités inférieures. Ulcères et collections de pus dans les cuisses, et aux aines (1).

DOUZIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies scrophuleuses.

Glandes tuméfiées, mobiles, plus ou moins dures, néanmoins toujours plus molles que les squirres. Lèvre

(1) Voyez Selle, *Beytræge, zur Natur-und Arzeneiwissenschaft*

supérieure de la bouche, plus épaisse que l'inférieure. Sueurs répandant l'odeur de l'ail. Eruptions herpétiques. Ophtalmies et angines, fréquentes.

PREMIER GENRE.

Tumeurs scrophuleuses.

On doit en coordonner les espèces, d'après la différence des parties affectées.

SECOND GENRE.

Herpe scrophuleuse.

TROISIÈME GENRE.

Inflammations scrophuleuses.

QUATRIÈME GENRE.

Ulcérations scrophuleuses.

CINQUIÈME GENRE.

Gonorrhée maligne (1).

TREIZIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies cancéreuses.

Induration d'une surface inégale, douloureuse. Ulcération fétide, saillante, et donnant une douleur extrême.

PREMIER GENRE.

Cancer squirreux.

SECOND GENRE.

Cancer phagédénique.

Aucune dureté squirreuse ne précède; il en succède immédiatement à l'ulcération de la peau ou de la verrue.

Comme la nature du cancer est encore parfaitement inconnue, la sous-division naturelle de cette classe, ne peut avoir lieu ici, que lorsqu'un traitement plus heureux fournira des vrais fondemens de distinction.

QUATORZIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies vénériennes.

Maladies dépendantes d'un virus particulier, contracté par le commerce physique du sèxe.

---

(1) *Voyez* plus bas maladies vénériennes, *page* 61.

PREMIER GENRE.

Maladies gonorrhéiques.

Écoulement d'une matière âcre, à la suite d'un contact impur. Inflammations, ulcérations et douleurs provenant de l'absorption de cette matière.

Traitement anti-phlogistique. On est aujourd'hui presque d'un commun accord sur la différence thérapeutique entre les maladies gonorrhéiques, et celles qu'on peut appeler *schancreuses*. Il est probable que le virus gonorrhéique est beaucoup plus ancien que le virus *schancreux*, et qu'il en diffère totalement par rapport à son origine (1). D'après cela, les principes du système naturel s'opposent à ce qu'on rapporte, à une même classe, les maladies gonorrhéiques, et les maladies *schancreuses*. Par analogie, on devroit plutôt assimiler les premières, aux maladies scrophuleuses. Mais restant encore du doute là-dessus, j'ai mieux aimé suivre l'ordre accoutumé.

SECOND GENRE.

Maladies schancreuses.

Ulcères à la suite d'un contact impur, et maux qui en résultent secondairement.

Elles indiquent les mercuriels; elles ne peuvent être radicalement guéries sans leur intervention.

Espèces.

Douleurs, tâches, tumeurs, inflammations et ulcérations.

QUINZIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies psoriques.

Cette classe comprend les vices de la peau, et tous les exanthèmes chroniques (2).

La nature de ces maladies consiste dans une âcreté plus particulièrement propre à la peau, qu'aux autres

(1) Voyez *Geschichte der Lust. feuche*, du célèbre *Hensler*. Alton. 1783.

(2) Voyez *Selle, Med. Clini. Von den chronischen, Ausschlägen.*

parties. Leur curation est donc spécifique; les topiques en font la plus grande partie. On doit déterminer les genres de ces maladies d'après la différence du traitement.

SEIZIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies scorbutiques.

Habitude du corps livide, bouffie. Corps languissant. Esprit abattu. Peau aride. Gencives gonflées, saignantes, spongieuses, détachées des dents. Haleine fétide, ne dépendant point des impuretés des premières voies, et manquant facilement. Tâches, et mauvais ulcères. Hémorragies sans congestion. Défaillance en changeant d'air. Fragilité des os.

PREMIER GENRE.

Scorbut épidémique.

Humidité. Froid. Mauvais régime. Régime animal. Aussi étoit-il inconnu aux anciens, et est-il ordinaire parmi les navigateurs et les habitans des pays septentrionaux.

Traitement diététique.

SECOND GENRE.

Scorbut sporadique.

L'acrimonie rhumatique et la difficulté de la circulation du sang dans les viscères du bas-ventre, en sont les causes prédisposantes. Tout ce qui peut empêcher la transpiration cutanée, relâcher les solides, et troubler l'ouvrage de la digestion, joue le rôle des causes occasionnelles.

Traitement résolutif, atténuant, apéritif.

DIX-SEPTIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies vénéneuses.

Cause physique, facilement mortelle.

PREMIER GENRE.

Maladies par un poison corrosif.

Douleur brûlante et pongitive dans *l'Ésophage*, l'estomac et les intestins. Vomissement et diarrhée, sans

d'autre cause interne. Émission d'urine, difficile ou extrêmement douloureuse. Figure blême. Météorisme.

Ici appartiennent les maladies provenant des mercuriels caustiques, de l'*arsenic*, des médicamens drastigues, des cantarides, etc., qu'on a pris.

SECOND GENRE.

Maladies par un poison narcotique.

Vertige, nausée, et vomissement, sans d'autre cause interne. Anxiété et stupeur. *Mydriasis.* Pouls tardif. Figure pâle. Sueurs froides. État soporeux.

Espèces. (1).

TROISIÈME GENRE.

Maladies par les poisons astringens.

Obstruction des viscères et consomption, sans les causes précédentes accoutumées.

Espèces.

Maladies provenant du plomb, par exemple (2) etc.

QUATRIÈME GENRE.

Maladies par un poison externe.

On doit ranger ici, outre l'hydrophobie et la morsure des vipères, les maladies provenant d'un vice de l'air, et de l'athmosphère.

DIX-HUITIÈME CLASSE DE MALADIES.

Maladies organiques.

Cette classe comprend, non-seulement les maladies externes, mais encore les défauts organiques internes. Toutes les maladies externes n'appartiennent cependant pas ici; on ne doit y rapporter que celles qu'on guérit par les moyens mécaniques; car le caractère essentiel de cet ordre, consiste dans cette indication.

---

(1) Voy. *Sauvages*, Nos. méth.; *voy. Boërrhaave, Præl. Acad.* vol. 6. *page* 388; *voyez* obs. chirurg. *d'Hildan*, C. I. Obs. 34; *voy.* Tralles, *de Opio*, S. I. *p.* 88. v.*Ludwig, Advers. med. pract. vol.* I. P. 4; *voyez* Journal de médecine T. 11, *page* 119. T. 18. page 144. Voyez *Samm. lung für pract. Aerzte, B.* 2, *St.* 2, page 64.

(2) Voyez *Haën rat. med.* T. 3. C. 2.

TABLE

DU PLAN DU SYSTÈME NATUREL DES MALADIES.

Classes naturelles de Maladies.

PARAGRAPHES PRÉLIMINAIRES SUR LA PYRÉTOLOGIE.

§. PREMIER.

Qu'il me soit permis maintenant d'exposer quelque chose touchant l'essai sur les fièvres, que j'ai fait d'après les principes que j'ai émis plus haut, et qu'à ce sujet j'ai tâché de perfectionner.

La nature très-compliquée des fièvres, leur aspect le plus souvent semblable, du moins quant à la partie affectée, quoique dépendant fréquemment de causes très-différentes, et, en sens inverse, les modifications variées de leurs symptômes, provenant des mêmes causes, exigent, avant tout, qu'on établisse leur diagnostic, qu'on fasse leur distribution, et qu'on indique une voie de traitement propre à les enlever, ou à en faciliter la destruction. D'après ce que j'ai déjà dit, je ne crois pas nécessaire d'exposer que cet objet est encore à désirer: il m'a paru, en conséquence, digne d'une recherche scrupuleuse. Je suis loin de me flatter d'avoir, là-dessus, donné quelque chose d'important, et d'avoir, en quelque sorte, suppléé au défaut de cette méthode; mais je pense que j'en aurai fait assez apercevoir l'utilité à un chacun, et que peut-être des médecins plus instruits, seront, par-là, portés à la méditer plus profondément; quant à moi, je donne ce que j'ai pu. Je me suis du moins toujours appliqué à ne pas m'écarter du fil que fournit l'expérience des plus habiles médecins. J'ai cru que je devois appuyer ce que j'ai établi, des observations et de l'autorité des gens de l'art, afin que ce qui pourra paroître faux à certains vieillards, ne soit point imputé au défaut de ma jeunesse. Celui qui se rappellera les obstacles qui s'offrent à chaque pas dans un objet aussi épineux, excusera facilement le défectueux de cet essai; au reste, si les inadvertances qui s'y sont glissées, peuvent être corrigées, et enrichies par les fruits d'une étude et d'une expérience

plus longues, je promets de m'appliquer à le traiter avec plus d'intimité, à moins qu'il ne paroisse dans le monde, quelque médecin qui prouve que mon travail est oisif et inutile.

§. SECOND.

La classe, comme on le verra plus bas, ne doit pas être admise dans toute l'étendue de la méthode naturelle; au reste, mes forces et le temps dont je puis disposer, ne m'ont pas permis de mettre les mains à un système naturel complet de maladies : ce n'est d'ailleurs pas bien facile ; j'ai donc choisi parmi les divisions ordinaires des maladies, la classe que tous les auteurs traitent sous le nom de fièvres, et j'ai cherché à la disposer suivant l'ordre naturel. Si j'eusse voulu voir chaque classe naturelle en particulier, je n'aurai pas pu parler ici de toutes les fièvres (ce qui ne répondroit pas à mon intention), parce qu'elles sont dispersées dans les diverses parties du domaine de la méthode naturelle des maladies, comme le concevront facilement ceux qui auront lu, avec attention, ce que j'ai rapporté plus haut sur les fondemens de ce système. Les coryphées modernes de l'art ont déjà déterminé et établi, en grande partie, ce qui regarde les genres ; ils n'assignent point à la vérité les genres des maladies considérées en général ; mais ils fixent les genres naturels des fièvres seulement ; car, quoique la classe ne soit point naturelle, les genres peuvent être appelés naturels, par là même qu'ils constituent les sous-divisions des fièvres suivant leur différence naturelle ; ainsi les genres que j'ai établi n'embrassent pas toutes les maladies qui ont du rapport avec eux par leur nature, mais seulement celles qui conviennent à la description de la classe.

Quant aux espèces, j'avoue encore de bonne foi, que leur distribution n'a pas été jusqu'ici décidée d'après l'ordre naturel ; c'est là une imperfection que l'état des choses et mes moyens ne m'ont pas permis d'éviter. Qu'on ne pense pas même que j'aie prétendu déterminer des espèces fixes et tracées par la nature, puisque deux maladies individuelles de la même espèce, ne se

ressemblent jamais sous tous les rapports. On ne voit la nature faire nulle part un saut dans la production des choses ; aussi la différence dans les maladies s'avance-t-elle insensiblement, et ne fait-elle qu'une chaîne continue de nuances ; au reste, j'ai averti déjà qu'on ne pouvoit point admettre de définition pour les espèces dans la méthode naturelle, sans faire perdre à la méthode son plus grand avantage ; j'ai, en conséquence, ajouté aux descriptions, celle de beaucoup de symptômes qui accompagnent la plupart du temps l'espèce donnée de maladie, ou plutôt la constituent, et qui, insuffisans quelquefois pour la bien déterminer, ne laissent pas de jeter dans la curation, un grand jour sur les signes encore cachés qu'on nomme *pathognomoniques*.

Il étoit hors de mon sujet de faire l'histoire complète de la maladie, puisque, suivant les principes que j'ai émis dans des paragraphes précédens, je n'avois dessein d'établir pour caractères, que les phénomènes dont on peut déduire quelque indication curative : j'ai omis, par conséquent, tous ceux qui jusqu'ici n'ont pas contribué à découvrir la nature de la maladie ; mais comme plusieurs phénomènes conviennent à diverses espèces, comme ils ont reçu un nom particulier (ce qui vient de ce que le fondement de la méthode exigeoit qu'on distribuât en genres différens, des maladies d'ailleurs univoques), et comme il naît enfin de là des répétitions, on auroit dû déterminer, et donner dans un traité général sur les maladies, les phénomènes qui conviennent à celles qui sont synonymes ; ainsi la pleurésie dénote cet état maladif, qui se manifeste par une douleur fixe et pongitive au côté, par une respiration courte et inégale, et par des symptômes fébriles ; or, cette définition ne fait pas connoître la maladie dans un sens concret, ou, ce qui est la même chose, ne désigne pas l'espèce individuelle de la maladie ; on ne lui donne une place dans le système, que pour éviter les répétitions dans la détermination des espèces ; sans cela, j'aurois dû définir tous les mots, ce que je n'ai pas voulu faire, pour ne pas être trop prolixe, et je pense qu'il n'en résulte pas de la confusion.

Je n'ai pas non plus cherché scrupuleusement à déterminer toutes les espèces : je n'ai rapporté que celles dont l'existence m'étoit connue par l'observation des auteurs ; on ne pourra pas m'en faire un reproche, parce que je ne me suis pas proposé de débrouiller entièrement le fil de ce système, et qu'on peut d'ailleurs, suivant cette règle, facilement digérer les espèces nouvelles qui se présenteront. Je n'ai pas voulu créer des noms n'étant pas encore convaincu de la durée des choses ; enfin, je ne prétends pas qu'on doive absolument rapporter toutes les fièvres aux genres que j'en ai établi ; je suis d'avance persuadé du contraire, et je laisse au temps et à des génies plus élevés, la détermination ultérieure de cette différence.

TABLE

DES MATIÈRES PRÉCÉDENTES.

RUDIMENS
D'UNE
PYRÉTOLOGIE
MÉTHODIQUE.

ORDRES, Genres, et Espèces des Fièvres suivant leur différence naturelle.

Rationalis comparatio morborum est judiciosa cognitio, et assumptio causarum quæ utiles sunt ad inveniendas similitudines.

GALIEN.

RUDIMENS
D'UNE
PYRÉTOLOGIE MÉTHODIQUE.

FIÈVRE.

Descript. MALADIE accompagnée en divers temps et à divers degrés, de froid, et de chaud, et d'un pouls naturel, tantôt plus fréquent, et tantôt plus lent.

Scholie. Presque tous les auteurs ont cherché avec soin la définition de la fièvre, et presque tous sont d'un avis différent en l'établissant. Nul n'a néanmoins révoqué en doute sa présence, en voyant un homme atteint des symptômes que je viens de rapporter. D'où peut donc venir ce partage de sentimens des auteurs sur la définition de cet état maladif ? Il ne sauroit y avoir d'autre raison de cela que la considération que j'ai déjà fait remarquer, qu'il y a des maladies qui n'ont point les signes de la fièvre, et qui dépendent cependant de la même constitution du corps et de l'air, et de la même cause matérielle; qui observent le même cours, la même crise et les mêmes accidens, et qui, par conséquent, demandent le même traitement; ainsi les diarrhées, les dyssenteries, les miséréré épidémiques paroissent souvent dans le temps des fièvre bilieuses, et sont, sous tous les rapports, reconnus semblables à ces fièvres par leur nature, à l'exception près de la vîtesse du pouls et de la chaleur fébrile qu'on ne trouve pas dans ces maladies ; ainsi les maladies périodiques conservent du moins, en bien grande partie, la nature de la fièvre,

quoiqu'elles soient dégagées des signes sous lesquels elle a coutume de se manifester. L'illustre *Medicus* l'a prouvé avec autant d'élégance que d'exactitude (1).

Puisqu'il ne reste donc aucun doute qu'il existe plusieurs maladies, qui se rapportent aux fièvres par leur nature, bien qu'elles en diffèrent relativement aux phénomènes précités, il s'en suit que les définitions, qui contiennent ces signes en tout où en partie, sont défectueuses, parce qu'elles n'embrassent point toutes les maladies dont la nature, ou (ce qui est la même chose) la cause matérielle est la même, et qui par conséquent se tiennent par une liaison naturelle. Telle est sans doute la raison qui a fait que les auteurs se sont toujours plaints de l'insuffisance des définitions de la fièvre, raison que tous n'ont pas peut-être aperçue.

Mais s'il falloit rayer du catalogue des fièvres, les maladies qui ne répondroient point à notre description, nous devrions en chercher une autre qui convînt en même temps à toutes les maladies qui se rapprochent de nos fièvres par leur nature; et certes, il n'est pas honteux de devoir là-dessus avouer son impuissance: quels sont, en effet, les signes qui se rapportent également à la fièvre continente putride, à la colique bilieuse épidémique, et à l'odontalgie périodique? On doit pourtant ranger ces maladies parmi les fièvres, d'après leur nature; quelle ressemblance y a-t-il encore entre les phénomènes d'une fièvre continente inflammatoire, et ceux de l'hystéricisme? Cependant cette maladie nerveuse doit être inscrite aussi dans un même ordre naturel avec les fièvres nerveuses.

Si donc l'on prend le mot *fièvre* dans une acception plus étendue, et qu'on veuille ainsi mettre ensemble toutes les maladies congénères par leur nature, on pourra dire, avec raison, qu'on n'a pas encore pour cela assez bien développé et déterminé les phénomènes essentiels qui leur sont communs; on est aussi contraint, par la chose même, à restreindre la signification de ce mot, et à n'assigner par lui que quelques phénomènes fixes,

(1) Voyez *Geschichte périod. Krankheiten.*

dont la présence puisse nous porter à assurer celle de la fièvre. Parmi ces phénomènes, ceux que j'ai rapporté, occupent le premier rang; ce sont, en effet, ceux qui arrivent le plus fréquemment, et qui embrassent en conséquence le plus grand nombre des maladies qui, à raison de leur nature, devroient être rangées dans une même classe naturelle.

Ces phénomènes n'existent pas toujours ensemble dans la même maladie; ils ne se succèdent pas toujours mutuellement, et ne sont pas apparens en tout temps; c'est ainsi qu'il est des individus, chez qui le froid n'est pas sensible, ou du moins chez qui il ne se manifeste que confusément par quelque tiraillement dans le dos et dans la région lombaire, et chez qui il occupe quelquefois, tantôt un membre et tantôt un autre; c'est ainsi qu'il se présente des fièvres sans aucune chaleur sensible (1), du moins au tact et au thermomètre (2). Du reste, il ne faut juger du chaud que par la sensation du malade; il doit en être de même du froid lorsque le thermomètre indique la chaleur naturelle et celle qui l'excède (3). Il arrive enfin qu'on observe des fièvres, avec un pouls qui s'écarte peu de l'état naturel (4).

Cette disposition de la chaleur et du pouls se voit principalement dans les fièvres nerveuses, dans le troisième stade de la fièvre des prisons de *Pringle*, et de la fièvre bilieuse d'Amérique *d'Hillarius*. Le célèbre *Sarcone* a fait très-bien remarquer cet écart des phénomènes, de la règle ordinaire de la nature (5).

Il résulte de là que l'idée, que nous avons donnée de la fièvre, est sujette aux mêmes inconvéniens que toutes les descriptions; il faut cependant, si l'on veut qu'une

(1) Voyez *de Haën*, *rat. medend.* P. XI. *page* 30, et *Gesner*, *Beobacht aus der Arzeneigel*, B. 1, *page* 144.

(2) Voyez *de Haën*, P. 7, *page* 210.

(3) *Voyez* P. XI, *page* 23.

(4) Voyez *de Haën*, P. 7, *page* 210; Voyez *Werlhoff*, *disq. de Variol. et anthrac.* page 37; voyez *Sarcone*, *Geschichte der Krankheiten zu Neapel*, T. 2, *pages* 94, 99; voyez *Sauvages*, T I., *page* 308.

(5) *Voyez* T. 2, *page* 100.

maladie constitue une fièvre, que l'un ou l'autre de nos phénomènes soit toujours présent. Les auteurs ont dit, avec raison, que tous ces symptômes, considérés en particulier, proviennent souvent de causes légères et passagères, et qu'ainsi, ou l'on doit appeler *fièvre*, une très-légère effervescence du sang, ou bien l'on ne peut peut point assigner ces phénomènes, comme ses signes naturels; j'ai mis aussi le mot maladie dans ma description : il embrasse l'idée de la présence de plusieurs autres phénomènes contre nature, coexistans avec le *froid*, la chaleur maladive, et l'altération du pouls (1). *Helvetius* en a fait de même, en établissant la notion de la fièvre (1) : lors donc que dans une maladie il paroîtra, outre les autres symptômes maladifs, un des phénomènes précités qui sera tellement lié avec les premiers, qu'ils sembleront dépendre tous d'une seule et même cause, on pourra affirmer qu'il y a de la fièvre. Cette dernière condition d'avoir égard à la liaison des phénomènes entr'eux, est absolument nécessaire; il s'éleveroit sans cela une autre difficulté; ainsi dans un hydropique, par exemple, une affection de l'ame, une erreur dans le régime, ou toute autre cause rendant le pouls plus vîte qu'à l'ordinaire, pourroit faire penser que la fièvre existe; mais ce pouls ne constitue rien moins que cet état, vu qu'il n'est pas permanent, et qu'il n'est nullement lié avec les autres symptômes d'hydropisie.

Il est évident, d'après ces propositions, qu'on ne peut, sous aucun rapport, donner de la fièvre une définition vraiment philosophique, à moins qu'on ne veuille rayer du catalogue des fièvres plusieurs maladies connues sous ce nom par tous les auteurs; car il résulte de ce que nous avons exposé, que le défaut de notre description nous oblige de séparer des fièvres, beaucoup de maladies qui devroient cependant leur être assimilées, sous le rapport de leur nature; et maintenant, si nous prétendions qu'un seul des symptômes précités constitue un signe caractéristique suffisant de la fièvre, nous

---

(1) *Voyez* l'introduct. §. 9, du symptôme, *page* 12.
(2) *Voyez* de l'économie animale, *page* 22.

devrions rapporter à d'autres classes la majeure partie des maladies que les auteurs connoissent sous le nom de fièvres. Ce n'est pas là le but de mon intention; aussi tâcherai-je de suppléer au défaut de ma description, de manière à établir une idée de la fièvre en quelque sorte stable, sans m'écarter néanmoins de l'usage de parler et d'enseigner : je rapporterai ici généralement toutes les maladies dans lesquelles on rencontre, ou l'un ou l'autre des symptômes susdits, ou tous ensemble; je m'embarrasserai peu de la différence qui peut résulter de ce que les phénomènes paroissent dès l'invasion de la maladie, ou sont produits dans les suites par la coaction sympathique des autres symptômes; il me suffit, quoiqu'ils aient un aspect différent, qu'ils soient tous liés par la même cause matérielle.

Il suit évidemment de tout ce que nous avons relaté jusqu'ici, que cette classe de maladies ne peut nullement être regardée comme une classe naturelle, puisqu'elle n'embrasse pas toutes celles qui se conviennent par leur nature. Mais voyons si nous ne pouvons point découvrir la nature de celles qui répondent à notre description.

Tout le monde sait qu'on a fait consister la nature de la fièvre, tantôt dans la chaleur, ou dans la vîtesse du pouls, tantôt dans le spasme du cœur, et enfin dans l'augmentation de la circulation du sang; mais nous avons prouvé que toutes ces notions ne présentent qu'un sens relatif de la nature de cet état maladif (1); et il conste du même raisonnement que l'idée de cette essence diffère, suivant la diversité de la définition de la fièvre : les auteurs ne sont point d'accord sur ce qui regarde sa nature absolue, celle qui lui convient sous toutes les considérations et les dénominations possibles, et qui est comme son fondement primitif, d'où émanent tous ses phénomènes. Je n'ose pas moi-même m'engager dans ces ténèbres.

Il est clair, d'après l'idée que nous avons attachée aux mots *nature* et *essence* (2), que ce qui constitue la

(1) *Voyez* de la nature de la maladie, *page* 14.
(2) *Voyez* l'introduction, §. II, *page* 4.

nature de la fièvre, est un vice inconnu et particulier des solides ou des fluides, ou bien des uns et des autres; mais il est assez difficile de déterminer cela d'une manière plus précise. *Bellinus* (1) affirme que toute fièvre suppose un vice dans le sang, et cette opinion est peut-être fort peu éloignée de la vérité; car, quoique le sang soit souvent manifestement vicié, sans qu'on remarque de la fièvre, il est cependant très-probable, d'après ces phénomènes, sa curation et ses crises, que sa cause matérielle est dans le sang.

Certainement, il n'est pas dénué de vraisemblance que les dépravations des humeurs, qui se présentent au plus haut degré de la fièvre, appartiennent le plus souvent aux effets de la fièvre même; il faut néanmoins qu'il existe d'abord dans ces humeurs une disposition propre à leur faire éprouver de son action, les modifications qui se manifestent dans les suites. Chaque maladie offre dans son cours divers phénomènes que tout le monde regarde comme essentiels, quoiqu'ils n'arrivent point dans son état, et qu'ils aient ainsi l'apparence d'en être les effets; on doit chercher la cause formelle, dont l'influence produit ces phénomènes, dans une disposition particulière du système nerveux, ou dans l'ydiosincrasie; la cause prochaine résulte de la combinaison de ces deux objets.

On ne peut pas établir, comme il faut, ce qui regarde la curation générale des fièvres, parce que leur traitement diffère suivant la variété de leur cause matérielle, et que les symptômes tracés dans ma description, ne portent point le caractère des indicans qui pourroient nous conduire à une méthode générale déterminée, et qui convînt à toutes les fievres en même temps. On ne peut rien retirer, pour parvenir à ce but, de l'opinion qui plaît à beaucoup de médecins, et qui consiste en ce que les mouvemens spontanés, particuliers à la fievre, sont essentiels pour chasser quelque matière morbifique, et qu'ils demandent dans le traitement une attention singulière de la part de l'officier de santé; car on peut

(1) *Voyez* de Febr., *page* 272.

remarquer ces efforts de la nature dans beaucoup de maladies chroniques ; on observe d'ailleurs qu'ils ne sont pas toujours efficaces ; la fievre lente-nerveuse, peut en fournir un exemple ; il faut, à la vérité, dans toute espèce de fièvre se débarrasser entièrement de sa cause matérielle, avant de chercher à régler les mouvemens fébriles ; mais cette indication se remplit d'une manière bien différente : aussi une méthode générale de traitement est-elle nulle pour les fièvres, et l'on doit, je le répète, refuser l'épithète de *naturelle* à cette classe de maladies. Quoiqu'il en soit ainsi, les genres et les espèces qui lui sont subordonnés, n'en occupent pas moins leur rang dans le système naturel (1).

PREMIER ORDRE.

FIÈVRES CONTINENTES ΣΥΝΟΧΟΙ DES GRECS.

Descript. On ne remarque dans ces fièvres aucune vicissitude d'exacerbation ni de rémission ; elles n'ont, pour ainsi dire, qu'un seul paroxisme depuis leur commencement jusqu'à leur fin.

Scholie. Dans ces fièvres le sang est très-affecté ; son état mérite même la plus grande attention ; c'est en effet à sa dépravation qu'on doit, suivant toute vraisemblance, attribuer la continuité de la chaleur fébrile ; ainsi le différence essentielle de ces fièvres d'avec les autres, consiste en ce qu'on ne remarque point en celles-ci de matière viciée dans les premières voies, qui soit tellement liée avec la fièvre, qu'on puisse la regarder comme sa cause matérielle ; car les signes accoutumés de cette saburre manquent.

Il y a, à la vérité au commencement de la fievre, quelquefois de l'impureté dans le canal alimentaire. Elle provient d'un amas de crudités ; mais elle n'a pas une

(1) *Voyez* plus haut les ordres des maladies naturelles.

grande influence sur la maladie, puisque la fievre persiste après l'expulsion de cette ordure. Quelquefois aussi, il est apporté une matière immonde du sang aux intestins, durant le paroxisme froid; cela ne prouve pourtant pas que le saburre des premieres voies soit la cause matérielle de la fievre.

Dans le temps calamiteux des fièvres contagieuses, on observe de même de temps en temps un vomissement bilieux, qui n'est produit que par l'irritation du miasme de la contagion (1); il arrive également assez souvent dans les fièvres putrides, où le sang a été primitivement attaqué, que la matière se porte aux premières voies; mais alors le type change, et la fièvre n'est plus continue (2); on ne peut donc rien inférer de ces dispositions qui porte à croire que la cause matérielle des fièvres continentes est dans l'estomac et les intestins.

Si nous réfléchissions sur les observations faites, nous verrions que les fièvres penchent d'autant plus vers les rémissions, qu'elles dépendent davantage d'une matière saburrale contenue dans les premières voies, et réciproquement, qu'elles observent le type de continentes, avec d'autant plus de facilité, que les premières voies et les vaisseaux chilifères sont moins en défaut; cela nous conste par les remarques de *Pringle* (3), et doit nous rendre plus enclins à placer la cause principale des continentes dans la seule affection du sang; aussi est-ce sur ce fondement que divers auteurs ont, avec moi, basé la distinction des fièvres.

Lommius (4) assure que la *synoque* provient de la putréfaction du sang, et que la pituite ou la bile donne lieu aux fièvres remittentes. *Forestus* pense aussi que les fièvres *synoques* prennent leur origine dans le sang, et les *synéchées* dans la bile (5); dans un endroit où il distingue la pleurésie sanguine de la pleurésie bilieuse, il dit : « *Febrim in pleuritide sanguineâ esse simpliciorem*,

(1) Voyez *Wintringham*, *commentar. nosolog.*, page 300.
(2) Voyez *Quarin*, méthod. febr. med., *page* 40.
(3) *Voyez* Observ. *on the diseases of. the army*, ed. 1765, *p.* 169.
(4) *Voyez* Observ. médic., *page* 5.
(5) *Voyez* L. 1, obs. 14, dans la *schol.* et ailleurs.

» *et nullam habere accessionem* (1) ». *Sauvages* a aussi très-bien remarqué l'objet de l'opinion de *Forestus*, lorsqu'il avance : « *peripneumoniam puram esse synocham*; » *quæ autem à saburrâ primarum viarum foveatur*, *am-* » *phimerinam vel tritæophiam esse* (2). »

Mais nous savons de l'expérience des meilleurs auteurs, que tous les médicamens qui sont utiles dans ces fièvres-ci, portent principalement sur le sang; aussi *Ballonius* (3) a divisé les fièvres en veineuses et en gastriques; il recommande en conséquence les purgatifs dans les premiers, et les saignées dans les autres. Les préceptes *d'Hippocrate* enfin, s'accordent avec notre façon de penser, puisqu'il a dissuadé les purgatifs dans les fièvres continentes, en disant : « *purgantia dare non opportet*, » *donec febris remiserit* (4). » On peut lire cette sentence dans son savant commentateur *Glass* (5) ; *Baglivi* est encore de cet avis (6).

Il est clair, d'après tout cela, qu'on doit chercher la cause des fièvres continentes, principalement dans quelque vice du sang. J'ai déjà averti plus haut (7) que le défaut seul de cette liqueur ne contient pas la raison suffisante de la fièvre ; il est quelqu'autre chose qui doit concourir pour la provoquer ; nous ne connoissons pas encore cette chose ; mais elle ne paroît pas mériter de la part du médecin, une attention particulière dans le traitement ; la cause matérielle des fièvres continentes gît donc dans l'altération du sang.

On voit par là que les sudorifiques employés dans une fièvre remittente, causée par la saburre bilieuse, ne la changent si facilement en continente, que parce qu'ils font charrier cette ordure par les vaisseaux absor-

---

(1) *Voyez* L. 16, obs. 28, dans la *Scholie*.

(2) *Voyez* nosol. méthod. T. 2, P. 1, *page* 496 et suiv.

(3) *Voyez* ses Œuvr. Ed. *Thevard*, T. 1, *liv.* 2, Epid. *page* 78.

(4) Voyez *de purgant.*

(5) *Voyez* ses Comment. *de Febrib. Amsterd.* 1743, *p.* 101, ou l'édit. de l'illustr. *Baldinger*, *page* 78 et suiv.

(6) *Voyez* ses Œuvr. Edit. de Lyon, *page* 135 et suiv.

(7) *Voyez* la *Scholie* sur la fièvre, *page* 71.

bans, des premières voies, dans celles de la circulation sanguine; on voit encore que la maladie devient alors plus dangereuse, non-seulement, parce que la masse générale des humeurs est dépravée par l'absorption, mais encore, parce que ni les alimens, ni les médicamens ne peuvent être d'aucun secours efficace, à cause du dérangement de la digestion.

J'entrevois bien qu'on peut objecter que, dans le traitement des fièvres continentes, où nulle lésion des premières voies n'entre pour rien dans la cause, on s'est beaucoup approché de la guérison, quand on est parvenu à rendre les symptômes fébriles, remittens; mais cela fournit un exemple d'une fièvre, qui prend son origine dans l'affection du sang seulement; cependant il est de toute vraisemblance que les viscères qui servent à la digestion sont affectés d'une disposition contre nature, qui fait que le chile ne peut pas être convenablement extrait des alimens et bien élaboré, et que mêlé, avec le sang dans un état d'imperfection, il produit de l'exacerbation.

Il suit de là que la fievre continente peut naître de la saburre des premieres voies, et cela coïncide parfaitement avec ce qu'a observé le célèbre *Sarcone* (1), et avec les remarques qu'en a faites *Rauvert*, dans une dissertation faite sous les auspices de l'illustre *Baldinger* (2). Cette saburre reste néanmoins bien long-temps dans l'estomac et dans les intestins, sans occasionner la fièvre continente; on ne doit donc pas dire qu'elle en est la cause matérielle; on la rélègue, à plus juste titre, parmi ses causes éloignées.

Lorsque la saburre des premieres voies est mêlée avec le sang, elle tient la place de la cause matérielle des fièvres continentes et constitue leur nature; ces fivères présentent donc deux dispositions; l'une regarde les continentes, qui sont fomentées par un vice de sang contracté en lui-même primordialement; l'autre est

(1) *Lisez* avec soin de son T. 2, la *page* 93, et de son T. 3, la *page* 182.

(2) Voyez *de Febrium acutarum therapiâ*, page 42.

relative

relative à celles qui prennent leur origine dans l'estomac, les intestins, et dans les vaisseaux chilifères ; la première disposition comprend les synoques vraies, primaires, qui observent le type continent depuis leur commencement jusqu'à leur fin ; la deuxième établit celles qui naissent des fièvres remittentes.

Doit-on éviter les purgatifs dans les deux cas ? ou bien doit-on suivre la règle de pratique conçue en ces termes : « Le type continent des fièvres contr'indique » les purgatifs ? » Je pense avec tous les meilleurs praticiens, que la réponse doit être affirmative touchant la dernière question ; car, dans le premier cas, la nature n'offre rien qui indique qu'elle soit disposée à chasser son ennemi par cette voie ; et dans le second, ses forces ne permettent pas une purgation artificielle, à moins qu'elle ne choisisse elle-même ce moyen, et qu'elle ne transporte enfin la cause matérielle du sang, dans les premières voies.

Il faut donc observer les efforts de la nature, quoique la crise n'arrive pas aussi régulièrement dans ces fièvres, que dans celles qui ont été primitivement excitées par une altération du sang. Au reste, je dois avertir qu'il ne faut pas prendre la continuité des symptômes fébriles dans un sens si rigoureux, qu'on pense qu'ils ne puissent point, dans un ou autre moment, être plus ou moins intenses. Le traitement, la nourriture, et d'autres choses peuvent occasionner ce changement ; cela n'empèche cependant pas de regarder cette fièvre comme continente ; car les rémissions et les exacerbations ne sont ni si manifestes, ni si sensibles, que dans les fièvres bilieuses. On peut le voir dans *Sauvages* (1) et de *Haën* (2) ; il paroît que *Brendelius* a pris le mot de *continentes* tellement à la lettre, qu'il doute parfaitement qu'il arrive des fièvres continentes dans notre pays (3) ; on peut néanmoins relever ce doute par l'observation, quoiqu'on doive convenir qu'elles sont beaucoup plus rares que les remittentes.

(1) Voyez *Sauvages*, Nos. méthod. T. 2, P. I, p. 231, 240.
(2) Voyez *de Haën*, *thes. febr. divis. syst.*, page 10.
(3) Voyez *Diss. de febr. partit*, §. 5.

PREMIER GENRE DES FIÈVRES CONTINENTES.

FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE.

Descript. CHALEUR. Froid (1). Saignées négligées. Suppression d'hémorragies habituelles, et la pléthore provenant de ces causes (2). Miasme contagieux. Blessure et autres irritans, tant internes qu'externes. Constitution robuste et sensible, naturelle ou acquise de la saison (3), par exemple, lorsque l'aquillon souffle long-temps (4), et sur-tout dans l'hiver (5).

Sang ôté par les veines, épais, couvert d'une croûte blanche, ou cendrée, laissant échapper peu de sérosité, ou

(1) Voyez *de Haën*, *rat. medend.* T. 2, *page* 19; et *Gesner*, *Beob.* A. D. *Arzeneigel*, B. 1, *page* 118.

(2) Voyez *de Haën.*

(3) *Voyez* les Œuv. d'*Huxham*, Ed. *Reichel*, T. 1, *page* 12 et suiv. T. 2, *page* 136.

(4) Voyez *Langrish*, *modern. theory and. practice of. physic Lond.* 1738, *page* 10 et suiv.; *Huxham*, T. I, *pages* 181, 185; et T. 2, *pages* 37, 48; et *Sarcone*, T. I, *pages* 60, 96.

(5) Voyez *Hippocrate*, *aph.* S. 3, N. 23; *Pringle*, pages 80, 124, 169; *Wintringham*, Comment. nosol. dans ses Œuvres, éd. Lond., 1752. V. 2, *pages* 182, 198, 277, 312, 347; *Grant*, *Beobachtungen uber die Natur und Heilung der Fieber. Aus dem Englichen übersetzt. Leipzig*, 1785, *page* 110.

point du tout(1). Pouls dur, plein, vîte(2). Langue aride, quelquefois blanche (3). Peau sèche au commencement. Urine rouge, suivant l'intensité de la fièvre, avant la coction; elle prend la couleur briquettée au déclin de la maladie; elle se trouble, et dépose un sédiment rouge et pulvérulent. Forces et sensibilité en bon état. Des signes précurseurs n'annoncent pas cette fièvre. Ses symptômes sont en rapport.

Schol. Toutes ces considérations indiquent: 1°. Les saignées (4);

---

(1) Il faut soigneusement distinguer ce sang de celui qui présente une espèce de croûte inflammatoire, provenant de la quantité de la pituite qu'il contient, et de la tenacité de cette humeur. La cohésion moins forte de la croûte, et de la partie rouge du sang, et la coexistence d'une constitution phlegmatique, cacochyme, sans les autres signes du vrai caractère inflammatoire, constituent le diagnostic de cet état, et la différence du premier. Voyez *Leveling*, *disquisit. crust. inflamm.* C. I.

(2) Quelquefois le pouls est opprimé par la trop grande quantité de sang, et les forces languissent; alors les saignées le font relever, le rendent plus fort et plus plein. (Voyez *Huxham*, T. 2, *pages* 19, 131, 166; *Strack*, *de morbo cum petechiis*, page 277; *Jungschultz*, diss. cit. *page* 17, et *Leake*, *Chilbed Fever*, page 113 et suiv.). C'est ainsi que le pouls est foible dans l'inflammation du cerveau, des poumons, et des intestins; aussi doit-on juger, en ces cas, la nature de la fièvre, par les autres phénomènes.

(3) Cette blancheur de la langue, n'est pas un signe de malpropreté des premières voies. Si les papilles nerveuses se laissent voir tant soit peu, elle présente un autre aspect dans l'inflammation des poumons: nous le verrons plus bas.

(4) Voyez *Glass*, *comment. de Febribus*, éd. de l'ill. *Baldinger*, page 55 et suiv.; *Huxham*, T. II, *page* 18 et suiv.; *Pringle*, page 126. *Voyez* la diss. de *Schræder*, et de *Jungschultz*; *de vænæ sect. in febr. instit. præcip. cautel.*, §. 4; *Ravert*, diss.

2°. Les délayans et les résolutifs (1), parmi lesquels on choisit principalement le nitre donné en forme de mixture, et les acides tant végétaux que minéraux, que l'on doit noyer dans une potion délayante et émolliente (2);

3°. Les lavemens émolliens, les bains tièdes, les fomentations, etc. (3);

4°. Les synapismes (4) et les vessicatoires (5);

5°. Un régime tempéré et des alimens légers, pris dans le règne végétal (6).

Le camphre et les diaphorétiques doux, peuvent quelquefois trouver leur place, après l'administration des remèdes dont je viens de parler, sur-tout si l'on s'apperçoit que la nature tend à déjeter sur la peau la matière de la maladie, et qu'elle manque de l'activité nécessaire pour l'accomplissement de son ouvrage (7).

L'opium n'est pas consacré à résoudre des congestions phlogistiques (8); il ne doit être employé que, lorsque les symptômes inflammatoires et le fort du spasme, ont disparu (9).

Les toniques ne conviennent pas du tout pour détruire la cause matérielle de ces fièvres (10), à moins qu'il ne paroisse de rémission (11).

---

cit. *page* 62 et suiv.; et *Quarin*, *méthod. febr. med.* page 7 et suiv.

(1) Voyez *Huxham*, T. II, *page* 20; *Brocklesby*, *Œconom. u. medic. Beobacht*, page 97; et *Ravert*, diss. cit. *page* 64 et suiv.

(2) Voyez *Quarin*, page 12.

(3) Voyez *Huxham*, page 26.

(4) Voyez *Quarin*, page 22.

(5) Voyez *Glass*, page 165; *Pringle*, page 130; *Whytt. Works*, *publ. by. his Son.*, page 241 et suiv.

(6) *Voyez* ce que de *Haën* a proposé: *de methodo refrigerante*, dans *Rat. medend.*; Voyez *Quarin*, page 14.

(7) Voyez *Pringle*, page 129.

(8) Voyez *Tralles*, *Usus opii*, T. II. *page* 81 et suiv.; et *Quarin*, page 28.

(9) Voyez *Pringle*, page 132.

(10) Voyez *Huxham*, T. I, *page* 292.

(11) Voyez *Quarin*, page 23.

Ces maladies se terminent par des hémorragies, par des sueurs, par les urines, par l'expectoration, par un écoulement des narines, par la suppuration, par la diarrhée. La nature suit très-rarement cette dernière voie.

La rougeur des yeux, la pesanteur des tempes, l'affoiblissement de la vue, une douleur aiguë à la région occipitale, le larmoyement involontaire, le prurit des narines, et le pouls *dicrote* (1), annoncent l'hémorragie du nez.

Un pouls mou, onduleux, une peau molle, prurigineuse, et peu d'urines précèdent la sueur (2).

Une pesanteur dans les hypocondres et dans les lombes, et de l'ardeur aux environs des parties génitales, présagent que les urines seront critiques (3).

Les crises arrivent le plus souvent les jours quaternaires et les jours septénaires (4).

De la densité du sang qu'on remarque dans les fièvres continentes inflammatoires, et du traitement délayant qui leur convient, on conclut souvent que l'épaississement des humeurs et leur aglutinité, constituent l'essence de ces maladies; mais les difficultés suivantes qui entravent cette opinion, attesteront bien qu'elle n'a pas encore été mise hors de doute :

1°. Le sang coule souvent assez rapidement de la veine; il arrive même fréquemment, comme l'a observé de *Haën* (5), que la croûte inflammatoire, paroît d'autant plus épaisse, que le sang est sorti avec plus d'impétuosité; ce même auteur a pourtant vu le contraire;

2°. On ne peut pas conclure de l'état du sang hors la veine, à celui où il se trouve, lorsqu'il coule dans les vaisseaux; car, quoique le sang soit épais dans la *palette*,

(1) Voyez *Quarin*, page 16; *Pezold*, *Spec. semiot.*, §. 19.
(2) Voyez *Pezold*, §. 25, et lisez *Quarin*.
(3) Lisez *Quarin*, et voyez *Pezold*, §. 24; sur le reste, *voyez Pezold*, §. 21.
(4) Voyez *Pezold*, §. 17; *Quarin*, page 17, et de *Haën*, T. I, C. 4.
(5) *Voyez* T. I, *page* 75, et T. XI, *page* 95.

il peut être d'une consistance assez fluide, lorsqu'il circule dans le corps ; on a même quelque raison de le penser, d'après la rapidité que nous avons dit qu'elle mettoit à couler de la veine. Ce qu'il y a de positif, c'est que le sang phlogistique se coagule plus lentement que le sang intègre (1), et que, d'après les expériences de de *Haën* sur le sang, la croûte inflammatoire peut provenir de la dissolution de cette liqueur (2), et être ainsi, sinon toujours, du moins quelquefois, la suite de la pourriture ;

3°. Il paroît que l'apparition de cette croûte dépend quelquefois de circonstances accidentelles ; en effet, elle ne correspond pas toujours à la fièvre (3) : tantot elle manque au commencement, et ne paroît que le second ou le troisième jour (4) ; tantôt elle manque totalement depuis le commencement de la maladie, jusqu'à sa fin, dans les fièvres qui présentent manifestement le vrai caractère inflammatoire (5) ; elle est d'ailleurs différente, suivant l'ouverture de la veine (6), et suivant l'état des vaisseaux que l'on ouvre (7). Effectivement, ôté par un vaisseau, le sang paroît pleurétique : ôté par un autre, il reste parfaitement en dissolution (8). Aussi tous les auteurs ont eu le soin d'avertir qu'on ne peut point conclure avec exactitude, de la disposition seule du sang, à la curation de la maladie (9) ;

4°. On remarque souvent la croûte phlogistique sur le sang d'hommes très-sains, et qui n'ont sur eux aucun

---

(1) Voyez *Philosoph. transact.*, V. 60, *Gott. Anzeig. St.* 107, *page* 617.

(2) *Voyez* T. I, *page* 77.

(3) Voyez *Gesner*, *Beob.* B. I, *page* 121.

(4) Voyez *Huxham*, T. 2, *pages* 45, 170 ; *Haën*, T. 1, *page* 74 ; P. 9, *pages* 4, 24 ; *Grimm*, *von der Epidemie zu Eisenach*, *page* 26, et *Jungschultz*, dis. *page* 12.

(5) Voyez *Swieten*, *comment.* T. I, au §. 384 ; *Haën*, T. 1, *page* 74 ; *Sarcone*, T. 2, *page* 191, et lisez *Jungschultz*.

(6) Voyez *Haën*, T. 9, C. 2, §. 3.

(7) *Ibid.* et voyez *Gesner*, B. *page* 123.

(8) Voyez *Haën*, T. 10, *page* 242.

(9) Voyez *Eller*, obs. de *Cogn. et cur. morb.*, page 397 et suiv.

vestige de maladie (1). *Sarcone* assure que cette diathèse est presque naturelle aux habitans de l'Helvétie (2). Les expériences de *Rhuisch* et celles de de *Haën*, nous apprennent aussi que la croûte inflammatoire se forme sur du sang sain.

5°. On observe que le sang est phlogistique dans des maladies auxquelles la méthode antiphlogistique ne convient pas ; *Home* l'a ainsi vu dans une fièvre nerveuse (3), et *Sidenham* assure qu'il est quelquefois pleurétique dans la goutte (4).

Toutes ces considérations démontrent plus qu'il n'est nécessaire, que l'état coenneux du sang, sans la coïncidence des autres phénomènes, ne peut amener à rien de certain pour la pratique, et dans la recherche de la nature de la fièvre ; on voit s'accorder en quelque sorte avec cette opinion, l'observation par laquelle il nous conste que les fièvres continentes inflammatoires ne sont pas jugées quelquefois, avant que le sang n'ait paru dans un état de dissolution (5) ; ce fait ne peut cependant pas servir de base à une conclusion évidente, parce que, outre la diminution de la densité, il peut exister dans le sang une autre disposition qui rende la matière morbifique apte à être évacuée au moyen de cette liqueur moins épaisse.

Le second argument, tiré de la convenance du traitement délayant aux fièvres continentes inflammatoires, n'est pas plus concluant que le premier ; car les délayans sont utiles en des maladies dans lesquelles on ne peut pas supposer les humeurs épaisses ; on ne peut point d'ailleurs affirmer avec certitude que c'est en délayant, qu'une potion antiphlogistique fait du bien ; si nous voulions juger, par les rapports chimiques, la manière

(1) Voyez *Swieten*, T. I, au §. 384 ; T. V, *page* 14. *Haën*, T. 10, C. 5, *page* 242 ; *Gesner*, B. 1, *page* 116.
(2) *Voyez* T. I, *page* 96.
(3) Voyez *Medical facts and experiments*, page 194,
(4) *Voyez* ses Œuvres, Edit. de Lyon, *page* 446.
(5) Voyez *Haën*, T. 10, C. 5, *page* 242 ; *Sarcone*, T. 2, *page* 166 et suiv.

d'agir des médicamens dans le corps humain, nous verrions certainement le contraire.

On connoît assez la propriété qu'a l'acide vitriolique d'épaissir et de coaguler les humeurs animales hors du corps vivant; ses effets contre les maladies putrides certifient en quelque sorte qu'il a la même vertu sur elles dans l'économie animale; cependant ce même acide, de l'avis des meilleurs praticiens, ne contribue pas peu à diminuer la diathèse inflammatoire.

Hewson infère l'existence de la croûte phlogistique, de la plus grande fluidité du sang; il se fonde sur ce que le sang inflammatoire se coagule plus lentement que le sang intègre, et qu'ainsi sa partie rouge a plus de temps pour se séparer de la lymphe que la réaction de l'air coagule ensuite (1); *Hey*, à la vérité, pense que le *crassamentum* lui-même, n'est pas diminué, mais qu'il est seulement délayé dans une plus grande quantité de sérosité, de sorte que la séparation de la lymphe coagulable peut plus facilement s'effectuer (2). Le même auteur regarde la quantité plus considérable de lymphe coagulable, comme l'indice de la diathèse inflammatoire: on ne peut donc fonder aucune conclusion, pour la densité des humeurs, sur les argumens établis plus haut; bien plus les objections citées rendent vraisemblable que la cause matérielle des fièvres continentes inflammatoires, allume la fièvre par d'autres moyens que par l'épaississement des humeurs. La croûte phlogistique du sang ne constitue pas non plus le signe essentiel de ces maladies. On ne peut décider que leur caractère est inflammatoire, que par le concours des symptômes dont j'ai fait mention dans la description, et par l'absence des signes qui dénotent d'autres causes.

La cause matérielle phlogistique est-elle douée d'une âcreté particulière qui la rend propre à produire dans notre machine les changemens que j'ai récapitulés? Cela est affirmé avec assez de probabilité par l'ingé-

---

(1) Voyez *Experimental enquiries into the properties of the Blood. Lond.* 1772.

(2) Voyez *Observations on the Blood. Lond.* 1779.

-nieux *Whytt* (1) ; est-elle engendrée peu à peu en nous par une disposition propre du corps, ou bien y vient-elle du dehors ? L'histoite de la maladie apprend que l'un et l'autre peuvent être ; enfin cette cause matérielle est-elle dans le sang, et contient-elle la raison de la croûte phlogistique ? *de Haën* est pour l'affirmative (2) ; *Moscati* a conclu de diverses expériences, susceptibles pourtant d'une autre explication, que la matière dont se procrée la diathèse inflammatoire, est du *phlogistique* (3).

La constitution, qui favorise la fièvre continente inflammatoire, se rapproche beaucoup de l'état naturel et de santé parfaite ; les mêmes choses qui conservent la santé, allument la fièvre de ce genre (4) : aussi ces sortes des maladies ne font pas courir bien des dangers, si elles sont bien traitées ; il n'y a pas même à craindre (tant que le pouls reste dur et égal, et que les forces sont en bon état) de la douleur, du délire et des autres symptômes nerveux qui peuvent se présenter, à moins qu'une affection locale, qui les complique, ne soit dangereuse elle-même (5) ; il doit cependant exister dans ces maladies, toujours certaine débilité et certaine sensibilité insolite ; il est probable que sans cela les fièvres continentes inflammatoires n'auroient pas lieu ; peut-être même cet état est-il le degré extrême de force et d'agilité ; car l'expérience apprend fréquemment que l'extrême force des fibres peut coexister avec une débilité particulière des nerfs ; c'est sans doute dans cette disposition du système nerveux que consiste la différence des fièvres, et des maladies chroniques qui les avoisinent.

---

(1) Voyez *on nervous disorders*, dans ses Œuv. publiées par son fils, à *Edimb.* 1768, *page* 559.

(2) *Voyez* T. II, C. de *Gener. puris.*

(3) Voyez *Neve Beobachtungen und Versuche über das Blut*, etc. *Aus dem Italienischen*, Stuttgard, 1780.

(4) Lisez *Boreas* ; voyez *Sarcone*, T. 1, *page* 60.

(5) *Voyez* les Œuvres de *Baglivi*, page 139.

ESPÈCES DE FIÈVRES CONTINENTES INFLAMMATOIRES.

a)..... FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE SIMPLE.

JE comprends toujours sous cette détermination, la modification de la maladie qui n'a d'autre aspect que celui qui convient au genre, et où manquent les causes formelles dont la coopération produit les divers phénomènes qui n'émanent pas nécessairement de la nature de la maladie, et dont la variété constitue pour cela les espèces (1); on peut à la vérité penser quelquefois avec raison, qu'il s'y mêle une autre cause matérielle qui n'est pas propre au genre; aussi faut-il, d'après les règles du système, établir alors un genre nouveau, ou bien l'on renverse l'universalité des idées. Il peut se trouver, par exemple, avec une telle fièvre ou de la pituite, ou un autre irritant particulier, quelque chose enfin, une cause qui modifie diversement la nature de la maladie; mais si nous avions égard à tout cela, la différence des fièvres iroit à l'infini. Dailleurs connoissons-nous toutes ces variétés de manière à pouvoir les déterminer? « nous aimons mieux arrêter ici nos pas, » que de broncher dans les ténèbres. » Au reste, notre système ne perd rien de son utilité, parce que le praticien ignore ces aberrations; en effet, notre méthode est fondée sur les faits nuds de l'expérience, et si l'on doit attribuer ce défaut à quelque chose, ce ne peut être qu'à la pénurie des observations; mais il n'en résulte aucun inconvénient pour la pratique. Un système que l'observation enrichit, marche facilement et à grands pas vers la perfection; si l'observation manque, celui qui construit le système ne sauroit être en faute. Il n'est peut-être pas besoin de dire qu'il ne peut y avoir qu'une seule espèce simple; car lorsqu'il paroît des phénomènes qui n'appartiennent pas au genre générale-

(1) *Voyez* l'Introduct., au §. 20, 33.

ment et toujours, il existe une autre cause différente de la cause générique, qui fournit l'idée de la complication.

La fièvre continente inflammatoire simple répond,
Au *Synochus imputris* de *Galien (1)*;
A la *Synocha simplex* d'*Hoffmann (2)*;
A la *Continua non putris* de *Boërrhaave (3)*;
A la *Febris inflammatoria simplex* d'*Huxham (4)*;
Au *Simple inflammatory fever* de *Brocklesby (5)*, de *Pringle (6)*, de *Brookes (7)* et de *Grant (8)*.

Descript. Pouls moins dur, moins convulsif, plus plein que dans les autres fièvres inflammatoires. Point d'inflammation locale. Excrétions pas tout à fait supprimées.

Schol. Il ne paroît pas nécessaire de prouver que la fièvre, provenant de la diathèse phlogistique, peut exister sans inflammation locale, puisque, d'après l'observation des auteurs, cela ne peut point être révoqué en doute, quoique cette diathèse puisse exister avec un plus ou moins grand degré d'intensité, quoiqu'on puisse la négliger sans danger dans le dernier cas, quoiqu'elle entraîne facilement de l'inflammation dans le premier, et que d'ailleurs la fièvre continente inflammatoire simple arrive rarement comme toutes les fièvres vraiment

---

(1) Voyez *de diff. febr.*, C. 12; *voyez* aussi *Méthod. med.*, L. 9, C. 4, et L. 11, C. 14.
(2) Voyez *Med. rat. syst.*, T. 2, L. 3, C. 1.
(3) Voyez *Van-Swieten*, T. II, *page* 417, T. III, *p.* 124, Ed. de Lyon.
(4) *Voyez* T. II, *page* 15.
(5) Voyez *Œconomical and medical*, Observ. Lond. 1764, *page* 145, ou de ma Traduct., *page* 96.
(6) Voyez *page* 124.
(7) Voyez *General practice of physic.* T. V, *page* 149.
(8) Voyez *page* 473.

continentes ; au reste, il suit, du rapport de cette espèce avec le genre, qu'on doit, quant à la nature et à la curation, appliquer au premier tout ce qui a été dit sur le dernier.

On trouve quelquefois dans les sujets, morts à la suite d'une fièvre continente inflammatoire simple, une espèce de suppuration générale. Tous les viscères sont, en effet, couverts d'une matière puriforme ; on la remarque principalement dans les endroits où la lymphe se secrète (1).

Seroit-ce ici qu'il conviendroit de parler de l'inflammation que certains auteurs modernes appelent *inflammatio venæ* ?

(b) FIÈVRES CONTINENTES INFLAMMATOIRES COMPLIQUÉES.

On pourra facilement déduire de l'idée que nous avons donné de la simplicité, celle que nous nous proposons d'attacher au mot *complication*. Ce terme dénote, suivant nous, l'espèce de maladie qui est accompagnée de tel ou tel symptôme, ou bien de plusieurs en même temps qui ne dépendent pas nécessairement de la cause matérielle du genre, mais qui résultent du concours de diverses causes formelles. Cette notion est sujette aux mêmes difficultés que la première ; car il est d'autres causes matérielles différentes qui ne conviennent pas proprement au genre, et qui cependant concourent singulièrement à la production des espèces que je crois devoir ranger dans cette classe ; c'est ainsi, par exemple, que la nature de la fièvre varioleuse diffère sans contredit de celle de la pleurésie, ou de toute autre fièvre inflammatoire compliquée d'inflammation particulière, quoique personne ne puisse affirmer qu'elles sont semblables en toutes choses, sous le rapport de la

(1) Voyez *Hewson*, *Experim. inquir. into the lymphatic. system.* page 118.

cause matérielle. La petite vérole d'un caractère inflammatoire constituera-t-elle pour cela un nouveau genre? Est-ce qu'elle ne se rapporte point prochainement avec les fièvres inflammatoires, quant au traitement, et mieux encore quant au fondement de notre distinction? Est-ce que l'écart de la très-bonne méthode de curation, connue jusqu'ici contre les petites véroles de cette nature, est plus grand à l'égard de ces fièvres, que ne l'est, celui de la curation spéciale de la pleurésie, à l'égard de sa curation générale? Si on a lu avec quelque attention, ce que j'ai émis généralement sur notre manière de classifier, on résoudra facilement ces questions, et l'on conviendra avec moi que toutes les fièvres dont le traitement consiste proprement dans les antiphlogistiques, doivent être rapportées à un seul et même genre, celui des fièvres inflammatoires, quoiqu'elles soient, en quelque sorte, différentes par rapport aux causes. Nous laissons à nos neveux qui seront plus riches de faits d'expérience, de suppléer à ce que la nécessité nous oblige de négliger. Lorsque diverses causes matérielles concourent à la production d'une maladie, il faut prendre le fondement de son classement, de la cause dont la curation amène la guérison de la maladie; ce concours, ainsi établi des causes matérielles différentes, répond à l'idée de notre complication. Souvent on regarde mal-à-propos comme des fièvres compliquées, celles dont les phénomènes présentent un aspect dissemblable; mais pour éviter l'ambiguité, on ne doit pas faire une nouvelle disposition générique, parce qu'il existe une petite différence dans les causes matérielles: on appelle le plus souvent fièvre compliquée, la fièvre exanthématique unie à une inflammation locale; mais tous ces phénomènes naissent d'une seule et même source; qu'est-ce, en effet, qui constitue la nature de la fièvre exanthématique? Un miasme, ou un vice contagieux? point du tout; cela se rapporte aux causes éloignées; c'est la disposition que produit le vice contagieux dans les solides et dans les fluides, suivant la construction particulière du corps, de l'air, du lieu et du climat, qui éta-

blit la cause matérielle de la maladie ; et puisque ce vice excite souvent la diathèse inflammatoire, il peut, par la même raison, occasionner une inflammation locale ; ainsi, en ce cas, la complication est nulle. Il faut, il est vrai, avoir quelquefois égard à la différence des causes éloignées dans la détermination des espèces ; mais cette différence ne peut nullement constituer des genres.

α) FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE D'INFLAMMATION LOCALE.

I. — — — — DE PHLEGMON.

Descript. SENSATION permanente de douleur et de chaleur avec lésion de la fonction de la partie affectée.

Schol. Ces signes, considérés séparément de tous les autres, sont souvent des indices d'autres états maladifs ; ils ne marquent pas toujours l'inflammation d'une manière suffisamment évidente ; ainsi les affections spasmodiques du canal intestinal, tourmentent souvent si violemment, et se fixent si opiniâtrement à un même endroit, que l'on reste dans le plus grand doute si cette douleur est purement convulsive, ou vraiment inflammatoire ; de même, dans les fièvres, on éprouve quelquefois une céphalalgie très-violente par une congestion réelle qui donne naissance à des contractions spasmodiques ; quelquefois aussi, l'inflammation se procrée d'une manière si occulte, qu'elle trompe la vigilance du médecin le plus attentif ; car il conste par l'expérience, que la douleur a souvent manqué (1), quoiqu'elle

---

(1) Voyez *Morgagni, de caus. ac sed. morb. Epist.* 20, Art. 15 ; voyez de *Haën*, P. XIV, *page* 133 et suiv. ; *voyez* la dissert. de *Wienholt*, *de inflammat. occult. Gott.* 1772, *page* 6 et suiv.

accompagne presque constamment l'inflammation, et qu'elle soit l'unique signe auquel nous reconnoissions les phlogoses internes.

La fonction de la partie affectée n'est pas non plus toujours troublée (1), et enfin, la coexistence de la fièvre et de la douleur, n'atteste pas indubitablement qu'il y ait quelque partie enflammée, puisque, comme je l'ai déjà dit, on observe dans les fièvres un spasme qui joue l'inflammation, et que celle-ci peut vraiment exister sans aucun mouvement fébrile (2); tous ces déguisemens cependant n'arrivent pas habituellement sans cause, dans les fièvres d'un caractère vraiment inflammatoire; nous savons par l'observation, qu'ils sont beaucoup plus communs dans les fièvres bilieuses, nerveuses et putrides. Quoiqu'il en soit, on peut, des signes ci-dessus relatés, conjecturer avec assez de certitude, que la fièvre continente inflammatoire est compliquée d'une inflammation particulière; d'ailleurs chaque inflammation locale à ses symptômes propres; leur concours et leur relation avec toute la maladie, n'en établissent que mieux le diagnostic.

Cette maladie se termine, lorsque la matière qui a donné lieu à l'inflammation s'assimile de nouveau aux humeurs, lorsque, avec l'autre partie de la cause matérielle, elle est dégagée et chassée par les forces motrices de la nature, et par le secours des remèdes internes et externes, ou bien lorsque la nature elle-même en prépare l'issue par la suppuration. Cette dernière terminaison se fait ordinairement, si la première n'est pas effectuée le quatrième jour de l'invasion, quoique le terme de la suppuration se prolonge souvent jusqu'au septième et même au-delà (3).

L'expérience nous a appris qu'il faut tenter, et parfaire la résolution de l'inflammation, par les moyens appropriés à la curation générale, en les adaptant plus

---

(1) *Voyez* les Comment. de *Van-Swieten*, T. I, au §. 370; voyez *Wienholt*, page 5; *voyez Haën*, T. XIV, *page* 132.
(2) Voyez *Wienholt*, page 7.
(3) Voyez *de Haën*, T. XIV, S. I, C. 5.

particulièrement à l'affection locale, suivant la diverse situation de l'inflammation, et la condition différente des parties affectées. Il est, en effet, confirmé par l'observation qu'on fera avec fruit une saignée sur la partie même, ou sur celle qui lui sera plus voisine (1); on emploie aussi particulièrement les vessicatoires, dans la vue de résoudre; leur application immédiate sur le lieu enflammé, a été recommandé de nos jours avec beaucoup d'efficacité, comme on peut le voir dans *Ravert* (2), dans *Whytt-Works* (3), et dans *Bordeu* (4); ce dernier conseille encore des frictions sèches, faites au même endroit avec le camphre; il y a pourtant entre les effets de ces remèdes une telle différence, que les vessicatoires semblent emporter immédiatement la matière de la maladie, et que les frictions contribuent à l'assimiler avec les humeurs du corps. Quoiqu'il en soit, ils trouvent tous leur place, quand on a suffisamment délayé les humeurs, et qu'on a modéré leurs mouvemens par les saignées, par les tempérans et par les calmans.

Il paroît que les vessicatoires n'agissent pas seulement comme révulsifs; ils peuvent encore être comptés parmi les remèdes résolutifs, puisque l'usage de la teinture des cantharides produit le même effet, sans faire ni d'ampoules, ni d'inflammation à la peau (5); on appelle quelquefois les émolliens à son secours, quoiqu'ils soient le plus souvent plus propres à déterminer la suppuration, qu'à opérer la résolution. Il est à propos de se rappeler ici les objections que le célèbre *Goulard* a fait depuis peu contre ce traitement, dans ses œuvres chirurgicales; son remède astringent ne paroît cependant pas convenir à l'inflammation dont il est ici question; on peut en dire de même de l'usage de l'eau froide (6),

---

(1) *Voyez* la diss. déjà citée de *Ravert*, page 63.
(2) *Voyez* la diss. cit. *page* 69.
(3) Voyez *Whitt-Works*, page 241.
(4) Voyez *Vom schleimichten Gewebe*, page 168.
(5) Voyez *Alexander, medicinischæ Versuche und Erfahrungen. Aus dem Englichen.* 1773, *page* 168.
(6) Voyez *Sarcone*, T. I, *page* 208.

et de celui de Quinquina (1) ; ces remèdes seront mieux recommandés dans le traitement des inflammations qui surviennent à des fièvres putrides.

Lorsqu'il existe de la rigidité et une sensibilité insolite dans les solides, on peut employer les bains tièdes avec un succès infini ; et si, par une idiosyncrasie particulière des malades, l'estomac ne pouvoit supporter ni le nitre, ni d'autres remèdes résolutifs, on les dissoudroit dans l'eau des bains où ils ne manqueroient pas de produire leurs effets (2) ; quant à l'opium donné, au commencement de la maladie, pour amortir la douleur, lisez *Sarcone* (3).

Quelle conclusion peut-on maintenant déduire pour la nature de l'inflammation, de tout ce que je viens de rapporter sur cette maladie ? Est-ce une seule et même matière qui allume la fièvre, qui forme la croûte phlogistique du sang, qui produit l'inflammation, et qui est ensuite déjetée sous forme de crachats ou de pus ? On peut avec probabilité pencher pour l'affirmative, quand on considère l'analogie du traitement de la fièvre avec celui de l'inflammation, et la ressemblance qu'il y a entre la matière, qu'on trouve transudée sur les lieux enflammés à l'ouverture des cadavres (4), et celle qui est mêlée dans le sang phlogistique. *Sydenham* a adopté cette opinion, puisqu'il dit, « *ex præcipitatione materiæ* » *febrilis, crudæ nondumque per idoneam ebullitionem* » *subactæ adeòque nec ad separationem debitam per loca* » *magis conferentia præparatæ, in pleuram pleuritis pro-* » *ducitur* (5) », et qu'un peu plus bas, il ajoute : « *pleu-* » *ritidem nihil aliud esse arbitror, quam febrem à propriâ* » *et peculiari sanguinis inflammatione ortam, quâ na-* » *tura materiam peccantem in pleuram deponit, nonnun-*

(1) Voyez *Wienholt*, page 31.
(2) *Voyez* le liv. cit. d'*Alexander*.
(3) *Voyez* T. I, *page* 158 et suiv.
(4) Voyez *de Haën*, T. I, *page* 85 ; T. 2, *page* 15 ; voyez *Cotunnius*, *de Ischiad. nervos.* §. 22 ; voyez *Sarcone*, T. 2, *page* 188.
(5) *Voyez* ses Œuvres Ed. de Lyon, *page* 263.

» *quam et in pulmones, undè peripneumonia suboritur,*
» *quam à priore gradu tantùm et pro majore ejusdem*
» *causæ intentione, extentuque latiori differre animo* (1) » ; mais comme la diathèse phlogistique (celle du moins qui paroît manifestement) doit être plutôt prise pour l'effet de la fièvre, que pour sa cause, il faut peut-être, pour établir l'existence de l'inflammation, quelqu'autre chose qui ne se trouve pas dans la croûte inflammatoire ; car souvent on n'aperçoit pas un état phlogistique dans le sang, ou bien il ne s'y présente que quelque temps après que l'inflammation s'est manifestée. Le sang paroît aussi fréquemment sous un aspect de dissolution, après avoir été inflammatoire ; on ne remarque néanmoins pour cela, aucune diminution dans l'inflammation (2), et je ne vois pas qu'en ce cas, on puisse dire que toute la matière phlogistique a été déposée sur la partie affectée.

On ne doit pas toujours regarder l'inflammation locale comme l'effet de la fièvre, puisque souvent celle-ci se déclare après la disparution de l'inflammation (3) : la matière inflammatoire constitue-t-elle donc la cause par sa seule densité, et par l'obstruction des vaisseaux qui en résulte ? cela ne paroît pas être ainsi, parce que, par la raison seule des anastomoses, l'obstruction de quelques vaisseaux, ne peut point irriter une partie et y attirer une affluence d'humeurs. Il semble aussi que la nature ne produit pas l'inflammation par sa tenacité seulement, et qu'une certaine acrimonie, qui irrite les parties sensibles, doit encore y contribuer (4) ; cela est confirmé par la manière dont se procréent les inflammations externes, et en même temps par le traitement de toutes ; mais cette matière âcre est-elle attachée seulement aux vaisseaux, et fait-elle tumeur en les distendant, ou bien produit-elle ses symptômes en s'extravasant dans le tissu cellulaire ? La première opinion est

(1) Voyez *page* 264 et suiv.
(2) Voyez *de Haën*, T. 10, *page* 242.
(3) Voyez *Sarcone*, T. I, §. 154, 186.
(4) Voyez *Whytt*, page 230.

celle du vulgaire; *Bordeu* assure que l'extravasion dans le parenchime celluleux, contient la raison unique des inflammations (1); on peut cependant croire avec assez de vraisemblance, que l'un et l'autre existent dans la nature; car nous voyons sensiblement l'extension des vaisseaux dans l'ophtalmie, et quoiqu'une pareille manière d'être des inflammations ne paroisse avoir lieu que dans les plus petits vaisseaux, on ne peut pas révoquer en doute sa possibilité; en effet, il est à penser que la matière âcre, qui devoit être charriée au-dehors par les vaisseaux excrétoires les plus petits, est forcée d'y rester en stagnation, et qu'elle n'en est pas facilement absorbée et portée dans les grands vaisseaux (2).

Quant à l'autre manière d'être des inflammations, elle est en quelque sorte vérifiée par les divers phénomènes des métastases; on ne peut certainement pas nier qu'il se fasse une pareille déposition d'humeurs dans le tissu cellulaire, quoiqu'on doute si elle constitue une partie de la cause, ou si elle doit être regardée comme un effet de l'inflammation même; c'est ainsi que se font, suivant *Bordeu*, les inflammations *ex consensu*, causées par la bile, etc.; mais celles-là n'appartiennent pas à ce genre de maladies. Il faut aussi avoir soin de distinguer celle qui est propre au genre des fièvres continentes inflammatoires, de celles qui dépendent d'une fièvre bilieuse ou putride, enfin de toutes les autres. On verra par la suite qu'il existe, en effet, plusieurs genres naturels d'inflammations; aussi sa nature n'est-elle pas toujours la même : elle diffère absolument suivant la diverse constitution, et suivant la diversité des causes éloignées. Nous n'avons voulu parler ici que de celle qui dépend de la fièvre vraiment inflammatoire, et ce n'est qu'à celle-là qu'on doit appliquer tout ce que nous venons de proposer. Que si l'on veut désigner ce genre d'inflammation par un nom particulier, celui de *Phegmon* lui convient à merveille; on doit par cette dénomination le distinguer du genre des inflammations qui

(1) Voyez *Vom Scleimichten Gewebe.*
(2) Voyez *Whytt*, *Edimburg. Versuche*, T. 2, page 46.

proviennent de la bile, de la pourriture, du miasme rhumatique, arthritique, vénérien, éresypélateux, etc.

Il arrive quelquefois que l'inflammation parcourt ses périodes sans aucun mouvement fébrile sensible; mais il ne s'en suit pas que la fièvre, compliquée d'une inflammation locale, soit génériquement et essentiellement différente de la fièvre inflammatoire simple; car elle n'en diffère qu'en ce que dans le premier cas, l'impétuosité de la matière ne se porte point également dans tout le corps, qu'en ce qu'elle n'affecte principalement qu'une partie déterminée, et qu'elle exerce là son influence dangereuse avec une force nouvelle qu'elle y reçoit: la fièvre et l'inflammation dépendent donc d'une seule et même cause matérielle; elles reconnoissent seulement des circonstances et des causes formelles différentes. Il est vrai que la fièvre est souvent allumée par l'inflammation, et réciproquement que l'inflammation est produite fréquemment par l'impétuosité des mouvemens fébriles; mais on ne doit pas estimer essentielle cette différence. Dans cette diathèse phlogistique, la fièvre occasionnée par l'inflammation, est constamment d'un caractère inflammatoire. Quand une fièvre de nature inflammatoire à disparu, l'inflammation qui en a pris naissance, conserve son caractère. Toute inflammation enfin qui complique une fièvre, ne diffère des maladies qui l'ont précédée que par le degré seulement, lorsque le mode de traitement est le même. D'après ces principes, fondés sur la pratique, il ne peut y avoir de différence générique entre la fièvre inflammatoire simple, et la fièvre compliquée d'une inflammation locale.

I. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DES YEUX.

a) ―――――― EXTERNE DES YEUX.

C'est le *Chemosis de* VOGEL (1).

Descript. ROUGEUR, douleur et tumeur à la conjonctive.

b) ―――――― INTERNE ―.

C'est l'*Ophtalmitis de* VOGEL. (2).

Descript. Douleur véhémente. Grande sensibilité des yeux. Vue très-affoiblie.

II. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DES OREILLES.

a) ―――――― EXTERNE DES OREILLES.

Otites externus, de VOGEL (3).

Descript. ROUGEUR, douleur et tumeur à l'oreille externe.

(1) Voy. *Prælect. de cogn. et cur.* C. H. *Adf. p.* 128, §. 175; voyez *Pringle*, page 135.
(2) *Voyez* §. 178.
(3) *Voyez* §. 170.

b) — — — — — INTERNE —.

Otites internus de VOGEL (1).

Descript. Douleur forte, ardente et pulsative à l'oreille interne.

III. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION MEMBRANEUSE DU LARYNX.

Elle répond :

A la *Suffocatio stridula* d'*Home* (2) ;
A l'*Angina membranacea* de *Rosenstein* (3) ;
A l'*Angina polyposa* des *Modernes* (4).

Descript. ELLE attaque les enfans depuis leur *délactation* jusqu'à leur douzième année.

Enrouement sifflant. Douleur à la tête du larynx. Respiration difficile. Toux sèche, ou crachement de membranules. Croûte membraneuse, recouvrant le larynx.

Schol. Beaucoup de médecins ont cru cette espèce de membrane d'une nature pituiteuse ; mais selon toute vraisemblance, ce n'est autre chose que la pellicule sécrétée, et épaissie par l'acrimonie, qu'on remarque

(1) *Voyez* §. 170.
(2) Voyez *Inquiri into the nature cause and cure of the croup.* Edimbourg, 1765.
(3) Voyez *page* 595.
(4) Voyez *Cullen*, page 206.

dans les excoriations scrophuleuses, et scorbutiques; ce qui jete là-dessus un plus grand jour, c'est que cette inflammation se termine rarement par la suppuration ou par la gangrène, et quelle est plutôt dangereuse par l'affection spasmodique, et par la suffocation mécanique qui l'accompagnent, que de toute autre manière: aussi une acrimonie particulière, d'une nature peut-être scrophuleuse, établit la différence entre cette maladie et les autres; les mercuriels donnés en ce cas-ci jusqu'à la salivation, ne seroient-ils pas utiles?

IV. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DU PHARYNXS.

Elle constitue:

La *Synanche* de *Trallian (1)* et d'*Æginete (2)*;
La *Cynanche* d'*Aretée (3)*;
L'*Angina cum tumore* de *Boërrhaave (4)*, de *Brocklesby (5)* et de *Pringle (6)*;
Et la *Cynanche sanguinea* de *Sauvages (7)*.

Descript. VOIX altérée. Déglutition difficile. Signes sensibles d'inflammation.

Schol. Le traitement spécial demande l'usage des gargarismes qui provoquent la résolution. On lit dans les Transactions philosophiques, que le *Ribes nigrum* agit spécifiquement dans cette maladie (8).

(1) *Voyez* L. 4, C. I.
(2) *Voyez* L. 3, C. 37.
(3) Voyez *de Signis et caus. morb.* L. I, C. 7.
(4) Voyez *Aph.* 804.
(5) Voyez *page* 149, ou de ma Traduct. *page* 99.
(6) Voyez *page* 137.
(7) *Voyez* T. 1, *page* 487.
(8) *Voyez* N°. 459.

V. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DU LARYNXS.

Elle répond :
A la *Cynanche* de *Trallian* et d'*Æginete ;*
A la *Synanche* d'*Aretée* et de *Celse (1) ;*
A l'*Angina absque tumore* de *Boërrhaave* (2) ;
A la *Cynanche trachealis* de *Cullen (3) ;*

Descript. SOUFFLE passant avec peine, et avec bruit. Voix glapissante, stertoreuse, très-aiguë. Vertige. Anxiétés. Rougeur aux yeux, et à la face. Déglutition très-douloureuse. Point de signe manifeste d'inflammation.

Schol. Il est probable que l'hydrophobie doit être quelquefois comptée parmi les symptômes de l'inflammation du larynx (4), à moins qu'il n'existe, en même temps, une autre cause qui donne lieu à ce symptôme particulier ; cela paroît devenir évident par la matière verte, qui a été vomie en ce cas, et qui, en quelque sorte a été critique (5).

(1) *Voyez* de ce dernier au L. 4, C. 4.
(2) *Voyez* Aph. 802.
(3) Voyez *Anfangsgründe der Practichen Arzeneiwissenchaft*, T. I, *page* 204.
(3) Voyez *Edimb. Vers.* T. I, art. 29.
(4) *Voyez* les Œuv. de *Sydenham*, Ed. de Geneve 1757, S. I, C. 5, *page* 60, ainsi *qu'Eller*, obs. de *cogn. et cur. febr.* page 172, et *Vogel*, page 135, sur la complication des inflammations du Larynx et du Pharynx.

t

VI. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA LANGUE.

Glossitis de VOGEL (1), *et de Van-Swieten* (2).

Descript. DOULEUR et tumeur à la langue. Parole et déglutition, difficiles. Écoulement d'une salive, épaisse.

VII. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA TRACHÉE-ARTÈRE.

Elle est appelée de même par *Boërrhaave* (3), et par son commentateur (4) ; elle répond :
A la *Cynanche trachealis de Sauvages* (5).

Descript. VOIX aigue, glapissante, sifflante. Inspirations courtes, fréquentes, extrêmement pénibles. Pouls vacillant. Angoisses extrêmes.

(1) Voyez *page* 130 et suiv.
(2) Voyez *Comment.* II, *page* 626.
(3) Voyez *Aphor.* 801.
(4) Voyez *page* 655.
(5) Voyez *page* 491.

VIII. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DES BRONCHES.

C'est l'*Angina pectoris de* SELLE (1).

Descript. DOULEURS lancinantes, dans la poitrine. Respiration difficile. Pouls dur. Toux douloureuse. Céphalalgie. Crachats sanguinolens.

Schol. Est-ce cette maladie-ci qui a donné lieu à la dissention des médecins sur le siége de la pleurésie ? Je pense fort que c'est celle-là ; car, plusieurs auteurs ont observé un pouls dur, et des douleurs pleurétiques très-violentes dans la péripneumonie, c'est-à-dire, dans l'inflammation des poumons (2) ; selon toute vraisemblance, ces phénomènes ont pris leur origine dans l'inflammation des bronches. Il m'est souvent arrivé d'observer cette maladie dans les femmes en couches.

(1) *Voyez* ma médecine clinique, *Berol.*, 1783, *page* 70.
(2) Voyez *Marherr, prælect. in Boërrhaave institut.*, T. 2, *page* 167.

IX. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA PLÈVRE.

Elle correspond :

A la *Pleuritis sine sputo* d'Hippocrate (1), de *Bonet* (2), de *Van-Swieten* (3) et de *Sarcone* (4).

Sauvages a, par rapport à sa nature, très-bien distingué cette espèce de *pleuritis* de toutes les autres, par la dénomination de *pleuritis vera* (5). Voyez sur le mode de traitement, *Pringle* (6) et *Brocklesby* (7).

Descript. DOULEUR au côté, fixe, pongitive, lancinante, ordinairement entre la sixième et la septième côte, souvent au dos et au sternum. Inspirations et expirations, courtes et inégales.

Schol. Cette maladie est très-connue par plusieurs médecins sous le nom de pleurésie, avec cette différence cependant que quelques-uns affirment que l'inflammation de la poitrine, qui se présente avec une douleur pongitive, de la toux et des crachats, ne prend son origine que de l'inflammation de la plèvre ; mais si on

---

(1) Voyez *de Morb.* L. 1, S. 25, et L. 2, *page* 42.
(2) Voyez *Sepulchr. anatom.* L. 2, S. 4, obs. 14, *comment. Bonon*, T. I, *page* 153.
(3) Voyez *Comment.* III, §. 877.
(4) *Voyez* T. I, *page* 118.
(5) *Voyez* 450.
(6) *Voyez page* 139.
(7) *Voyez page* 102 de la Traduction Allemande.

accorde que la toux (1) et les crachats vraiment pleuritiques, indiquent toujours que les poumons sont affectés, très-certainement le nom de pleurésie ne convient pas à la maladie qui a de tels symptômes, ou du moins il ne doit pas être employé, afin d'éviter de la discussion, et pour bien distinguer l'inflammation de la plèvre, de celle des poumons. L'observation nous apprend que les crachats que l'on remarque dans l'inflammation de poitrine, proviennent de l'affection même des poumons (2), et qu'ils ne peuvent être l'effet de l'inflammation de la plèvre seulement (3) : ainsi ils indiquent, à coup-sûr, qu'il ne faut pas provoquer l'expectoration dans la vraie pleurésie (4) ; et il est constant que l'inflammation de la seule plèvre a vraiment lieu quelquefois, et qu'elle existe sans crachats (5).

Plusieurs médecins sont d'avis d'appeler *pleurésie*, l'inflammation qui n'attaque que la plèvre, qui arrive sans toux, sans crachats, et qui ne présente que les phénomènes indiqués ci-dessus ; de nommer péripneumonie celle qui se borne aux poumons, qui se manifeste par une douleur obtuse gravative, et qui est en même temps accompagnée de toux et de crachats ; et enfin, de donner le nom de pleuropéripneumonie à celle qui tend à se porter sur la plèvre et sur les poumons, et dans laquelle paroissent les phénomènes communs aux deux premières (6).

---

(1) A la vérité, il arrive aisément une toux sèche dans cette maladie, à cause du voisinage de la partie affectée ; elle ne lui est cependant pas essentiellement propre ; souvent même elle manque. *Voyez Huxham*, P. I, *page* 88.

(2) Voyez *Triller*, de pleurit., C. I, §. 4, 5 ; voy. *Huxham*, T. II, *page* 213.

(3) Voyez *Triller*, §. 4, 5.

(4) Voyez *Huxham*, T. I, *page* 88, et lisez *Sarcone*.

(5) *Voyez* les lieux déjà cités ; *voyez Freind*, *comment.* 5, au liv. des épidem. d'*Hippocrate*, dans ses Œuv. Ed. de Paris, 1735, *pages* 23, 25 ; voyez *Wendt*, diss. sist. observ. de pleur. et péripneum. *Gottingue*, 1762, *page* 29 ; voyez *Sarcone* page 136.

(6) Voyez *l'Antropogr.* de *Riolan* fils ; Paris. 1726, p. 335 ; lisez *Bonet* et *Huxham*, et voyez *Triller*, C. I, §. 8, et *Sarcone*, page 133.

Que penser, d'après cela, de la dispute mémorable des médecins sur le siége de la pleurésie ? N'auroit-elle pas pris sa source d'une fausse idée attachée au mot ? et ne peut-elle pas être facilement vidée par ce que nous venons d'établir ? Au reste, il faut avouer avec de *Haën* (1) que nous ignorons pourquoi l'inflammation de la plèvre, tout comme celle des autres membranes, n'occasionne aucun vestige de douleur dans beaucoup de cas. Ce même auteur, *Morgagni* (2) et *Sarcone* (3), nous apprennent que les ouvertures des cadaves ont souvent démontré à la vue, des inflammations de la plèvre que le défaut de douleur n'avoit pas laissé soupçonner. Il paroît que, lorsqu'on ressent de la douleur, l'inflammation est dans la partie celluleuse de la plèvre, où se trouvent les vaisseaux sanguins et ses rameaux nerveux, ainsi que les nerfs et les vaisseaux voisins des muscles intercostaux. *De Haën* est là-dessus de mon opinion (4).

Il faut, dans l'inflammation de la plèvre, avoir encore égard à la condition du pus ; car il peut exister dépourvu des qualités qu'on lui remarque dans la pleuropneumonie. Il est des crachats blancs et écumeux (5), qui apportent quelquefois du soulagement, et qui n'observent ni les mêmes temps, ni le même ordre qu'ils observent dans cette derniere maladie ; il en est aussi de cuits qui peuvent être portés sur les poumons par les vaisseaux, sans y produire aucune lésion (6) ; mais en ce cas-ci, il n'existe point de ces crachats sanguinolens, qui paroissent dès l'invasion de la maladie ; il faut ne pas perdre de vue, que quelquefois l'impureté des premières voies peut les exciter ; un émétique peut alors les faire disparoître (7).

Le crachement d'un vrai pus ne présente rien, qui

---

(1) *Voyez* T. XI, C. de membran. inflamm.
(2) Voyez *Epist.* 20, art. 55 et suiv.
(3) Voyez *page* 123.
(4) *Voyez* P. IX, C. 4, §. 4, et P. XIV.
(5) Voyez *page* 137 de *Sarcone.*
(6) Voyez *de Haën*, T. I, *page* 87, et T. IX, C. I, §. 9.
(7) Voyez *Zimmermann*, *von der Ruhr.* page 24.

soit en opposition avec mon sentiment. Il se peut qu'il en soit un peu absorbé et craché, lorsque la plèvre suppure; mais cela est bien différent de ce qui concerne la résolution; car les crachats qu'on reconnoît cuits, n'ont point, comme quelques personnes le supposent, le caractere du vrai pus. *Sarcone* est le médecin qui en a le mieux fait voir les raisons (1).

L'inflammation de la plèvre n'arrive pas seule fréquemment, lorsque les poumons se trouvent dans un grand rapport avec cette membrane, lorsque, ces organes affectés, la plèvre a de la tendance à participer à leur affection (2), et sur-tout lorsque la plèvre est adhérente aux poumons. Dans ce dernier cas, la matiere cuite peut même plus facilement être charriée contre ces organes; et si, au contraire, la plèvre est libre, c'est l'empyème qui peut plus aisément se procréer lors de la suppuration (3), quoiqu'au moyen de l'absorption, et par les secours des crachats, cet amas puisse être dissipé (4).

X. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DU MÉDIASTIN.

Eest-ce la *Pleuritis dorsalis* d'HIPPOCRATE (5)?

Descript. DOULEUR pongitive sous l'omoplate, se prolongeant jusqu'au sternum. Pesanteur de poitrine. Difficulté de respirer. Toux sèche.

---

(1) *Voyez* T. I, *page* 189 et suiv., et *page* 215.

(2) Voyez *Huxham*, T. II, *page* 215; voyez *Eller*, *p.* 179.

(3) Voyez *Diemerbræck*, *Anatom.* Ed. de Lyon 1683, *p.* 313; voyez *Bonet*, L. 2, S. 4, obs. 30.

(4) Voyez *Lentinæ*, Observ. F. 2, obs. 23.

(5) Voyez *de morb.* L. 3, *page* 110, Ed. *van der Lingen*;

XI. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DU PÉRICARDE (1).

Pleuritis Pericardii de SAUVAGES (2).

Descript. DOULEUR pongitive et gravative, dans la partie la plus profonde de la poitrine. Anxiétés. Palpitation du cœur. Proclivité continuelle à la toux.

Schol. Il arrive souvent que plusieurs parties de la poitrine sont à-la-fois enflammées ; il paroît alors tels ou tels phénomènes suivant la diversité de cette complication ; leur détermination est assez difficile.

XII. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DU DIAPHRAGME (3).

Descript. DOULEUR pongitive, depuis les côtes inférieures jusqu'aux dernières

voyez *Huxham*, T. I, *page* 336, et T. II, *page* 215 ; voyez *Sauvages*, T. II, *page* 451 ; voyez *Bonet*, L. 2, S. 4, obs. ?, 27 ; voyez *Wendt*, diss. cit. *page* 21.

(1) Voyez *Bonet*, S. 4, obs. 29 ; voyez *Huxham*, T. II, *page* 215.

(2) *Voyez* T. II, P. I, *page* 452.

(3) Voyez *Bonet*, L. 2, S. 4, obs. 19 ; voyez *Huxham*, T. I, *page* 301, et T. II, *page* 215 ; voyez *Ebeling*, diss. de inflamm. Diaphr. *Gottingue*, 1771, *page* 22 ; voyez *Coë*, *Treatise on Biliary concretions, or stones in the Gall-Bladder and ducts.* Londres, 1757, *page* 29.

vertèbres dorsales. Respiration courte, interrompue par le hoquet. Anxiété. Inquiétude. Toux sèche. Le point douloureux des hypocondres se porte en dedans et en haut le long des côtes. Ris sardonique. Délire.

Schol. Beaucoup de médecins ont cru que cette maladie étoit, dans tous les cas, accompagnée d'un délire continuel; ils lui ont donné en conséquence le nom de *paraphrénésie*; on ne peut nier, il est vrai, que ce symptôme n'existe quelquefois avec l'inflammation du diaphragme (1); mais l'observation nous a appris qu'il manque aussi souvent, et qu'il ne convient pas essentiellement à cette maladie (2).

Il se présente des phénomènes différens, suivant le lieu que l'inflammation occupe; on peut aussi conclure, avec raison, que le délire peut survenir dans cette maladie, tout comme dans les autres inflammations, quoique la disposition particulière du diaphragme en favorise plus la procréation que les autres parties du corps; aussi l'inflammation de cet organe est très-voisine de la pleurésie, sous le rapport de sa nature; elle n'a pas même le caractère de la vraie frénésie, puisque celle-ci arrive sans nulle inflammation au diaphragme (3). *Hippocrate*, à la vérité, a parlé de frénésie dans le cas où l'épigastre (αἱ φρένες) souffroit

---

(1) Voyez *Haën*, T. I, *page* 84; voyez *Vogel*, page 45, §. 61.

(2) Voyez *Morgagni*, Epist. 7, art. 14; voyez *Bonet*, T. I, L. I, S. 7, obs. 1; voyez *Willis de anim. brut.* C. 10, *p.* 257; voyez *de Haën*, P. IX, C. 1, §. 5, et C. 2, §. 7; voy. *Cleghorn*, *observ. on the épidemical diseases in Minorcâ*, page 248; voyez *Sorcone*, T. I, *page* 245; voyez *Wendt*, diss. cit. *page* 30; voyez *Fein*, diss. *de indole ac sede phrenit. et paraphr.* Gottingue, 1765, §. 18; voyez *Ebeling*, diss. cit. *page* 33; voyez *Cullen*, page 221.

(3) Voyez *Sarconne*, Tom. II, *page* 145, T. III, *p.* 588.

au

au point, qu'il ne pouvoit supporter l'attouchement (1); mais il ne paroît pas que ce grand homme ait entendu, par-là, l'inflammation du diaphragme, puisqu'il nous apprend que cette maladie a de l'affinité avec la péripneumonie, et qu'il faut évacuer la matière par le haut.

On pourra enfin juger, par le sens que d'autres auteurs donnent aux mots *phrénésie* et *paraphrénésie*, si le nom de paraphrénésie convient à l'inflammation du diaphragme, dont il est question : les anciens médecins entendent, par le terme *phrénésie*, une folie continue, aiguë et accompagnée de fièvre (2), et par *paraphrénésie*, une démence fébrile qui travaille, il est vrai, continuellement le malade, mais avec une moindre véhémence (3). Puisqu'une telle paraphrénésie peut provenir de causes bien différentes, et sans aucune inflammation particulière, du moins manifeste, comme cela arrive souvent dans les fièvres putrides, bilieuses et nerveuses, ce nom ne doit pas être donné à celle du diaphragme d'une manière spéciale et exclusive, quoiqu'il y survienne quelquefois cet état, que nous venons de déterminer, qui dénote la paraphrénésie, et qui, par la même raison, doit être désigné par ce terme dans toutes les autres inflammations, quand il existe (il vient d'être dit qu'il existe souvent). Au reste, d'après la remarque qu'a fait *Huxham* (4), *Hippocrate* même n'a jamais fait mention du mot *paraphrénésie*; on ne le conserve pas non plus pour l'utilité qu'on en retire, puisque la paraphrénésie ne diffère de la phrénésie que par le degré d'intensité du même symptôme. On pourroit sans préjudice, le rayer du système pratique; bien plus, on le devroit; car si on vouloit suivre cette méthode de dénomination, la *Terminologie* de la pratique iroit à l'infini, puisqu'il existe autant de variétés de maladies, qu'il y a des choses individues; mais, si l'on juge néces-

(1) *Voyez* C. liv. 3, *de Morb.* Sect. 9.
(2) Voyez *Celse*, L. 3, C. 18, *page* 148, Ed. *Almel.*
(3) Voyez *Brendel*, *Diss. de paraphrenitidis et febr. malig. cognat.* §. 1, 2; voyez *Freind*, Diss. cit. §. 4.
(4) *Voyez* T. I, *page* 337.

saire de créer un nom pour notre maladie, je crois qu'on peut très-bien, par analogie, l'appeler *maladie du diaphragme.*

XIII. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMAT[re]. COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DES POUMONS.

Elle répond :

A la *Peripneumonia d'Hippocrate* (1), et à la *Peripneumonia pura* de *Sauvages*, et de *Sarcone* (2).

Descript. DOULEUR obtuse, comme comprimant la poitrine. Respiration courte, égale ; le plus souvent elle se fait entendre. Haleine chaude. Anxiété. Pouls mou, onduleux (3). Joues rouges. Ordinairement les malades se reposent plus commodément sur le côté affecté. Sang ôté par la veine, écumeux. Toux. Dou-

---

(1) Voyez *de Morb.* L. 3, C. 16.

(2) Voyez *page* 496 de *Sauvages*, et le §. 200 du T. I, de *Sarcone.*

(3) *Galien* (de *caus. puls.* page 4), *Forestus* (L. 16, obs. 44, dans ses *Scholies*), et *Baglivi* (page 144), ont observé cette molesse dans le pouls ; mais *Morgagni*, (*Epist.* 20, n°. 10), de *Haën* (T. 9, C. 2, §. 9, et T. XI, C. 2, §. 2, *p.* 109), et *Sarcone* (T. I, *page* 194), ont remarqué que cette modification du pouls, ne regarde pas assez constamment l'inflammation des poumons, pour établir le caractère essentiel de la péripneumonie, quoique, comme nous l'avons déjà dit, il existe peut-être alors une inflammation des bronches, qui constitue, à raison de sa situation, une autre maladie à laquelle j'ai donné le nom d'*angine de poitrine.*

leur de tête augmentant par la toux. Crachats striés de sang, le second ou le troisième jour de l'invasion, (ils sont alors cruds), jaunâtre, le sixième, ou le septième, (ils sont alors cuits); ceux-ci allègent la maladie (1). Langue d'abord d'un roux, tirant sur le jaune; elle devient ensuite noire par degré (2).

Schol. Le traitement de cette espèce de fièvre inflammatoire, comme celui de toutes les autres, répond au traitement général : on emploie donc ici avec beaucoup de fruit, la saignée de la veine jugulaire (3). Les vessicatoires, appliquées sur le côté affecté, sont en cette maladie, aussi efficaces que nous l'avons exposé plus haut (4); cependant, considérant que quelquefois toute la région du thorax est douloureuse, qu'on ne peut pas déterminer avec certitude l'endroit qui est particulièrement atteint, qu'il paroît que la matière que la nature s'efforce d'évacuer par l'expectoration, rebrousse chemin assez souvent par la vertu dérivative des épispastiques, et qu'ainsi les efforts de la nature qui tendent à terminer la maladie, sont annullés, considérant enfin que l'ulcération des oreilles est d'un grand secours dans ces maladies, il vaut mieux appliquer les vessicatoires derrière ces organes; *Bordeu* le recommande aussi (5). L'inflammation des poumons demande, outre cela, particulièrement les remèdes qui provoquent les crachats; mais cette vue est le plus souvent remplie par le trai-

(1) Voyez *Weber*, *Opuscul. semiol.* page 84.

(2) Cette saleté de la langue, qui dépend de l'affection même des poumons, doit être soigneusement distinguée de celle qui indique de la saburre dans les premieres voies; on peut décider cela, par la présence ou l'absence des autres signes, qui conviennent à leur surchargement.

(3) Voyez *Sarcone*, T. II, *page* 200.

(4) Ibid. *page* 199.

(5) Voyez *page* 169 et suiv.

tement général; on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait des résolutifs propres, qui conviennent spécifiquement dans l'engoument de ces viscères: la gomme ammoniaque dissoute dans l'oxymel scillitique, et le sel ammoniaque, combiné avec le soufre doré d'antimoine, occupent le premier rang parmi ces résolutifs. *Lentin* (1) et *Hulme* (2), ont observé que la racine de *Senega* produit le même effet; mais l'émétique donné à si petite dose, qu'il ne provoque ni les selles, ni le vomissement, résout cet embarras à merveille. Ces remèdes ne doivent être employés que lorsqu'on a détruit la phlogose.

XIV. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA PLÈVRE ET DES POUMONS.

Cette maladie est,

La *Pleuritis* d'*Hippocrate* (3);
La *Pleuritis humida* de *Boërrhaave* (4);
La *Pleuroperipneumonia* d'*Huxham* (5);

Descript. DOULEUR pongitive au côté. Respiration difficile. Oppression de poitrine. Toux. Crachats striés de sang au commencement, et jaunes ensuite (6).

Schol. On voit facilement que les symptômes de la pleurésie et de la péripneumonie, sont plus ou moins imminens, suivant la plus ou moins grande affection des

(1) *Voyez* Observ. med. F. 2, obs. 1, 2.
(2) Voyez *Vom Kindbetter. fieber.*, page. 61 et suiv.
(3) Voyez *de Morb.* L. 3.
(4) Voyez *Aphor.* 876.
(5) *Voyez* T. I, *page* 325, et T. II, *page* 212 et suiv.
(6) Voyez *Weber*, page 72.

poumons et de la plèvre; cette différence doit faire apporter des modifications dans le traitement.

XV. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DU FOIE.

a) — — — — *De l'Inflammation de la partie convexe du Foie.*

Elle répond :

A l'*Hepatis pleuritica* de *Sauvages* (1), de *Forestus* (2), de *Murray* (3) et de *Clarck* (4).

Descript. DOULEUR aiguë au côté droit, sous les fausses côtes, augmentant par le mouvement du diaphragme, et montant alors jusqu'à l'épaule. Pouls dur, spasmodique. Toux sèche. Inspiration difficile. Expiration plus facile. Souvent une tumeur à l'extérieur.

Schol. Cette affection du foie est celle qui conserve ordinairement le génie de la fièvre inflammatoire, et qui se termine par des crises que *Galien* a fait toucher au doigt (5); savoir, par des hémorragies de la narine droite, par des sueurs, et par des urines copieuses (6). Quelques auteurs ont cru que cette inflammation du foie

(1) Voyez *page* 506.
(2) *Voyez* ses Obs. L. 19, obs. 7, 8.
(3) *Voyez* ses *Comment., de Hepatide Indiæ orientalis*; Gottingue 1779.
(4) Voyez *Beobachtungen über die Krankeiten auf langen reisen nach heissen Gegenden, etc.* Copenhague 1778, *p.* 184.
(5) Voyez *de Crisib.* L. 3, C. 3.
(6) *Ibid.*

étoit purement, érésypélateuse ou rhumatique (1) : si par ce terme on n'entend qu'une phlogose superficielle, chacun avouera qu'on peut l'appliquer à cette inflammation ; mais si on assigne à l'érésypèle, un caractère propre et différent du phlegmon, je ne puis admettre l'usage de cette dénomination ; il ne répugne point en effet, ni à la raison, ni à l'expérience qu'on trouve une très-grande affinité, entre l'inflammation de la superficie du foie et la pleurésie, quoiqu'il arrive quelquefois aussi, que la matière érésypélateuse ou rhumatique produise cette affection sur cet organe.

Le traitement de cette espèce d'inflammation, répond au traitement général : *Pringle* a fait appliquer les vessicatoires sur le lieu affecté, avec beaucoup de fruit (2) ; *Sarcone* conseille de faire mordre les veines hémorroïdales par les sang-sues (3). Dans l'Inde on emploie très-efficacement les mercuriels, dans la vue de résoudre (4).

---

b) — — — — DE L'INFLAMMATION DE LA PARTIE CONCAVE DU FOIE (5).

Descript. DOULEUR gravative, et plus légère que dans l'affection précédente. Pouls mou. Symptômes ictériques.

Schol. Cette maladie est celle que Galien a remarqué se juger par des *feces* bilieuses, quelquefois par des

---

(1) *Voyez* les Œuv. d'*Hoffmann*, Ed. de Genève, T. II S. 2, C. 7, §. 4 ; voyez *Bianchi*, hist. hep. T. I, *page* 426.

(2) Voyez *page* 146.

(3) T. I, *page* 148.

(4) Lisez *Murray*.

(5) Voyez *Van-Swieten*, C. 3, *page* 83.

sueurs, et par des vomissemens. Doit-elle pour cela être rapportée de préférence aux fièvres bilieuses? divers auteurs ont observé, que cette inflammation a plus souvent lieu dans les maladies de ce genre; le célèbre *Wienholt* en a cité les cas (1).

c) — — — — DE L'INFLAMMATION DE LA VESICULE DU FIEL.

Hepatis Cystica de *SAUVAGES (2).*

XVI. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DE LA RATE (3).

Splenitis de *SAUVAGES (4).*

Descript. DOULEUR et tumeur à l'hypocondre gauche.

XVII. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMAT^re. COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DU CŒUR.

Carditis de *Sauvages* (5), et de *Meckel* (6). Maladie du cœur de *Senac* (7).

Descript. DOULEUR pongitive sous le sternum. Palpitation du cœur. Anxiétés

(1) Voyez *page* 18.
(2) Voyez *page* 507.
(3) Voyez *Forestus*, L. 20, obs. 5.
(4) Voyez *page* 509.
(5) Voyez *page* 482.
(6) *Voyez* Obs. *in Act. Berol.*, 1756.
(7) *Voyez* C. 6, 7.

continuelles. Pouls petit, inégal. Chaleur modique.

XVIII. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMAT[re]. COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DES REINS.

a) Nephritis vera de *Sauvages* (1).

Descript. IL survient dans la fièvre, une douleur poignante à la région lombaire, qui se porte quelquefois, sur le côté de l'épine du dos. *Miction* troublée. Urines en petite quantité, rousses ou pâles, dans le fort de la douleur. Constipation. Tenesme. Vomition.

b.) Nephritis calculosa de *Sauvages* (2) et de *Celse* (3).

Descript. Douleur revenant, avec plus d'opiniâtreté par l'exercice,ou par la commotion. Urines sanguinolentes, quelquefois sabloneuses. Engourdissement des cuisses. Rétraction des testicules. La fièvre succède à la douleur.

Schol. Quoique ces espèces de *Néphritis* s'écartent beaucoup du vrai caractère inflammatoire, sous le rapport de la cause matérielle, il peut se faire cepen-

(1) Voyez *page* 510.
(2) Lisez *Sauvages.*
(3) *Voyez* L. 2, C. 7, *page* 60, 61, Ed. Alm.

dant, que la fièvre occasionnée par le calcul, paroisse de la nature de la fièvre inflammatoire, sur-tout s'il coexiste ce qui donne lieu à cette fièvre, et si, outre les remèdes propres à dissoudre le calcul, on doit employer la méthode générale antiphlogistique.

XIX. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA VESSIE URINAIRE.

Cystitis de SAUVAGES (1).

Descript. DOULEUR et tumeur ovale, à la région du pubis. Miction douloureuse. Tenesme. Constipation.

XX. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE L'UTÉRUS.

Metritis de *Sauvages* (2), de *Zimmermann* (3), de *Boetcher* (4), d'*Hulme* (5), de *Leake* (6), et de *Selle* (7).

Descript. SENTIMENT de douleur, de chaleur, et de pesanteur dans le bassin.

(1) Voyez *page* 475.
(2) Voyez *page* 466.
(3) *Voyez* Diss. *de inflamm. uter.* Rintel. 1761.
(4) *Ibid.*
(5) Voyez *Von dem Kindbetterinnenfieber. Lips.* 1772, *p.* 15 et suiv.
(6) Voyez *on Child-Bed Fever*, B. 78.
(7) Voyez *Beitræge zur Natur-und Arzeneiwissensch.* P. 2, *page* 50.

Tumeur douloureuse à la région du pubis, lorsque le fonds de la matrice est enflammé. Orifice de l'utérus douloureux au tact, rétracté, dur, fermé. Strangurie et tenesme, lorsque l'inflammation se porte vers le col de la matrice. Constipation. Vomition. Douleur à la tête et aux mamelles. Suppression des menstrues ou des lochies, ou bien leur dégénération putride.

Schol. Presque tous les auteurs ont désigné cette fièvre-ci sous le nom de fièvre puerpérale; ils ont cru qu'elle reconnoissoit pour cause, toujours l'inflammation de l'*utérus*; mais *Hulme* (1) et *Home* (2), ont très-bien remarqué que cette affection de la matrice, ne constitue pas toujours la cause de la maladie, dans la fièvre des femmes en couches; car l'inflammation de cet organe naît le plus souvent de sa lésion mécanique par l'accouchement; elle arrive très-rarement d'une autre manière (3): l'espèce d'inflammation qui survient à des hémorragies excessives de l'*utérus*, n'est pas ordinairement accompagnée d'une fièvre sensible; elle n'observe pas d'ailleurs la marche des fièvres aiguës.

---

(1) Voyez *page* 14 et suiv.
(2) Voyez *Clinische Versuche*, page 84.
(3) Voyez *Selle*, *Beitræge*.

XXI. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DE L'ESTOMAC.

Gastritis legitima de SAUVAGES (1).

Descript. DOULEUR à l'estomac, plus sensible, si l'on y fait passer quelque chose d'âcre, si l'on respire, ou si l'on comprime la région épigastrique. Nausées. Vomissement, après avoir pris des alimens, ou des remèdes. Constipation. Froid aux extrémités.

Schol. Il n'est pas rare d'avoir de la peine à démêler les signes pathognomoniques de cette espèce, et à reconnoître son caractère inflammatoire. *Haën* (2) a vu, en effet, manquer et les vomissemens et les nausées, sans doute dans des cas où ces symptômes étoient remplacés par le désir de manger ; l'ouverture des cadavres le convainquoit néanmoins, qu'il n'existoit pas moins alors, une véritable inflammation à l'estomac. Le pouls manque aussi le plus souvent, de cette dureté et de cette plénitude qui sont propres aux fièvres inflammatoires ; on peut en voir la raison dans *Whytt* (3) ; on doit en cette occurrence, puiser les indications dans les autres circonstances (4).

---

(1) Voyez *page* 469 ; voyez *de Haën*, P. IX, C. 1, §. 4.
(2) *Voyez* C. 2, §. 6.
(3) Voyez *page* 241.
(4) Voyez *Pringle*, page 146 et suiv., touchant la méthode antiphlogistique à employer, et principalement touchant l'application des vessicatoires sur la partie malade.

XXII. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMAT^re. COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DES INTESTINS.

a) — — — — DE L'INFLAMMATION DES INTESTINS GRÊLES.

Enteritis iliaca de SAUVAGES (1).

Descript. DOULEUR fixe au tour de l'ombilic. Constipation. Vomissement des alimens, ou des médicamens qu'on a pris. Respiration courte.

b) — — — — DE L'INFLAMMATION DES GROS INTESTINS.

Enteritis colica de SAUVAGES (2).

Descript. DOULEUR et pesanteur aux lombes. Constipation. Rarement du vomissement.

Schol. Dans la fièvre qui accompagne l'inflammation des intestins, on remarque un pouls petit et une chaleur peu considérable; il faut y faire bien attention, afin que ces apparences légères de mal n'induisent point à erreur.

(1) Voyez *page* 463; voyez encore *Forestus*, L. 21, obs. 11.
(2) Voyez *page* 464.

XXIII. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMAT^re. COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DU MÉSENTÈRE.

Enteritis mesenterica de *SAUVAGES* (1).

Descript. DOULEUR aux environs de la région ombilicale, plus profonde que dans l'inflammation des intestins grèles.

XXIV. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMAT^re. COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE L'ÉPIPLOON.

Epiploites vera de *SAUVAGES* (2).

Descript. DOULEUR à la région supérieure et moyenne du bas ventre ; le plus souvent on remarque une tuméfaction extérieurement.

---

(1) Voyez *page* 465.
(2) Voyez *page* 474.

XXV. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMAT[re]. COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DU CERVEAU.

Οἴδημα ἐγκεφάλου d'*Hippocrate* (1).
Cephalitis spontanea de *Sauvages* (2).
Coups de soleil de *Tissot* (3).

Descript. Un trouble violent de l'esprit précède cette maladie. Lésion ou concussion de la tête. Sentiment de pesanteur dans le crâne, avec une douleur pulsatile, rougeur et grande sensibilité aux yeux. Nausées. Vomissement de matières vertes. Veilles. Gonflement de la tête (4). Stupeur. Délire obscur. Carpologie. Assoupissement.

Schol. L'aspect de cette espèce de fièvre inflam-

(1) Voyez *de Morb.* L. 3, C. 1; voyez *Forestus*, L. 9, obs. 54, *Scholie.*

(2) Voyez *page* 479.

(3) *Voyez* L'Avis au Peuple, chap. 10; voyez *Selle*, *medic. clinic. Entzündung der hirnhæute.*

(4) Les observations portent à conclure que c'est là le signe de la suppuration du cerveau; car, *Pringle* (*page* 300), a trouvé toujours cet organe en cet état, dans les sujets ouverts qui avoient éprouvé de la stupeur, et qui avoient eu un gonflement à la tête; ceci a même du rapport avec la description de la maladie qu'*Hippocrate* (*de Morb.* L. 3, C. 4), a fait connoître, sous le nom de *Sphacelisme* du cerveau, et qui n'est autre chose que l'état de suppuration de ce viscère. On peut lire là-dessus, *Bonet*, L. I, S. 3, obs. 31, 33, 34, et *Forestus*, L. 10, obs. 2.

matoire est bien différent de celui de la fièvre générique : elle ne paroît pas présager du danger sous le rapport du pouls et de là chaleur ; mais il y en a beaucoup à craindre à cause de l'importance de la partie affectée. Quant à l'état du pouls, on peut consulter *Whytt* (1).

Pour ce qui concerne le traitement, il semble que cette fièvre doit être considérée comme les fièvres inflammatoires, si l'on s'en rapporte aux livres même d'*Hippocrate*, qui conseille les saignées et les remèdes antiphlogistiques, et qui défend le vin.

Il est vraisemblable que la maladie que *Tissot* appelle *coup de soleil*, reconnoît l'inflammation du cerveau pour cause, puisqu'il recommande aussi la méthode antiphlogistique.

Home (2) fut probablement attaqué lui-même d'une inflammation du cerveau ; il employa en effet le traitement antiphlogistique, quoique sa fièvre ressemblât à une fièvre *lente nerveuse*.

Au reste, il n'est guère possible de ne pas se tromper quelquefois dans ces maladies ; cette inflammation du cerveau prend ordinairement son origine dans les méninges, et n'est pas accompagnée de signes fixes. Aussi ne peut-on dire, avec sureté, qu'il existe une véritable inflammation au cerveau, que lorsque la maladie est la suite d'une lésion ou d'une commotion de la tête. En ce cas, il faut mettre en usage la méthode antiphlogistique dans toute son étendue, quoique le pouls n'ait point la dureté qui caractérise l'inflammation ; on doit donc, dès l'invasion, employer les fomentations froides, et appliquer les vessicatoires sur la tête.

Il est maintenant une autre question à décider ; savoir, si cette fièvre mérite le nom de *phrénésie* que lui donnent la plupart des auteurs. Certes, cela ne correspond point à la façon de penser d'*Hippocrate* ; car en faisant la description de la phrénésie, il n'en a jamais accusé l'inflammation du cerveau ; et quand il a fait la descrip-

---

(1) Voyez *page* 241.
(2) Voyez *Medical facts and Experi.* Page 184.

tion de l'inflammation du cerveau, il n'a nullement fait mention de phrénésie; il n'a jamais rien nommé qui désignât une folie continuelle, survenant dans une fièvre quelconque (1).

Delà il s'en suit du moins, que le nom de phrénésie ne convient point exclusivement à notre maladie, d'autant plus que personne ne révoque en doute, que sous des circonstances déterminées, ce symptôme ne se fasse remarquer dans beaucoup d'autres fièvres, bien différentes entr'elles, et par leur caractère, et par leur nature; enfin, il est contant par les ouvertures de cadavres qu'on a faites, qu'il a souvent existé des inflammations au cerveau, qui n'ont pas été précédées de délire (2), et qu'il a existé de véritables phrénésies où l'on n'a trouvé aucun vestige d'inflammation, soit du cerveau, soit des méninges (3); tout cela prouve, d'une manière suffisante, que si on doit quelquefois regarder l'inflammation du cerveau, comme la cause de la phrénésie, on ne peut pas toujours conclure, avec vérité de l'un à l'autre. D'ailleurs tout raisonnement tiré de l'état des cadavres, est nul, si l'on n'y ajoute d'autres considérations (4): aussi l'ordre des choses demande-t-il, que si on n'oublie pas tout à fait le mot ambigu *phrénésie*, il ne soit pas du moins employé, pour désigner notre fièvre particulièrement, puisqu'on peut, avec autant de raison, la donner à beaucoup d'autres.

---

(1) Voyez *Celse*, L. 3, C. 18.

(2) Voyez *Willis*, *de Anim. brut.* P. 2, C. 10, *page* 257; voyez *Bonet*, L. 1, S. 7, obs. 1; voyez *Sarcone*, T. 2, *page* 230.

(3) Voyez *Bonet*, L. 1, S. 7, obs. 13, 16; voy. *Wepfer* de *Apoplex.* page 435, et *Morgagni*, Epist. 7, art. 2, 3, 4, 6, 8, qui, là-dessus, cite encore d'autres auteurs, à qui il est souvent arrivé de ne voir, après la *phrénésie*, aucune inflammation au cerveau.

(4) Voyez *Willis*, C. 10, *page* 258; voyez *Bonet*, P. I, L. 1, S. 6, obs. 1, 13; *voyez* la dissert. de *Schrœder*, et de *Fein*: *de indole ac sede phrenitidis*; voyez *Vogel*, §. 60; voyez *Sarcone*, T. II, *page* 229.

II.

II. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE D'ÉRÉSIPÈLE.

Descript. de l'érésipèle. INFLAMMATION rampant largement sur la superficie de la peau. Chaleur âcre. Rougeur couleur de rose.

Schol. Cette sorte d'inflammation est-elle différente du phlegmon par sa nature? Il le paroît ainsi; son traitement et l'analogie nous apprennent, en effet, qu'elle tire le plus souvent son origine d'une certaine acrimonie des humeurs, qui n'est pas essentiellement propre à la constitution inflammatoire; elle est aussi produite par des poisons âcres : cette affection n'appartient donc pas ici peut-être strictement, sous le rapport de sa nature; mais l'expérience nous commande absolument de l'y rapporter, comme cause de la fièvre qui l'accompagne.
Cette même différence a-t-elle lieu dans les inflammations internes? les anciens y ont eu beaucoup d'égard, et l'ont cru sans doute, quoique les données qu'ils ont avancé pour le prouver, ne soient pas douées de l'évidence qui peut légitimer une conclusion (1).

Descript. de la fièvre continente inflammatoire, compliquée d'érésipèle. Inflammation survenant à la fièvre; après son élé-

(1) Voyez *de Haën*, *Thes. Febr. divis. sist.* page 20; voyez *Monro*, *on the diseases of the army*, page 245; voyez *Vogel*, pag. 192; *voyez* la diss. de *Schræder*, et de *Ziegler*, *de Febrib. eresip.* page 46.

vation, la fièvre persiste avec la même intensité.

Schol. La fièvre érésipélateuse a été mise par la plupart des auteurs, au nombre des fièvres exanthématiques; et l'on doit avouer que ce n'est pas sans raison, comme à l'ordinaire; si cependant on veut désigner par le mot *exanthême*, toute déposition de matière fébrile dans un lieu particulier, une déposition quelconque, soit par phlegmon, soit par métastase, méritera ce nom à aussi juste titre: il faut donc établir des limites, et les déterminer d'après le plus ou moins d'affinité de l'érésipèle avec le phlegmon, et d'après la condition de la fièvre. L'expérience confirme la nécessité de ce détour.

Les auteurs, que j'ai cité, ont observé que la fièvre érésipélateuse, porte quelquefois le vrai caractère du phlegmon, à l'exception près des phénomènes externes: en conséquence, j'ai cru devoir ranger cette modification de maladie parmi les inflammations. Il conste, d'après les mêmes auteurs, que cette espèce de fièvre doit être rapportée à notre genre, sous le rapport du traitement, quoique, comme je viens de le dire, il y ait, dans la cause matérielle de cette affection, quelque chose de particulier et d'inconnu, qu'on ne peut pas prendre en considération dans la curation, tant qu'il restera enfoui dans les ténèbres.

On pourroit établir ici autant d'espèces diverses d'érésipèles, qu'elle affecte des parties différentes; mais qu'il me soit permis d'omettre ce travail, pour éviter les longueurs.

N'est-ce pas dans ce lieu que trouveroit sa place la maladie indienne que, *Cartheuser* a décrit sous le nom de *Proctalgie* (1)?

---

(1) Voyez *de Morb. endem.*, page 161.

III. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE RHUMATISME.

Cette maladie-ci correspond :
Au *Rheumatismus inflammatorius* de *Ballonius* (1) ;
Au *Rheumatismus verus* de *Sydenham* (2) ;
Au *Rheumatismus acutus* de *Pringle* (3) ;
Au Rhumatisme avec fièvre de *Tissot* (4) ;
Au *Synochus rheumatisans* de *Sauvages* (5) ;
Et au *Rheumatismus calidus* du même auteur (6).

Descript. DOULEUR dans les parties musculeuses, dans les joinctures, ou dans les uns et les autres, avec chaleur, rougeur et tumeur.

Schol. Il est encore à décider par quel caractère particulier, cette modification d'inflammation diffère des précédentes ; les commentateurs des anciens ont pensé qu'il falloit appliquer la description des maladies, qu'ils nous ont fait connoître sous le nom de rhumatisme, à celles que nous nommons ainsi aujourd'hui ; et d'autres médecins, parmi lesquels on compte principalement *Ballonius*, ont prouvé que les anciens avoient entendu par *rhumatisme*, une autre maladie, dont la nature différoit infiniment de celle dont notre rhumatisme aigu est doué particulièrement. Il faut ap-

(1) *Voyez* ses Œuv. Ed. *Thevart*, T. 4, C. de *Rheumat.*
(2) *Voyez* ses Œuvres, Ed. de Lyon, *page* 27 .
(3) Voyez *page* 155 ; voyez *Monro*, page 141 ; voy. *Brocklesby*, *page* 111, ou de la traduct. *page* 73.
(4) *Voyez* l'Avis au Peuple, C. 11, §. 168.
(5) *Voyez* T. 2, *page* 248.
(6) *Voyez* T. 3, P. I. *page* 23 ; voyez *Sarcone*, T. I, *page* 83.

poser cette même ligne de démarcation, à ce qu'ont dit les anciens, touchant cette maladie, et n'en rien conclure pour établir le caractère de notre rhumatisme inflammatoire : nous déterminerons donc sa nature, d'après l'observation pratique des médecins modernes.

L'observation de ces savans, démontre qu'il se présente des rhumatismes qui conservent le véritable caractère inflammatoire, et qui demandent le même traitement; cependant le rhumatisme diffère du phlegmon et de l'érésipèle, par rapport à sa véhémence qui est moindre, par rapport à son cours qui est plus lent, et par rapport à la diffusion de la douleur. Il est même probable qu'il en diffère encore par rapport à sa nature; en effet, *Sauvages* a remarqué de la différence entre l'état du sang rhumatismal, et celui du sang inflammatoire (1); mais on n'y en trouve pas constamment, puisque souvent le sang rhumatique est surmonté d'une véritable couenne inflammatoire, et que d'ailleurs les maladies rhumatiques chroniques, n'ont pas de l'affinité avec le rhumatisme aigu dont il s'agit (2).

Il paroît que la matière rhumatique a souvent son siége dans les parties membraneuses; à cet égard, on doit appliquer aux membranes ce que nous avons dit de leur insensibilité à l'Article de la pleurésie. Quant au traitement antiphlogistique, qui convient à cette maladie-ci, consultez *Brocklesby*.

I. — — — — DU RHUMATISME UNIVERSEL.

Rheumatismus vagus de *Sydenham* (3).

---

(1) *Voyez* T. 3, P. I, *page* 24.

(2) Voyez *Sydenham*, Œuv. Ed. de Lyon, *page* 273; voyez *Stoerk*, *Ann. med. secund.*, page 115; voyez *Swieten*, T. V, *page* 651.

(3) *Voyez* ses Œuvres, Ed. de Gen., P. I, *page* 170; Ed. de Lyon, *page* 273; *voyez* aussi la diss. de *Schrœder*, et de *Dugend*, *de Arthritide vagâ*, §. 7, 13.

II. — — — — DU RHUMATISME DANS LES JOINTURES.

Febris rheumatica arthritica de *Stoerck* (1).
Rheumatismus arthriticus de *Sauvages* (2).

Schol. Les auteurs ont donné mal-à-propos le nom de *goutte* à cette espèce de rhumatisme ; en confondant les mots, on confond souvent les choses ; aussi le rhumatisme qui attaque les jointures n'est pas assez bien distingué de l'*arthritis* ; cette maladie est pourtant très-différente du rhumatisme ; elle reconnoît une autre cause matérielle : il faut donc établir, dans les dénominations, la différence qu'on observe entre la matière rhumatique inflammatoire, et la matière arthritique, afin que par une mauvaise application des mots, on ne confonde pas la nature des maladies, dont la connoissance conduit au traitement d'une manière nécessaire.

III. — — — — DU RHUMATISME DANS LES LOMBES.

Lumbago rheumatica de *Sydenham* (3), et de *Sauvages* (4).

IV. — — — — DU RHUMATISME DANS LES HANCHES.

Ischias rheumaticum de *Sauvages* (5).

V. — — — — DU RHUMATISME AU CÔTÉ.

Pleuritis spuria de *Boërrhaave* (6).

(1) Voyez *Ann. med. secund.*, page 114.
(2) *Voyez* T. 3, *page* 25.
(3) Voyez *Sydenham.*
(4) *Voyez* T. 3, *page* 206.
(5) Voyez *Ibid.* page 216.
(6) Voyez *Aph.* 878.

VI.———— DU RHUMATISME A L'HYPCONDRE DROIT.

Hepatitis spuria d'*Hoffmann* (1),
Hepatitis Muscularis de *Sauvages* (2).

Schol. On pourroit encore rassembler ici plusieurs autres affections de parties par le vice rhumatique, si celles que je viens de rapporter ne suffisoient pour servir de règle; mais il faut remarquer qu'il conste, par l'observation, qu'il naît des maladies différentes, du métastase de la matière rhumatique sur des parties internes plus nobles; elles doivent être rangées ici, quoiqu'elles paroissent dissemblables, par l'aspect de leurs phénomènes: *Sarcone*, par exemple, a décrit une phrénésie rhumatismale dont le traitement étoit le même, que celui qui convient à notre rhumatisme (3). Il est beaucoup d'autres maladies que la nature rhumatique joue, et qui doivent être rapportées à ce genre naturel.

Voilà les différences des inflammations, qui, sous le rapport de leur nature, méritent l'attention du médecin. Il est vraisemblable qu'il en existe encore bien d'autres; ainsi les inflammations, provenant de la répercussion de la matière des exanthèmes, paroissent être d'une nature différente de celles dont je viens de parler; on doit cependant baser leur traitement, sur la considération de l'ensemble de la constitution. S'il faut en croire *Cotunnius* (4), les inflammations qui surviennent dans les fièvres exanthématiques, ne dépendent pas de la matière exanthématique, mais bien de la diathèse phlogistique ordinaire. Il a rendu cette opinion-là vraisemblable, au moins quant aux inflammations qui compliquent la petite vérole; mais j'ai cru qu'il y auroit moins d'utilité que de subtilité, d'établir pour cela une section à part.

(1) *Voyez* ses Œuvres, Ed. de Genev. T. II, S. 2, C. 7, §. 4.
(2) *Voyez* T. II, P. I, *page* 507.
(3) *Voyez* T. II, *page* 223.
(4) *Voyez page* 97 et suiv.

β) FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE CATARRE.

Cette maladie correspond :
Au rhume de *Tissot* (1).

Descript. DOULEUR tensive, oppressive. Développement d'une matière séreuse, qui est d'abord blanche et âcre (elle est alors crue), qui jaunit ensuite, devient plus épaisse, perd son âcreté (elle est alors cuite), et termine enfin la maladie.

Schol. Suivant toute vraisemblance, la cause matérielle de ces affections-ci, est de la sérosité extravasée, et qui a contracté de l'âcreté, à laquelle s'adjoint la matière inflammatoire : aussi simulent-elles une espèce de phlegmon, et demandent-elles le même mode de traitement; *Bordeu* pense, en effet, que l'inflammation des poumons et du gosier, doit, en partie, son origine à la matière catarrale. Il n'est pas dénué de probabilité que la matière, qui produit le catarre, a beaucoup d'affinité avec la matière rhumatique; peut-être est-elle la même, et n'en diffère-t-elle que par les modifications, que lui font éprouver les parties diverses, sur lesquelles elle se dépose. *Grant* affirme qu'il y a un grand rapport entre le rhumatisme, le catarre, la dyssenterie et l'érésipèle; il ajoute que le catarre vient à la suite de la répercussion de l'érésipèle dans le printemps, et que dans l'automne, la dyssenterie lui

(1) *Voyez* l'Avis au Peuple, ch. 7, §. 123; voyez *Stoll. Rat. med.* P. 11, *page* 4; voyez *Grant*, page 6.

succède (1); ce qu'il y a du moins hors de doute, c'est que le traitement antiphlogistique, convient efficacement dans les catarres : ils doivent, en conséquence, être rangés dans le genre des fièvres inflammatoires. Les vessicatoires sont principalement recommandés dans ces maladies; ils préparent à merveille l'issue de la sérosité âcre (2).

I. — — — — DU CATARRE DES NARINES.

Fièvre catarrale bénigne des Allemands.

Descript. DOULEUR tensive au front. Eternuement. Suintement des narines.

Schol. Janin (3) s'est efforcé de prouver, par beaucoup d'expériences, et par beaucoup de raisonnemens, que la cause prochaine de l'obstruction du canal nasal, n'est pas une stase de pituite, mais bien l'éréthisme de ses sphincters.

II. — — — — DU CATARRE DES POUMONS.

Est-ce l'*Eresipelas pulmonum* d'*Hippocrate* (4)?

C'est la *Peripneumonia catarrhalis* d'*Huxham* (5), et de *Sauvages* (6);

Et la *Peripneumonia notha* de *Sydenham* (7).

Descript. SENSATION de compression, dans la poitrine. Toux sèche au com-

---

(1) *Voyez* les pages 139, 142, 479.

(2) Voyez *Bruning*, *hist. const. Epid. Essend.*, *page* 61.

(3) *Voyez* Mémoires et Observations, etc., sur l'œil. Lyon et Paris, 1772, *page* 104 et suiv.

(4) Voyez *de Morb.* L. 2, S. 53.

(5) *Voyez* T. II, *page* 189.

(6) *Voyez* T. II, *page* 500.

(7) *Voyez* ses Œuvres, Ed. de Genev. C. I, *page* 167.

mencement, et humide ensuite. Anxietés. Douleurs véhémentes de tête. Vertige. Respiration lésée.

Schol. Cette maladie diffère de l'inflammation des poumons, en ce que la fièvre qui l'accompagne n'est pas aussi forte. De *Haën* (1) pense que la molesse du pouls, que des médecins ont mis mal-à-propos au nombre des signes pathognomoniques de la péripneumonie inflammatoire, convient essentiellement à l'engouement des poumons, causé par la matière catarrale. En décrivant cette dernière maladie, *Sydenham* rapporte qu'il a trouvé le sang dans un état inflammatoire, et qu'il a retiré un grand secours des saignées; d'après cela, elle appartient totalement ici; elle diffère pourtant beaucoup de la péripneumonie bâtarde, qu'*Huxham* a décrit sous le même *nom*; nous en parlerons plus bas. Quant au traitement, ce que j'ai prescrit en établissant la péripneumonie, convient à cette maladie.

γ) FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE DYSSENTERIE.

Elle répond :

A la *Febris dysenterica* de *Zimmermann* (2).

Descript. DOULEUR de tête. Tension et douleur dans l'abdomen. Tenesme. Éjections fécales, fréquentes, de nature pituiteuse, sanguinolentes.

Schol. Il est évident, d'après l'observation de *Triller* (3), qu'il arrive des dyssenteries sans douleur, et

(1) *Voyez* T. IX, C. 2, §. 85.
(2) Voyez *Von der Ruhr*, etc. Pages 326, 354, 368.
(3) *Voyez* ses Œuvres Med. T. 3.

que les excrémens ne sont pas toujours sanguinolens (1); mais quelquefois tous ces symptômes existent, et il ne manque que la fièvre (2) : aussi est-il de la plus grande difficulté de savoir, si la maladie constitue une véritable dyssenterie, ou une diarrhée seulement; en effet, si la fièvre manque, ou n'est pas manifeste, il n'y a pas une bien grande différence entre ces deux maladies, puisque dans la diarrhée, tout comme dans la dyssenterie, on remarque des excrémens sanguinolens.

Si l'on veut établir leur différence, on doit avoir égard à la coexistence de la fièvre; ainsi, l'éjection alvine de la nature ci-dessus mentionnée, liée avec la fièvre de telle manière, qu'elles dépendent symptômatiquement l'une de l'autre, pendant tout le stade de la maladie, constitue la dyssenterie. Cette fièvre, qui quelquefois est assez légère, et qui ne paroît au déclin de la maladie, que d'après la condition des crises, contient toujours en partie, la raison de l'éjection des excrémens, et mérite, en conséquence, la plus grande attention dans la recherche de sa cause et de son traitement; le caractère en varie beaucoup. *Zimmermann* est le premier, qui en ait déterminé, comme il faut, les différences.

L'expérience nous a appris que cette fièvre-ci a souvent le génie inflammatoire, et demande la méthode antiphlogistique. Des auteurs ont observé encore, que les évacuans ne convenoient point toujours dans la dyssenterie, lorsqu'il n'y avoit dans les premières voies, ni saburre bilieuse, ni saburre pituiteuse : la fièvre inflammatoire, compliquée d'une dyssenterie dépendante de cette fièvre même, et non des impuretés du tube alimentaire, constitue donc l'espèce qu'on doit ranger ici.

On ne connoît pas aussi bien l'état particulier qui rend efficace l'éjection des matières fécales; car il est très-probable que la cause matérielle des autres fièvres

---

(1) Voyez *Willis*, *Pharm. rat.* page 46; voyez *Pringle*, pag. 218.

(2) Voyez *Gesner*, *Beob.*, etc. B. 1, C. 1.

inflammatoires, n'est pas suffisante pour la production de la dyssenterie, et qu'il est une autre cause, qui contient la raison de la procréation de cette maladie. Le peuple pense que c'est l'usage du fruit de la saison ; mais on peut voir le contraire dans *Degner*, *Tissot*, *Zimmermann* et *Pringle* ; on ne peut nier cependant, qu'ils n'y contribuent quelquefois, comme causes éloignées (1).

Il ne résulte pas de là qu'on connoisse la cause matérielle de la dyssenterie ; sa nature n'auroit-elle pas du rapport avec celle du catarre ? L'excrétion d'une pituite, qui ne doit point sa première origine à l'impureté des premières voies, rend l'affirmative très-vraisemblable. Quelques modernes assurent que, lorsque la dyssenterie existe, les intestins sont travaillés de rhumatisme (2) : *Sarcone* a vu une inflammation érésipélateuse, survenir aux intestins après une dyssenterie (3) ; *Huxham* dit à ce sujet : « *vix unquam utique datur dysenteria* » *epidemica*, *ubi intestina non sunt aliquo saltèm gradu* » *inflammata* » (4) : il ne s'en suit pas cependant, que cette condition inflammatoire, convienne essentiellement à la cause matérielle de la dyssenterie, puisqu'elle est détruite dans un laps de temps très-court, et que, quelque temps qu'elle dure, elle n'est pas suivie de la suppuration.

Selon toute probabilité une matière pituiteuse âcre, est donc ce qui allume la fièvre dyssentérique ; l'inflammation des intestins, ne doit pas être comptée même parmi ses causes ; elle doit être regardée comme une de ses suites ; on ne doit pas croire non plus que l'éjection du sang, soit un effet de l'érosion des intestins, puisque cela est aussi refusé à l'inflammation.

L'observation nous apprend que, dans le flux hémorroïdal, il existe une stase pituiteuse ; on peut supposer la même chose ici par analogie : aussi y a-t-il un prochain rapport entre la dyssenterie et le catarre ; elle

---

(1) *Voyez* la Diss. *de Buchner*, *de Singul. indor. dysent.* et *Bont*, de *Medec. ind.* L. 3, B. 3, *page* 64.
(2) Voyez *Akenside*, Tr. de dysent., *page* 13, 21.
(3) *Voyez* T. II, *page* 142.
(4) *Voyez* T. I., *page* 290.

n'en diffère, que par la diversité du lieu qu'elle affecte : c'est donc avec raison, que je l'ai rangée auprès de cette maladie ; et de même que dans le catarre, on peut supposer une stase inflammatoire, on peut, dans la dyssenterie, supposer quelque chose de pareil.

Au reste, il est très-vrai que la dyssenterie vient souvent à la suite de l'usage immodéré des fruits, et que les animaux, qui se répaissent d'herbes tendres, en éprouvent des flux de ventre ; mais il n'est pas moins évident qu'elle attaque le plus souvent, ceux qui n'ont pas mangé absolument du fruit : la constitution de la maladie est donc manifestement épidémique, et la cause première doit en être cachée dans l'air. Ne seroit-ce pas les exhalaisons des fruits qui la produisent ? Les végétaux n'ont-ils pas en ce temps, dans leur sein, un ferment propre à exciter la dyssenterie ? Il paroît, d'après toutes les considérations, qu'un miasme contient toujours la raison de la constitution de la dyssenterie épidémique : ainsi l'*épidémicité* de la fièvre, fournit le caractère essentiel de la dyssenterie : par conséquent tout flux de ventre, avec tranchées, et sanguinolent, ne devra être regardé que comme une diarrhée.

δ) FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE D'EXANTHÊMES.

Descript. BOUTONS et tâches poussées sur la peau, par les mouvemens fébriles.

Schol. La cause matérielle des exanthêmes, diffère entièrement de celle qui produit la fièvre inflammatoire simple, puisque le plus souvent ils présupposent un *contagium* particulier, ou tout autre vice. Jusqu'ici les praticiens se sont trompés, dans la recherche qu'ils ont fait de la condition propre de cette maladie, et de la cause qui la distingue des autres. Je n'ai pas le dessein de rappeler ici les discussions des médecins, relatives à

ce sujet, d'autant plus qu'ils ont voulu déduire des trois règnes de la nature, la raison des *contagium* (1) : cette raison reste toujours cachée dans les ténèbres, et ne pouvant être conçue séparément de la fièvre, on ne sauroit y avoir égard dans la pratique. Il est plus utile de tourner son attention, vers la nature de la fièvre concomitante; car on remarque dans les fièvres exanthématiques, tant par rapport à leurs phénomènes, que par rapport à leur nature, une différence assez grande, qui ne dépend pas du vice contagieux même, attendu qu'il produit divers effets, suivant la diverse constitution du corps (2). A cet égard, l'expérience nous apprend, que les exanthêmes fébriles portent souvent le génie de la fièvre inflammatoire, et que le traitement adapté à cette fièvre, est suivi de bons effets; il n'est pas même nécessaire d'employer un traitement particulier, contre le miasme des exanthêmes, à moins que répercutés, ils n'affectent des parties nobles, les enflamment, comme cela arrive souvent, et qu'alors la voie de la résolution devienne propre à détruire la maladie; il vaut mieux cependant rappeler les pustules à la peau, par le moyen des épispastiques, des sudorifiques et même des bains, s'il n'est pas vrai, ainsi que l'expose *Cotunnius*, relativement à la petite vérole (3), que l'humidité soit un obstacle à l'éruption.

Chaque maladie a sa différence particulière, à laquelle notre art applique des secours spéciaux; mais on ne peut pas de là déduire un argument, touchant la différence générique; ainsi, quoique les fièvres exanthématiques ne diffèrent pas génériquement, leur traitement particulier diffère plus ou moins du traitement général, suivant leur différence spéciale, et les moyens qui sont en notre pouvoir : appuyé sur mon fondement de distinction, il me sera donc facile de faire prévaloir la raison qui m'a porté à subordonner les exanthêmes fé-

---

(1) On doit lire là-dessus une introduction de *Sarcone* à un ouvrage, dont on a plus d'une fois fait l'éloge.

(2) Voyez *Mead.* de *Variol*, Œuv. éd. Gottingue, *page* 20.

(3) Voyez *de sede Variol* : *Syntagma*, page 136 et suiv.

briles, au genre des fièvres inflammatoires, et d'établir ces maladies comme espèces, quoique les auteurs en aient fait un genre particulier.

I. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA PESTE (1).

Descript. TUMEURS aux glandes, qui se résolvent très-rarement, mais qui, le plus souvent, délivrent les malades par une suppuration bénigne.

Schol. Cette espèce de peste, qui est assez distincte des autres, a été observée par *Chenot;* elle présente une chaleur égale, un pouls fort, et un sang inflammatoire; la méthode antiphlogistique qu'ont recommandé *Sydenham* (2), *Chycoyneau* (3) et de *Haën* (4), a été contre elle d'un grand secours. Presque tous les auteurs sont d'avis qu'elle dépend d'un *contagium* particulier; mais sa nature nous est parfaitement inconnue (5); quoiqu'il en soit, la disposition à en être saisi reste toujours, et l'on contracte plusieurs fois la peste (6).

On révoque aujourd'hui en doute, que le miasme pestilentiel nous ait été porté de l'Egypte australe (7).

Un témoin oculaire de cette maladie, a prouvé, par une multitude de raisonnemens, que l'air n'est point

(1) Voyez *Chenot*, *de Peste*, page 63, 124; voyez *Grant*, *neve Beobacht*, etc., *page* 114; voyez *Mertens*, *observ. med. de Febr. putr.*, *de Peste*, etc.

(2) Voyez *page* 106 et suiv., éd. de Lyon.

(3) *Voyez* Traité de la peste, *page* 370.

(4) *Voyez* P. XIV, *page* 376.

(5) Voyez *Sydenham*, cap. 2, art. 7.

(6) *Voyez* Voyages littéraires de la *Grèce*, par M. *Guys*, T. 2, *page* 131, 134.

(7) *Voyez* Mémoires de la société royale de médecine 1777, 1778, *page* 303 et suiv.

le véhicule du miasme de la peste, et que le contact seul l'introduit dans le corps humain (1).

Il n'est aucun remède qui ait la vertu spécifique de détruire ce poison. *Schreiber* a pourtant attribué cette vertu au mercure doux (2) ; mais il est très-vraisemblable, qu'il en est de cela comme des spécifiques, contre la petite vérole, dont nous parlerons. Le même auteur conseille avec plus de raison, le camphre et les vessicatoires ; ces remèdes peuvent, en effet, disposer la matière à se déposer sur la peau, ou dans les glandes (3).

Il est très-probable que le miasme pestilentiel agit principalement sur les solides, et de telle manière, qu'il n'y a pas de rapport avec la condition de la constitution. Le plus souvent, plus on est robuste, plus on est exposé à des dangers : il ne faut donc pas partir de cette considération, pour établir le caractère de la fièvre ; aussi, dans le traitement de la peste, qui paroît être d'une nature inflammatoire, il faut toujours avoir égard à ce que les nerfs affectés d'une manière occulte, ne permettent pas un si grand conflit de forces, que dans les autres espèces de fièvres inflammatoires, qui doivent une grande partie de la raison de leur existence, à la constitution robuste des solides et des fluides : on apportera par conséquent beaucoup de prudence dans la prescription de la phlébotomie, afin qu'il ne survienne point une prostation de forces, comme cela est souvent arrivé, d'après l'observation de *Chycoyneau*. Cet auteur a vu, dans les fièvres mêmes qui présentoient un pouls dur et plein, que la saignée produisoit quelquefois de si grands préjudices, qu'il survenoit aussitôt des défaillances (4), et une perte de forces irréparable.

Cette espèce de fièvre pestilentielle, est, à raison de sa bénignité, très-voisine de celle où l'éruption des bubons se faisoit sans signes de fébricitation, durant

---

(1) Voyez *Samoilovitz*, *Abhandlung Uber die Pest zu Moscau Leips* 1785.

(2) *Voyez* Observ. de pestilent. *page* 52.

(3) Voyez *page* 31, 64.

(4) *Voyez* Traité de la peste, P. I, *page* 329.

le cours de laquelle, les malades se promenoient sans dangers dans les rues, et dans laquelle, si quelques symptômes survenoient, ils disparoissoient bientôt après l'éruption (1).

Y a-t-il des *anthraxs* dans cette espèce inflammatoire, ou bien supposent-ils toujours une dissolution dans les humeurs ? Il paroît, par-tout ce qu'on peut apprendre de l'histoire des individus qui ont été pris de la peste, que celle qui est d'un meilleur caractère, ne présente pas des *anthraxs*, et que ces exanthêmes sont, le plus souvent, la suite de la dissolution de la bile où du sang : aussi je les ai omis dans la description de cette espèce. Il arrive que les bubons et les *anthraxs* manquent, lors même qu'on peut soupçonner, avec une extrême probabilité, que la maladie est pestilentielle ; c'est pour quoi de *Haën* (2) dit que la définition de la peste est nulle ; mais quelles sont les maladies, qui sont susceptibles d'une vraie définition, d'une définition douée des caractères que nous avons demandé (3), et qui comprenne en même temps toutes les espèces naturelles (4) ? *Samoilovitz* rejète toutes les distinctions que l'on fait de la peste, et affirme qu'elle n'a de différence que dans le degré d'intensité ; cependant l'existence de la différence naturelle de cette maladie, est prouvée par son traitement même, et par l'efficacité de la *phlébotomie* (5) ; mais il résulte des observations, que les espèces les plus bénignes de peste n'ont lieu, qu'au commencement et à la fin de l'épidémie.

(1) *Voyez* Traité de la peste, Spec. 5, *page* 41.
(2) *Voyez* P. XIV.
(3) *Voyez* l'Introduct. §. 4.
(4) *Voyez* l'Introduct. §. 41.
(5) Voyez *page* 90, 124.

II.

II. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA PETITE VÉROLE.

Cette maladie répond :

Aux *Variolæ regulares* de *Sydenham* (1) ;
Aux *variolæ inflammatoriæ d'Huxham* (2), de *Wintringham* (3) et *d'Eller* (4).

Descript. FIÈVRE durant trois jours, avec assoupissement, constipation, et douleurs au cou. Pouls accéléré, mou (5). Urine trouble, furfuracée (6). Il survient le troisième jour des pustules semblables à des piqûres de puces, et piquetées, dans leur centre, d'un tubercule rouge ; leur éruption se fait dans les adultes, avec sueur ; et dans les enfans, avec des mouvemens épileptiques. Elles paroissent d'abord à la face, puis aux mains et au corps, et enfin aux extrémités inférieures (7) ; alors

(1) *Voyez* ses Œuv. édit. de Genève, T. I, *page* 79.
(2) *Voyez* ses Œuv., T. II, *page* 121, 127.
(3) Voyez *page* 236, 264.
(4) Voyez *page* 135 ; *voyez* encore *Gatti*, *Betrach. Uber die inoculat.*, etc. page 78 ; voyez *Grant*, *neve Beobacht*, page 124.
(5) Voyez *Cotunnius*, page 223.
(6) Voyez *Camper*, *Aumerk. Uber die Einimpf. d. Blattern*, page 106, 122 et suiv. ; *voyez* encore *Cotunnius*, page 2[illegible]7.
(7) Cet ordre n'est cependant pas si constant, que la petite vérole ne s'en écarte quelquefois. On doit attribuer ces aberrations au défaut des forces, où à la véhémence de la fièvre ; à ce sujet, *Lentin* rapporte une observation de petite vérole où

la fièvre cesse. Le sixième jour les pustules de la face pâlissent, et il survient un gonflement aux paupières ; elles blanchissent le septième jour dans le centre, et le huitième dans le disque ; elles sont à cette époque entourées d'un cercle rouge. ; le neuvième jour, elles deviennent jaunes ; le dixième, elles perdent leur brillant ; le onzième elles forment une croûte, dont la chute laisse des fossettes sur la peau ; elles se fanent le douzième, et la tumeur disparoît. La suppuration, le gonflement et l'exsiccation, suivent le même ordre que l'éruption (1).

---

les pustules parurent d'abord, dans les divers points du corps, et en dernier lieu, sur la face ; celles du corps étoient sèches, lorsque celles de la figure poussoient encore. *Voyez* (P. 2, obs. 5.).

Quant à la petite vérole interne, beaucoup de médecins l'ont révoquée en doute, et beaucoup de médecins en ont assuré l'existence ; s'il faut ajouter foi à l'histoire, nous devons croire les uns et les autres : *Cotunnius (de sede Variol. syntagma*, pag. 129 et suiv. *)* a voulu prouver que la petie vérole ne peut paroître que dans les parties exposées à l'accès libre de l'air, par exemple, dans la trachée-artère, etc. ; mais l'expérience contredit ses raisonnemens : il est constant par le fait que les poumons et les autres viscères ont été atteins de pustules varioliques, et quoiqu'on ne puisse point conclure des affections de l'esprit, qu'il se fait dans la tête une éruption variolique, quoiqu'on ne puisse pas conclure de la lésion des fonctions des viscères, que le virus de la petite vérole les couvre d'une véritable pustulation, il est cependant probable, d'autre part, que les parties internes du corps, peuvent être attaquées de ce poison. *(*Voyez *Otto, diss. de concil. med. quoad vario. inter. dissent. Gottingue* 1772 *)* ; voyez encore *Swietten*, T. V, *page* 140.

(1) La petite vérole régulière est ordinairement d'un caractère inflammatoire ; cependant des mouvemens fébriles trop véhémens, et une trop grande quantité de pustules, rendent ses

Schol. Cette maladie adopte souvent le caractère d'une véritable fièvre inflammatoire ; elle demande en conséquence la méthode antiphlogistique.

Van-Swietten a recommandé ce traitement en général, après avoir assuré que la condition du sang tend ordinairement vers la diathèse phlogistique, dans le cours de la fièvre ; il ne le contr'ordonne que lorsque la petite-vérole est maligne (1).

Wintringham fait un grand cas de la saignée dans le premier état (2).

Il est évident, d'après les observations de *Tissot*, et d'après celles de presque tous les modernes, que tous les acides minéraux sont d'une grande utilité (3).

Cotunnius (4) et *Bruning* (5), conseillent entr'autres remèdes, principalement l'usage des véssicatoires, avant l'éruption.

Les partisans de l'inoculation, ont employé le régime tempérant avec un heureux succès.

Cotunnius pense que ce régime n'est efficace, que parce que les vaisseaux de la peau en contractent une force qui favorise l'éruption (6) ; il dissuade fermement, en conséquence, l'usage des topiques humectans (7).

Les auteurs précités louent aussi les laxatifs donnés, dans le stade de l'éruption ; mais ils n'ont pas bien distingué l'état inflammatoire simple, de celui qui est compliqué d'un amas putride dans les premières voies ;

---

autres symptômes plus urgens, et font durer plus long-temps la fièvre ; elle quitte alors son génie phlogistique, et est appelée *fièvre secondaire*. Un traitement particulier devient nécessaire en cette occurrence, sur-tout, si au commencement de l'exsiccation des pustules, la résorption du pus fait tourner les humeurs à la putridité.

(1) *Voyez* T. V, *page* 45, 64 et suiv., et *page* 94.

(2) Voyez *page* 266.

(3) *Voyez* Epist. ad *D. Hirtzel ; voyez* encore *page* 232 de l'Avis au peuple.

(4) Voyez *page* 235.

(5) *Voyez* Constit. épid. essend. *page* 61.

(6) Voyez *page* 142.

(7) Voyez *page* 139.

les purgatifs conviennent à merveille, en ce dernier cas; ils affoiblissent au contraire les forces dans le premier; on sait cependant que leur sustentation est une des premières règles de la pratique; il faut par conséquent observer avec soin cette différence; elle est plus utile que la distinction en *discrète* et en *confluente*, que les auteurs ont fait de la petite vérole, par rapport à l'aspect de ses pustules; car, dans une fièvre varioleuse, d'un caractère inflammatoire ou putride, il arrive tantôt des pustules discrètes, et tantôt des pustules confluentes, sans qu'on puisse conclure de l'une ou de l'autre espèce, rien de certain sur la nature de la petite vérole, ni rien d'avantageux pour la pratique; elles ne déterminent pas même le degré d'intensité de la maladie, puisqu'il y a des petites véroles confluentes qui sont très-légères, et qu'on en observe au contraire de discrètes qui sont très-dangereuses (1).

Il faut, dans le cours de la maladie varioleuse d'un caractère inflammatoire, observer une autre différence, qui mérite la plus grande attention dans le traitement. Ce que j'ai rapporté jusqu'ici, relativement à la curation, ne s'étend qu'au stade de l'éruption de la petite vérole; mais la fièvre qui paroît souvent lors de la suppuration des pustules, et au commencement de leur exsiccation, est d'une toute autre nature; elle se présente sous l'aspect d'une fièvre purement putride. C'est à ce stade de la maladie que les laxatifs sont principalement appropriés; nous en devons l'usage aux recommandations de *Mead* et de *Freind*, qui ont été les premiers à les administrer dans ce moment (2); ces praticiens ont été imités presque par tous les autres médecins (3).

On remarque que, lors de la suppuration et au commencement de l'exsiccation des pustules, les vessicatoires ne sont pas d'une moindre utilité; ils préparent, en effet, une voie par où le pus peut s'échapper (4).

---

(1) Voyez *Mead*, dans ses Œuv. de *Variol*, page 16; voyez *Eller*, *de Cogn. et Cur. Morb. acut.*, *page* 139.

(2) Voyez *Mead*, page 19; voyez *Freind*, *de purg. in febr. secund. var.* page 24.

(3) Voyez *Cotunnius*, page 247.

(4) Voyez *Cotunnius*, page 235.

Enfin, l'acide vitriolique est le remède par excellence, à cause du caractère putride de la fièvre ; on doit, en ce temps, le prendre à plus haute dose que dans la fièvre d'éruption (1).

La salivation qui, dans le stade dont il s'agit, afflige souvent les adultes, mérite une attention particulière ; *Cotunnius* a cru qu'elle provenoit de l'irritation qu'occasionnoient les pustules dans l'intérieur du pharynxs et de la bouche (2) ; mais l'observation est contraire à son opinion : elle démontre que, dans certains cas, la salivation est en quelque sorte critique (3) ; on ne la supprime pas du moins sans danger. Bien plus, de l'avis de presque tous les médecins, on doit la provoquer par le moyen des gargarismes et des résolutifs : il paroît, à la vérité, qu'elle dépend quelquefois de l'impureté des premières voies ; car elle paroît plus rarement, lorsqu'on a d'abord déblayé le tube intestinal ; il n'a pas été cependant mis encore hors de doute, si elle ne reconnoît pas d'autre cause. Pour l'éviter, *Huxham* conseille d'appliquer les vessicatoires derrière les oreilles (4).

Cette fièvre secondaire, ou tierçaire, comme d'autres l'aiment mieux, ne répond pas à notre genre inflammatoire : elle n'appartient, par conséquent, pas ici ; elle constitue, suivant les principes de distinction que j'ai adopté, une maladie particulière, qui doit être rapportée à un autre genre. J'ai cru en devoir avertir ici le lecteur, afin de ne pas m'exposer au reproche d'avoir été moi-même contre les règles du système que j'établis : il n'est donc pas question de cette fièvre, lorsque je parle de la nature de la fièvre varioleuse inflammatoire.

Quoique, d'après ce que nous avons dit, il soit évident que la petite vérole approche de bien près ce genre inflammatoire, on ne peut cependant nier qu'il n'y ait quelque chose de particulier, qui détermine l'aspect

---

(1) Lisez *Cotunnius*.

(2) Voyez *Cotunnius*, page 14.

(3) Voyez *Weber*, *Opuscul semiolog.*, page 45.

(4) *Voyez* T. I, *page* 225.

variolique : la plupart des médecins assurent, avec juste raison ce me semble, que ce quelque chose ne procède pas d'un vice héréditaire, qu'il ne se procrée pas dans le corps, mais que c'est un miasme particulier qui lui vient du dehors; il ne paroît pas néanmoins qu'il s'engendre dans l'air, quoique la petite vérole soit le plus souvent *épidémique* ; car, il arrive aussi qu'elle est *Sporadique* : *Wan-Swieten* (1) a observé que souvent la ville en étoit exempte, lorsqu'elle régnoit dans les bourgs voisins, et au contraire, que les bourgs voisins n'en éprouvoient pas, lorsque la ville en étoit infectée.

Il y a grande apparence que l'athmosphère prédispose le corps d'une manière particulière : par son influence, le miasme se développe plus facilement ; il devient, par elle, plus susceptible de propagation ; il n'est pas douteux non plus qu'elle apporte un changement considérable dans le caractère de la petite vérole : par conséquent, il n'est pas vraisemblable que cette maladie prenne naissance dans nos pays, du concours des mêmes causes, et sans un miasme contagieux provenant de l'étranger, d'où elle tire sa première origine.

Le *contagium* variolique n'éprouve aucune combinaison avec les autres genres connus de maladies, comme il conste des observations de *Cotunnius* (2) et de *Camper* (3) ; il doit être aussi d'une subtilité et d'une immutabilité singulière. On ne peut le pourchasser que par la pustulation de la peau (4), quoique *Wan-Swieten* se soit persuadé le contraire (5), et que *Sydenham* pense qu'on peut le détacher du corps par le seul moyen des sueurs. Enfin, il est démontré que la petite vérole affecte les solides de la même manière que les autres virus contagieux ; car *Cotunnius* a observé constamment une laxité et une flexibilité considérables, dans les membres de ceux qui en sont morts.

---

(1) *Voyez* T. V, *page* 4.
(2) Voyez *page* 104.
(3) Voyez *page* 24 et suiv.
(4) Voyez *Cotunnius*, page 224.
(5) *Voyez* T. V, *page* 57.

Au reste, de quelle nature que soit le venin variolique, on peut dire, avec beaucoup de probabilité, qu'elle est toujours la même, sous quelque aspect que la maladie se présente, et que la diversité des maladies, dans les individus, ne dépend pas du tout de ce poison : par conséquent, on peut appliquer aux espèces, touchant la raison de l'existence des exanthêmes, ce que nous en avons proposé plus haut relativement au genre ; *Cotunnius* est là-dessus de mon avis. Qu'il me soit permis de rappotter ici ses propres paroles en témoignage : « *Quantùm*, dit-il, *proficitur in destructione morbi*, » *variolas concomitantis*, *tantùm variolæ ipsæ sibi relictæ* » *meliùs procedent.* — *Itaque putrida febris*, *si variolis* » *accesserit*, *eâ curandâ*, *quasi sola esset*, *suis præsidiis* » *est*, *si peculiaris aliqua insignis inflammatio ei* » *similiter occurrendum* : *eademque ratio est. Verbo* » *demùm dicam*, *singulorum*, *qui advenerint*, *morborum* » *curatio ità ferè instituenda est in variolosis*, *uti insti-* » *tueretur*, *si variolæ non adessent. In quo prudentia* » *multùm et exercitatio valet* (1) » : c'est pourquoi le traitement change de nature, suivant la maladie concomitante ; et l'on ne doit regarder le virus variolique que comme une cause éloignée. Il arrive, à la vérité, de petites véroles sans aucune fièvre manifeste ; on croiroit alors que leur *contagium* doit être pris pour la cause matérielle de la maladie ; on peut cependant soupçonner, avec beaucoup de vraisemblance, que l'état maladif participe, en ce cas, plus ou moins du caractère phlogistique, putride ou bilieux.

Est-il d'antidote particulier contre la petite vérole ? Quelques-uns ont cru que le mercure doux avoit cette vertu (2) ; mais d'autres ont, avec raison, révoqué cela en doute (3) : *Casimir Medicus* a donné le quinquina comme l'antidote de ce venin ; il est pourtant très-vrai qu'on ne peut, par lui, qu'empêcher la contagion de la maladie.

---

(1) Voyez *page* 241 ; voyez *Van-Swietten*, T. V, *p.* 30.
(2) Voyez *Schrœder*, *de peste*, page 47.
(3) Voyez *Huxham*, T. II, *page* 126 ; voyez *Camper page* 89 ; voyez *Van-Swieten*, T. V, *page* 58 et suiv.

III. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA PETITE VÉROLE BATARDE.

Cette maladie-ci est la même que,
Le *Chicken* ou le *Swine-pox* des Anglais (1),
Et le *Spitz-wind* ou le *Wasserpocken* des Allemands.

Descript. FIÈVRE légère. Un jour après l'invasion de la fièvre, il se fait une éruption de tubercules rouges qui, ordinairement, paroissent d'abord sur le dos; le plus souvent ces tubercules passent à l'état de suppuration le second jour, ou bien ils se déssèchent dès leur apparition : tantôt ils sont durs et acuminés, et tantôt mous et superficiels; dans le premier cas, ils contiennent une humeur aqueuse.

Schol. On dit que cette espèce de petite vérole diffère essentiellement de celle qui précède, parce qu'elle n'en délivre pas, et qu'elle observe une autre marche. Selon moi, il ne suit de là autre chose, sinon que la disposition à contracter, et à dénaturer le virus variolique, n'a pas été, par cette maladie trop légère, changé de manière que ce vice ne puisse plus mettre sa vertu morbifique en évidence; mais avant de décider la question, il faudroit d'abord chercher à démontrer, par des faits indubitablement vrais, quels sont les caractères du

(1) Voyez *Heberdern*, *Arzeneikundige Abhandt*; voy. *Colleg. er Aerzte zu*; Londres, B. I, *page* 333.

venin de la petite vérole, sous toutes les constitutions possibles de l'athmosphère et du corps humain ; la solution de ce problème, pourroit, non-seulement jeter un plus grand jour sur la nature de la maladie varioleuse, mais encore aider à juger la discussion qui est toujours renouvelée, savoir, si la véritable maladie de la petite vérole peut nous atteindre deux fois dans la vie.

Il est bien des choses qui rendent probable, que toutes les espèces de petite vérole sont identiques, sous le rapport de leur essence, et qu'elles ne diffèrent que par le degré d'intensité; de sorte que cette modification du venin dépend de la disposition du corps, et de celle de l'athmosphère. Qu'il me soit permis, entr'autres raisons, d'exposer les suivantes en témoignage : 1°. l'expérience a confirmé que l'inoculation d'une matière, prise d'une maladie varioleuse, extrêmement maligne, produit souvent des petites véroles très-bénignes, *et vice versâ*; 2°. on observe très-fréquemment de petites véroles bâtardes, durant l'épidémie même de la véritable petite vérole ; 3°. après l'inoculation du vrai venin variolique, il paroît souvent des pustules aux parties voisines de la plaie qui, s'il ne se fait d'autre éruption, ne mettent pas à l'abri d'une nouvelle infection, et de ses effets maladifs ; 4°. on remarque souvent le même phénomène dans les personnes qui ont déjà eu cette maladie, ou qui n'ont pas la disposition nécessaire pour la contracter ; elles absorbent cependant la matière variolique par le contact ; en effet, il paroît des pustules sans fièvre qui n'exemptent pas de la petite vérole ceux qui n'ont pas encore épuisé le vice variolique : est-ce qu'il a donc manqué, dans ces cas la disposition à contracter cette maladie ? est-ce que cette disposition n'avoit pas encore été anéantie par l'entière fermentation du venin variolique, et qu'en conséquence, elle peut se manifester dans d'autres circonstances ? On peut lire dans *Sarcone* beaucoup d'argumens qui viennent à l'appui de cette opinion (1).

---

(1) Voyez *Von den Kinderpocken*, *etc.* Gottingue, 1782, *St.* 84.

IV. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA ROUGEOLE (1).

Descript. SYMPTÔMES de catarre, durant lesquels la fièvre se déclare. Le troisième jour, il se fait une éruption de petits boutons moins élevés que ceux de la petite vérole, mais plus étendus. Les pommettes sont plus rouges qu'à l'ordinaire. L'éruption mitige rarement la fièvre. La rougeur de la face diminue le sixième jour, et les petits boutons se séparent de la peau, par desquammation (2).

Schol. D'après le témoignage des auteurs précités, cette espèce de maladie exanthématique, est souvent de la nature de la fièvre inflammatoire; *Rosen* (3) et

(1) Voyez *Huxham*, T. I, *page* 265; voyez *Eller*, page 154 voyez *Rosen*, *von Rosenstein*, *von Kinderkrankheiten*, 1768; édit. *Murray*, page 222 et suiv.

(2) Les pustules morbilleuses ne tombent pas toujours par écailles; elles disparoissent d'une manière insensible, lorsque la constitution des malades est bonne. Il m'est souvent arrivé de l'observer à Berlin, en l'an 1772; *Sydenham*, avoit fait la même observation, (*voyez* ses Œuvres, édit. de Lyon, *p.* 520). C'est un phénomène singulier, que les pustules de la rougeole ne suppurent pas, et que cependant leur répercussion soit suivie d'un *métastase* purulent, qui ne provient, ni de l'inflammation, ni de l'exulcération des parties. (Voyez *Home*, *Clini. Versuche*, page 112).

(3) Lisez *Rosen*.

Sydenham (1) ont en effet vu quelquefois, que le sang étoit phlogistique dans la rougeole, et que dans ce cas, la phlébotomie étoit couronnée d'un heureux succès. Jusqu'alors, sans doute, l'éruption avoit été obstaclée par l'oppression des forces qu'occasionnoit l'excessive quantité de sang; et la saignée a dû nécessairement la favoriser, en les dégageant (2).

Cotunnius recommande aussi beaucoup l'usage des vessicatoires, pour déterminer vers la peau la matière morbilleuse, qui a d'ailleurs une tendance particulière à se porter sur les poumons (3); car le symptôme ordinaire de cette maladie est la péripneumnonie: il arrive facilement, si on ne le prévient avec beaucoup de soin, par les vessicatoires et les saignées.

La cause matérielle de cette maladie exanthématique, est une certaine maladie contagieuse, qui ne se procrée pas dans le corps (4); elle a beaucoup du rapport avec la nature de l'acrimonie scrophuleuse. J'ai vu souvent, en preuve de cela, des éruptions herpétiques, après la desquammation : aussi doit-on peut-être expliquer, par là, les érosions que laisse souvent la rougeole dans les parties nobles.

V. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

D'UNE AUTRE ESPÈCE DE ROUGEOLE, NOMMÉE (*RUBEOLÆ*) (5).

Cette maladie est encore appelée *Rosalia* (6).

Descript. ANGINE. Pustules suppurant, et semblables aux boutons miliaires; à

(1) *Voyez* ses Œuvres, édit. de Lyon, *page* 519.
(2) *Voyez* Not. g, *page* 97; voyez *Quarin* page 103; voyez *Home*, *Clinische Versuche*, page 108.
(3) Voyez *page* 209.
(4) Voyez *page* 213, de *Rosen*.
(5) Voyez *Selle*, *Medic. Clinic.*, page 115.
(6) Voyez *Histor. morb. Vratisl.*, 1700, *page* 186.

leur exsiccation, l'épiderme se détache pour tomber en grands lambeaux : on voit quelquefois survenir à la peau un gonflement leucophlegmatique.

Schol. On trouve rarement cette maladie portée dans les systèmes ; la plupart des médecins la confondent avec la rougeole, et avec la fièvre scarlatine : aussi *Sauvages* a-t-il négligé cette différence (1) ; cependant notre maladie diffère de la rougeole et de la fièvre scarlatine ; de la première, en ce que la fièvre ne commence jamais avec les symptômes du *Coryza*, mais bien toujours avec l'angine, et en ce que les pustules sont plus élevés et suppurent ; elle diffère de la fièvre scarlatine, parce que l'éruption présente le caractère des pustules miliaires, et que la peau se détâche en grands lambeaux.

Au reste, le traitement de toutes ces maladies, est le même.

On remédie fort bien au gonflement leucophlegmatique par de bains tièdes (2).

VI. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE SCARLATINE (3).

Descript. TACHES difformes d'un rouge intense, étendues, et n'en faisant quel-

---

(1) *Voyez* T. 2, P. 2, *page* 386.

(2) Voyez *Lentin*, *Memorabil. circa aerem*, etc.; *Claustal* page 35.

(3) Voyez *Sydenham*, Œuvres, édit. Genève, S. 6, C. 2, *page* 162 ; voyez *Plenciz*, *Tract. de Scarlat*, §. 3 ; voyez *de Haën*, *Rat. med. continuat.* T. I, C. 7 ; voyez *Rosen*, *p.* 423 ; voyez *Withering*, *Samm. lung fur pract. Aërzte*, B. 5, St. 2 ; voyez *Bicker*, *ibid*, B. 9, St. 1.

quefois qu'une seule. Peau sèche, glabre. Rougeur des yeux, égale, brillante, et pas douloureuse. L'angine précède l'éruption (1). Les tâches disparoissent de la peau par une desquammation furfuracée. Boursoufflement leucophlegmatique à la peau.

VII. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA FIÈVRE ORTIÉE.

C'est la *Scarlatina urticata* de *Sauvages (2)*,
Et la *febris urticata* de *Vogel (3)*.

Descript. FIÈVRE ordinairement éphémère. Pustules semblables à celles qui résultent de la piqûre des orties; elles démangent, sont blanches, et un cercle rouge les contourne.

Schol. D'après la remarque de *Vogel*, les exanthêmes de cette espèce, ont de particulier, qu'il en paroît davantage lorsqu'il fait froid, et que quand il fait chaud, ils disparoissent.

(1) Cependant, cette angine ne constitue pas le symptôme essentiel de la fièvre scarlatine, puisqu'elle arrive sans ce phénomène. Voyez *Cullen*, page 78; voyez aussi *Bicker*.

(2) Voyez *page* 426.

(3) Voyez *page* 115.

VIII. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMAT^re. COMPLIQUÉE D'ESSÈRE.

Essera de *Vogel (1)* ;
Porcelaine de *Sauvages (2)*.

Descript. TACHES larges, discrètes, rouges, ardentes et avec démangeaison. Des pellicules se détâchent de la peau ; nul fluide ne les infiltre ; elles sèchent, et tombent en lambeaux.

Schol. La fièvre scarlatine, la fièvre ortiée et l'essère paroissent, quant à leur nature, avoir beaucoup de rapport entr'elles ; elles ne reconnoissent pas non plus, pour cause, un *contagium* particulier qui les fasse différer des exanthêmes précédens ; il y a néanmoins dans le corps, suivant toute vraisemblance, quelque chose de particulier qui n'est pas généralement, ce qui constitue la cause matérielle des fièvres inflammatoires ; mais cela ne mérite nulle attention dans le traitement. Ces exanthêmes-ci d'ailleurs, ne demandent pas beaucoup de soin ; on doit les enlever au commencement, par un traitement ordinaire.

(4) Voyez *page* 114.
(5) Voyez *page* 427.

IX. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE (1).

Erysipelas rosa de SAUVAGES (2).

Descript. EMPREINTE rouge, superficielle, elevant la peau en tumeur, cédant à la pression du doigt, et changeant facilement de place (3). Dans un état plus violent, il s'élève des pustules semblables aux piqûres d'abeilles, qui contiennent une humeur d'abord limpide; et jaunissant ensuite; alors les pustules crèvent, forment une croûte, et la maladie disparoît.

Schol. De *Ziegler* (4) doute que la fièvre vraiment inflammatoire soit jamais accompagnée d'érésipèle; j'ai cru néanmoins devoir placer ici cette espèce, jusqu'à ce que plus riches d'expérience, nous puissions déterminer pertinemment le véritable caractère de cette maladie.

(1) Voyez *Sydenham*, Œuvres, édit. de Genève, *page* 174, voyez *Van-Swieten*, *comment.* II, *page* 400; voyez *Eller*; page 156; voyez *Quarin*, page 110.

(2) Voyez *page* 419.

(3) L'érésipèle fébrile aigu occupe ordinairement la face, tandis que l'érésipèle chronique, se porte plus souvent sur les pieds; j'ai vu, une fois, la langue prise d'un pareil érésipèle. On ne peut pas dire, avec certitude, si cette espèce d'exanthême attaque aussi les viscères, comme veulent le faire entendre quelques modernes.

(4) *Voyez* la Dissert. de *Febr. erysip.*, lue sous les auspices de *Schræder*, page 14.

X. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE MILIAIRE (1).

Descript. PENCHANT à l'odeur forte. Toux sèche. Anxiétés. Douleur de tête. Sensibilité insolite des yeux. Soupirs. Frissons vagues. Démangeaison de la peau, à l'abdomen et au dos. Pouls tendu, un peu dur, inégal. Éruption dans des temps différens, très-rarement critique (2). Pustules plus élevées que celles de la rougeole, mais plus petites, avec corrugation et aridité de la peau, semblables à celles de la petite vérole, à l'exception près du cercle rouge qui manque (3); elles grossissent peu-à-peu, sont remplies d'une sérosité limpide, et accompagnées d'un

(1) Voyez *Sydenham*, *Sched. monit. de nov. Febr. ingress.*; voyez *Hoffmann*, Œuvres, édit. de Genève, T. I, S. I, C. 9; voyez *Allioni*, *de Mil. nat.*, page 39, §. 75.

(2) On a mis hors de doute, que les pustules miliaires sont quelquefois critiques. Cela est arrivé, lorsque la quantité de matière n'étoit pas trop considérable, et qu'elle étoit cuite. (Voyez *Pringle*, page 103; voyez *Bruning*, *hist. confl. Epid. Ossend*, à la préface); mais cela arrive-t-il jamais dans une fièvre inflammatoire? . . .

(3) On observe souvent que les exanthêmes miliaires, blanches et rouges, sont également dangereuses; mais les pustules pourprées, n'ont-elles pas plus de rapport que les blanches, avec les fièvres inflammatoires?

d'un peu d'inflammation. Le septième jour, le pouls étant devenu égal, elles se dessèchent, et tombent en desquammation.

Schol. Presque tous les auteurs ont attribué quelque chose de malin aux pustules miliaires, ce qui émane, sans doute, du peu de soin qu'ils ont mis dans la recherche de la nature de la fièvre de ce caractère.

On a trouvé ici, comme par-tout ailleurs, une très-grande différence dans cette espèce. «*Varius hic morbus,* » dit Bruning dans sa Préface, *pro diverso climate, di-* » *verso solo, diversâ aëris temperie, diverso vitæ genere,* » *hominumque naturâ, ubiquè, tam quoad ejus frequen-* » *tiam quam quoad ejus malignitatem, etc., observatur.* » *Idem in hoc morbi genere obtinet, quod in exanthema-* » *ticis omnibus, aliisque morbis epidemicè grassari solitis:* » *ut quilibet ferè locus, quælibet epidemia, singularia* » *ostendat ejusdem licet morbi, symptomata; ipsaque* » *lues, pro varia individui, quod occupat, naturâ, maxi-* » *mè variet.* »

De Haën (1) et *Allioni* (2), ont observé que la méthode antiphlogistique a réussi le plus souvent, tandis que d'autres en ont déconseillé l'usage, à cause d'un acide qu'ils disent caché dans le corps. Les mêmes auteurs ont remarqué que le sang, en cette maladie, étôit dans un état inflammatoire (3). Quoi qu'il en soit, la fièvre miliaire attaque souvent les constitutions robustes dans l'hiver (4); et les transmutations fréquentes de la fièvre inflammatoire qui jouent par exemple le rhumatisme, l'angine, ou qui accompagnent même ces maladies (5),

---

(1) Voyez P. I, *page* 54.

(2) Voyez *page* 97, §. 191 et 67, C. 10.

(3) Voyez *de Haën*, P. V. *pages* 4, 5; P. IX, *page* 74; voyez *Allioni*, page 44, §. 85; voyez *Sauvages*, page 402.

(4) Voyez *Allioni*, page 30, §. 61.

(5) Lisez *Allioni*, et voyez *Schulze, von Schulzenheim Preisschrift vom Friesel*, page 14.

prouvent assez, l'affinité de ces exanthêmes avec les maladies inflammatoires, et l'existence de l'espèce de fièvre dont il s'agit.

Les fièvres de l'année 1782, compliquées d'une éruption miliaire, observèrent la marche des fièvres inflammatoires. Je fis, avec un grand succès, répéter la saignée jusqu'à quatre fois; le sang étoit d'une densité éminemment phlogistique; j'agis de même, lorsque l'éruption étoit parachevée, et il ne s'ensuivit point de répercussion d'exanthêmes.

Mais il se présente un autre question; savoir, si les exanthêmes miliaires reconnoissent pour cause, autre chose que la diathèse phlogistique : de *Haën* affirme que cette espèce d'éruption doit être toujours attribuée à un mauvais traitement, et l'on ne peut nier qu'il n'y contribue. Il en est de cela tout comme d'une fièvre inflammatoire, qu'un régime trop chaud convertit en fièvre putride; le traitement ne constitue cependant pas toujours la raison de l'existence des pustules miliaires; on verra plus bas que l'impureté des premières voies, quoiqu'elle n'en soit pas la cause unique, en est souvent la source : la fièvre miliaire doit alors occuper un autre rang.

Bruning assure, après *Werlhoff*, que les exanthêmes, dont il est question, résultent souvent de l'inflammation des parties trop irritables; c'est pour cela, sans doute, qu'ils sont si communs chez les femmes en couches.

La condition de cette maladie paroît être la même que celle qu'on doit reconnoître dans les maladies inflammatoires; nous pouvons croire du moins que le traitement antiphlogistique, de celle qui accompagne les exanthêmes, est souvent le même que celui qui convient aux pustules miliaires; il ne paroît pas moins probable que ces pustules prennent fréquemment leur origine, dans les femmes en couches, d'un lait métastasé, ou d'une surabondance de limphe, lorsque la sécrétion du lait a été obstaclée; la déviation du lait est à la vérité produite ordinairement par le spasme, dans une consti-

tution irritable, et la maladie diffère alors suivant la nature du spasme; l'expérience nous apprend, et nous commande cependant d'employer, en ces cas, la méthode antiphlogistique assez souvent.

Enfin, il semble qu'il n'existe point d'espèce de fièvre miliaire qui reconnoisse pour cause un miasme particulier, et qui ne puisse être guérie que par le moyen de l'éruption.

XI. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE BULLEUSE.

Pemphigus de SAUVAGES (1).

Descript. VÉSICULES de la grosseur d'une noisette, remplies d'une sérosité jaune; après leur ruption et l'écoulement de la sérosité, il survient de grandes taches violettes, et environnées de croûtes d'épiderme noirâtres.

Schol. On observe très-rarement ces exanthêmes dans les fièvres vraiment inflammatoires.

---

(1) Voyez *page* 382; voyez aussi *Vogel*, page 116.

XII. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE APHTEUSE.

Aphtha febrilis de SAUVAGES (1).

Descript. PETITES exulcérations, rondes, blanchâtres, occupant les parties internes de la bouche et du gosier, laissant écouler un *mucus* tenace et glutineux, et formant ensuite une croûte très-dense qui tombe par lambeaux.

Schol. Sauvages et *Vogel*, assurent que ces exanthêmes n'arrivent pas accidentellement, en certaines fièvres, et qu'ils sont au contraire quelquefois, un symptôme constant et essentiel d'une fièvre épidémique; d'après leur remarque, la fièvre, dont il s'agit, porte souvent le caractère inflammatoire; aussi les saignées, les résolutifs et les vessicatoires sont très-efficaces. Cette raison m'a déterminé à placer ici la fièvre aphteuse.

Grant (2) affirme que les aphtes ont une très-grande affinité avec la dyssenterie.

---

(1) Voyez *page* 430; voyez aussi *Vogel*, page 118.
(2) Voyez *page* 330.

XIII. FIÈVRE CONTINENTE INFLAMMATre. COMPLIQUÉE DE LA FIÈVRE PÉTÉCHIALE.

Purpura Benigna de *SAUVAGES* *(1)*.

Descript. TACHES rouges, presque rondes, ne disparoissant point par la pression; elles se rompent en des temps incertains, sont très-rarement critiques (2), et, choses égales d'ailleurs, elles disparoissent sans préjudice, quelquefois même avec fruit.

Schol. Les pétéchies se présentent quelquefois, lorsque, au-lieu d'être dans un état de dissolution putride, le sang est dans la diathèse inflammatoire (3); mais quelle est la cause particulière qui contient la raison de ces exanthêmes? Car il suit de ce que nous venons de dire, qu'ils ne dépendent pas seulement de la diathèse

(1) Voyez *page* 415.

(2) *Sarcone* juge que quelquefois elles sont, en quelque manière, critiques; *voyez* T. 2, *page* 116, T. 3, *pages* 145, 157 : mais comme elles peuvent être suivies d'une amélioration, dans la condition inflammatoire, elles peuvent tromper dans les autres espèces; que si elles ont l'apparence d'une crise, il y a à croire que cela arrive très-certainement, dans les fièvres d'une nature phlogistique.

(3) Voyez *de Haën*, P. IV, *page* 218; P. V, *pages* 4, 5; P. IX, *page* 74; voyez *Strack*, *de Morb. cum petech.* C. 6, *page* 130; voyez *Vogel*, page 109.

putride. Seroit-ce un *contagium* particulier ? Il ne le paroît pas ; *Morgagni* a décrit, à la vérité, une fièvre dans laquelle le sang parut, dans un état de dissolution, au commencement, et dans un état de concrétion excessive, long-temps après l'invasion de l'épidémie ; et il arriva des pétéchies dans ces deux temps (1) ; mais il faut distinguer une cause épidémique, d'une cause contagieuse ; le miasme épidémique paroît, en effet, contenir la raison des pétéchies, qui paroissent à l'entrée de la maladie, par là même que les diaphorétiques l'emportent avec elles, à sa naissance même.

Est-ce toujours une acrimonie bilieuse qui est la cause des pétéchies, comme l'assure *Strack* ? Quoiqu'on ne puisse point nier que l'épidémie, que cet auteur a décrit, ne fût dans ce cas, on ne doit cependant pas en faire encore une règle générale.

De Haën a cru observer que ces exanthêmes-ci, comme les miliaires, devoient leur naissance à un mauvais traitement ; mais l'expérience de *Sarcone* est contraire à cette opinion (2) ; et il a été préjudiciable à l'art de n'établir qu'une seule cause des pétéchies, lorsqu'il en existe plusieurs.

---

(1) Voyez *de Haën*, P. IX, *page* 75.
(2) *Voyez* T. II, *page* 110.

SECOND GENRE DES FIÈVRES CONTINENTES.

Fièvre continente putride.

Descript. Solides, lâches (1). Humeurs beaucoup trop tenues (2). Egouts putrides, dans un temps chaud et sec (3). Air long-temps renfermé, et infesté d'exhalaisons animales (4). L'abus des viandes (5),

(1) Voyez *Huxham*, T. II, *page* 41.

(2) Voyez *page* 48.

(3) Voyez *Langrish*, pages 349, 352; voyez *Pringle*, pages 79, 324; voyez *Wintringham*, page 207 et suiv., et 317. Divers auteurs ont cru, après *Boërrhaave*, (voyez *Elem. de Chym.* T. I, *page* 183), qu'une athmosphère, chaude et humide, étoit particulièrement propre à occasionner la fièvre continente putride. En parcourant l'histoire des constitutions épidémiques, j'ai remarqué que cette athmosphère affecte les viscères chilifères d'une manière singulière : aussi doit-on rapporter l'air chaud et humide, au nombre des causes éloignées des fièvres gastriques; j'ai observé la même chose dans la constitution épidémique, qui courut en l'an 1771.

(4) Voyez *Pringle*, P. III, C. 7; voyez *Brocklesby*, *p.* 37; voyez *Ludwig*, *Advers.*, vol. 1, P. I, *page* 33.

(5) Voyez *Quarin*, page 39. On compte l'abus du sel commun parmi les causes de la pourriture; mais il est évident, qu'il en résulte plutôt une dissolution scorbutique qui, certes, diffère assez de la constitution putride fébrile; la dissolution des humeurs, par les poisons, n'appartient point non plus ici : ces substances donnent lieu à des hémorragies mortelles, mais non pas à des fièvres putrides.

sur-tout des viandes trop échauffantes (1). Miasme contagieux (2). Sang fleuri, d'une contexture trop molle et trop lâche, quelquefois fétide et sanieux (3), quelquefois couvert d'une pellicule, brillant de couleur disposées en arc (4). Sérosité rubiconde (5); le *cruor* ne s'en sépare pas. Langue blanche dans le principe, et puis noire et sèche. Chaleur mordante au tact (6). Excrémens très-fétides. Pouls vîte, au principe de la maladie, et dans son état, un peu dur, ensuite obscur, inégal. Prostration des forces (7). Dimi-

---

(1) Aussi, un régime chaud, et un traitement alexipharmaque, rendent-ils souvent putrides, des fièvres d'un caractère inflammatoire.

(2) Il paroît qu'il y a quelquefois, un *contagium* particulier qui dissout les humeurs, à l'instar d'un ferment; car, il est des fièvres putrides, qui se propagent sans cause manifeste.

(3) Voyez *Forestus*, L. I, obs. 14, et obs. 17, dans la *scholie*; voyez *Huxham*, T. II, *page* 57.

(4) Le sang présente quelquefois une croûte assez tenace, à sa partie supérieure, qui ressemble, jusqu'à un certain point, à la croûte inflammatoire, mais qui, cependant, en diffère assez, sous le rapport de la couleur, et de la dissolution de la partie rouge. Voyez *Hist. Morb*, *Vratisl.* 1699, *page* 99; voyez *de Haën*, T. I, *page* 77 et suiv.

(5) Voyez *Huxham*, T. II, *page* 64.

(6) Voyez *Pringle*, page 293; voyez *Huxham*, T. III, *page* 121.

(7) On peut observer cette langueur des forces, principalement dans celles de ces fièvres, qui reconnoissent pour cause un *contagium* particulier. Nous en donnerons la raison dans le *Scholie*.

nution de l'éclat des yeux (1). Stupeur (2), et tremblemens qui s'accroissent dans la rémission du pouls. D'après l'état des choses, il survient, ou des hémorragies, ou des excrétions sanguinolentes (3), ou des pétéchies livides, ou des empreintes de flagellation (4). Yeux, dents et lèvres, sales. Haleine fétide *(5)*. Météorisme *(6)*.

---

(1) Il est vraisemblable que cet aspect des yeux, désigne une affection du système nerveux, et qu'il ne constitue pas un symptôme essentiel de la putridité, puisqu'il indique du danger, et qu'il est concomitant, sur-tout, des fièvres où l'on remarque un abattement considérable des forces.

(2) *Brocklesby* (voyez *page* 137), donne ce symptôme pour le signe pathognomonique des fièvres putrides.

(3) Voyez *Huxham*, T. 2, C. V.

(4) Divers Auteurs ont regardé les pétéchies comme purement symptômatiques, ils n'ont pas pensé qu'elles constituassent une espèce particulière de fièvre putride, (voyez *River*, *Prax. med.* L. 16, S. 3); personne ne niera qu'elles n'indiquent un certain degré de putridité, sur-tout lorsqu'elles sont livides; *Ludwig*, a cependant remarqué, parmi ces marques (voyez *Advers*, V. I, P. I, *page* 33), une différence qu'il faut relater ici : il paroît quelquefois, dès le principe de la maladie, des taches irrégulières, peu rouges, que les auteurs ont désigné sous le nom de *pétéchies*, lorsqu'il n'y a pas, dans les humeurs, une assez grande dissolution, pour qu'on puisse la prendre pour leur cause, et lorsqu'on doit, si les taches disparoissent, les rapporter plutôt au nombre des causes de la pourriture; ce sont là les pétéchies qu'on doit ranger parmi les caractères génériques de la putridité. Il en est d'autres qui sont livides; et qui ne surviennent qu'au dernier stade de la maladie; celles-ci constituent les pétéchies qui appartiennent aux effets de la putridité : elles doivent aussi occuper un rang à côté des caractères génériques des fièvres putrides.

(5) Ces phénomènes n'appartiennent-ils pas exclusivement aux fièvres bilieuses putrides ?

(6) Le Météorisme paroît très-souvent dans les fièvres bilieuses; il indique alors la pourriture de la saburre des in-

Schol. Cette fièvre putride simple, est souvent confondue avec celle qui résulte de la putridité des matières bilieuses renfermées dans les premières voies ; en effet, quelques auteurs font un grand cas des évacuans dans les fièvres putrides : ils ne les distinguent point des fièvres bilieuses, au nombre desquelles ils les rangent ; les évacuans ne conviennent cependant pas aux fièvres de notre genre, que nous traitons généralement comme les fièvres continentes

De même qu'on observe très-rarement une fièvre inflammatoire vraiment continente, de même on remarque fort peu de fièvres putrides sans rémission : aussi plusieurs auteurs ne reconnoissent d'autre fièvre putride, que la fièvre remittente, accompagnée de saburre dans les premières voies ; mais afin de pouvoir mieux déterminer la gradation de ces fièvres, j'ai cru qu'il falloit prendre deux points, attacher au premier la notion de la fièvre putride purement sanguine, et au second, l'idée de la fièvre putride gastrique ; d'après ces dispositions, on établit plus exactement les modifications de ces fièvres : leur différence essentielle se compose de la raison des causes précédentes.

La fièvre putride simple sans *contagium*, et résultant d'un traitement échauffant, fait mal-à-propos dans des fièvres inflammatoires, n'est pas accompagnée de symptômes nerveux aussi violens que les fièvres putrides, provenant d'un miasme contagieux ; il arrive, en effet, plus souvent des fièvres varioleuses putrides, avec un état des forces assez bon.

Mais il y a des fièvres putrides qui se manifestent avec une affection de nerfs extrême, avec une prostration considérable de forces, avec un pouls obscur, etc. telles que les fièvres des prisons de *Pringle*, l'angine maligne de *Fothergillius*, etc. Peut-on rapporter ces

---

testins, dont il dégage de l'air fixe. Ne prend-il pas naissance aussi de la seule dissolution putride du sang ? Il semble que ce ne soit pas ainsi, à moins qu'un extrême degré de putridité, ne dissolve jusqu'aux vaisseaux.

deux sortes de maladies à un seul et même genre? je ne le crois pas; il sera pourtant difficile de tracer entr'elles des lignes de démarcation.

Il est très-probable qu'un miasme contagieux, doué d'une vertu spécifique, agit d'abord sur les nerfs, et en dérange les fonctions : aussi divers auteurs ont-ils placé la raison de la malignité dans le *contagium* (1); mais cette connoissance est trop bornée.

On peut prouver, par une autorité d'un assez grand poids, que le miasme contagieux se porte souvent sur le système nerveux : je compte de mon avis *Willesius* (2), qui assure que ce miasme infecte quelquefois le sang, avant d'influencer le fluide des nerfs, et que c'est là la cause des délires et des convulsions qui ont lieu au commencement de la maladie; je compte encore *Wintringham* (3), qui pense que le *contagium* agit subitement contre les nerfs, à cause de la grande volatilité qui lui est propre; *Pringle* (4) et *Sarcone* (5), confirment particulièrement cette opinion, en parlant du *contagium* putride.

Il conste du moins de quelques observations des meilleurs praticiens, que la dissolution du sang ne doit pas être regardée toujours comme la cause prochaine de la fièvre putride contagieuse, puisqu'on a souvent vu le sang épais, et dans un état phlogistique, au commencement de cette maladie, et quelquefois même à son plus haut degré d'intensité (6).

Il est clair, d'après cela, que le traitement même doit

---

(1) Voyez *Eller*, page 112, et *Nietzki*, §. 77; voyez *Grant*, *Essay on the pestilential fever*, etc. Londres, 1775.

(2) Voyez *Pathol. cerebri*, page 66.

(3) Voyez *page* 318, *Quæst.* 57.

(4) *Voyez* P. III, C. 4, §. 3.

(5) *Voyez* T. II, *page* 208.

(6) Voyez *Pringle*, page 291; voyez *Huxham*, T. III, *page* 110; voyez *Monro*, *Account. of the diseases in the british military hospitals, etc.*, page 7; voyez *Haën*, P. III, *page* 120, et P. IX, *page* 74.

varier, suivant cette différence, et suivant la loi de notre fondement de distinction. Il paroît que cette diversité doit être coordonnée, de manière qu'on rapporte de plus en plus au genre des fièvres nerveuses, celles qui sont plus dégagées de la putridité du sang, qui ne conservent pas pourtant le caractère bénin inflammatoire, et qui ne doivent pas leur existence à la corruption de la bile ; on en concevra plus clairement la raison par la considération du traitement.

Les expériences multipliées des médecins ont mis hors de doute, que de tous les remèdes à employer contre la fièvre putride, les acides minéraux, et principalement l'acide vitriolique remportent la palme ; il arrive cependant tel état de la fièvre putride, qui contr'indique l'usage des acides : si les forces sont trop épuisées, et que la circulation en languisse, il ne faut pas en faire prendre, parce qu'ils en augmentent la prostration (1) ; aussi doit-on, par rapport au traitement, soigneusement distinguer cette condition de la fièvre.

Les vessicatoires ne conviennent pas dans l'état des fièvres putrides, sur-tout, lorsqu'on n'y soupçonne point un miasme contagieux ; ils provoquent, en effet, la résolution des humeurs, et accélèrent la circulation qui doit alors être tempérée un tant soit peu (2).

Il est des cas où il y a une si grande prostration des forces, qu'il faut nécessairement recourir aux excitans les plus forts, par exemple, dans le troisième stade de la fièvre des prisons que *Pringle* a décrit (3) ; cet auteur recommande l'usage des vessicatoires à cette époque de la maladie, et *Huxham* se trouve de son avis lorsqu'il dit : « *Quandò solida torpent, circulatio languescit,* » *spiritus sunt effœti, et comatè corripitur æger, tunc*

(1) Voyez *Ludwig*, page 68.

(2) *Voyez* Tissot, *diss. de Febr. bil. page* 50 et suiv. ; *voyez* Glass, *comment. de Febr.*, page 163 et suiv. ; *voyez Huxham*, T. II, *page* 113 ; voyez *Brocklesby*, page 144.

(3) Voyez *page* 311.

(4) *Voyez* T. II, *page* 115.

» *vesicatoria sunt applicanda, et utilitatem præstant » eximiam, quocumque febris tempore talis symptoma» tum accedit series* (1). » Les vessicatoires peuvent déterminer aussi quelquefois le *contagium* vers la peau, dans les fièvres contagieuses, lorsque la constitution est bonne, et qu'on ne remarque pas beaucoup de putridité (2); il faut cependant les employer avec beaucoup de prudence dans ce cas, ou plutôt on doit, à leur place, se servir de l'*Armoracia* épispastique.

Quelques médecins affirment que, quand on doit faire prendre des excitans, et provoquer en même temps les sueurs, les sels alcalis volatils peuvent trouver leur place; *Pringle* l'a avancé avec d'autant plus d'assurance, qu'il a été persuadé que ce sel n'étoit nullement le produit constant de la dissolution putride. D'autres rejetent ces remèdes, à cause de leur vertu atténuante et dissolvante; mais, quoique les raisons sur lesquelles les auteurs ont appuyé leur opinion, me paroissent insuffisantes, autant d'un côté que d'autre, je pense que ces remèdes peuvent être employés avec beaucoup de succès, dans les fièvres putrides contagieuses, principalement dans celles qui penchent le plus vers le genre des nerveuses, et où il n'y a pas autant à craindre une dissolution excessive des humeurs.

Huxham a observé que les sueurs constituent la majeure partie de la crise (3), et *Pringle* conseille fortement les alexipharmaques diaphorétiques (4). On peut conclure la tendance, qu'a la matière vers la peau, des métastases critiques qui se font si fréquemment aux parotides dans les fièvres contagieuses.

Des observations multipliées démontrent cependant que les alexipharmaques et les sudorifiques ne conviennent pas à toutes les espèces de fièvres putrides; cette méthode peut, en effet, être ou nuisible, ou avan-

---

(1) Voyez *Quarin*, page 54; voyez *Sarcone*, T. III, *p.* 215.
(2) Voyez *Ludwig adv.* V. 1, P. I, *page* 60.
(3) *Voyez* T. II, *pages* 113, 148.
(4) Voyez *page* 309; voyez *Quarin*, page 55.

tageuse, suivant la condition de la fièvre et la qualité des causes antécédentes : d'après l'expérience des meilleurs praticiens, plus la fièvre dépend d'un miasme contagieux pestilentiel ou proprement putride, et plus les forces en sont prosternées, plus les diaphorétiques et les alexipharmaques sont convenables ; mais *l'Alun* et les acides sont d'autant plus efficaces, que la putridité du sang paroît plus grande dans la vigueur de la fièvre, lorsqu'il n'y a pas encore une si grande prostration des forces, et que cette dissolution est moins le produit de la réaction immédiate du *contagium* ; les alexipharmaques ne font pas du bien, en ces cas.

On peut appliquer au quinquina ce que nous avons dit plus haut sur les vessicatoires ; il convient, en effet, davantage dans ce stade de la maladie, où les forces languissent, et où il faut appeler les excitans à son secours (1).

Également, le camphre ne doit pas être administré au commencement des fièvres contagieuses, ni même dans les fièvres putrides avec inflammation, à moins qu'on ne l'ait fait précéder des autres médicamens ; mais c'est un remède très-utile, s'il s'agit de provoquer la transpiration.

Le vin, que *Pringle* et *Brocklesby* ont donné en abondance et avec beaucoup de fruit, ne doit être employé que dans les conditions de la maladie, qui demandent l'usage des excitans.

Il n'est pas encore bien certain, d'après l'observation pratique, si l'on doit user de l'air fixe pour arrêter les progrès de la dissolution putride (2) : ce remède est, sans doute, d'un grand secours dans le scorbut ; mais cette dissolution diffère grandement de la dissolution putride.

On dit que la peste de Marseille cessa ses ravages

---

(1) Voyez *Bruning*, page 77.

(2) Voyez *Medical commentary on fixed air by. Mathew Dobson*, Londres, 1779 ; page 25.

après les vendanges, et l'on en attribua la cause à une vapeur appelée *Gas*, qui s'exhaloit des vins nouveaux.

Il est probable aussi que les vapeurs du *Litanthrax* empêchent, dans la Bretagne, la putridité qui naîtroit indubitablement de l'usage immodéré des viandes; cette même vapeur contient peut-être encore la raison des fièvres nerveuses, dont les Anglais sont si communément affligés. Quoi qu'il en soit, on peut donner, avec fruit, pour boisson ordinaire de l'eau impregnée d'air fixe, par exemple de l'*Aqua selterana*, dans le cas où il faut remonter les forces; mêlée avec du vin, elle convient merveilleusement dans le premier stade.

On emploie les émétiques principalement pour dégager les premières voies des matières saburrales; cependant *Brocklesby* les a mis en usage, même dans les fièvres putrides simples; et il en a retiré un si bon effet, que la langue, d'abord noire et sèche, a recouvré cette humidité efficace, qui est le signe de l'amélioration des malades (1); au reste, ce traitement est parfaitement d'accord avec l'observation, qui démontre que l'opération des émétiques excite très-bien la transpiration, seule chose utile dans les fièvres contagieuses.

La phlébotomie peut devenir bien dangereuse dans ces sortes de fièvres; elle l'est d'autant plus, que le *contagium* a plus affecté le système nerveux: *Galien* a déjà dit que la putridité n'indiquoit pas les saignées (2); *Forestus* a vu naître des accidens bien nuisibles de cette opération, pratiquée dans les fièvres putrides (3); *Glass* a prouvé la même chose, d'après divers auteurs (4); enfin *Pringle* (5), *Huxham* (6), *Brocklesby* (7), *Fother-*

(1) Voyez *page* 147 et suiv.
(2) *Voyez* ses Œuvres, L. II, C. 14, T. VI, *page* 278.
(3) *Voyez* L. I, obs. 18, dans la *Scholie*; et L. 6, obs. 3.
(4) Voyez *page* 74.
(5) Voyez *pages* 291, 307, 332.
(6) *Voyez* T. I, *page* 238, et T. II, *pages* 43, 67, 102
(7) Voyez *page* 208 et suiv.

gillius (1), et *Medicus* (2), ont vu le plus souvent le pouls s'affaisser, et le délire paroître immédiatement après la saignée (3). On peut évidemment conclure des observations de ces auteurs et d'autres encore, qu'on ne doit phlébotomiser que dans le cas de pléthore, et jamais par rapport au caractère putride de la fièvre; à la vérité, il existe quelquefois une stase inflammatoire, qui paroît indiquer la saignée; mais elle diffère ordinairement assez du phlegmon, qui est commun dans les fièvres phlogistiques, et elle demande un mode différent de traitement: aussi les hémorragies qui surviennent dans ces fièvres, ne sont-elles presque jamais critiques; elles sont très-rarement suivies d'une amélioration, parce qu'elles naissent ordinairement de la dissolution, et qu'elles manifestent la gravité de la maladie.

On peut observer une véritable pléthore dans les fièvres putrides; mais son existence n'est due qu'à la turgescence du sang, et à sa propension pour la résolution (4); il faut néanmoins mettre des bornes à tout cela; et je ne crois pas l'argument d'*Huxam* réfléchi, lorsqu'il dit que la saignée n'est pas efficace, dans ces maladies, dont la cause consiste dans la seule dépravation du sang, parce qu'elle ne corrige pas le reste de la masse de cette liqueur, et qu'elle conserve toujours sa même nature; car la seule diminution d'un sang dépravé peut déjà être d'un grand avantage.

Mais il faut noter principalement que la masse du sang n'est pas toujours également altérée; en effet, quoiqu'il se présente dans le premier vase du sang extrait d'une veine, quelque peu de pituite ou un *serum* d'un mauvais caractère, nous apprenons cependant de presque tous les observateurs, que le plus sou-

---

(1) Voyez *Account of the putrid sore throat*. Londres, 1769, *page* 52.

(2) Voyez *Hist. Morb. Vratisl.*, 1699, *page* 9.

(3) Voyez encore *Quarin*, page 60.

(4) Voyez *Ludwig*, Adv. V. P. I, *pages* 53, 188.

vent

vent le second vase n'offre point cette condition du sang ; au contraire, il paroît ordinairement d'une meilleure nature : si les forces des malades augmentent ainsi, la saignée peut donc être d'un grand secours dans les fièvres continentes putrides, sur-tout vers les momens de la crise, où les mouvemens de la nature sont embarrassés par la surabondance des humeurs.

Il est évident, d'après tout ce que nous venons d'exposer, qu'on doit distinguer trois états dans les fièvres putrides, sous le rapport du traitement ; c'est sur cette différence que doit être fondée l'ordination de ces fièvres dans le système pratique.

On comprendra dans la première section celles qui demandent particulièrement l'usage des acides ; on y ajoutera celles qui proviennent ou d'un mauvais régime, et d'un mauvais traitement, ou d'une constitution lâche du corps, et qui sont accompagneés d'inflammations et d'exanthêmes, indépendans du *contagium* épidémique.

La seconde section regardera la condition, à laquelle les diaphorétiques conviennent, qui doit son origine au miasme épidémique, et qui n'est cependant pas compliquée d'une trop grande prostration des forces.

Enfin, la troisième section constituera l'état des fièvres putrides, où les forces sont tellement abattues par la virulence excessive du *contagium*, qu'il faut venir au secours de la nature par le moyen des excitans ; c'est ici qu'appartient cette transformation de la peste, que j'ai subordonnée, plus bas, au genre des fièvres nerveuses. L'état, où il est produit, par la dissolution des humeurs, une prostration des forces qui exige l'usage des acides et des excitans, est très-voisin de celui-ci ; il faut encore ranger dans cette section le troisième stade de la fièvre des prisons de *Pringle*, de l'Angine maligne de *Fothergillius*, et de la fièvre jaune d'Amérique d'*Hillary*.

On rapporte commodément, à notre genre des fièvres putrides, la première section et la seconde. Cette méthode d'ordination est, sans doute, un peu confuse ; mais je n'ai pas voulu surcharger la mémoire du lecteur

par une distinction trop ambigue ; d'ailleurs, suivant la circonstance des choses que je déterminerai, il lui sera facile d'en discerner la différence. Quant à la dernière section, quoiqu'il existe une dissolution dans les humeurs, j'ai dû, d'après mon fondement de distinction, la placer dans un genre que j'établirai plus bas.

Si nous voulons maintenant chercher la nature de ces fièvres, il faut avoir égard à la double condition que nous venons d'y considérer, dans les première et seconde sections. Beaucoup d'auteurs conviennent qu'elle consiste dans la dissolution putride des humeurs ; il en est qui sont d'un avis différent ; ils rapportent des phénomènes qui ne présentent aucun vestige de dissolution, et qui paroissent cependant appartenir à des fièvres de ce genre : en conséqueuce, ils pensent que la putridité est bien loin de constituer leur nature ; ainsi *de Haën* rejette cette détermination des fièvres (1) ; *Lieutaud* en fait de même (2).

Ce partage de sentimens vient de ce qu'on a négligé de faire la distinction de la double condition de la fièvre putride que je viens d'établir ; en effet, quoiqu'au commencement des fièvres contagieuses épidémiques, le sang ne paroisse pas toujours dans un état de dissolution, tous les autres phénomènes démontrent cependant que les humeurs tournent à la putridité, si la maladie persévère ; d'ailleurs l'expérience n'a pas confirmé que les symptômes, qui se manifestent au plus haut degré d'intensité de la fièvre putride, soient produits par autre chose que par la putridité du sang, et des autres humeurs ; et le nom de fièvre putride sporadique ne lui convient nullement, si cette putridité ne s'est point annoncée par les signes, détaillés dans la description.

On ne peut nier que la cause première des fièvres contagieuses épidémiques ne soit la putridité ; on doit même la mettre, en quelque sorte, au nombre de leurs effets ; et comme on ne sauroit dire, avec vérité,

---

(1) *Voyez* T. I, *Rat. med. contin.* C. *de Febre malignâ.*
(2) Voyez *Synops prax. med.* T. I, *page* 14.

que la croûte phlogistique soit la cause matérielle de la fièvre inflammatoire, on ne peut pas non plus affirmer que tout ce qui constitue la nature de la fièvre putride, consiste dans la dissolution du sang ; car, si, dans le premier cas, il doit y avoir quelque matière, qui donne à cette liqueur l'aspect phlogistique, et dans laquelle il soit permis de croire cachée la nature de la fièvre de ce génie, il doit aussi exister, dans le second, quelque matière putride renfermée dans le corps qui dissout les humeurs, et qui seule, avec cette dissolution, établit la nature de la fièvre putride.

Cette matière est sans doute différente, suivant la différence des fièvres putrides que j'ai posé plus haut ; elle demande aussi un traitement différent ; elle constitue même une cause matérielle différente, suivant sa nature, et établit celle du double état des fièvres putrides.

La fièvre putride épidémique contagieuse dépend d'un miasme contagieux subtil, qui dissout le sang et les autres humeurs, après avoir irrité et affoibli le système nerveux d'une manière particulière ; il est probable que, par sa nature, il tourne à la pourriture, et qu'il y dispose toujours les humeurs, puisque, sous tous les rapports, il engendre toujours une fièvre putride, et que la condition du corps et du lieu n'y est pour rien, comme je l'ai dit plus haut, touchant le *contagium* exanthématique ; car, quoique la dissolution du sang ne paroisse qu'au plus haut degré d'intensité de la fièvre, cependant les autres phénomènes démontrent facilement cette diathèse des humeurs ; d'ailleurs une exception rare ne sauroit détruire une règle quelconque, que des exemples innombrables confirment.

La matière, qui produit les fièvres putrides sporadiques, est modifiée par le concours des autres circonstances : dans une constitution robuste et durant l'hiver, elle allume une fièvre inflammatoire ; elle occasionne une fièvre putride, lorsque le temps est sec et chaud, lorsque le corps est lâche, et l'athmosphère humide.

Puis donc qu'on ne peut appeler *fièvre putride spo-*

radique que celle où la dissolution putride des humeurs est manifeste, on pourra, avec raison, avancer que leur nature consiste dans la putridité ; du moment aussi que le miasme contagieux épidémique l'engendre toujours par son essence, la maladie mérite le nom de *putride*, même dans son commencement, quoique la dissolution, qui est la cause des plus dangereux symptômes de cette fièvre, ne soit pas encore sensible ; car, s'il est des hommes dont le sang présente, dans tous les temps, une couenne semblable à la croûte phlogistique, et que ces hommes puissent être également atteints du *contagium*, on conçoit facilement la raison de ce phénomène (1) ; en effet, on ne doit point regarder l'état phlogistique de ce sang comme l'effet du *contagium*, ou de la fièvre, puisqu'il est dissous en peu de temps (2).

Comme il faut, dans le premier cas, avoir égard à la dissolution déjà manifeste, et que, dans le second, on doit prévenir à propos celle qui doit s'ensuivre à coup-sûr, il résulte que la nature générale de la fièvre putride consiste dans la dissolution, avec cette différence néanmoins que la matière, qui donne lieu aux fièvres sporadiques, n'a pas, d'après les raisons plus haut énoncées, le même caractère que celle qui produit les fièvres contagieuses épidémiques ; cette diversité se trouve encore, suivant toute vraisemblance, dans la qualité délétère des humeurs.

Mais quelles sont les qualités propres aux humeurs putrides ? Est-ce une acrimonie alcaline ? Ainsi le veut la chimie : le traitement conforte cette opinion ; quoique les expériences de *Pringle* lui soient contraires, il a été néanmoins mis hors de doute que l'alcali volatil est, éternellement, le produit de la dissolution des substances animales ; et il me paroît que ce grand homme,

---

(1) On s'en est servi mal à propos pour combattre notre éthiologie.

(2) Voyez *Huxham*, T. III, *page* 111.

que ce médecin, d'ailleurs immortel par son mérite dans l'art de guérir, n'a pas apporté, dans ses épreuves la minutieuse précaution, qui est absolument nécessaire pour démontrer la quantité exiguë de sel volatil qui s'engendre dans les petites expériences, et qui s'évapore si facilement.

La pourriture ne parvient-elle pas, dans le corps humain, à un tel degré qu'il puisse s'en développer un véritable alcali ? Les expériences de *Nietzki* (1) et de *Modelius* (2) le prouvent : ces auteurs ont observé qu'il existoit dans le corps, sous la forme du sel ammoniaque.

Il paroît que la diathèse fébrile putride diffère de la dissolution scorbutique ; on ne retire pas, en effet, dans cette maladie-ci, les mêmes avantages des remèdes qui sont efficaces dans la première : aussi faut-il porter la plus grande attention, non-seulement à la tenuité et à la dissolution des humeurs, mais encore à la matière qui les produit ; c'est sur cette matière que repose la différence naturelle des maladies.

---

(1) Voyez les *Scholies*, au §. MD. L II.
(2) Voyez *Abhandl. vom. Salmiak.*

ESPÈCES DE FIÈVRES CONTINENTES PUTRIDES.

a) FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE SIMPLE.

Cette maladie-ci répond :

Au *Synochus putris* de *Galien* (1), de *Lommius* (2), de *Forestus* (3) ;
A la *Febris maligna* de *Langrish* (4) ;
Au *Jail or hospital-fever* de *Pringle* (5) ;
Au *Senegal fever* de *Blookes* (6),
Et à la *Febrisputrida* de *Quarin* (7).

Description. (8).

Schol. Dans notre pays, cette fièvre entraîne le plus souvent de la saburre dans les premières voies ; sa nature ne dépend certainement pas de ces ordures ; mais elles exercent une certaine influence sur son type qui en devient un peu rémittent.

La fievre, que *Blookes* a décrit, n'avoit qu'un seul accès d'une teneur égale ; elle conservoit le véritable caractère des fièvres continentes ; cette fièvre du *Sénégal* appartient ici ; on peut s'en convaincre par le

(1) Voyez *de Differ febr.* L. I, C. 9, et *Method. med.* L. II, C. 14.
(2) Voyez *Obs. med.* L. I, *pages* 3, 5.
(3) *Voyez* L. I, obs. 15.
(4) Voyez *page* 348.
(5) Voyez *page* 287 et suiv. ; voyez *Brocklesby*, page 134.
(6) Voyez *General practice of physic. etc.* P. I, *page* 164.
(7) Voyez *page* 38 et suiv.
(8) *Voyez* la raison du défaut de cette Description, à la *Scholie* de la Fièvre continente inflammatoire simple, *page* 90.

mode de traitement qui lui convient : les évacuations étoient nuisibles, et les médicamens antiputrides produisoient des bons effets (1).

---

b) Fièvres continentes putrides compliquées.

Schol. J'ai exposé plus haut (2) ce qui est généralement indiqué par cette division ; j'ai fait même connoître les obstacles qui rendent difficile la détermination de la différence naturelle, ainsi que ceux qui embarassent les espèces de ce genre ; c'est de là que naît l'imperfection de la science. Il est au-dessus de mes forces de la corriger ; mais le fondement de distinction prouve l'existence des espèces, et cela me suffit ; car le système se trouve dans la même pénurie que le fondement ; si l'on parvient à apporter un amendement dans celui-ci, le système qui surpasse les moyens d'un seul homme, pourra être rendu moins incorrect.

Cette division fait cependant connoître le fil qu'on doit généralement suivre dans la pratique ; ce qui en résulte, n'est pas, en effet, sans utilité, et si l'on y trouve quelque défaut, il ne vient que de l'état négatif de nos forces : la faute en est donc à la nature des choses, qu'il ne nous a pas été possible, jusqu'ici, d'exposer dans un plus grand jour.

Nous avons prouvé, dans l'introduction (3), qu'il peut naître des phénomènes divers d'une seule et même cause matérielle, et que des symptômes, d'un aspect semblable, pouvoient être le résultat d'une cause matérielle différente ; toute notre classification a été faite d'après ce principe : par conséquent, les phénomènes de *l'Inflam-*

---

(1) Voyez *Brookes* ; *voyez* aussi l'Epît. de *Vage*, à M. *Brocklesby*, dans le *Gentleman's magazine*, V. XXV.

(2) *Voyez* Fièvres continentes inflammatoires compliquées, *page* 92.

(3) *Voyez* §. 20, 21.

mation, des *Exanthêmes*, du *Catarre* et de la *Dyssenterie*, doivent, suivant le fondement de notre méthode d'ordination, être encore rapportés dans la description des espèces de ce genre ; car, d'après cela, le caractère spécial des fièvres putrides compliquées, est identique avec ceux par lesquels la nature fait connoître les espèces de la fièvre inflammatoire ; mais pour éviter toute répétition, j'omettrai ceux que l'on peut sous-entendre, d'après les descriptions que j'ai déjà donné des espèces phlogistiques.

Il entreroit plus dans l'ordre de décrire et de déterminer, en général, les phénomènes qui dénotent des maladies synonymes, d'une manière générale ; en établissent nos espèces, on pourroit laisser alors de côté, tous ceux qui, comme nous l'avons dit plus haut (1), n'émanent pas de la nature même de la maladie ; mais comme cela auroit rendu plus obscur cet essai, qui ne manque pas d'ailleurs de difficultés pénibles à surmonter, je me suis contenté de noter, en posant les espèces du premier genre, tous les symptômes qui conviennent spécialement aux maladies qu'il resserre.

Mais maintenant et dans les suites, pour n'être pas prolixe, je ne rapporterai que ceux qui regardent les espèces exclusivement et d'une manière particulière, ou, ce qui est la même chose, je ne présenterai que ceux qui émanent essentiellement de la nature du genre, et d'après lesquels les espèces putrides synonymes des espèces inflammatoires, différeront entr'elles sous le rapport de leur cause matérielle.

---

(1) *Voyez* §. 45.

α) FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE D'INFLAMMATION LOCALE.

Descript. AFFECTION locale, accompagnée des phénomènes du phlegmon (1), et passant facilement à la gangrène.

Schol. Les inflammations qui surviennent dans les fièvres putrides sont, et par leur nature, et par leur caractère, bien différentes du phlegmon propre aux fièvres phlogistiques : elles ne doivent pas être confondues. On ne peut point, sans crainte de se tromper, déduire cette différence de la diversité seule du sang, puisqu'on peut encore douter que cette liqueur produise le phlegmon seulement par son épaisseur (2) ; cependant l'histoire pathologique et pratique de ces fièvres, nous apprend qu'il y a, sous le rapport des phénomènes et du mode de traitement, une grande différence entre les inflammations qui se manifestent dans les fièvres phlogistiques ; de sorte qu'on ne peut point donner une bonne définition générale de l'inflammation, et qu'il faut toujours avoir égard à la nature des fièvres qui en sont compliquées ; on doit accorder, en effet, que les inflammations, qui arrivent dans les fièvres putrides, naissent de la stase d'une certaine matière, qui tend plus à la corruption, qu'à la sorte de suppuration qui suit les inflammations des fièvres inflammatoires.

Sarcone (3) a vu souvent, dans les fièvres putrides, des

(1) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de phlegmon, *page* 94.

(2) Voyez la *Scholie* sur le *Phlegmon*, *ibid.*

(3) *Voyez* P. II, *page* 93.

inflammations qui n'avoient pas le caractère du phlegmon; mais il ne les a observé que lorsque le sang a passé dans un état de dissolution, d'un état dense et glutineux où il étoit auparavant (1). *Ludwig* a fait la même remarque (2); il a reconnu, par l'ouverture des cadavres, que ces stases se faisoient le plus souvent dans les veines (3): aussi n'en résulte-t-il pas de douleur la plupart du temps, et ne découvre-t-on leur existence qu'après la mort (4).

Enfin, le traitement fait parfaitement connoître la nature de l'inflammation putride, et sa différence du phlegmon phlogistique; car, d'après le témoignage de *Sarcone* et de *Ludwig*, les saignées et les résolutifs ne conviennent nullement aux inflammations putrides: ces remèdes augmentent, en effet, l'intensité et le danger de leur cause, au lieu que les antiseptiques sont employés très efficacement; que si on veut, au reste, détruire les stases putrides inflammatoires par le moyen des résolutifs, on pourra mettre en usage le sel ammoniaque, dont la vertu résolutive est connue de tout le monde, et dont les propriétés antiseptiques ont été confirmées par les expériences de plusieurs médecins (5).

On ne peut nier cependant que les inflammations, qui existent avant la dissolution putride, et qui par là se trouvent avoir plus de rapport avec le phlegmon, ne demandent la méthode antiphlogistique; mais il faut, en ce cas, l'employer avec ménagement et dans un moindre degré; au reste, cela n'est ainsi que dans les fièvres putrides sporadiques; on l'observe bien rarement dans la constitution putride épidémique contagieuse: aussi faut-il avoir beaucoup d'égard à la différence générale des fièvres putrides que j'ai établi plus haut; c'est d'après la considération de la condition de l'en-

---

(1) Voyez *page* 195.
(2) Voyez *page* 52.
(3) Voyez *page* 186.
(4) Voyez *Wienholt*, *diss. de infl. occult.* page 11 et suiv.
(5) Voyez *Goulard*, *Chirurg. Werke*, T. II, *page* 134.

semble de la fièvre, qu'on doit déterminer la nature de l'affection locale, et décider du mode de traitement qui lui convient.

I. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DU PHARYNXS.

Cette maladie-ci correspond :

Au *Pedanchone* de *Marcus-Aurelius-Severinus* (1);
Au *Putrid sore throat* de *Fothergillius (2)*;
A l'*Angina maligna* d'*Huxham (3)*;
Au mal de gorge ulcéré de *Tissot (4)*.

Descript. ROUGEUR inflammatoire au gosier le premier jour; le second et le troisième, cette partie devient blanchâtre, et présente le signe d'une gangrène commençante. Voix étouffée, rauque, et comme modifiée par un ulcère vénérien. Le gosier devient livide et tombe en putrilage, le quatrième ou cinquième jour; il sort alors, par la bouche et par les narines, une sanie putride et corrosive.

Schol. Il paroît évident, d'après les observations des auteurs cités, que cette maladie est putride, et que le

(1) Voyez *de Rec. abscess. natur.* L. 8.
(2) Voyez *Account. of the putrid sore throat*, etc.
(3) *Voyez* T. III, *page* 91.
(4) *Voyez* l'Avis au Peuple.

pivot du traitement roule sur les moyens de combattre la putridité ; *Vandermonde* l'a prouvé dans sa dissertation intitulée : *Ergo in ulcere tonsillarum gangrenoso antiseptica* (1) ; on ne remarque pas ici des signes de saburre bilieuse. *Fothergillius*, avertit que les purgatifs ont été le plus souvent nuisibles (2), et que la diarrhée spontanée n'a pas non plus été efficace (3).

Il est une angine putride qui est entretenue par la bile, et dans laquelle on doit nécessairement mettre les évacuans en usage; mais elle n'appartient pas ici; sa place est parmi les fièvres bilieuses. Un phénomène singulier de cette espèce d'angine, c'est que les forces des malades ne sont pas quelquefois altérées, comme elles le sont dans les autres maladies putrides; de manière qu'il arrive assez souvent que ceux qui en sont atteints, marchent encore quelques heures avant la mort (4).

II. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA PLÈVRE (5).

Descript. SYMPTÔMES de la pleurésie inflammatoire (6).

(1) Voyez *Collect. diss. pract.* de *Haller*, T. I, *page* 568.

(2) Voyez à la *Préface*, page 7 ; et dans le corps du livre ; *pages* 42, 52.

(3) Voyez *Londn. Bemerk.*, T. I, *page* 197.

(4) *Voyez Londn. Bemerk.*

(5) Voyez *Huxham*, T. II, *page* 230 ; *voyez* Diss. de *Schræder* et d'*Hoffmann*, *de Pleurit. sic. differ.* page 8.

(6) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de la plèvre, *page* 107.

III. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DES POUMONS.

C'est la *Peripneumonia putrida* d'*Huxham* (1).

Descript. SYMPTÔMES de la péripneumonie inflammatoire (2), à l'exception près du crachat qui est mélangé avec du sang également dans tous ses points.

IV. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA PLÈVRE ET DES POUMONS.

C'est la *Pleuritis putrida* de *Forestus* (3).

Descript. SYMPTÔMES de la pleuropéripneumonie inflammatoire (4), avec les mêmes crachats qu'on observe dans la péripneumonie putride.

(1) *Voyez* T. I, *pages* 324, 326; T. II, *page* 63.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation des poumons, page 114.

(3) *Voyez* L. I, obs. 16, 17, dans la *Scholie*; voy. *Huxham*, T. II, *page* 63; voyez *Monro*, *page* 8.

(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de la plèvre et des poumons, *page* 116.

V. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DU FOIE (1).

Descript. SYMPTÔMES de l'hépatitis inflammatoire *(2)*.

VI. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE *L'UTÉRUS*.

Metritis typhodes de *Sauvages* (3).

Descript. SYMPTÔMES du métritis inflammatoire *(4)*.

(1) Voyez *Forestus*, liv. 16, observ. 46.
(2) *Voyez* plus haut, Fièvre continente imflammatoire compliquée de l'inflammation du foie, *page* 117 et suiv.
(3) Voyez *Nos. method.* édit. *in*-4°. T. I, *page* 481.
(4) *Voyez* plus haut, Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de l'utérus, *page* 121 et 122.

VII. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DU CERVEAU (1).

Descript. SIGNES de l'inflammation de cet organe, exposés plus haut (2).

II. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE D'ÉRÉSIPÈLE.

Schol. On doit placer ici cette espèce d'érésipèle, à moins qu'on ne la rapporte toujours aux fièvres exanthématiques (3); car elle est souvent concomitante de la fièvre putride. Les auteurs ont ordinairement regardé l'érésipèle comme une espèce d'exanthême; mais ils n'ont pas bien déterminé si les fièvres érésipélateuses, qui ont conservé le caractère putride, appartiennent à l'ordre des inflammations, ou des exanthêmes : aussi les observations sont-elles insuffisantes pour prouver l'existence de cette espèce.

(1) Voyez *Pringle*, page 300.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation du cerveau *page* 126.

(3) J'ai remarqué plus haut, dans la *Scholie*, relative à l'Érésipèle inflammatoire, *page* 129 et suiv., que cette ordination n'étoit pas conforme à l'observation.

III. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE RHUMATISME (1).

Descript. SYMPTÔMES du rhumatisme inflammatoire (2). Terminaison de la tumeur par la pourriture.

β) FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE CATARRE.

I. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE DU CATARRE DES NARINES ET DU GOSIER.

Cette maladie-ci répond :

A la *Febris catarrhalis maligna* des *Allemands* (3).

Descript. SIGNES du catarre inflammatoire (4), matière plus âcre, mordante épispastique.

(1) Voyez *Hoffmann*, *Med. rat. syst.* T. II, S. 2, C. 8; voyez *Ballon*; voyez *Huxham*, T. I, *page* 363.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de rhumatisme, *page* 131. On ne remarque cependant pas toujours la tumeur et la rougeur; car ces phénomènes manquent généralement, dans l'inflammation du caractère putride.

(3) Voyez *Bruning*, page 18; voyez *Huxham*, T. I, *page* 366.

(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de catarre *page* 135 et suiv.

II.

II. Fiévre continente putride compliquée du catarre des poumons.

Peripneumonia notha d'*Huxham* (1).

Descript. Caractères de la fausse péripneumonie inflammatoire (2).

Schol. Cette péripneumonie bâtarde diffère infiniment, par sa nature, de celle que *Sydenham* a décrit; car *Huxham* rapporte que, dans cette maladie, le sang est le plus souvent dans un état de dissolution putride; et qu'en conséquence la saignée est nuisible : en ce cas-là donc on la rapporte avec raison au nombre des fièvres putrides; mais le plus souvent les catarres putrides sont fomentés par une putrescence de bile; c'est pourquoi ils sont accompagnés fréquemment de la fièvre continente; cette fièvre prend néanmoins ordinairement le type de remittente.

γ) Fièvre continente putride compliquée de dyssenterie.

Cette maladie est la même que,

La *Febris dysenterica* de *Zimmermann* (3).

Descript. Symptômes semblables à ceux de la dyssenterie inflammatoire (4).

(1) *Voyez* T. I, *page* 316, et T. III, *page* 200.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée du catarre des poumons, *page* 136.

(3) Voyez *pages* 354, 359, 369.

(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de dyssenterie, *page* 137.

Schol. Pringle assure (1) que la dyssenterie est toujours d'un caractère putride : il pense qu'elle est, par sa nature, très-voisine des fièvres bilieuses putrides (2), parce que, dit-il, on en est atteint toujours dans *l'automne*, et que, suivant son expérience, elle demande toujours le même mode de traitement; d'après cela, on ne sauroit la placer avec les fièvres putrides simples.

Mais comme cette différence des fièvres dyssentériques a été mise hors de doute par d'autres médecins, et que *Pringle* lui-même n'a quelquefois trouvé, dans les cadavres qu'il a ouverts, ni une surabondance de bile, ni de qualité vicieuse dans celle qui existoit, comme d'ailleurs la dyssenterie met souvent à l'abri des fièvres putrides contagieuses, et que le même traitement convient aux unes et aux autres, j'ai cru devoir placer ici cette espèce, quoique j'avoue volontiers que la dyssenterie arrive rarement aussi dans les autres espèces de ce genre.

δ) FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE D'EXANTHÊMES.

Descript. PHÉNOMÈNES établis plus haut (3).

Schol. Il n'y a pas long-temps qu'*Hoffmann* a assuré que le *contagium* ou miasme exanthématique, tourne à la putrescence par son essence (4); mais puisque, comme nous l'avons déjà dit, la condition de l'ensemble de la

(1) Voyez *page* 252.
(2) Voyez *page* 224.
(3) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée d'exanthêmes, *page* 140.
(4) Voyez *Abhandl. von den Pocken.*

maladie exanthématique, ne dépend point, ainsi que sa nature, du miasme contagieux, et que le degré plus ou moins grand de putridité, qui en résulte dans le corps, est produit par la constitution diverse de l'athmosphère, du climat, et de l'économie animale, on ne peut point avancer que cette propriété appartienne généralement au *contagium*; en effet, la matière exanthématique est modifiée par le concours des circonstances mentionnées et pour son existence propre, et dans les résultats de son intermixtion dans le corps de l'homme; de sorte qu'il ne manque plus que ce qui dissout toujours les humeurs, ou plutôt ce qui excite le plus haut degré d'intensité de la fièvre inflammatoire; mais lorsque les conditions, qui peuvent généralement donner lieu à la putrescence, coïncident, les maladies exanthématiques contractent facilement le caractère putride, et se communiquent d'autant mieux, que le miasme a été plus dissout et plus raréfié; il n'est pas même invraisemblable que le *contagium* est multiplié par la putrescence, à l'instar d'un ferment, et qu'ainsi toute la masse des humeurs lui est assimilée : il faut aussi prévenir, avec grand soin, la putrescence. Cette différence des fièvres exanthématiques, mérite la plus soigneuse attention de la part des médecins.

I. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE LA PESTE (1).

Descript. ÉRUPTION de tumeurs très-douloureuses, sur des parties musculeuses; elles noircissent avec les bubons, et passent facilement à la gangrène.

(1) *Voyez* Traité de la Peste, *pages* 38, 250, 318; voyez *Chenot*, page 64.

Schol. On peut conclure, par analogie, que la tendance de ces tumeurs à l'état gangréneux, provient de la putridité des humeurs ; on observe, en effet, la même chose dans toutes les inflammations, et dans tous les exanthêmes de ce genre ; mais on peut dire, d'après l'histoire des maladies, que, choses égales d'ailleurs, les *Anthraxs* sont principalement un signe pathognomonique de la peste putride (1) : *Samoilovitz* affirme que la peste est toujours d'un caractère putride, et ne reconnoît pas d'autre genre de cette maladie ; il résulte aussi de l'expérience de cet auteur, que la peste est toujours accompagnée de pétéchies et d'anthraxs, au milieu du stade de l'épidémie ; il est néanmoins évident, d'après ses observations, et d'après celles de tout le monde, que la nature de la peste diffère suivant le temps de l'épidémie, et la constitution du climat, de l'athmospère et du corps. Il paroît que, dans ces espèces de maladies, l'usage externe de la glace a produit des plus heureux effets que tout autre remède (2).

II. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE DU CHARBON.

Carbunculus benignus ; ignus persicus de *Sauvages (3)*.

Descript. FIÈVRE légère. Symptômes nerveux. Tumeur plate et étendue. Douleur brûlante. Point de suppuration.

(1) Voyez *Schreiber*, page 41.
(2) Voyez *Samoilovitz*, page 129.
(3) *Voyez* T. I, *page* 147 ; voyez *Balding*. *neves Magazin für Aerzte*, B. 3, *St*. 3.

mais une très-grande tendance à la gangrène.

Schol. Cette maladie est très-voisine de la peste. Elle est souvent épidémique. Le traitement antiseptique lui convient.

III. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE LA PETITE VÉROLE (1).

Variolæ sanguineæ de *Mead* (2).

Descript. La fièvre ne cesse point après l'éruption. Les pustules d'abord violettes, sanguinolentes et noires, se dépriment, et l'on voit, entr'elles, des taches rouges et livides.

Schol. Cette condition de la petite vérole diffère de celle qu'on remarque souvent au second stade de la maladie, c'est-à-dire, dans le temps de la suppuration; il résulte ici, en effet, de la quantité des pustules, que le pus est mêlé au sang, et qu'il s'en procrée une espèce de fièvre putride : la petite vérole présente vraiment ce caractère dès son invasion, et quelquefois, lorsqu'à peine il a paru de très-petites pustules.

---

(1) Voyez *Forestus*, L. I, obs. 17, dans la *Scholie*; voyez *Huxham*, T. II, *pages* 58, 121; voyez *Eller*, pages 136, 144.

(2) *Voyez* ses Œuvres, *de Variol.*, page 37; *voyez* diss. de *Schrœder* et *Fellinger*, *circa Variol. distribut.*, page 43; voyez *Van-Swieten*, T. V, *page* 47.

La constitution épidémique favorise le plus souvent cette condition de la petite vérole, et fait de ce genre une espèce véritable et particulière.

La fièvre putride variolique, dont nous avons fait déjà mention, ne paroît que sporadiquement; elle est fréquemment la suite d'un mauvais traitement; c'est la curation mal-entendue qui rend alors la petite vérole plus dangereuse, et plus disposée à produire de la putridité, sur-tout lorsqu'elle est confluente, que la salivation est supprimée, et qu'on a négligé les purgatifs: on peut en voir des exemples dans *Sydenham* (1).

Quoique les diverses modifications de la fièvre putride variolique, doivent être parfaitement distinguées, on peut cependant, pour la commodité, les réduire toutes à une seule et même espèce, puisque toutes demandent le même mode de traitement.

IV. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE LA ROUGEOLE (2).

Cette maladie-ci est la,

Rubeola anomala de *Sauvages* (3).

Descript. ÉRUPTION difficile. Les exanthêmes commencent à paroître sur les

(1) *Voyez* ses Œuvres, édit. de Lyon, *pages* 167, 359.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Rougeole, *page* 154; voyez *Forestus*, L. I, obs. 17; voyez *Huxham*, T. I, *pages* 216, 273, 277, 319.

(3) *Voyez* l'édit. in-4°., *page* 433.

épaules et sur le tronc; ils deviennent facilement livides. Angine maligne (1).

V. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

(D'UNE AUTRE ESPÈCE DE ROUGEOLE, APPELÉE (RUBEOLÆ) (2).

Descript. COULEUR de la peau, pourprée.

VI. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE SCARLATINE.

Scarlatina maligna de *Plenciz* (3).

Descript. ÉRUPTION lente. Couleur des taches, pourprée ou livide. Angine maligne. Avant la desquammation, il s'élève des vésicules sur la peau, qui présentent

(1) *Voyez* la note pénultième.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Rougeole appelée *Rubeolæ*, page 155.

(3) *Voyez* Tract. 3, de *Scarlat.*, page 55 et suiv.; voyez *Pyretol.* de *Morton*, Exer. III, C. 8.

un pourpre blanchâtre, qui se fanent dans l'espace de deux jours, et qui se détachent, lorsque les taches disparoissent.

Schol. Quoique l'angine accompagne presque toujours la fièvre scarlatine continente putride, *Cullen* nous apprend que celle-ci diffère essentiellement de l'angine putride (1).

VII. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE.

Erysipelas typhodes de *Sauvages* (2).

Descript. PHÉNOMÈNES de l'érésipèle (3). Abscession putride de la tumeur.

Schol. Cette maladie est souvent accompagnée de l'angine putride (4).

(1) *Voyez* P. II, *page* 78.

(2) *Voyez* L'édit. *in*-4°., T. I, *page* 450; voy. *Forestus*, L. I, obs. 17, dans les *Scholies*.

(3) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée d'érésipèle, *pages* 129 et 130.

(4) Voyez *Fothergillius*, de sa préface, *page* 5, et du corps de son livre, *page* 33; voyez *Huxham*, T. III, *page* 105; voyez *Tissot*, avis au Peuple, édit. de *Lausanne*, 1766, *page* 143.

VIII. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE MILIAIRE.

Miliaris purpurata de *Sauvages (1)*.

Descript. PUSTULES presque livides, entremêlées de pétéchies, et accompagnées d'une sueur huileuse, fétide.

IX. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE BULLEUSE (2).

Pemphigus indicus de *Sauvages (3)*;
Febris bullosa maligna de *Vogel* (4).

Schol. J'ai vu une fois des pareilles vésicules dans un enfant atteint d'une fièvre putride : il étoit sorti, en même temps, des boutons miliaires sur sa poitrine ; les grandes vésicules, remplies de pus, ne paroissoient dif-

(1) Voyez *page* 445 ; voyez *Eller*, page 115 ; voy. *Stoerck*, *Ann. med.* page 48 ; voyez *Allioni*, §. 105, 209 ; voyez *Schulze von Schulzenheim Preisschrift vom Friesel*, page 18 et suiv.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Fièvre Bulleuse, *page* 163.

(3) Voyez *page* 432.

(4) Voyez *page* 116.

férer des boutons miliaires que par le degré; ainsi, cette fièvre et la précédente ne reconnoîtroient-elles pour cause, qu'une seule et même matière ?

X. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE APHTEUSE (1).

Aphta maligna de *Sauvages* (2).

Descript. BOURGEONS cendrés et noirâtres.

XI. FIÈVRE CONTINENTE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE PÉTÉCHIALE.

Purpura maligna de *Sauvages* (3).

Descript. TACHES pourprées, et paroissant principalement à la région lombaire, sur la poitrine et sur le dos, dans le second temps de la maladie.

(1) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Fièvre aphteuse, *page* 164.

(2) Voyez *page* 456 ; voyez *Vogel*, page 119.

(3) Voyez *page* 447 ; voyez *Ludwig*, *Advers.* V. I, P. I, *page* 33.

Schol. Cette condition des pétéchies est différente de celle qu'on leur remarque au dernier stade des maladies putrides ; car elles dépendent ici d'une pure résolution du sang, et elles constituent l'espèce à laquelle *Sauvages* a donné le nom de *pourpre symptômatique* (1) ; mais lorsque, dans une constitution épidémique, elles paroissent à l'état de la maladie, dans presque tous les individus qui en sont atteints, il semble qu'elles dépendent d'une corruption particulière du sang, ou de la bile, causée par une matière différente ; et, en ce cas elles constituent notre espèce : on en observe le plus souvent, à la vérité, dans les fièvres bilieuses putrides ; de manière que quelques médecins pensent qu'elles prennent toujours naissance de la saburre putride des premières voies ; comme on ne peut cependant complètement nier, que les pétéchies ne se déclarent quelquefois avec la fièvre putride simple, on devoit en faire une espèce particulière.

---

(1) *Voyez page* 448.

SECOND ORDRE.

FIÈVRES REMITTENTES. ΣΥΝΕΧΕΕΣ DES GRECS.

Descript. RÉMISSION et exaceibation des symptômes fébriles. Symptômes en rapport avec les causes manifestes.

Schol. Ces rémissions gardent ordinairement un type fixe qu'elles suivent, et d'après lequel la plupart des auteurs ont déterminé la différence des fièvres de cet ordre; mais comme on n'a pu, jusqu'ici, rien retirer de la différence du type des fièvres remittentes pour en reconnoître la nature, je l'ai négligé afin de me conformer aux principes que j'ai établis dans l'introduction (1): d'après leur loi, il n'y a que les phénomènes qui me font découvrir la nature de la maladie, qui me servent de caractère; or, l'exacerbation ne commence point ordinairement par un froid manifeste; car il manque le plus souvent; enfin, les rémissions et les exacerbations dans les fièvres que j'ai rangées dans cet ordre, ne sont pas non plus toujours régulières: notre ordre ne peut donc pas être manifestement déterminé par la considération de ce seul phénomène; car les exacerbations irrégulières, constituent aussi un des caractères des fièvres nerveuses: aussi faut-il avoir, en même temps, égard au rapport des causes; c'est de leur relation avec les symptômes et le traitement, que doit être pris le caractère distinctif de cet ordre, d'avec celui des fièvres nerveuses.

(1) *Voyez* §. 26, 29, 35.

A. FIEVRES REMITTENTES AVEC IMPURETÉ

DES PREMIÈRES VOIES, OU FIÈVRES GASTRIQUES.

Ces fièvres répondent :

Aux *Febres à bile* d'*Hippocrate* (1) ;
Aux *Febres mesentericæ* de *Baglivi (2)* ;
Et aux *Febres gastricæ* de *Ballonius* (3) ;

Descript. ON observe une condition différente de cette saburre, suivant le lieu qu'elle occupe, et suivant sa nature ; on doit la bien discerner : elle est pour la pratique très-importante à connoître.

1°. Quelquefois la bile pure se répand dans l'estomac et les intestins ; elle se manifeste par une saveur amère ; la langue est pourtant à-peu-près nette ; on n'y remarque que quelque chose d'écumeux (4) : les constitutions colériques, sont sujettes à cet écoulement de bile ; il constitue la différence des maladies que

(1) Voyez *de Morb.* L. 2, S. 36.
(2) *Voyez* ses Œuvres, *page* 51.
(3) *Voyez* ses Œuvres, L. 2, Epid. *page* 78.
(4) Tel est l'état de la bille dans la fièvre jaune d'Amérique; (voyez *Bisset*, *Versuche und Bemerk. in der Arzenei - und Wundarzeneikunst*, page 18).

Sauvages a distingué sous le nom de *maladies bilieuses* (1);

2°. La bile est le plus souvent mêlée avec de la pituite; elle est si fortement attachée aux parois du tube alimentaire, qu'on ne peut pas facilement l'en détacher par les évacuans : la langue est alors sale, mais couverte d'un *mucus* tenace, fermement adhérent, et plus ou moins jaune, suivant la plus ou moins grande quantité de bile qui est mêlée à la pituite. Amertume à la bouche, ou saveur putride. Sensation de pituite au goût. Appetit abattu. La constitution mélancolique favorise la production de la substance pituiteuse; c'est de là que prennent naissance les maladies *saburrales* de *Sauvages* (2).

3°. Tant que cette saburre reste dispersée dans toute la machine, et qu'elle n'est pas encore préparée à son issue par les forces de la nature, elle donne lieu à divers phénomènes, dont on ne peut juger que par la relation de la condition maladive interne suivante (3), qui

---

(1) *Voyez* la Classe IX éthiologique, dans le T. II, de la Nosologie méthodique, édit. *in*-4°. *page* 663.

(2) *Voyez* la Class. X; *page* 665.

(3) Cette condition peut, à la vérité, être assez souvent difficile à connoître; parce que, en ce cas, les signes ordi-

présente entr'autres symptômes : un pouls intermittent (1), de la soif (2), un tremblement des lèvres, et de la machoire (3), des veilles (4), de la stupeur et de l'assoupissement [5], des convulsions (6), la prostation des forces [7], des délires [8],

---

naires de ces ordures manquent quelquefois ; c'est ainsi, que dans l'épidémie de l'an 1772, on ne pouvoit appercevoir aucun vestige de l'altération de la bile, quoiqu'on en fît déjeter une grande quantité de verte par le vomissement, et qu'on détruisit, par là, une fièvre imminente, dès son principe. (Voyez *Brocklesby*, dans sa Préface).

(1) *Ferrein* assure que ce signe de crudités est très-constant, et que le pouls intermittent provient rarement d'une autre cause ; *voyez* Hist. de l'Académie de Paris, 1766, ou *Comment. Lip*. V. 18, P. I, *page* 70). *Galien*, avoit déjà remarqué qu'un pouls obscur annonçoit de la saburre dans les premières voies. (Voyez *Meth. med.* L. 12, C. 3).

(2) Voyez *Van-Swieten*, *comment.* II, *page* 209 ; voyez *Gorter*, *Exercit. med.* IV, §. 23, 24.

(3) Voyez *Sarcone*, T. II, *page* 258 ; *voyez* la diss. de *Rahn*, *de miro inter caput et viscera abdominis commercio*, §. 29.

(4) Voyez *Tissot*, *de febr. bil. Laus.* édit. *Balding*, p. 131 ; voyez *Valcarenghi*, *Med. rat.* T. I, *page* 168.

(5) Voyez *Strack*, *de Morbo cum petechiis*, page 41 ; voyez *Rahn*, *diss.* cité, *page* 24.

(6) Voyez *Van-Swieten*, *comment.* II, *page* 359 ; voyez *Glass*, page 143 ; voyez *Strack*, page 58 ; voyez *Tissot*, page 113, et *Rahn*, diss. cit. *page* 113 et suiv.

(7) Il est certain que souvent un seul émétique peut merveilleusement relever les forces de leur prostration. (Voyez *Swieten*, Comment. II, *page* 271, T. III, §. 661 ; voyez *Tissot*, page 128 ; voyez *Strack*, page 142 ; voyez *Rahn*, page 74 et suiv : c'est donc mal à propos qu'on compte généralement ce phénomène parmi les signes de la malignité ; dans une telle condition, il n'est maligne que pour celui qui n'en connoît point la cause.

(8) Voyez *Swieten*, Comment. II, §. 701 ; voyez *Tissot*,

une couleur de la peau, ictérique (1), des hémorragies (2), la sérosité du sang d'un vert jaunâtre (3) et l'urine trouble comme celle des chevaux (4).

4°. Cet amas d'ordures étant rendu mobile, ou porté de la masse du sang, sur les intestins, *Turge*, pour parler à la manière d'*Hippocrate* (5), vers les parties supérieures, ou vers les parties inférieures.

Quand la matière turge aux environs de l'estomac ou au-dessus, sa turgescence se manifeste par les signes suivans : langue couverte d'une ordure si tenace, qu'on ne peut l'en détacher avec le doigt (6).

---

page 103; voyez *Huxham*, T. I, *page* 260; voyez *Strack*, page 53; voyez *Rahn*, page 94 et suiv.

(1) *Home*, (*medical facts and experiments*, page 15), *Pringle*, page 172, et *Monro*, page 163, ont observé ce phénomène, quoiqu'après la mort, ils n'aient trouvé aucun vestige de calcul, ni d'autre obstruction dans le canal cholédoque; on remarque aussi cette jaunisse, sur-tout dans la fièvre Américaine, qu'*Hillary* a décrit, sous le nom de *Yellow Fever*; voyez *on the epidemical diseases of Barbadas*, Lond. 1759, *page* 148; en ces cas, on a toujours trouvé dans les cadavres, la vésicule du fiel, gonflée de bile. (Voyez *Sarcone*, T. II, *p.* 144.)

(2) Voyez *Van-Swieten*, T. II, *page* 461; voyez *Glass*, page 27; voyez *Strack*, page 165.

(3) *Voyez* Recueil périodique, T. VII, *page* 209; voyez *Medical essays by a society of Edimburgh*. P. I, V. 5, *page* 33; voyez *Hillary*, page 148; voyez *Rosen*, page 448. S'il existe de croûte inflammatoire sur le sang, elle est de couleur jaune : la sérosité a un goût amer; voyez *Monro*, page 162; voyez *Langrish*, page 68; voyez *Gleghorn*, p. 245.

(4) Voyez *Glass*, page 7; voyez *Strack*, page 53.

(5) Voyez *Glass*, Comment. 7.

(6) L'observation confirme bien ce rapport de la langue;

Haleine

Haleine fétide. Nausées. Efforts pour vomir. Vomissement bilieux ou pituiteux. Embarras chagrinant à l'épigastre (1). Froid aux extrémités (2). Inquiétude. Anxiétés. Douleurs dans les membres. Céphalalgie (3). Bourdonnement d'oreilles (4). Obscurcissement de la vue. Vertige (5).

Les signes qui suivent, indiquent que la matière turge vers les parties inférieures, ou qu'elle se porte sur les intestins : Pesanteur des genoux. Douleur aux lombes. Distension du ventre (6). Borborismes, et tranchées. Ejections alvines, liquides, corrompues, âcres.

Schol. L'ordre systématique veut qu'on coordonne les différences des impuretés des premières voies, de manière qu'on adjoigne à ces genres, celles qui reconnoissent exclusivement pour cause, l'une ou l'autre de ces conditions de la saburre; mais comme les phéno-

---

avec la matière interne ; on doit, là-dessus, lire principalement *Sarcone* et *Bordeu* ; (*voyez* du premier, T. II, *pages* 150, 170 ; et du dernier, *voyez Vom Schleimichten*, page 97, et suiv.).

(1) Voyez *Sarcone*, T. II, *page* 258 ; voyez *Bisset*, pag. 18.

(2) Voyez *Glass*, page 79.

(3) Voyez *Hippocrate*, *Progn.* III, §. 35 ; voy. *Forestus*, L. 7, obs. 15 ; voyez *Tissot*, pages 7, 91 ; voy. *Grainger*, page 31 et suiv. ; voyez *Rahn*, *diss.* citée *page* 8 et suiv.

(4) Voyez *Rahn*, page 20.

(5) Voyez *Rahn*, page 70.

(6) *Tissot* a souvent observé du météorisme, dans la fièvre bilieuse qu'il a décrit ; *voyez* page 10 et suiv. ; *voyez* aussi *Sarcone*, T. II, *page* 111.

mènes se présentent diversement entre-mêlés dans les individus (ce qui rend leur détermination assez difficile), j'ai mieux aimé exposer l'ensemble de cette cause matérielle, que de tomber dans l'erreur.

Quant au traitement de ces fièvres, on remplit généralement toutes les indications, en observant ce qui suit :

Il faut, 1°. corriger la bile répandue, et ne pas tenter de l'expulser par les purgatifs, tant qu'elle est dans cette disposition, parce que, vu la constitution, il en résulte facilement de l'inflammation ;

2°. Tant que la matière n'est pas en turgescence, il y auroit de la témérité à vouloir l'évacuer ; on doit d'abord la rendre mobile par des résolutifs et des antispasmodiques doux (1) ; on donne l'opium avec grand fruit dans la fièvre américaine (2) ;

3°. Il faut, pendant que la bile est mêlée au sang, la déterminer vers les intestins par des laxatifs.

4°. Si elle turge, on doit, en quelqu'état que se trouve la fièvre (3), l'expulser aussitôt, ou par un vomitif, si la turgescence est supérieure, ou par un purgatif, si elle est inférieure : c'est donc un précepte extravagant que celui que donnent plusieurs médecins, de ne jamais purger, ni au principe, ni dans la vigueur de la fièvre (4). La diarrhée doit toujours faire une partie de la crise (5).

Voilà ce qui concerne généralement l'impureté des premières voies. Il faut voir maintenant si elle mérite vraiment le nom de cause matérielle de ces fièvres-ci :

---

(1) Voyez *Quarin*, page 43.

(2) Voyez *Bisset*, page 35.

(3) Voyez *Celse*, L. I, C. 3, P. II, C. 13 ; voyez *Huxham*, T. I, page 238 ; voyez *Glass*, Comment. 7 ; voyez *Quarin*, page 8 et suiv.

(4) « *Medicina enim*, dit Freind, *non ad temporis mensuram*, » *sed ad morbi momenta accommodari debet* ; voyez *de purg. in seq. var. febr.* Londres, 1719, *page* 23.

(5) Voyez *Grant*, page 29.

l'observation fréquente des médecins rend trop certain, qu'elle se manifeste dans beaucoup, et que, si on la néglige, la fièvre, qui est d'ailleurs d'un caractère assez bénin, entraîne du danger pour la vie, pour qu'on ait besoin d'en donner d'autres preuves; divers auteurs, d'une grande réputation, ont cependant compté l'excès et la qualité viciée de la bile parmi les effets des fièvres, plutôt que parmi leurs causes (1); mais il faut bien que l'impureté des premières voies, remplisse le rôle de cause matérielle, puisque des exemples innombrables prouvent que ces fièvres ont été guéries par des laxatifs seulement, pendant tout le stade de la constitution épidémique.

Il ne faut ici que faire attention à la condition de la saburre; sa considération peut très-facilement mettre fin à la discussion; il y a des fièvres, où dès leur principe, il se présente manifestement des signes de saburre corrompue dans les premières voies; celles-là sont très-à-propos nommés *fièvres bilieuses*, parce qu'elles sont entretenues par cette impureté; elles prennent leur origine, ou d'une mauvaise digestion, ou des passions de l'ame, quelquefois de leur concurrence avec un miasme épidémique,qui vicie de fond en comble les humeurs gastriques. Personne ne niera, je pense, d'après l'aspect et le traitement de ces fièvres,que la saburre bilieuse ne soit l'attribut de leur cause matérielle, où, ce qui est la même chose, personne ne niera que leur nature consiste dans cette impureté.

Il est un autre genre de fièvres où l'on a, dès l'invasion, beaucoup à soupçonner la coopération de la saburre, et où, au moyen des remèdes laxatifs, et des forces de la nature, une grande quantité de pituite stercoreuse, est portée sur les intestins; on peut conclure de l'ensemble des choses que la nature est, en ces maladies, disposée à expulser la matière par cette voie; en effet, si l'on vouloit lui en faire prendre une autre,

(1) Voyez *Pringle*, pages 77, 186.

nous n'aurions pas à attendre un événement heureux de nos tentatives ; c'est ainsi que se montra l'épidémie de 1772, dont j'ai tâché de faire connoître le génie dans la préface à la traduction de l'*Œconomical and medical observations* de *Brocklesby*, et telles sont les fièvres que divers auteurs disent engendrer la bile (1), et qui, par conséquent ne sauroient reconnoître cette humeur pour cause.

Mais si l'on prétend que la saburre n'est que l'effet de la fièvre, parce que, durant son cours, la nature l'a déposé dans le tube intestinal, on pourra dire la même chose des autres causes des fièvres, puisqu'elles sont toutes expulsées par des mouvemens fébriles.

Il faut donc établir une différence entre les propriétés des causes, par lesquelles elles produisent les maladies et leur extrication. L'extrication des causes, doit, sans contredit, être mise au nombre des effets de la fièvre ; mais avant qu'elle ne soit opérée, elles provoquent les mouvemens même qui les chassent, et sous ce rapport, elles constituent proprement les causes de la fièvre : en argumentant ainsi, on ne peut donc rien inférer contre notre doctrine.

On pourra cependant objecter que cette impureté n'a point été procréée dans les premières voies, et qu'en conséquence la cause matérielle des fièvres gastriques ne réside point en elles ; mais d'où vient que, dans le principe de ces maladies, un seul vomitif a souvent suffi, sinon pour les emporter complétement, du moins pour en diminuer singulièrement la véhémence. Est-ce que ce n'est pas une preuve que la matière de la fièvre est dans les premières voies ?

On doit avouer, à la vérité, qu'on a aussi très-souvent employé ce moyen inutilement ; mais peut-être alors la matière avoit déjà passé dans le sang, ou, peut-être, ce qui paroît probable, la portion du sang, qui fournit au foie la matière de la bile, étoit dépravée elle-même ;

(1) Voyez *Quarin*, page 40.

de sorte que, quoique la bile fût chassée des premières voies par les vomissemens, le sang y portoit toujours un nouveau ferment de fièvre; on peut ainsi comprendre encore pourquoi il paroît toujours de la saburre bilieuse, après avoir employé les résolutifs. Quoiqu'il en soit, il reste vraisemblable qu'un miasme contagieux affecte particulièrement les organes de la digestion (1).

Toutes ces considérations font bien voir la grande affinité qu'il y a,entre ces fièvres-ci et les fièvres bilieuses; elles ne diffèrent les unes des autres, que sous les rapports dont j'ai fait mention, et qui sont identiques dans la pratique : il suit de là qu'on doit les rapporter toutes à une seule et même classe.

Il est encore une autre difficulté à applanir : comment peut-on déterminer la nature de ces fièvres dès leur invasion, lorsqu'il n'existe pas des signes de saburre qui tombent sous les sens externes ? Il faut l'avouer, cette détermination est quelquefois sujette à erreur; on peut cependant y parer, en quelque sorte, par la considération de la condition négative de la fièvre : ainsi une fièvre aiguë,accompagnée de rémissions manifestes, donne singulièrement lieu de soupçonner que l'impureté des premières voies,est pour quelque chose dans sa cause. Comme cette maladie observe un certain ordre, et qu'elle ne marche que d'une manière épidémique, on peut, par analogie, déterminer ultérieurement, sur quelques observations précédentes, le génie de l'épidémie, après quelque temps de sa marche. C'est ici sans contredit une des pénuries de la science; mais on est contraint d'en abandonner la supplétion à nos descendans.

Quant à l'éthiologie de ces fièvres, qu'il me soit permis d'inférer, de tout ce que je viens d'émettre, qu'un miasme épidémique, doué d'une vertu particulièrement délétère,affecte les humeurs gastriques,et principalement la bile; j'arrête là mes pas.

---

(1) Voyez *Lind*, *Samml. für pract. Aerzte*, B. 2, *St.* 3, *pages* 178, 185.

Il est à remarquer un troisième genre de ces fièvres, dans lequel, quoique la saburre existe positivement, on ne peut cependant pas dire qu'elle constitue exclusivement leur cause matérielle ; ainsi on observe souvent que la bile est viciée dans la petite vérole, et dans d'autres maladies inflammatoires ; mais personne n'osera affirmer qu'elle produise seule la fièvre, quoiqu'elle contribue beaucoup à sa modification : il y a donc là une complication de deux causes matérielles, dont le concours donne lieu à la fièvre ; de sorte qu'elle reconnoît pour cause le miasme variolique, sous le rapport du genre, et que sa condition et son caractère particuliers dépendent de l'impureté des premières voies.

Nous avons avancé plus haut, d'après l'avis des meilleurs praticiens, que l'on ne doit pas, dans le traitement, avoir égard au miasme, mais bien à la nature de la fièvre concomitante (1) : la curation consiste donc, en ce cas, dans l'extrication de la saburre ; il faut, par conséquent, d'après notre fondement de distinction, rapporter cet état de la fièvre varioleuse à l'ordre des fièvres bilieuses. Je tâcherai de prouver plus bas, par les témoignages des auteurs, qu'il en est de même des fièvres compliquées d'inflammation locale et autres.

Telles sont les diverses conditions sous lesquelles la congestion d'une matière morbifique dans les premières voies, exerce son influence pour la production et l'entretien des fièvres, soit qu'elle s'y engendre proprement, soit qu'elle y prenne seulement son origine : on doit donc, en général, faire consister la nature de la fièvre gastrique, en ce que la fièvre tient tellement à cette saburre, que les symptômes ne cessent que par son évacuation, ou, pour parler suivant les principes établis dans l'introduction, les fièvres, dont le pivot du traitement roule sur l'expulsion de la matière saburrale par les premières voies, sont toutes semblables en nature, et doivent, sous le rapport de la saburre, être rangées dans

(1) *Voyez* la *Scholie* de la Fièvre continente inflammatoire compliquée d'exanthêmes, *page* 140 et suiv.

le même ordre naturel; on ne peut pas nier néanmoins, qu'outre les évacuans, il n'existe contre ces fièvres d'autres remèdes efficaces, qu'on doit nécessairement mettre en usage; mais leur relation avec la maladie, donne a conclure qu'ils ne contribuent nullement à emporter sa cause matérielle, et qu'ils agissent plus directement contre des symptômes concomitans, qui dépendent d'une cause matérielle différente, propre à eux: il en sera question plus bas.

Par conséquent, comme on doit, ou baser la détermination des maladies, d'après ce qu'elles offrent de plus important, ces fièvres seront distinguées des autres par l'impureté des premières voies; en effet, leur curation consiste principalement dans l'extrication de la saburre: ainsi, les fièvres gastriques seront convenablement séparées des fièvres nerveuses, quoiqu'elles paroissent d'ailleurs avoir de l'affinité entr'elles; car il y a souvent aussi de la bile et de la pituite à évacuer, dans les dernières; il est vrai qu'ici la cause matérielle se trouve renfermée, sur-tout dans la condition maladive du système nerveux. Le traitement ne peut pas être fait par les évacuans; cela est prouvé, et par l'état manifeste de l'impureté des premières voies, et par ses signes qui ne sont point en rapport avec la fièvre: quoique les fièvres bilieuses paroissent donc montrer de la difficulté, lorsque, dès l'invasion, les signes de la saburre ne sont pas visibles, il sera pourtant facile d'apercevoir, par le caractère apparent des symptômes, par la constitution de l'air, et du sujet, si leur cause réside plus dans les système nerveux que dans les premières voies, *et vice versâ*.

Il y a encore une autre différence des fièvres gastriques à remarquer, par rapport à la nature de la saburre même; tantôt la bile en constitue la plus grande partie, tantôt c'est la pituite qui l'emporte; la saburre bilieuse, proprement dite, agit avec plus d'impétuosité, et peut produire des fièvres plus aiguës; la pituite au contraire s'accumule peu-à-peu dans les sujets d'une contexture lâche, et s'il s'y mêle une autre cause capable d'irriter,

il s'excite une fièvre plus lente que la première, quoiqu'elle soit également dangereuse.

Ces fièvres sont bien différentes par leur nature : on doit aussi les distinguer avec soin ; à la vérité, cette différence dépend, en quelque sorte, de la saburre même ; mais elle dépend sur-tout de la constitution de l'athmosphère, et du malade ; elle fournit les fondemens d'après lesquels on doit établir les genres de ces fièvres.

On rencontre des fièvres bilieuses, où l'on n'observe dans le sang, aucun vice manifeste, aucune abberration de l'état naturel, à l'exception près de ce qu'on y voit de pituite mêlée ; celles-là sont ordinairement fomentées par un amas pituiteux dans les premières voies ; elles constituent un premier genre, qui, par sa nature, est assez distinct des autres.

La saburre bilieuse exerce sur le sang une plus sensible influence : elle change le plus souvent son caractère naturel ; et l'expérience nous a appris que les humeurs en tournent, tantôt à la dissolution putride, et tantôt plus particulièrement à la diathèse inflammatoire. Il faut toujours avoir égard à ce différent génie des humeurs : aussi est-ce d'après cette différence, que nous devons coordonner les fievres, si nous voulons suivre les principes que nous avons institué.

On doit donc établir deux genres des fièvres bilieuses ; le premier comprendra les fièvres bilieuses inflammatoires, et l'autre comprendra les fièvres bilieuses putrides.

Enfin, il y a des fièvres où l'on trouve des crudités, dans les premières voies, qui ne demandent pas une grande attention, si elles sont en petite quantité ; elles n'ont point un mauvais caractère, puisqu'elles ne contribuent guère à modifier la fièvre ; on doit cependant les évacuer.

La rémission est-elle essentiellement produite par la saburre ? Est-ce que, choses égales d'ailleurs, ce calme de la nature n'est pas d'autant plus évident que le sang est vicié ? Est-ce qu'au contraire il n'est pas d'autant moins sensible, que cette humeur se rapproche davan-

tage du caractère qu'on observe dans les fièvres continentes (1) ?

Telles sont les différences que présentent les fièvres gastriques ; je suis très-persuadé, d'après les expériences réitérées des médecins, qu'elles sont vraiment naturelles. Je vais tâcher maintenant de les tracer, et de les présenter au lecteur chacune en particulier.

PREMIER GENRE
DES FIÈVRES REMITTENTES GASTRIQUES.

FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE.

Descript. PRINTEMPS (2). Signes de la diathèse phlogistique du sang, et de la saburre bilieuse (3).

Schol. Le concours des deux causes matérielles de ces fièvres, exige que, dans le traitement, on ait en vue, et de détruire l'état inflammatoire du sang, et d'évacuer la saburre bilieuse ; ce sont là les deux points importans à remplir ; mais on doit, suivant la diverse implication de ces deux causes, varier l'ordre d'administration des remèdes qui leur conviennent; sans cette com-

(1) Voyez *Pringle*, page 170 ; voyez *Monro*, page 156 ; voyez la *Scholie* relative aux Fièvres continentes putrides, *page* 170 et suiv.

(2) Voyez *Pringle*, page 170. Il naît aussi des maladies de ce genre, lorsqu'à la fin de l'automne, la constitution phlogistique de l'air, succède rapidement à la constitution bilieuse ; voyez *Grant*, page 137.

(3) *Voyez* le premier genre des Fièvres continentes, *page* 82; *voyez* aussi les signes de la saburre que je viens d'établir.

binaison, les indications seroient mal remplies, et il en résulteroit de grands désavantages. Parmi les remèdes propres à cette fièvre, la phlébotomie milite à cause de la condition phlogistique du sang; mais il a été confirmé, par beaucoup d'observations, que si on néglige l'évacuation de la saburre, la saignée peut entraîner du danger; *Hippocrate* l'a déjà remarqué, lorsqu'il a dit: « *Venæ sectionem in pleuritide nocere, ubi cibum aver-* » *setur æger, sine precordium sublime* (μετεωρον) » *habuerit*: » *Tissot* l'a prouvé aussi dans une dissertation, et par sa propre expérience, et par les témoignages multipliés des auteurs (1).

Également, les évacuans par la bouche, et par *l'anus*, rendent l'état de la maladie pire, lorsque la pléthore et la diathése phlogistique sont urgentes: aussi le praticien doit-il apporter du secours à la condition qui presse le plus; quand la constitution inflammatoire domine, et qu'il y a à craindre une affection locale, il faut saigner sur-le-champ, et, cela fait, recourir aussitôt aux évacuans; mais plus la saburre turge et moins la fièvre penche vers la nature de la continente inflammatoire, plus il faut mettre du ménagement à répandre du sang.

La saignée peut aussi, provoquer souvent la turgescence de la matière saburrale; cela devient évident par les vomissemens de bile que les malades éprouvent immédiatement après cette opération.

Les anti-spasmodiques et les bains tièdes peuvent remplir la même indication (2). Il en est de même des remèdes reconnus efficaces contre la diathèse inflammatoire (3).

---

(1) Voyez *Diss. de Febr. bilios.*, dans ses Œuvres, édit. par *Baldinger*, T. I, *page 96*.

(2) Voyez *Lentin. Memorab. circ. aërem*, etc.

(3) Voyez *Grant*, pages 313, 370; voyez *Tissot*, pag. 116; *voyez* sa lettre à M. *Zimmermann*, sur l'épid. courante, *page* 21 et suiv.; voyez *Pringle*, page 201; voyez *Glass*, page 76; voyez *Klockhoff. Opuscul. med.*, page 58; voyez *Quarin*, page 10; *voyez* la diss. de *Schræder* et *Jungschultz*, *de venæ sectione*, *etc.* §. 8 et suiv.

ESPÈCES

FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE,

a) SIMPLE.

Schol. Quoiqu'on puisse facilement légitimer l'usage du mot *simple*, par l'idée que nous lui avons souvent attachée, qu'il me soit cependant permis de venir encore au secours de la mémoire de certains lecteurs ; il existe ici une très-grande complication par rapport à la condition des causes matérielles ; et d'après cela, nous ne pouvons point appeler cette fièvre *simple* ; mais l'ordre de notre distinction nous oblige de nommer ainsi toutes les espèces qui ne paroissent autrement que sous l'aspect générique (1).

Cette malandie répond :

A la *Febris putrida cum diathesi phlogisticâ* de *Tissot* (2) ;

A la *Remitting fever of the camp* de *Pringle* (3) ;

A la *Febris cholerica d'Hoffman* (4), et au *Synochus non putris* de *Grant* (5) ;

Il paroît que la fièvre ardente ou *causus*, appartient ici, d'après la description qu'en ont fait quelques auteurs (6).

---

(1) *Voyez* les articles, Fièvres, continente inflammatoire simple, (*page* 90) et compliquées, (*page* 92).

(2) Voyez *pages* 116, 135.

(3) *Voyez* 169 ; voyez *Hippocrate aph.*, S. III. N°. 21 ; voyez *Wintringham*, page 201 ; voyez *Monro*, pages 105, 157 ; voyez *Home*, *Medical facts and experim.*, page 16 ; voyez *Brocklesby*, page 172.

(4) Voyez *Med. rat.* T. IV, P. I, S. 2, §. 6.

(5) Voyez *page* 475.

(6 *Voyez* l'Introduction, §. 27, sur les motifs de cette dénomination.

b) FIÈVRES — — — COMPLIQUÉES.

a) FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMAFOIRE COMPLIQUÉE D'INFLAMMATION LOCALE.

Descript. INFLAMMATION dépendant de la saburre. Quand la saburre augmente, l'inflammation passe facilement à l'état suppuratoire; quand elle est évacuée, l'inflammation est détruite, sinon totalement, du moins en grande partie.

Schol. Cette condition des inflammations se présente à coup-sur plus souvent qu'il ne le paroît, et qu'on ne le pense vulgairement : l'observation en est fort ancienne; mais les hypothèses l'ont fait rester long-temps dans l'oubli; et elle n'a été remise au jour que par les modernes, qui ont restauré le mode hippocratique de traiter notre science.

Mon éthiologie est sans doute difficile à comprendre; mais elle n'en est pas moins vraie.

La bile est-elle déposée elle-même, par métastase, sur les parties du corps, et les enflamme-t-elle par acrimonie (1), ou bien n'est-ce qu'une irritation sympatique qui y attire les humeurs, et y produit ainsi l'inflammation ? Quand on connoît l'âcreté morbifique de la bile, et qu'on sait, par l'ouverture des cadavres,

(1) Voyez *Quarin*, page 41; voyez *Stoll. Rat. med.* T. I, page 188.

comment il naît des inflammations au foie, à l'estomac et aux intestins, on ne révoque pas en doute qu'elles puissent être produites par l'érosion immédiate, que cette humeur exerce.

Il est rendu probable, par la tendance qu'a la bile à se porter vers les parties supérieures, que la couenne, qui couvre après la mort les viscères enflammées, paroît d'une couleur plus jaunâtre (1); il est cependant vrai que de telles inflammations sont souvent le produit d'une simple sympathie; cela paroît être constaté, par cela même qu'elles sont fréquemment résoutes par un seul purgatif; cette guérison subite ne permet pas de soupçonner qu'elles constituent un véritable phlegmon. Lisez *Bordeu*, sur la raison particulière qui porte à dire que ces inflammations se procréent, au moyen du tissu cellulaire (2).

Il peut se faire, sans doute, qu'il existe des inflammations d'un caractère vraiment phlegmoneux dans les fièvres bilieuses, et qu'elles n'aient aucune liaison avec la saburre; cependant il n'y a aucune différence à apporter dans leur traitement, parce que l'impureté des premières voies contribue toujours à la fièvre, et que ces inflammations en dépendent: aussi ces phlegmons sont-ils, sans crainte de confusion, rapportés au même genre que les inflammations saburrales; on peut, quant à la curation, leur appliquer, choses égales d'ailleurs, ce que nous avons proposé en général, contre les fièvres bilieuses inflammatoires (3). Moins l'existence de l'inflammation tient à la bile, plus la méthode antiphlogistique est utile. Les évacuans sont convenables dans les inflammations par sympathie; dans le cas de métastase, il faut empêcher une nouvelle affluence de bile.

---

(1) Voyez *Tissot*, Lettre à M. *Zimmermann*, sur l'épid. courante, page 14.

(2) Voyez *Vom Schlesmicht Gewelbe*.

(3) *Voyez* la *Scholie* du premier Genre des Fièvres remittentes gastriques, *page* 217.

I. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE.

DE L'INFLAMMATION DES YEUX.

Descript. SIGNES d'ophtalmie (1), de diathèse inflammatoire, et de saburre bilieuse.

Schol. Hippocrate nous a déjà enseigné que l'inflammation des yeux devoit souvent son origne à la saburre bilieuse des intestins (2); *Galien* (3), *Pechlin* (4), *Huxham* (5), et *Rahn* (6), ont remarqué que dans un seul jour, par une seule purgation, on a emporté, presque constamment, une inflammation d'yeux qui avoit résisté à d'autres remèdes; *Whytt*, à la vérité, dit qu'il ne suit pas de l'efficacité des purgatifs, que l'inflammation ait été procréée par sympathie (7); mais on peut penser que l'ophtalmie a pris naissance de cette manière, lorsque les signes de la saburre sont manifestes; d'autant plus qu'il est impossible de concevoir un effet des remèdes aussi subit, par une dérivation seulement.

(1) *Voyez* la *page* 101.
(2) Voyez *Coac.*, 208, 225, *aph.* L. IV, 17.
(3) Voyez *Method. med.* L. 13, C. 2.
(4) Voyez *Histor. morb. Vratisl.* de l'an 1699, *page* 69.
(5) *Voyez* T. I, *page* 341.
(6) Voyez *la Diss. cit.* page 20 et suiv.
(7) *Voyez* ses Œuvres cit. page 503.

II. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DU PHARYNXS.

Cette maladie répond :

A la *Cynanche synochalis* de *Sauvages* (1).
A l'*Angina biliosa* de *Forestus* (2).
A la *Febris anginosa d'Huxham* (3).

Descript. SIGNES de l'inflammation du Pharynxs (4), de la diathèse phlogistique, et de la saburre bilieuse.

Schol. Il paroît, par tous les endroits des auteurs précités, qu'il y a eu souvent de la saburre bilieuse dans cette maladie, et que sa curation a consisté dans les évacuans : *Boërrhaave* conseille de réitérer la purgation (5). On évacue la saburre, par le haut, c'est-à-dire, par le vomissement, avec plus de succès, quand elle turge ; *Bordeu* en a donné la raison (6).

(1) *Voyez* T. I, édit. *in*-4°., page 488.
(2 *Voyez* L. 15, obs. 17.
(3) *Voyez* T. I, *page* 114 ; voyez *Lentin*, *Memorab. etc.* page 73.
(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation du Pharynxs, *page* 103.
(5) Voyez *Van-Swieten*, comment. II, au §. 809.
(6) Voyez *page* 118 et suiv.

III. FIEVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA PLÈVRE.

Pleuritis sicca biliosa de *Schræder* (1).

Descript. SIGNES de la pleurésie (2), de la diathèse inflammatoire, et de la saburre bilieuse.

Schol. Les observations manquent ici, à cause de la notion indéterminée que les auteurs ont de la maladie.

IV. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA PLÈVRE ET DES POUMONS.

Est-ce la *Pleuritis biliosa* d'*Hippocrate* (3)?
C'est la *Pleuritis biliosa* de *Forestus* (4).

Schol. Ici appartient aussi la pleurésie bilieuse et la

(1) *Voyez* la dissert. de cet auteur et d'*Hoffmann*, *de Pleurit. sicc. diff.* page 9.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de la plèvre, *page* 107.

(3) Voyez *de Morb.* L. 3, S. 19.

(4) *Voyez* L. 16, obs. 27, de ses *Schol.* et obs. 28, 35; voyez *Tissot*, Avis au Peuple, ch. 20; et lettres à M. *Zim*-

pleurésie

pleurésie érésypélateuse de *Sauvages* (1). La pleurésie décrite par *Lentin* (2), étoit du même caractère, quoiqu'il n'ait pas bien distingué la diathèse putride, et la diathèse inflammatoire l'une de l'autre.

C'est ici encore qu'on doit, sans balancer, rapporter l'épidémie de la fièvre pleurétique que *Grimm* a fait connoître (3); il a cru qu'elle n'étoit pas de la classe des fièvres bilieuses; mais la saleté de la langue, la couleur jaune de la peau et du sang, la prostration de l'appetit et les vomissemens de bile, prouvoient assez la coopération de cette humeur. *Grimm* doute du caractère bilieux de son épidémie, parce qu'au déclin de la maladie, il arrivoit quelquefois une diarrhée qui affoiblissoit beaucoup les malades; mais *Glass* (4) nous avertit que, lorsqu'on néglige les émétiques, il s'ensuit, à la deffervescence de la fièvre, un flux de ventre qui énerve, encore davantage, le malade déjà affoibli par la maladie, et qui empêche les sueurs douces, ordinairement si salutaires.

Enfin, la rémission de l'ardeur fébrile, qui fait toujours soupçonner de la saburre dans les premières voies, ajoute un plus grand poids à mon opinion; après le sixième jour, à la vérité, la fièvre a pris ordinairement le type de continente; mais il est de toute probabilité que cette dégénération n'a eu lieu, que parce qu'on a négligé l'usage des évacuans; *Pringle* a, en effet, observé la même chose, quand on n'a pas bien fait attention au génie de la fièvre (5).

Descript. Signes de cette inflammation

---

mermann, sur l'épid. courante; voyez *Huxham*, T. I, *pag.* 313; voyez d'*Arluc*, Recueil périodique, T. VII, *pages* 134, 171; voyez *Clegorhn*, Observ. *on the epidemical diseases in Minorcâ*, pages 242, 245; voyez *Sydenham*, C. 5, art. 1.

(1) Voyez *pages* 470, 472.

(2) *Voyez* dans ses Observ. F. 2, obs. 1.

(3) Voyez *Vom der epidemie zu Eisenach.*

(4) *Voyez* ses Œuvres, édit. de *Holl.*, page 109.

(5) Voyez *pages* 170, 172.

et de la saburre. Crachats jaunâtres. Diathèse phlogistique.

Schol. Quant à la nécessité de faire usage des purgatifs dans la maladie dont il s'agit, consultez *Bouteille* (1); on en trouve le traitement dans *Vandermonde* (2); qu'il me soit permis, d'insérer ici le dogme que *Baglivi* a placé dans son appendice à la pleurésie (3): « *Magna*, dit-il, *copia materiæ morbosæ in primis viis collectæ, pleuritidem producere, atque quotidie fovere valet.* » *Van-den-Bosch* confirme cette sentence (4).

Enfin, il conste de l'expérience des médecins modernes, que cette maladie peut-être aussi éconduite par le haut avec beaucoup d'efficacité (5).

---

(1) *Voyez* cet Auteur, sur l'usage des purgatifs dans la pleurésie.

(2) *Voyez* Journal de Médecine, T. X, *page* 27, et *Glass*; édit. Germ., *page* 72.

(3) *Voyez* ses Œuvres, édit. de Lyon, *page* 140.

(4) *Voyez* Hist. const. épid. vermin., *page* 285.

(5) Voyez *Bordeu*, page 163 et suiv.; voyez *Tissot*, lettre sur l'épid. courante, *page* 66 et suiv.

V. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DES POUMONS.

Cette maladie répond :

A la *Peripneumonia biliosa* de *Forestus* (1) ;

A l'*Amphimerina peripneumonica* de *Sauvages* (2), et même à sa *peripneumonia ardens* (3).

Descript. SIGNES de l'inflammation des poumons (4), et de la saburre des premières voies. Diathèse phlogistique.

VI. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DU FOIE.

Descript. SIGNES de l'inflammation de la partie concave du foie *(5)*, et d'un amas

(1) *Voyez* L. 16, Obs. 46 ; voyez *Tissot*, Avis au Peuple, ch. 20 ; *voyez* Recueil périodique, T. VII, *page* 79.

(2) Voyez *page* 329.

(3) Voyez *page* 496 ; voyez *Huxham*, T. I, *page* 313.

(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation des poumons, *page* 114.

(5) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de la partie concave du foie, *page* 118.

P 2

dans les premières voies. Diathèse phlogistique.

Schol. On peut penser que l'inflammation de ce viscère dépend, le plus souvent, *à priori* de l'altération de la bile ; mais l'observation nous apprend que la partie concave du foie est sujette à l'inflammation de ce caractère (1) ; *Van-Swieten* s'explique ainsi là-dessus : « *Sæpè* » *bilis circa præcordia in hepatide hæret*, *ex quâ quan-* » *doquè magna debilitas oritur*, *cum tunc febris à minùs* » *peritis maligna dicitur* (2). »

VII. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DES INTESTINS (3).

Cholica inflammatoria des Auteurs.

Descript. SIGNES d'inflammation (4), de la diathèse phlogistique, et de la saburre bilieuse.

---

(1) Voyez *Wienholf*, *Diss. de Inflamm. occult.* pages 18, 20 ; et plus haut, *page* 126.

(2) *Voyez* Comment. III, *pages* 86, 125.

(3) Voyez *Giornale di medicina del S. Orteschi*. Venis. 1767, T. V, *page* 73.

(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation des Intestins, *page* 124.

VIII. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DES INTESTINS ET DE L'ÉPIPLOON.

Febris puerperarum d'*Hulme* (1).

Descript. SIGNES donnés plus haut (2). Lochies changées en couleur et en quantité. Saburre bilieuse. Diathèse inflammatoire.

Schol. L'inflammation de l'épiploon et des intestins constitue la fièvre qui suit ordinairement l'accouchement, et qui est connue, sous le nom de *fièvre puerpérale*; *Hulme* l'a prouvé par l'ouverture des cadavres: il a toujours trouvé les intestins enflammés, et jamais l'*utérus*. La pression de cet organe sur le tube intestinal, lors de la grossesse, et la saburre des premières voies, donnent lieu à cette maladie, d'après l'avis de notre auteur: il certifie l'existence de la dernière cause par les considérations suivantes:

La sérosité du sang a une couleur jaune (3);
On vomit souvent de la bile (4);
Il existe fréquemment une diarrhée bilieuse (5);
On emploie les lavemens, les émétiques et les purgatifs avec beaucoup de succès (6);

(1) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation des Intestins et de l'Epiploon, *page* 124 et 125.
(2) Voyez *Ibid.*
(3) Voyez *page* 8.
(4) Voyez *page* 6.
(5) Voyez *page* 32.
(6) Voyez *pages* 11, 43.

Enfin, le flux de ventre est toujours salutaire ; il est ordinairement critique (1) : tout cela démontre assez le génie bilieux de cette fièvre ; la suppression des lochies peut même n'entrer pour rien dans sa cause, puisqu'elles reparoissent souvent, sans que les mouvemens fébriles cessent, et que les évacuations du sang, soit naturelles, soit artificielles, n'enlèvent pas la maladie (2). Je prouverai au reste plus bas que l'inflammation, dont il s'agit, dépend le plus souvent d'une congestion de lait sur les intestins (3).

IX. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DES REINS.

Descript. SYMPTÔMES de la vraie néphritite (4), de la diathèse inflammatoire, et de la saburre bilieuse.

Schol. Sauvages remarque (5) que la fièvre néphrétique est fréquemment bilieuse, et que les purgatifs lui sont convenables.

(1) Voyez *pages* 8, 25, 54.
(2) Voyez *page* 9.
(3) *Voyez* Fièvre remittente des femmes en couches *ci-après*.
(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation des reins, *page* 120.
(5) Voyez *page* 564.

X. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DE L'*UTÉRUS* (1).

Schol. Comme les hémorragies de l'utérus dépendent ordinairement de la saburre bilieuse, l'inflammation subséquente de cet organe peut en dépendre aussi ; il en est de l'une, comme de l'autre maladie.

II. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE D'ÉRÉSIPÈLE.

Schol. La fièvre érésipélateuse est plus que les autres fomentée par la saburre bilieuse ; mais presque tous les auteurs l'ont mise au nombre des fièvres exanthématiques ; ainsi je citerai là même leurs observations (2).

III. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE RHUMATISME.

Descripi. SYMPTÔMES du rhumatisme inflammatoire (3). Signes de la saburre bilieuse, et de la diathèse phlogistique.

(1) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de *l'utérus*, pages 120 et 132; voyez *Sauvages*, P. I, *page* 481.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée d'érésipèle, pour la descript. ; *voy* aussi la *Scholie*, pages 129 & 130.

(3) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de rhumatisme, *page* 131.

Schol. Il paroît que cette maladie dépend souvent de l'impureté des premiers voies, puisque plusieurs auteurs ont conseillé les évacuans pour la guérir (1) ; *Musgrave* a recommandé une vomition forte et réitérée (2), dans la colique de Poitou qu'*Huxham* a décrit (3), il existoit des douleurs rhumatiques cruelles qui cessoient, aussitôt que les vomissemens avoient eu lieu ; moi-même j'ai, dans le temps, fait disparoître subitement, par une évacuation alvine, un rhumatisme symptômatique, qui, dans une fièvre miliaire, s'étoit fixé sur les genoux.

Enfin, les signes de la saburre sont d'ailleurs assez manifestes (4) ; *Baglivi* a aussi reconnu cette cause : « *Dolores ischii*, dit-il, *lumborum ex infarctu conges-* » *tionequè pravorum, crudorumquè humorum, in* » *mesenterio orti, ad genua & ultimos digitos sæpè* » *protenduntur* (5). »

La matière du rhumatisme prend-elle sa source dans la partie du sang qui est charriée au foie, du système de la veine-porte, pour la sécrétion de la bile ? Cela paroît être ainsi, puisque les hémorrhoïdes manquent très-rarement dans la constitution rhumatique, et que les remèdes emphractiques produisent de bons effets, dans cette maladie.

---

(1) Voyez *Sydenham*, T. I, Œuvres, édit. de Genève, *p.* 200; voyez *Samml. für pract. Aerzte*, B. 2, *St.* 2, *page* 29.

(2) *Voyez de Arthrit. sympt.* C. 12, §. 8 ; voyez *Lentin*, *Memorab.*, *etc.*, page 55.

(3) *Voyez* T. I, *page* 364 ; et T. III, *page* 76.

(4) Voyez *Huxham*, T. I, *page* 313.

(5) *Voyez* Œuvres de *Baglivi*, édit. de Lyon, *page* 45 ; on peut encore citer ici *Hoffmann*, *voyez* ses Œuvres, T. II, S. 2, C. 8, §. 7, *Ballon*, voyez *page* 282, *Schræder* et *Dugen*, diss. de *Arthrit. vag.* §. 4, 13, 20, *Sarcone*, T. I, *page* 107, *Swieten*, T. V, *page* 667, et *Stoll*, *Rat. med.* P. I, *pages* 20, 94, 103 ; P. 2, *pages* 24, 124.

β) FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE CATARRE.

Descript. SIGNES du catarre (1), et de l'impureté des premières voies. Diathèse inflammatoire.

Schol. On lit, dans la dissertation de *May*, faite sous les auspices de *Schrœder*, et intitulée, *de amplitudine generis febrium biliosarum* (2), qu'il est confirmé, par le témoignage des auteurs, que les catarrhes sont très-souvent, et même ordinairement de ce caractère-ci.

I. FIÈVRE — — — COMPLIQUÉE DU CATARRE DES NARINES (3).

Descript. SIGNES d'une congestion séreuse dans les glandes de la bouche (4), et d'un amas bilieux dans les premières voies. Diathèse inflammatoire.

---

(1) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de Catarre, *page* 135.

(2) *Voyez* §. 12; *voyez* la diss. cit. de *Rahn*, §. 19; voyez *Grant*, page 477; voyez *Stoll*, *Rat. med.* P. I, *page* 22, P. 2, *page* 6.

(3) Voyez *Huxham*, T. I, *pages* 102, 153.

(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée du catarre des narines, *page* 136.

II. FIÈVRE — — — COMPLIQUÉE DU CATARRE DES POUMONS.

Cette maladie correspond :

A la *Peripneumonia catarrhalis* de *Sauvages* (1);
A la *Peripneumonia notha* de *Sydenham* (2), et à la *Febris catarrhalis epidemica* d'*Huxham* (3).

Descript. SIGNES d'une congestion séreuse dans les poumons (4), et d'un amas bilieux dans les premières voies. Diathèse inflammatoire.

γ) FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE DYSSENTERIE.

Descript. SYMPTÔMES de dyssenterie (5), et signes de saburre bilieuse. Diathèse

(1) Voyez page 498.
(2) *Voyez* ses Œuvres, édit. de Genève, T. I. *page* 168.
(3) *Voyez* T. I, *page* 103; *voyez* encore *Grimm*, *von der epidemie zu Eisenach*, page 119.
(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée du catarre des poumons, *page* 136.
(5) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de dyssenterie, *page* 137.

inflammatoire. Excrémens bilieux, moins sanguinolens (1).

Schol. Sydenham a concilié, avec beaucoup de fruit, la méthode antiphlogistique avec les évacuans dans le traitement de la dyssenterie (2).

Pringle a remarqué que cette maladie étoit d'un caractère bilioso-inflammatoire, principalement dans le printemps : il ne prend pas la bile pour sa cause ; il est cependant vraisemblable, d'après la curation, que cette humeur y entre pour quelque chose, quoiqu'elle ne la constitue pas seule (3).

La rhubarbe ne convient pas, à raison de la constitution phlogistique ; on emploie la pulpe des tamarins avec plus d'efficacité, ainsi que la crême de tartre (4).

δ) FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE D'EXANTHÈMES.

Schol. Quelques exhanthêmes reconnoissent un miasme qui leur est particulier, et qui les produit, dans quelque condition que se trouve l'athmosphère et le corps : ils ne dépendent donc pas proprement d'aucune autre cause ; mais certaines conditions maladives peuvent contribuer à la modification de leur caractère : aussi faut-il y faire une soigneuse attention.

On verra, par ce que j'ai déjà proposé en général, et

(1) Cette comparaison est relative à la dyssenterie qui complique la Fièvre continente inflammatoire ; *voyez* page 137.

(2) *Voyez* ses Œuvres, édit. de Lyon, *page* 183 ; *voyez* encore *Zimmermann*, *von der ruhr.*, *etc.* pages 326, 385.

(3) Voyez *pages* 257, 259.

(4) Voyez *Grant*, page 319.

par l'observation, que je citerai à l'appui que c'est la saburre bilieuse particulièrement qui modifie ces exanthêmes. Il en est qui paroissent souvent n'avoir point d'autre origine; on ne peut pas du moins déduire d'autre conclusion, de la présence de cette saburre, et de l'amendement que son évacuation apporte à la maladie.

Les exanthêmes, qui paroissent symptomatiquement, sont ordinairement de ce caractère; on ne peut cependant pas nier tout-à-fait qu'ils ne soient quelquefois critiques : en ce cas, ils ont déposé sur la peau toute la matière morbifique, et il faut bien se garder de l'en révulser par les purgatifs (1).

Lorsque les exanthêmes sont symptômatiques, qu'il existe des signes de saburre bilieuse, et que rien ne fait soupçonner la présence d'un *contagium* particulier, il faut absolument les éloigner de la peau par les évacuans, et empêcher ainsi leur éruption. Divers auteurs ont reconnu cette condition des exanthêmes; qu'il me soit permis de rapporter ici quelques mots d'un médecin d'une grande réputation : « *Illud*, dit *Van-Swieten*, » *quod pruritus et exanthemata facit*, *quandoquè in* » *ventriculo*, *et circa præcordia hæret*, *atquè*, *hôc excus-* » *so*, *statim evanescunt* (2). »

---

(1) Voyez *Glass*, page 101.

(2) *Voyez* Comment. II, *page* 399; voyez *Glass*, édit. de *Baldinger*, page 98.

I. FIÈVRE REMMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA PESTE.

Descript. SYMPTÔMES de la peste (1). Signes de la saburre bilieuse, et de la diathèse phlogistique.

Schol. Forestus (2) et *Chenot* (3), ont observé que la fièvre de la peste avoit souvent ce caractère ; à ce sujet *Schreiber* dit : « *Bilis est liquor cui caracter pes-* » *tilens omnium profundissimè impressus est.* » Le même auteur (4) a toujours vu, dans le cadavre de ceux que la peste avoit tué, la vésicule du fiel très-remplie d'une bile fluide et jaunâtre.

Samoïlovitz enfin a retiré de bien bons effets des vomitifs (5) ; il les a ordonné toujours, avec un grand succès, au commencement de la maladie.

(1) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Peste, *page* 142.
(2) *Voyez* L. 6, Obs. 12.
(3) Voyez *pages* 63, 146.
(4) Voyez *pages* 13, 15.
(5) *Voyez* Obs. 11, *page* 10.

II. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA PETITE VÉROLE (1).

Descript. DOULEUR dans les lombes et dans les intestins avant l'éruption (2). Éruption plus difficile que dans la fièvre continente inflammatoire compliquée de la petite vérole (3). Pustules confluentes (4). La diarrhée en est souvent la suite.

(1) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Petite Vérole, *page* 145 ; voyez *Huxham*, T. II, *pag.* 121, 127 ; voyez *diss. de Schrœder et Fellinger, de Variol. distrib.* Gottingue, 1770, *page* 33 et suiv.; voyez *Stoll*, P. 2, *page* 52.

(2) *Cotunnius* a observé ces symptômes, principalement, lorsque l'infection s'est faite par la salive, qui, une fois viciée, affecte en même temps toutes les humeurs gastriques, et surtout la bile; *voyez de Sedib. variol.*, page 210.

(3) *Hoffmann* rapporte que l'emétique, donné une seule fois, fait vomir une grande quantité de gluten verd, et que l'éruption qui, jusques-là, avoit été retardée, avance librement; *voyez* ses Œuvres, T. II, S. 1, C. 8, *page* 63, et *p.* 66, obs. IV; *Cotunnius* remarque que, dans ce cas, les purgatifs provoquent l'éruption ; voyez *page* 212 et suiv.; voyez *Swieten*, T. V, *page* 77.

(4) J'ai observé plus haut, qu'on ne doit pas déduire le caractère de la petite vérole, de cet aspect extérieur; il paroît cependant que les pustules confluentes sont plus fréquentes dans les autres fièvres bilieuses ; *voyez* la diss. de *Schrœder* et de *Fellinger de Variol. distrib. etc.*, page 11.

III. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA ROUGEOLE (1).

Descript. ÉRUPTION tardive, précédée de vomissement et de diarrhée. Signes de la saburre bilieuse.

IV. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA FIÈVRE SCARLATINE (2).

Descript. SYMPTÔMES de cette fièvre, et de la saburre bilieuse.

Schol. En l'an 1773, j'ai remarqué une grande quantité de saburre dans les premières voies des enfans

(1) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Rougeole, *page* 154; voyez *Sydenham*, page 32; *Morton Pyretol. de febr. infl.* C. 3, *page* 12; *Tissot*, Avis au Peuple, §§. 222, 252; *Rosen*, page 223; *Quarin*, page 103; *May*, diss. de *Amplit. gen. febr. bil.*, page 51; *Fellinger*, diss. cit. *page* 13 et suiv.; *Grant*, page 375; *Stoll.* P. 2, *page* 52.

(2) *Voyez* cette Fièvre compliquant la Fièvre continente inflammatoire, *pages* 156, 157; voyez *Plenciz*, page 163, §. 71; *Rosen*, page 419; *Lentin*, *Memorabil. etc.*, page 32 et suiv. et *Stoll*, P. III, *page* 5.

qui furent affligés de la fièvre scarlatine ; elle étoit aussi quelquefois accompagnée d'un boursoufflement leucophlegmatique, que *Plenciz* compte parmi les symptômes essentiels de cette maladie ; j'ai pourtant observé ce gonflement dans une fièvre miliaire de ce caractère, sur son déclin : il paroît donc que ce signe n'appartient pas exclusivement à la fièvre scarlatine.

V. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA FIÈVRE ORTIÉE (1).

Descript. SIGNES de cette fièvre (2), et de la saburre bilieuse.

VI. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE D'ESSÈRE.

Descript. SIGNES de cette fièvre (3), et de la saburre bilieuse.

(1) *Voyez* Recueil périodique, T. X.

(2) *Voyez* Fièvre ortiée compliquant la Fièvre continente inflammatoire, *page* 157.

(3) *Voyez* l'Essère compliquant la Fièvre continente inflammatoire, *page* 158.

Schol.

Schol. *Vogel* (1) observe que quelquefois ces exanthêmes précèdent les fièvres bilieuses.

VII. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE (2).

Descript. SYMPTÔMES de l'érésipèle (3), et de la saburre bilieuse. Pustules remplies d'une lymphe jaune.

Schol. Il est évident, d'après le témoignage des auteurs que je viens de citer, que cette fièvre-ci est le plus souvent d'un caractère bilieux : la curation et la suppuration particulière de l'érésipèle le prouvent encore ; en effet, si on néglige les évacuans, il passe facilement à l'état suppuratoire, et le pus se présente d'une manière peu louable.

(1) Voyez *Prælect.*, page 114.

(2) Voyez *Forestus*, L. 5, Obs. 22, dans la *Scholie* ; voyez les Obs. chirurg. du même auteur, P. 1, L. 2, Obs. 1 ; voyez *Galien*, *Method. med.* L. XIV, C. 1, *de Sympt. caus.* L. 3, C. 2 ; *de Purgant. med. fac.* C. 5 ; voyez *Sydenham*, C. 6 ; voyez *Freind*, Comment. du sept. liv. d'*Hippocrate* ; page 50, Œuvres, édit. de Paris, 1735 ; voyez *Mead*, *Monit. et præcept. med.*, page 17 ; voyez *Bianchi*, *Hist. hepat.* T. I, *page* 432 ; voyez *Huxham*, T. I, *page* 313 ; *voyez* Recueil périodique, T. VII, *page* 55 ; voyez *Tissot*, Avis au Peuple, chap. 19, §. 278, et *Diss. de febr. bil. Laus.* Œuvres, T. I, *page* 125 ; *voyez* Diss. de *Schræder* et *Ziegler*, *de Febr. erisipel.* §. 7 ; voyez *Brocklesby*, page 91 et suiv. ; voyez *Quarin*, page 110.

(3) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée d'érésipèle, *pages* 129 et 130.

VIII. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE MILIAIRE.

Descript. ÉRUPTION incertaine, non critique. Signes d'une saburre bilieuse.

Schol. Hoffmann assure que cette fièvre, dans les femmes en couches, prend souvent sa naissance des ordures des premières voies (1) ; *Allioni* a observé que les émétiques et les purgatifs étoient très-efficaces avant l'éruption, et qu'ils étoient propres à l'empêcher (2).

L'an passé, les fièvres miliaires suivoient cette marche à Berlin : la saburre bilieuse n'étoit pas manifeste ; cependant les laxatifs étoient bien utiles ; la fièvre observoit même un cours beaucoup plus doux, lorsque, dès les premiers jours, la nature provoquoit des selles fréquentes ; alors l'éruption miliaire n'avoit pas lieu non plus. *Violante* (3) a fréquemment remarqué que des boutons miliaires se présentoient, dans la maladie de la petite-vérole, après l'exsiccation des pustules varioliques, quand la quantité des matières fécales, qui avoient empêché déjà l'éclosion des exanthêmes, avoit long-temps séjourné dans les intestins, ou lorsque, ces boutons existant, leur déjection les avoit fait

(1) *Voyez* ses Œuvres, T. II, S. I, C. 3, Obs. 5.

(2) Voyez *page* 143 ; *voyez* encore là-dessus *Sydenham*, *de Nov. febr. ingress.* Œuvres édit. de Genève, *page* 356 ; *Swieten*, T. II, *page* 398 ; *Glass*, édit. Holl., *page* 126 ; *Zimmermann*, *von der Rhur*, pages 26, 63, 438 ; *voyez* Recueil périodique, T. VII, *page* 78 ; voyez *Sauvages*, édit. *in*-4°., *page* 436 ; *Schulze*, page 15 ; *Quarin*, page 77.

(3) Voyez *de Variol. et Morbil.*, page 136.

disparoître ; *Damiland* confirme que la bile peut être la cause de la fièvre miliaire (1).

Dans les femmes en couches, la bile, en irritant, peut empêcher la sécrétion du lait ; il se rejette alors dans le sang, et n'en est expulsé que sous la forme d'exanthêmes miliaires.

Qu'il me soit, enfin, permis de rapporter, pour dernière raison, à l'appui de mon opinion, les propres paroles d'un observateur moderne : « *Solvitur*, dit » *Bruning*, *purpura alvi fluxu*, *et quidem tutissimè*, » *observata me numerosa docuerunt*, *sæpiùs*, *quam quidem creditur*, *purpuræ matrices in primis viis*, *earumque diversoriis hærere*; *quibus exturbatis*, *hic morbus*, » *velut incantamento profligatus*, *silet sæpè totus* (2). »

IX. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE APHTEUSE.

Descript. ASPECT de cette fièvre (3). Saburre bilieuse.

Schol. Les adultes ont ordinairement des aphtes fébriles ; on les révulse, d'après *Sauvages*, par la saignée et les purgatifs (4).

(1) Voyez *Abhandlung über den Friesel in Piemontesischen.* Gottingue, 1782, page 19.

(2) Voyez *Constit. epid. essend. præf.*

(3) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Fièvre aphteuse, *page* 164.

(4) Voyez *page* 458 ; voyez *Stoll*, P. 3, *page* 6.

X. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA FIÈVRE PÉTÉCHIALE.

Febris petechizans des Allemands ;
Purpura symptomatica de *Sauvages* (1).

Descript. PÉTÉCHIES (2), avec saburre bilieuse.

Schol. C'est ici que se placent les pétéchies, qui proviennent ordinairement de l'usage négligé des évacuans ; elles établissent cette espèce que de *Haën* a dit, avec raison, devoir la naissance à un mauvais traitement ; *Ludwig* a aussi observé des pétéchies de ce caractère (3).

XI. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA FIÈVRE BULLEUSE (4).

Descript. PEMPHIGUS de Sauvages (5), avec saburre bilieuse.

(1) Voyez *page* 448 ; voyez *Præf. de Brocklesby*, *von feld Krankheiten.*

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la fièvre Pétéchiale, *pages* 165.

(3) Voyez *Advers*, V. I, P. I, *page* 23, *not.*

(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Fièvre bulleuse *page* 163.

(5) Voyez *Fincke de Morb. bil. anomal.* 1780, *page* 111.

SECOND GENRE
DES FIÈVRES REMITTENTES GASTRIQUES.

FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE.

Descript. LES égoûts putrides, en temps humides et chaud, donnent lieu à cette fièvre (1). Signes d'une bile putride, adhérente aux parois du tube alimentaire. Signes de la diathèse putride du sang (2). La chaleur est ici plus âcre que dans les fièvres putrides simples (3).

Schol. Il arrive fréquemment des hémorragies en ces sortes de fièvres ; il paroît que la bile a une propriété particulière qui les excite (4).

On remarque, entre les espèces de ce genre, une différence qui n'est pas à négliger dans la pratique ; elles naissent souvent d'une cause épidémique, qui, dans le même temps, infecte et les premières et les secondes voies, de sorte que tout tourne aussitôt à la putridité.

---

(1) Voyez *Pringle*, pages 83, 85, 324 ; voyez *Huxham*, T. I, *page 66* ; voyez *Hillary*, *Observations on the changes of the air and the epidemical diseases in the island of Barbados*. Londres, 1759, *page* 147 ; voyez *Lind*, *von den Krankheiten der Europeer in heissen climaten*, page 226 ; voyez *Moultrie*, *Diss. de Febr. malig Americ.* Edit. *Baldinger*, page 6 et suiv. ; voyez *Bruning*, page 5 ; voyez *Ludwig*, *Advers.* V. I, P. I, *page* 32 ; voyez *Bemerk*, T. 4, *pages* 132, 267.

(2) *Voyez* Fièvre continente putride, *page* 167 et suiv.

(3) Voyez *Sarcone*, T. II, *pages* 105, 109.

(4) Voyez *Hillary*, page 151 ; voyez *Rosen*, page 448.

C'est ici qu'appartiennent la fièvre hongraise (1), et la peste que *Thucidide* a décrit (2).

Les fièvres de cette espèce se présentent avec une grande affection des nerfs; peut-être est-ce pour la même raison que j'ai exposée plus haut, touchant l'effet du *contagium* (3); quoiqu'il en soit, ce sont celles où il n'y a pas des signes manifestes de saburre dès l'invasion; ils ne paroissent visiblement que durant la fièvre; c'est pourquoi l'on dit encore que celle-ci engendre la bile; mais il est très-probable que le *contagium* infecte d'abord cette humeur, et que, par son assimilation aux autres, elle leur fait elle-même contracter son infection (4).

Il est une autre condition des fièvres remittentes gastrique putrides, c'est celle où le sang n'est dépravé que par la dissolution putride de la bile, et par sa commixtion avec ce fluide.

C'est ici qu'appartient la fièvre bilieuse de *Tissot*: dans cette fièvre la saburre bilieuse se manifeste au commencement; et certainement elle en est la cause matérielle.

Enfin, il faut aussi distinguer le stade de la fièvre ou les forces languissent par une débilité excessive du système nerveux (5), de celui où elles ne sont qu'opprimées par la turgescence de la saburre : le premier état doit être, comme je l'ai dit plus haut (6), mis au nombre des fièvres nerveuses; la base du traitement et le fondement de distinction l'ordonnent ainsi; car, dans le second cas, les forces sont réhaussées par les évacuans, tandis que, dans le premier, ces mêmes remèdes achèvent de les épuiser.

Par les évacuans, et par les antiseptiques, on rem-

---

(1) Voyez *Pringle*, page 187.

(2) *Voyez* Traité de la Peste, *page* 16.

(3) *Voyez* Fièvre continente putride, *page* 167 et suiv.

(4) *Voyez* Fièvre remittente gastrique, *page* 205 et suiv. voyez *Moultrie*, diss. *de Febre malign. Americ.* Edit *Baldinger* page 11 et suiv.

(5) Voyez *Hillary*, page 149.

(6) *Voyez* Fièvre remittente gastrique, *page* 205 et suiv.

plit généralement ce qui regarde la curation. Il n'y a pas, quant aux évacuans, une grande différence à faire dans le traitement qui convient à chacune des conditions de la fièvre bilieuse putride, que nous venons de faire connoître; en quel état, en effet, que se trouve la fièvre, lorsque la saburre turge, il faut l'expulser; on remarque, à la vérité, que dans les fièvres contagieuses, cette turgescence est plus marquée sur le déclin, et que dans les autres, elle est au contraire plus sensible ordinairement dans le principe: aussi il faut, en traitant les premières, dégager la saburre du sang, et la déterminer vers les intestins par des doux laxatifs, ou, ce qui est la même chose, il faut la rendre turgescente; au lieu que dans les fièvres non-contagieuses, la nature, qui n'a pas encore été affoiblie, se suffit le plus souvent à elle-même pour opérer cette turgescence.

Qu'elle que soit la condition de la fièvre bilieuse putride, on doit commencer le traitement par les évacuans; car quoique ce genre de maladies, soit, par une curation rationnelle, conduit à sa guérison au moyen des sueurs et des urines, bien loin d'être salutaires, les sueurs ne le sont jamais, et corrompent, au contraire, le reste des humeurs, si les impuretés des premières voies n'ont pas encore été déblayés, à l'état de la fièvre (1); mais les remèdes antiseptiques achèvent de juger la maladie, lorsqu'on a évacué la saburre.

Il en est, pour les autres remèdes, comme pour ce que j'ai remarqué plus haut, touchant le traitement de la fièvre putride continente simple (2). Les acides minéraux ne conviennent pas ici dans le commencement, parce qu'ils constipent; ils sont d'une grande utilité, si l'on se propose de modérer les sueurs symptomatiques (3); si, à cause de l'excessive irritabilité de l'estomac, les remè-

---

(1) Voyez *Zimmermann*, *von der Rhur*, page 24; voyez *Strack*, page 149; voyez *Ludwig*, page 58; voyez *Quarin*, page 61.

(2) *Voyez* Fièvre continente putride, *page* 170 et suiv. *Schol.*

(3) Voyez *Grant*, pages 329, 339.

des sont déjetés par le vomissement, si les intestins ne peuvent le dégager de la saburre, par rapport à leur constitution spasmodique, et si les lavemens ne peuvent pas atteindre le lieu où elle réside, les vessicatoires seront d'un grand secours, en détruisant le spasme, et en disposant les intestins au mouvement péristaltique.

En certains sujets, il s'engendre toujours une nouvelle saburre dans les premières voies, à cause de leur excessive foiblesse; il faut alors ordonner une décoction de quinquina en boisson; elle remplira, outre le rôle tonique, le but des remèdes antiseptiques. Les saignées enfin sont ici toujours dangereuses; elles le sont principalement dans les fièvres qui dépendent d'un miasme contagieux, et qui existent dans un temps chaud (1).

---

(1) Voyez *Diss. de Schræder et Jungschultz*, de V. S. *caut. in febr. infl.*, §. 11 et suiv.; voyez *Ludwig*, page 51, *Londn. Bemerk*, T. 4, *page* 138; voyez *Clarck Beob.*, page 90.

ESPÈCES

a) FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE SIMPLE.

Cette maladie répond :

1°. Au *Marsh fever* de *Pringle (1)*;
A la *Febris putrida* d'*Huxham (2)*;
Et à l'*Amphimerina Hungarica* de *Sauvages (3)*.

La plupart des auteurs ont confondu cette fièvre putride bilieuse, avec la fièvre putride simple; elles sont cependant très-différentes l'une de l'autre, sous le rapport de leur nature et de leur traitement;

Elle répond :

2°. Au *Yellow fever* d'*Hillary (4)*;
A la *Febris maligna biliosa americ.* de *Moultrie (5)*;
A la *Febris flava putrida* de *Bruce (6)*;
Au *Vomito pretto* des Espagnols;
A la Maladie de *Siam*, ou fièvre de matelot, des Français;
Au *Tiphus icterodes* de *Sauvages (7)*;
Et à la *Febris Indiæ Occidentalis flava maligna* de *Makittrick (8)*.

Descript. FIÈVRE très-aiguë. Ardeur considérable des yeux. Anxiété très-grave.

---

(1) Voyez *page* 173.
(2) *Voyez* T. I, *pages* 234, 268, 318, 327, 352; et T. II, *page* 94.
(3) *Voyez* T. I, *page* 327; voyez *Clarck*, *Beobacht*, pag. 81.
(4) Voyez *page* 143.
(5) Voyez *Diss. cit.* page 3.
(6) Voyez *Lind*, page 225.
(7) *Voyez* T. II, Cl. II, Ord. 4.
(8) Voyez *Syllog. select. opusc. med. pract.* Edit. de *Baldinger*; ou la page 17 de sa traduct., par *Bisset*.

Extrême foiblesse. Vomissement extraordinaire, très-souvent d'une bile noirâtre. Hypocondres tendus et douloureux au toucher. Jaunisse universelle. Hémorragies ; la peau est alors moite et cette moiteur est une crise, ou bien il existe une affection comateuse, et la mort s'en suit.

Schol. Il conste, par l'observation des auteurs cités, que cette fièvre est de nature bilieuse putride, et qu'en conséquence elle trouve sa place ici ; elle ne diffère que par le degré d'intensité de la fièvre putride inflammatoire : aussi n'est-ce que sous ce rapport que son traitement est différent ; en effet, les émétiques et les purgatifs drastiques ne conviennent nullement dans cette espèce, parce que, à cause de l'imminente âcreté de la matière, il en résulte facilement des inflammations à l'estomac et aux intestins.

La pulpe des tamarins, le cristal minéral, et autres laxatifs antiphlogistiques, sont très-utiles au commencement de la maladie, ainsi que les lavemens doux, délayans, anti-spasmodiques, émolliens, et les bains tièdes, qui peuvent, sans véhémence, corriger graduellement, résoudre et chasser la matière (1).

Makittrick prétend, par divers argumens, prouver que cette fièvre-ci n'est point d'une nature bilieuse ; la langue, à la vérité, est très-rarement sale : il n'est déjeté par les vomissemens qu'un peu de bile pure ; on ne trouve point cette débilité qui donne lieu à la dépravation des premières voies. Cette maladie n'attaque que les constitutions saines et sensibles. On n'a souvent vu aucun vice de bile dans les cadavres ; tous les viscères du bas ventre, se sont trouvés dans un état naturel (2) ;

(1) Voyez *Moultrie*, page 18.
(2) Voyez *Samml. für Aerzte*, B. 2, *St.* 4, *page* 23.

cependant il est démontré, par la raison du traitement, que cette fièvre est vraiment bilieuse, et qu'il n'y a en cela d'autre différence que celle que j'ai fait remarquer plus haut (1).

b) FIÈVRES REMITTENTES BILIEUSES PUTRIDES COMPLIQUÉES.

a) FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE D'INFLAMMATION LOCALE.

Schol. Les inflammations qui surviennent dans ces fièvres, sont d'une condition assez différente; en effet, il a paru, quelquefois au commencement de la maladie, un phlegmon véritable qui a changé de caractère, lorsque la nature de la fièvre a changé; néanmoins il n'a démenti aucunement son origine.

D'autre part, l'inflammation dépend souvent ici principalement de la bile, et fréquemment de la putridité; quelquefois toutes ces circonstances paroissent concourir à la production de l'inflammation; ces différences ne méritent pas sans doute une grande attention dans le traitement; car on doit toujours avoir égard à la nature de la fièvre même : il n'y a donc pas de distinction a établir pour cela.

Au reste, les inflammations qui compliquent les fièvres remittentes bilieuses putrides, passent facilement à l'état de gangrène, à cause de la condition putride des humeurs; cette putridité rend, en effet, la bile plus âcre, et les parties, que cette liqueur touche, en sont facilement érodées; c'est ainsi que se procrée la dissolution gangréneuse : aussi remarque-t-on sou-

(2) Voyez pages 246 et 247.

vent, que la mortification a lieu, sans qu'il ait précédé aucun signe manifeste du stade de l'inflammation (1).

I. FIÈVRE REMITTENTE BILÎEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DU PHARYNXS.

Angina maligna d'*Huxham (2)*;
Ulcerated sore throat de *Grant (3)*.

Descript. SIGNES de pourriture, de la saburre bilieuse (4), et de l'inflammation du gosier (5).

Schol. Huxham a employé les vomitifs avec fruit dans cette maladie (6); on peut encore consulter d'*Arluc* sur l'utilité de ces remèdes (7); les cathartiques doux, ont été efficaces même dans les progrès de la maladie (8); c'est pour cela qu'on rapporte, avec raison, à notre genre la condition maligne de l'angine. *Fothergillius* (9) et *Tissot* (10) l'ont observé avec ce même caractère.

(1) Voyez *Wienholt*, *Diss. cit. de Inflamm. occult.*
(2) *Voyez* T. III, *page* 92.
(3) Voyez *page* 549.
(4) *Voyez* Fièvre continente putride, *pages* 167, 168 et 169.
(5) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation du pharynxs et du larynxs, *pages* 103 et 104.
(6) Voyez *page* 112.
(7) *Voyez* Recueil périodique, T. VII, *page* 62.
(8) Voyez *Huxham*, page 115.
(9) Voyez *page* 32.
(10) *Voyez* Avis au Peuple, *page* 146.

II. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA PLÈVRE (1).

Descript. SYMPTÔMES de la pleurésie (2). Signes de putridité, et de la saburre bilieuse.

III. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA PLÈVRE ET DES POUMONS (3).

Cette maladie constitue,

La *Pleuritis putrida* de *Sauvages* (4),
Et la pleurésie maligne de *Tissot* (5).

Descript. SIGNES de la pleuropéripneu-

(1) *Voyez* Diss. cit. de *Schræder* et d'*Hoffmann, de Pleur. sicc. diff.* page 9.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de la plèvre, *page* 107.

(3) Voyez *Forestus*, L. 16, Obs. 28, 35.

(4) Voyez *page* 471.

(5) *Voyez* sa seconde Lettre sur l'épidémie courante, *p.* 21; voyez *Médical essays of. Edimbourg*, P. I, V. 5, *page* 32; voyez *Clegorhn*, *on the epid. diseases in Minorcâ*, page 245. Cet auteur a décrit une pleuropéripneumonie, qui étoit bilioso-

monie (1), de putridité, et de la saburre bilieuse.

IV. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DES POUMONS.

Peripneumonia tiphodes de *Sauvages (2)*.

Descript. SIGNES de la péripneumonie (3), de putridité, et de la saburre bilieuse. . . . .

V. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DU FOIE (4).

Descript. SIGNES de l'inflammation de la partie concave du foie (5), de putridité, et de la saburre bilieuse.

inflammatoire dans son commencement, et qui penchoit ensuite vers le caractère de la fièvre bilioso-putride.

(1) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de la plèvre et des poumons, *page* 116.

(2) Voyez *page* 497; voyez *Huxham*, T. I, *page* 333; *lisez* encore *Clegorhn*.

(3) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation des poumons, *page* 114.

(4) Voyez *Wienholt*, *Diss. de Infl. occult.*, page 16 et suiv.; voyez *Moultrie*, diss. cit. *page* 6.

(5) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de la partie concave du foie, *page* 118.

VI. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE L'ESTOMAC (1).

Descript. SIGNES de l'inflammation de l'estomac (2), de la saburre bilieuse, et de la diathèse putride.

VII. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DES INTESTINS (3).

Descript. SIGNES de *l'entérite* (4), de la saburre bilieuse et de putridité.

(1) Voyez *Moultrie*, diss. cit. *page* 6.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de l'estomac, *page* 123.

(3) Voyez *Moultrie*, diss. cit. *page* 6.

(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation des intestins, *page* 124 et 125.

VIII. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE L'UTÉRUS.

Metritis typhodes de *Sauvages* (1).

Descript. SIGNES de *métrite* (2), de putridité et de la saburre bilieuse.

II. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE RHUMATISME (3).

Descript. SIGNES de rhumatisme (4), de putridité, et de la saburre bilieuse.

(1) *Voyez* T. I, *page* 481.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de *l'utérus*, pages 121 et 122.

(3) Voyez *Huxham*, T. I, *page* 272.

(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de rhumatisme, *page* 131.

8)

β) FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE CATARRE (1).

Descript. SIGNES de catarre (2), de putridité, et de la saburre bilieuse.

γ) FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE DYSSENTERIE.

Cette maladie répond :

A la *Febris dysenterica putrida* de *Zimmermann* (3) ;
A la *Dysenteria bilioso-contagiosa* de *Degner* (4).

Descript. SYMPTÔMES de la dyssenterie (5), de putridité, et de la saburre bilieuse.

(1) Voyez *Huxham*, T. I, *pages* 272, 312, 313, 316.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de catarre, *page* 135.

(3) Voyez *Von der rhur*, pages 10, 369.

(4) Voyez *Histor. med. de dysent. etc.*, §. 29 ; voy. *Grant*, page 315.

(5) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de dyssenterie, *page* 137.

Schol. Est-ce ici que conviennent les lavemens d'air fixe (1)? je n'en crois rien ; l'expérience, en effet, m'a appris que cette substance provoque les selles et le flux *hémorroïdal*.

♂) FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE D'EXANTHÊMES (2).

I. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE LA PESTE (3).

Descript. CARACTÈRES de la peste *(4)*. Signes de la dissolution putride des humeurs, et signes de la saburre bilieuse.

(1) Voyez *Percival*, *Samml. für pract. Aerzte.* B. 1, *St.* 2, *page* 97.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée d'exanthêmes, *page* 140 et suiv.

(3) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la peste, *page* 142 et suiv.

(4) Voyez *Chenot*, page *64*; voyez *Schreiber*, page 10 et suiv.

II. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE LA PETITE VÉROLE (1).

Descript. CARACTÈRES de la petite vérole (2). Signes de putridité, et de la saburre bilieuse.

Schol. Cette petite vérole-ci diffère de celle qui est accompagnée de la fièvre putride simple, parce qu'elle suppure, et que ses boutons sont entre-mêlés de pétéchies.

III. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE LA ROUGEOLE (3).

Descript. PHÉNOMÈNES de la fièvre morbilleuse (4). Signes de la saburre bilieuse, et de la diathèse putride.

(1) Voyez *Huxham*, T. II, *page* 134; voyez *Clegorhn*, page 276; voyez *Grant*, page 292.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la petite vérole, *page* 145.

(3) Voyez *Quarin*, page 103; voyez *Waston Londn. Bemerk.* T. 4, *page* 112.

(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la rougeole, *page* 154, 155 et 156.

IV. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE SCARLATINE (1).

Descript. CARACTÈRES de cette fièvre (2). Phénomènes de putridité. Signes de la saburre bilieuse.

V. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE (3).

Descript. SIGNES de l'érésipèle (4), de putridité, et de la saburre bilieuse.

(1) Voyez *Bruning*, page 28.
(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Fièvre scarlatine, *pages* 156 et 157.
(3) Voyez *Vandermonde*, Journal de médecine, T. X, *page* 449, et T. XII, *page* 354 ; voyez *Grant*, pages 6, 491.
(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée d'érésipèle, *page* 129 et suiv.

VI. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE LA FIÈVRE MILIAIRE (1).

Descript. SIGNES de cet exanthême (2), de la dissolution putride, et de la saburre bilieuse.

Schol. Les boutons miliaires ne sont ici jamais critiques ; leur éruption fait, en quelque sorte, disparoître l'anxiété ; mais elle laisse la fièvre dans toute sa force.

VII. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE LA FIÈVRE PÉTÉCHIALE.

Cette maladie est,

La *Febris nautica* d'*Huxham* (3) ;
Et le *Gaol fever* de *Brocklesby* (4).

Descript. TACHES à la peau (5), avec des signes de putridité, et ceux de la saburre bilieuse.

(1) Voyez *Glass*, page 98 ; voyez *Bruning* ; voy. *Ludwig*, *Advers*, T. I, P. I, *page* 39.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Fièvre miliaire, *page* 160 et suiv.

(3) *Voyez* T. I, *page* 234.

(4) Voyez *page* 205, ou de la traduct. *page* 134 ; voy. *Glass*, page 110 ; *Ludwig*, page 38 ; *Strack*, C. 6, 7, *page* 133 et suiv.

(5) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Fièvre pétéchiale, *page* 165.

Schol. Strack assure qu'il y a toujours, dans les premières voies, un amas d'ordures fortement attachées aux intestins, et que les taches pétéchiales indiquent, dans tous les cas, la purgation (1); mais j'ai déjà dit plus haut qu'on ne peut établir cela comme un axiome de pratique, si d'autres observations ne viennent en corroborer la vérité : il est démontré par l'expérience que c'est ainsi, du moins le plus souvent.

Dans l'*Hist. morb. Vratisl.* de l'an 1699, 1700, 1701, il est décrit une fièvre pétéchiale de la nature de celle de *Strack* (2) : en cette maladie, il y avoit douleur au creux de l'estomac; la langue étoit sale; ceux qui étoient constipés éprouvoient de plus violens symptômes; quelques-uns avoient un cours de ventre; ils déjettoient une grande quantité d'excrémens fétides, et diversement colorés; ceux-là étoient travaillés de symptômes moins intenses pendant tout le cours de la maladie : aussi les purgatifs faisoient-ils des merveilles dans cette fièvre pétéchiale (3).

L'épidémie qui a régné depuis peu dans l'*Allemagne*, étoit aussi de ce même caractère; voyez là-dessus les écrits des modernes, et la préface de *Brocklesby*.

VIII. FIÈVRE REMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE APHTEUSE (4).

Descript. APHTES (5). Diathèse putride. Saburre bilieuse.

Schol. Ces aphtes sont quelquefois critiques.

---

(1) Voyez *page* 111.

(2) Voyez *page* 3.

(3) Voyez *pages* 9 et 10.

(4) Voyez *Huxham*, T. I, *page* 313; voyez *Grant*, page 323.

(5) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de la Fièvre aphteuse, *page* 104.

TROISIÈME GENRE DES FIÈVRES REMITTENTES GASTRIQUES.

FIEVRE REMITTENTE PITUITEUSE.

Descript. CONSTITUTION froide, et humide, de l'athmosphère (1). Diete intempestive, et démesurée. Régime de vie, mal-propre (2). Alimens peu substantiels, et leur pénurie (3).

Langue glutineuse, couverte d'une substance blanche, semblable à du lard (4). La bouche et le gosier sont aussi enduits quelquefois de cette ordure muqueuse (5).

Sang surmonté d'une croûte glutineuse (6); il est composé de lamelles qui contiennent une humidité séreuse (7); il s'enflamme difficilement (8). Sa partie rouge est dissoute (9).

(1) Voyez *Glass*, page 94; la constitution pituiteuse, suit la constitution inflammatoire, et précède la constitution putride: aussi, observe-t-on un passage de l'état inflammatoire à l'état putride; voyez *Grant*, page 171.
(2) Voyez *Sarcone*, T. II, *page* 10.
(3) *Ibid.* page 39.
(4) *Ibid.* page 100.
(5) *Ibid.* pages 126, 150, 170.
(6) *Ibid.* page 155.
(7) *Ibid.* pagé 194.
(8) *Ibid.* pages 94, 99.
(9) *Ibid.* pages 105, 128, 170.

Fièvre lente, avec un pouls débile, intermittent (1). Urine tenue, lympide (2).

Schol. Ce genre de fièvres, qui a été jusqu'ici généralement négligé, ou qui, du moins, a été confondu avec les fièvres bilieuses, vient de nous être tracé par l'observation et par le génie pratique du recommandable *Sarcone*, que j'ai tant cité; il paroît, par la description que cet auteur en a fait, qu'il diffère de tous les autres, par sa nature. La condition glutineuse du sang, dont j'ai parlé, est souvent confondue avec la diathèse phlogistique; elle en est pourtant bien différente; l'aspect même du sang, qui présente toujours un certain degré de putridité, et plus encore la thérapeutique de la maladie, font manifestement voir la différence de cette condition visqueuse.

Il y a aussi beaucoup de probabilité, que cette saburre ne se procrée pas, proprement, dans les premières voies; il paroît qu'elle y est déposée du sang (3).

Les fièvres pituiteuses n'attaquent point, avec cette véhémence qui caractèrise celles qui sont d'une nature vraiment inflammatoire (4); d'ailleurs, la méthode antiphlogistique ne lui convient pas (5).

On prend souvent, pour les symptômes de la saburre bilieuse, les signes de la saburre pituiteuse; mais, encore un coup, les phénomènes pathognomoniques de l'altération de la bile manquent; ses effets, du moins, ne sont point en rapport avec elle (6); la curation manifeste, au contraire, la présence de la pituite, ainsi que la raison de son existence, je veux dire, celle qui constitue le gluten pituiteux, cause matérielle de la maladie.

---

(1) *Ibid.* page 195.
(2) *Ibid.* pages 158, 195.
(3) Voyez *Grant*, page 184.
(4) Voyez *Sarcone*, T. II, *page* 190.
(5) *Voyez* T. III, *pages* 192, 224.
(6) *Voyez* T. II, *page* 152.

En effet, la première indication, qu'offre à remplir cette saburre, est son expurgation; elle tombe ouvertement sous les sens (1); c'est ainsi encore que les vessicatoires ont pu détacher, et expulser cette subsistance glutineuse (2), et que l'on a vu enfin, à l'ouverture des cadavres, les intestins couverts de pituite (3).

La différence naturelle de ce genre de fièvres est assez constante, d'après tout ce qu'on peut lire dans l'observateur habile de l'épidémie napolitaine (4).

Les fièvres que *Glass* a décrit, et qu'*Huxam* nous avoit fait connoître, avant lui, sous la dénomination de *fièvres nerveuses*, avoisinent beaucoup celles-ci; il paroît encore, par le mode de traitement, que celles, dont *Sarcone* nous a donné la description, n'en diffèrent que par le degré d'intensité.

A la vérité, il existe quelquefois de la saburre pituiteuse dans les fièvres nerveuses; mais il n'y en a point une si grande quantité, qu'elle paroisse comprendre toute l'étendue de leur cause matérielle; en effet, lorsque le pivot du traitement roule sur les moyens d'évacuer la saburre des premières voies, on ne peut pas dire que la maladie, qui en est l'objet, constitue une fièvre nerveuse (5); elle établit plutôt un genre particulier, qui tire son origine, moins de la foiblesse, et de la sensibilité insolite du système nerveux, que de son oppression.

La fièvre remittente pituiteuse observe rarement, chez nous, la marche qu'on lui a remarqué en Italie; elle est, à l'égard de l'épidémie pituiteuse napolitaine, dans le même rapport que la fièvre jaune d'Amérique, à l'égard des fièvres bilieuses.

La pituite n'a pas autant d'acrimoine que la bile: elle ne dissout, pas par conséquent, aussi facilement les

---

(1) *Voyez* T. II, *page* 241, T. III, *pages* 70, 186, 215.
(2) *Voyez* T. II, *pages* 163, 172.
(3) Voyez *page* 141.
(4) Lisez *Sarcone*.
(5) Cela sera prouvé plus bas.

humeurs ; la putridité n'est produite que par un degré de la maladie, imminemment intense ; lorsque la disette et l'état appauvri des alimens n'entrent pas dans les causes des maladies pituiteuses, la dissolution des humeurs n'existe pas, du moins, au degré que l'a vu *Sarcone*.

ESPÈCES

a) FIÈVRE REMITTENTE PITUITEUSE SIMPLE.

Cette maladie constitue :

La *Febris glutinosa, gastrica absque affectione locali* de *Sarcone* (1).

---

b) FIÈVRES — — COMPLIQUÉES.

α) FIÈVRE REMITTENTE PITUITEUSE COMPLIQUÉE D'INFLAMMATION LOCALE.

Schol. Les inflammations, qui survenoient dans ces fièvres, portoient toujours le caractère d'une stase putride ; elles passoient très-facilement à l'état gangréneux : aussi faut-il le prévenir par le même mode de traitement (2) ; mais cela n'est pas bien facile, si les inflammations ne paroissent point au plus haut degré de la

---

(1) *Voyez* T. III, *page* 182 ; voyez *Glass*, édit. de *Baldinger* pages 94, 102, 113.

(2) *Voyez* la *Scholie* relative à l'inflammation putride, *page* 185 et suiv.

fièvre ; car la putridité, qui leur donne lieu, n'est pas ordinairement aussi manifeste dans un état plus doux.

Parce qu'on ne peut nier, avec certitude, que les inflammations ne soient causées, et par une congestion de pituite, et par la disposition des lieux affectés, j'ai voulu les insérer ici, comme espèces des fièvres pituiteuses.

Est-ce la dissolution putride des humeurs qui constitue la cause prédisposante des inflammations, et la pituite en est-elle la cause occasionnelle ? Il le paroît ainsi ; les inflammations, en effet, ne se sont montrées, qu'après que le sang a eu passé dans un état de dissolution ; et il est à croire qu'une quantité de pituite n'est pas résoute, qu'elle se dépose sur les parties où elle produit, dans les suites, une espèce d'inflammation.

I. FIÈVRE REMITTENTE PITUITEUSE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DU PHARYNXS (1).

Descript. SYMPTÔMES de l'angine putride (2). Saburre pituiteuse.

(1) Voyez *Sarcone*, T. III, *page* 221.

(2) *Voyez* Fièvre continente putride compliquée de l'inflammation du pharynxs, *page* 137.

II. FIÈVRE REMITTENTE PITUITEUSE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DES POUMONS (1).

Descript. ASPECT de la péripneumonie inflammatoire (2). Saburre pituiteuse.

III. FIÈVRE REMITTENTE PITUITEUSE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DU FOIE (3).

Descript. CARACTÈRES de l'hépatite (4). Saburre pituiteuse.

(1) Voyez *Sarcone*, page 180 du T. III.
(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation des poumons, *page* 114 et 115.
(3) Voyez *Sarcone*, pages 180, 232.
(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation du Foie, *page* 117 et suiv.

IV. FIÈVRE REMITTENTE PITUITEUSE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE L'ESTOMAC (1).

Descript. SIGNES du gastrite (2). Saburre pituiteuse.

β) FIÈVRE REMITTENTE PITUITEUSE COMPLIQUÉE DE CATARRE.

I. FIÈVRE — — COMPLIQUÉE

DU CATARRE DES POUMONS.

C'est la *Péripneumonie spuria atrabilaria* de *Grant* (3).

Descript. CONSTITUTION pituiteuse. Pouls petit, mou. Plénitude de la tête. *Orthopnée* et enrouement. Toux sèche ;

(1) Voyez *Sarcone*, pages 180, 231.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de l'*estomac*, *page* 123.

(3) Voyez *page* 437.

crachement enfin d'une pituite d'abord blanche et tenace, et puis molle et jaune.

Schol. Cette condition de la péripneumonie bâtarde, paroît être celle qui arrive, le plus fréquemment, parmi les catarres dont j'ai parlé plus haut; car, quoique la matière catarrale, et notre saburre pituiteuse, semblent, en quelque sorte, concourir à la procréation de cette péripneumonie, les causes qui la dévancent, ordinairement, sont toujours plus propres à engendrer la pituite, que le catarre; en effet, comme il n'arrive pas facilement qu'on contracte, d'une manière subite, et à l'instar des catarres, la péripneumonie bâtarde, de même la saburre pituiteuse s'accumule moins, par une simple suppression de transpiration, et par d'autres causes des fièvres aiguës, que peu à peu, et fort lentement; la matière catarrale peut cependant se joindre à elle; et de ce qu'elle en approche beaucoup, il me paroît que l'affection, dont il est question, doit garder cette case-ci plutôt que toute autre.

γ) FIÈVRE REMITTENTE PITUITEUSE COMPLIQUÉE DE DYSSENTERIE.

Descript. SIGNES de la dyssenterie (1). Saburre pituiteuse.

Schol. Quoiqu'on puisse douter si la pituite, qu'on déjette souvent, en grande quantité, par le flux dys-

---

(1) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de dyssenterie, *page* 157.

sentérique, doit être rapportée plutôt aux causes de la maladie qu'à ses effets, et quoiqu'il ne soit pas toujours nécessaire d'en provoquer l'issue, on n'observe cependant pas quelquefois d'autre matière morbifique qu'elle, et on l'évacue fréquemment, avec grand fruit, au moyen des vomitifs : aussi pensé-je que la dyssenterie doit, sous cette condition, être rangée parmi les fièvres pituiteuses; cela n'empêche pas que les astringens ne soient, en quelque cas, efficaces pour susciter l'excrétion de la pituite, comme le témoigne *Vogel* (1); car, outre la disposition particulière du corps, qui rend la nature propre à effectuer une purgation ailleurs impossible sans purgatif, et qui doit préalablement exister, si nous voulons employer ces moyens avec succès, il ne résulte autre chose de leur administration, que la propriété des médicamens toniques qui donnent à la cause matérielle une nouvelle manière d'être; dans les fièvres bilieuses de l'Amérique, les évacuans conviennent rarement, par rapport à la tendance qu'ont les parties à s'enflammer (2); de même ces remèdes peuvent être nuisibles, dans une dyssenterie qui dure depuis long-temps, parce qu'ils augmentent l'irritabilité déjà excessive des intestins; mais comme la nature de la fièvre n'a pas moins de liaison avec les maladies bilieuses dans le premier cas, la cause matérielle de la dyssenterie est aussi toujours la même, quoique les évacuans soient nuisibles sous une certaine condition de cette maladie.

---

(1) Voyez *page* 248.
(2) *Voyez* la *Scholie* de la Fièvre remittente simple, *p.* 219.

δ) FIÈVRE REMITTENTE PITUITEUSE COMPLIQUÉE D'EXANTHÊMES (1).

I. FIÈVRE — — COMPLIQUÉE D'EXANTHÊMES MILIAIRES.

Descript. CARACTÈRES des exanthêmes miliaires (2). Saburre pituiteuse.

Schol. Il m'est arrivé quelquefois d'observer, en ce temps-ci, des exanthêmes miliaires de ce génie. Il n'existe là aucun vice sensible de bile, ni dans sa quantité, ni dans sa qualité : la langue est couverte d'une pellicule blanche, tenue ; elle est noire à l'état de la fièvre, mais rarement sèche. Il est déjeté, par l'effet de l'émétique, ou par les efforts de la nature, une grande quantité de pituite ; loin d'en éprouver de l'amertume, le malade en éprouve une saveur acide. La fièvre est exiguë, quant au pouls et à la chaleur ; elle augmente vers la nuit. L'éruption des exanthêmes, en des temps irréguliers, n'est pas critique. L'urine est rouge, et le plus souvent transparente pendant l'exacerbation ; durant la rémission, elle est blanche et tenue. Lorsqu'il y a des forces, la diarrhée soulage beaucoup ; quand elles manquent, les clystères et les laxatifs doux font sortir une quantité considérable de

(1) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée d'exanthêmes, *page* 140 et suiv.

(2) Voyez *Ibid.* . . . . miliaires, *page* 160 et suiv.

pituite

pituite et de fèces, à la vérité, peu fétides ; et à l'étonnement des assistans, ils apportent un grand amendement dans les symptômes.

La langue perd sa croute noire par l'expurgation des premières voies, et la fièvre enfin se juge par les urines.

Tout cela nous indique clairement que ces fièvres appartiennent vraiment ici ; car le pivot de la curation roule sur l'évacuation de la saburre pituiteuse, par les vomitifs et les purgatifs ; ces remèdes terminent même seuls la maladie, si la constitution du sujet n'est pas foible, et si un mauvais traitement n'a annihilé les efforts de la nature.

L'observation nous apprend aussi, évidemment, que la pituite constitue elle-même la matière prochaine des exanthêmes miliaires, puisque les fièvres de ce caractère, qui courent dans le même temps, ne présentent souvent aucun exanthême, ou en présentent fort peu, si le traitement est duement fait ; tandis que si on emploie inconsidérément les remèdes, et sur-tout les sudorifiques, au commencement de la maladie, le corps en est tout rempli ; et j'ai vu, par ma propre expérience, qu'alors ils ne sont pas d'une crise prompte et complétement salutaire, mais bien d'une crise lente, et vraiment ennuyeuse.

Dans les fièvres remittentes pituiteuses compliquées d'exanthêmes, que j'ai remarqué, il ne s'est pas manifesté beaucoup de putridité dans le sang ; en effet, quoique la langue ait contracté la noirceur qui l'atteste dans les fièvres putrides, elle n'a cependant pas offert cette aridité qu'on lui observe le plus souvent en ces mêmes maladies : aussi dénote-t-elle un moindre degré du genre établi.

II. FIÈVRE REMITTENTE PITUITEUSE COMPLIQUÉE

DE LA FIÈVRE PÉTÉCHIALE.

Schol. Sarcone a vu très-fréquemment des taches pétéchiales accompagner l'épidémie de Naples. Il est permis de douter si le gluten pituiteux constituoit le génie de la fièvre, ou si une véritable dissolution des humeurs en étoit la cause; dans ce dernier cas, il faut rapporter la maladie au genre des fièvres putrides.

B. FIÈVRE REMITTENTE, AVEC UN AMAS DE VERS DANS LES PREMIÈRES VOIES.

FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE.

Descript. CONDITION du corps, débile. Constitution de l'air, froide et humide. Grande douleur de tête, occupant la région des sourcils, la racine du nez, et les parties voisines du front (1). Vertige (2). Yeux caves, larmoyans, brillans; noirceur et dilatation de la pupille,

(1) Voyez *Van-den-Bosch*, *Hist. cit. const. epid. vermin.*, §. 56, *page* 288; voyez *Rahn*, *Diss. cit. de Commerc. inter cap. et viscera abdom.*, page 12.
(2) Voyez *Rahn*, page 69.

plus considérables que de coutume (1). Prurit, et hémorragie des narines (2). Bourdonnement d'oreilles, et surdité (3). Langue aride, voilée d'une croute brune, souvent aphteuse. Haleine fétide, et d'une odeur particulière, acido-putride. Salivation (4). Douleur, et grincement des dents (5). Rire sardonique (6). Insomnie (7). Assoupissement (8). délires (9). Convulsions (10). Défaut d'appétit. Respiration lésée. Palpitation de cœur. Pouls inconstant, souvent intermittent (11). Grandes angoisses, dans la région précordiale. Douleurs vagues, dans les membres. Strangurie. Urines ténues, limpides, jumentacées (12). Éjections alvines, putrides, pleines de ratissures, ou entre-mêlées de cadavres de vers pourris. Fièvre lente.

Schol. Tels sont les signes qui, le plus souvent, indi-

---

(1) Voyez *Van-den-Bosch*, page 329, et *Rahn*, page 24.
(2) Voyez *Rahn*, page 36.
(3) *Ibid.* page 47.
(4) *Ibid.* page 56.
(5) *Ibid.* pages 54, 66.
(6) *Ibid.* page 50.
(7) *Ibid.* page 72.
(8) *Ibid.* page 80.
(9) *Ibid.* page 102.
(10) *Ibid.* page 117.
(11) Voyez *Bruning*, page 42.
(12) Voyez *Van-den-Bosch*, §. 83, page 321.

quent la présence des vers dans les premières voies ; quoique de *Haën* ait observé quelquefois qu'ils induisoient à erreur (1), il ne s'ensuit rien pourtant, ni contre leur vérité, ni contre leur utilité ; il en est de même de tous les signes des maladies : ils ne constituent presque jamais une véritable définition philosophique ; ils ne paroissent point, en effet, avec cette constance essentielle aux signes, dont on veut faire les caractères des définitions.

J'ai déjà dit cela plus haut ; c'est même la raison qui m'a porté à négliger les définitions des maladies *in concreto* qui jusqu'ici ont été toutes défectueuses, et à leur substituer des descriptions.

J'ai rapporté certains phénomènes qui, par eux-mêmes, ne conduisent à rien pour la découverte des vers, mais qui, d'après l'expérience, ne doivent souvent leur origine qu'à la présence de ces animaux.

Il est certain que les vers excitent fréquemment des maladies chez l'homme, autant par irritation, lorsqu'ils sont vivans, que par putréfaction, lorsqu'ils sont morts ; il a été confirmé par la bonne observation qu'ils allument ainsi des fièvres, sur-tout dans les endroits marécageux : aussi fournissent-ils une division dans le système pratique, et constituent-ils une différence naturelle ; car la plus grande partie de la curation des fièvres vermineuses consiste dans l'évacuation des vers.

Il suit néanmoins du traitement que le plus souvent ils ne sont pas la cause unique de ces maladies, quoiqu'ils tiennent si fort à leur ensemble, qu'on ne peut effectuer la guérison si on les néglige (2).

La nature fait divers genres, des fièvres vermineuses, suivant la différence de leur cause ; nous devons, d'après la loi de notre fondement de distinction, la suivre dans la détermination de ces genres.

---

(1) *Voyez Rat. med.* T. XIV, C. de *Febr. vermin.*
(2) Voyez *Van-den-Bosch*, page 279.

PREMIER GENRE
DES FIÈVRES VERMINEUSES.

FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE INFLAMMATOIRE.

Descript. SIGNES des vers, et de la diathèse phelogistique (1).

ESPÈCES.

a) FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE INFLAMMATOIRE SIMPLE (2).

C'est ici qu'on doit placer la *Febris hectica verminosa* de Van-den-Bosch (3).

b) FIÈVRES REMITTENTES VERMINEUSES INFLAMMATOIRES COMPLIQUÉES.

α) FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE INFLAMMATOIRE LOCALE.

Schol. La raison de l'existence des inflammations vermineuses paroît être la même que celle des inflammations occasionnées par la saburre bilieuse : quelque

(1) *Voyez* Fièvre continente putride, *page* 167 et suiv.
(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire simple, *page* 98 et suiv.
(3) Voyez *page* 127 ; voyez *Sauvages*, T. I, *page* 319.

matière est sans doute transférée, par sympathie, sur des endroits du corps, où elle produit une espèce d'inflammation ; divers auteurs l'ont vérifié par l'ouverture des cadavres (1) ; les vers peuvent, à la vérité, donner lieu quelquefois à une fausse douleur pleurétique, sans qu'il existe de véritable inflammation ; cela arrive, lorsqu'ils sont attachés à l'arc supérieur de l'intestin colon, et qu'ils le picottent (2) ; mais il n'en est pas ici question ; et l'on pourra juger, par la considération des autres circonstances, s'il y a ou non une affection locale, positive.

I. FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE L'INFLAMMATION DES YEUX (3).

Descript SIGNES de l'*ophtalmite* (4), et des vers.

(1) Voyez *de Haën*, T. XIV, *page* 149 et suiv.
(2) Voyez *de Haën*, page 148.
(3) Voyez *Kahn*, diss. cit. *page* 71 et suiv.
(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation des yeux, *page* 101.

II. FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA PLÈVRE ET DES POUMONS.

Pleuritis verminosa de *Sauvages (1).*

Descript. SIGNES de pleuropéripneumonie (2), dans un degré d'intensité, moindre que dans la fièvre continente inflammatoire. Phénomènes des vers.

III. FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DES POUMONS.

Descript. SYMPTOMES de la péripneumonie (3). Signes des vers.

(1) Voyez *page* 471; voyez *Harderi*, *Apiar. Basil.* 1687, Obs. XCVI; voyez *Van-den-Bosch*, pages 107, 190, 288; voyez *de Haën*, T. XIV, *page* 149; voyez *Lentin*, Fasc., Obs. première, Obs. seconde.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de la plèvre et des poumons, *page* 116.

(3) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de

II. FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE RHUMATISME.

C'est le *Rheumatismus verminosus* de *Sauvages* (1).

Descript. SYMPTÔMES de rhumatisme, moins violens que ceux du rhumatisme qui complique la fièvre continente inflammatoire (2). Signes des vers.

β) FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE CATARRE (3).

Descript. SIGNES de catarre (4), et des vers.

l'inflammation des poumons, *page* 114 ; *voyez* aussi *Van-den-Bosch*, pages 261, 269.

(1) *Voyez* T. II, *page* 32.

(2) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de rhumatisme, *page* 131.

(3) *Voyez Rahn*, diss. cit. *page* 42.

(4) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de Catarre, *page* 135.

γ) FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE D'EXANTHÊMES.

Schol. Il faut entendre ici ce que j'ai dit plus haut touchant l'influence de la saburre bilieuse pour la modification des fièvres exanthématiques (1).

I. FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE DE LA FIÈVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE (2).

Descript. ASPECT de l'érésipèle (3). Amas de vers dans les premières voies.

Schol. J'ai désigné plus haut les signes de la fièvre aphteuse, parmi ceux qui appartiennent génériquement aux vers ; les aphtes ne méritent pas de faire l'attribut d'une espèce particulière.

(1) *Voyez* Fièvres remittentes gastriques, *page* 205.
(2) Voyez *Van-den-Bosch*, page 179.
(3) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée d'érésipèle, *page* 191 et suiv.

SECOND GENRE DES FIÈVRES VERMINEUSES.

FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE PUTRIDE.

Descript. SIGNES de putridité (1), et des vers.

Schol. Cette condition des fièvres vermineuses, se présente plus souvent que leur condition inflammatoire, parce que la constitution de l'athmosphère, et celle de l'économie animale, qui favorisent la procréation des vers, donnent également lieu à la pourriture, qui d'ailleurs est augmentée par les cadavres de ces animaux.

ESPÈCES.

a) FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE PUTRIDE SIMPLE (2).

Schol. Qu'il me soit permis d'appeler cette fièvre *simple*, puisque la plus grande partie de sa curation consiste dans l'évacuation de la vermine; j'avouerai cependant volontiers, que l'amas vermineux n'en est pas exclusivement la cause matérielle; je l'ai déjà exposé plus haut d'une manière générale : il existe quel-

(1) *Voyez* Fièvre continente putride, *page* 167 et suiv.

(2) *Voyez Van-den-Bosch*, page 30; *Medic. comment. Edemb.* P. II, *page* 156.

quefois un *contagium* ou un miasme particulier, à qui l'orgasme fébrile doit principalement son origine, et sans lequel, les vers seuls n'auroient peut-être pas fait paroître la fièvre.

Le plus souvent il y a aussi complication de saburre pituiteuse; du moins elle se procrée facilement en ce cas, et l'on doit y faire attention dans la pratique. D'après l'observation, la pituite, engendrée à l'occasion des vers, a un aspect et un caractère particulier; quelques-uns lui donnent l'épithète de *vermineux*.

b) FIÈVRES REMITTENTES VERMINEUSES PUTRIDES COMPLIQUÉES.

α) FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE D'INFLAMMATION LOCALE. (1)

I. FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA PLÈVRE ET DES POUMONS.

C'est la *Pleuropneumonia putrido-verminosa* de *Van-den-Bosch* (2).

Descript. SIGNES de la pleuropneumonie (3), de putridité, et des vers.

(1) Voyez *Wurmschlein*, par exemple.

(2) *Voyez* §. 59, *page* 238.

(3) *Voyez* Fièvre continente inflammatoire compliquée de l'inflammation de la plèvre, *page* 107.

β) FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE D'EXANTHÊMES (1).

I. FIÈVRE REMITTENTE VERMINEUSE PUTRIDE COMPLIQUÉE DE LA FIÈVRE PÉTÉCHIALE.

Purpura verminosa de *Sauvages* (2).

Descript. TACHES pétéchiales (3). Signes des vers.

C. FIÈVRES REMITTENTES AVEC MÉTASTASE DE LAIT SUR LES VISCÈRES DU BAS VENTRE.

FIÈVRE REMITTENTE PUERPÉRALE.

Cette maladie correspond :
A la *Febris puerperarum* de *Selle* (4).

Descript. MALADIE, exclusivement pro-

(1) *Voyez* Fièvre continente putride compliquée d'exanthêmes, *page* 194.
(2) *Voyez* T. I, *page* 449 ; voyez *Van-den-Bosch*, pages 87, 91.
(3) *Voyez* Fièvre continente putride compliquée d'exanthêmes, *page* 194.
(4) Voyez *page* 510, du même ; voyez *Beitræge, zur naturund*

pre aux femmes en couches (1). Absence, diminution, rétrocession, ou dépravation du lait (2), des mamelles. Abdomen très-tendu, et ne pouvant supporter l'attouchement. Douleurs vagues, lancinantes, dans toutes les régions du bas-ventre. Pouls petit, spasmodique. Lochies puriformes, blanches, rarement fétides.

Schol. Il arrive, aux femmes en couches, diverses maladies qui diffèrent entr'elles par leur nature, telles que le *métrite*, qui vient à la suite de la lésion de l'*utérus*, l'*éclampsie*, la fièvre érésipélateuse, et la fièvre de lait trop forte, qui accompagnent l'enfantement; mais la maladie, dont il est question, diffère de toutes celles-là, et sous le rapport de la cause, et sous le rapport du traitement: je l'établis donc ici sous le nom de *fièvre remittente des femmes en couches* ou *puerpérale*. Si nous devons donner ce nom à une espèce fixe de maladie, il n'en est certainement aucune qui le mérite à plus juste titre, que celle qui tire son origine d'une condition des femmes en couches, qui ne peut arriver qu'à elles.

La raison de l'existence de cette maladie, est ainsi

Arzeneiwissenchaft, P. I, *pages* 45, 173; P. II, *pages* 45, 111, 168: *voyez* Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, 1746, *page* 160; voyez *Samml. für pract. Aerzte*, B. 8, P. I.

(1) Elle les attaque depuis le second jour de l'enfantement, jusqu'au douzième, rarement avant la fièvre de lait, très-rarement après la troisième ou quatrième semaine de l'accouchement, si elle arrive jamais à ces époques.

(2) Cette maladie précède quelquefois la fièvre de lait, comme nous l'avons déjà dit; ou bien elle l'arrête immédiatement à sa naissance; de sorte que la sécrétion de cette liqueur ne peut se faire dans les mamelles.

réglée : toutes les parties qui sont, d'une manière ou d'autre, affectées durant la grossesse, ou pendant l'accouchement, telles que les parties génitales internes, les vaisseaux chylifères, les intestins, constituent la cause formelle de cette fièvre; la congestion, ou plutôt l'accumulation métastatique du lait ou de la lymphe dans ces parties, doit, avec raison, en être regardée comme la cause matérielle. Le métastase est produit par un spasme qui est lui-même l'effet de divers irritans; et ces irritans font une partie de la nature de la fièvre remittente des femmes en couches. Cela est prouvé par ce qui suit :

1°. On trouve, après la mort, des amas purulens dans la cavité de l'abdomen, qui ne peuvent être le produit de la seule inflammation ordinaire des intestins et de l'épiploon, parce que cette inflammation n'est jamais en raison directe de la suppuration; on trouve, en effet, souvent une grande quantité de pus, lorsque l'inflammation de ces parties est peu considérable, *et vice versâ.*

L'expérience m'a appris que, quand on ne voit que les parties externes enflammées ou érodées, ces inflammations naissent ordinairement de l'âcreté d'une humeur extravasée.

La collection des humeurs puriformes, dont je viens de parler, n'est jamais la suite de l'inflammation des intestins et de l'épiploon; cela arrive du moins bien rarement, hors de l'enfantement; ainsi *Hulme* et *La-Roche* sont mal fondés, lorsqu'ils avancent que cet amas de liqueur, en forme de pus, est le résultat de la seule inflammation de ces parties (1); elle occupe, à la vérité, un rang parmi les causes éloignées; mais la maladie peut très-bien exister sans son concours, et cela arrive, en effet, assez fréquemment.

Walter (2) affirme que cette collection est l'effet de

(1) Voyez *Untersuch, über die natur und Behandlung des Kindbetterinnenfiebers. Mit Anmerkumgen D. Selle.*

(2) Voyez *Von den Krankheiten des Beauchselles und dem Schlagflus.*

l'inflammation du péritoine ; mais son opinion n'est rien moins que conforme à la vérité ; on ne remarque, en effet, dans les cadavres, aucun vestige de cette inflammation, à moins qu'elle n'ait été occasionnée par l'amas même du lait extravasé dans l'abdomen ; il est très-certain que cette matière transude par les vaisseaux du péritoine, puisque les intestins, dont la face externe est recouverte par cette membrane, contractent souvent avec elle des adhérences, sans que leur substance en ait éprouvé aucune altération ; mais cette exsudation est produite par une cause bien différente ; et cette cause n'est pas renfermée dans le péritoine même : elle dépend prochainement de la congestion des humeurs lymphatiques.

2°. Il paroît que la matière, qu'on trouve dans l'abdomen, après la mort, est ou du lait ou de la lymphe corrompue, parce qu'ordinairement la maladie se montre immédiatement après la rétrocession du lait des mamelles, parce que, durant le cours de la maladie, il ne se fait pas de déposition de cette liqueur dans ces organes, parce que l'humeur lactée, qui s'est corrompue dans les seins, est semblable, en toutes ses qualités, à celle qu'on trouve dans la cavité du bas-ventre, parce qu'enfin, les métastases du lait, sur d'autres parties, prouvent la possibilité de son transport dans celles de l'abdomen, avec d'autant plus de vérité, qu'elles sont unies entr'elles par une liaison particulière.

3°. En effet, entr'autres considérations, les suivantes nous apprennent que les parties génitales internes, qui contiennent toujours une quantité de l'humeur purulente, dont il s'agit, ont une singulière sympathie avec les mamelles : les menstrues manquent le plus souvent, lorsqu'il y a de lait dans ces organes, et réciproquement les vierges ont fréquemment de cette liqueur dans les seins, quand le flux menstruel s'est supprimé ; les tumeurs des mamelles vont toujours de pis en pis, si les règles sont arrêtées ou finissent ; les ventouses appliquées sur les mamelles sont efficaces pour mettre fin à une hémorragie de l'utérus ; les lochies sanguinolentes n'existent plus durant la fièvre lactée : elles reparoissent après la

fièvre, et après la sécrétion du lait; mais elles sont blanches alors, et probablement elles charrient le superflu de cette humeur; souvent le chorion, séparé de l'œuf, laisse voir du lait : *Astruc* a observé quelquefois que les vaisseaux lymphatiques de l'utérus étoient remplis d'une liqueur lactiforme (1); je l'ai vu aussi cette année dans une matrice déchirée, qui étoit remplie d'une humeur semblable à du lait.

On peut placer ici l'observation, dont j'ai parlé ailleurs, relative à une femme enceinte qu'on effraya, et qui éprouva sur-le-champ un écoulement de lait corrompu, et par les mamelles, et par le vagin.

Enfin, les intestins et les vaisseaux chylifères sont intimement liés avec tout le système lymphatique : il n'est donc pas étonnant que ces parties soient celles qui sont le plus affectées de l'irrégularité de la sécrétion du lait.

Au reste, je ne prétends pas nier que cette collection d'humeur lactiforme ne se fasse souvent, lorsqu'il ne s'est point encore opéré presque aucune sécrétion de lait dans les mamelles; mais cela ne peut nullement infirmer le fondement de notre théorie; en effet, la même lymphe, qui, dans ce cas, devoit servir à la sécrétion du lait, s'est accumulée ailleurs, et n'a pas pu arriver jusqu'aux seins; on peut inférer des expériences même de *Walter*, que cette congestion de lymphe peut très-facilement s'effectuer, puisqu'en injectant les vaisseaux lymphatiques d'une femme morte en couches, il en a découvert une grande quantité à l'utérus (2) : quand donc, par la contraction de cet organe, il s'oppose un obstacle à la lymphe, qui, dans le temps de la grossesse, afflue à la matrice en si grande quantité, elle doit s'accumuler dans d'autres parties, et principalement dans les mamelles; et il n'est pas étonnant,

(1) *Voyez* Traité des maladies des femmes, T. I, *page* 12; voyez *Winslow*. du bas-ventre, n°. 623, *page* 578.

(2) *Voyez* §. 34.

qu'il

qu'il s'en fasse des congestions ailleurs, si ces glandes sont obstruées.

4°. Les causes, qui allument la fièvre des accouchées, peuvent, sous d'autres circonstances, corrompre le lait dans les mamelles; de sorte que cette liqueur contracte, en elles, la même âcreté qu'on lui remarque, après la mort, dans la cavité de l'abdomen, ou autres parties.

5°. La cause première du métastase ne peut point être exclusivement l'inflammation, parce que notre maladie observe souvent un cours plus long que ce phénomène; la condition du corps, et la disposition des causes, prouvent assez que c'est le spasme qui donne lieu à la fièvre remittente des femmes en couches; *Darwin* a démontré, avec exactitude, et très-ingénieusement, comment, par une telle affection, le mouvement des humeurs lymphatiques peut se faire dans un sens inverse (1).

Toutes ces considérations mettent la nature de notre maladie hors de doute, et prouvent, en même temps, que c'est mal-à-propos qu'on a déclaré qu'elle ne consistoit que dans une simple inflammation de l'épiploon, et des intestins; *Neake* (2), et *Home* (3), ont fait bien des objections contre cette opinion; mais je me suis appliqué, à la réfuter, et par des raisonnemens, et par des observations (4).

Ainsi, il ne résulte aucun changement, dans la chose, que ce métastase suive souvent la fièvre, et qu'elle doive, conséquemment, être regardée, en quelque sorte, comme l'effet de la maladie; car la fièvre observe, sans ce métastase, un cours différent et moins violent; elle n'entraîne pas le danger qui accompagne toujours le métastase.

---

(1) Voyez *Samml. für practische.*

(2) *Voyez* Obs. *on the Child-bed fever.*

(3) Voyez *Clin. Vers.*

(4) Voyez *Beytr. zur natur-und Arzeineiwissenchaf*, page 34 et suiv., et page 172.

Enfin, il faut, en dernier lieu, remarquer encore que la fièvre remittente des femmes en couches est très-rarement sporadique, et que, le plus souvent, elle est épidémique : cette maladie est à craindre pour les femmes qui viennent d'enfanter, principalement, lorsqu'il court des fièvres bilieuses épidémiques ; il faut, en cette conjoncture, employer tous les moyens de l'art, pour détourner toute sorte de mouvement fébrile.

Le traitement de la maladie se déduit facilement de la condition que je viens d'en faire connoître ; on doit, en effet, dissiper le spasme, et mettre au-dehors la matière en congestion : la première indication est remplie, suivant la différence spécifique des causes ; et l'autre, de la manière indiquée par la nature.

Il m'est arrivé d'observer les espèces suivantes de cette maladie, selon la différence des causes occasionnelles.

ESPÈCES.

I. Fièvre remittente des femmes en couches avec une constitution bilioso-inflammatoire (1).

Descript. SIGNES de la saburre bilieuse, et du métastase du lait dans l'abdomen.

Schol. Tel est le caractère de la fièvre remittente puerpérale, qui a une marche épidémique ; son traitement est le même que celui des fièvres bilieuses, avec cette différence pourtant, qu'il faut à leurs remèdes adjoindre toujours les anti-spasmodiques.

---

(1) Voyez *Selle*, *Beytræge*, etc. page 45.

II. FIÈVRE REMITTENTE DES FEMMES EN COUCHES,

PAR LES PASSIONS DE L'AME.

Schol. J'ai observé que cette espèce naissoit le plus souvent des passions ; mais elle est, dans d'autres cas, le résultat immédiat de la dépravation du lait causée par une terreur (1).

III. FIÈVRE REMITTENTE DES FEMMES EN COUCHES,

PAR REFROIDISSEMENT.

Schol. Lorsqu'il n'existe pas de constitution épidémique, le refroidissement fait paroître sporadiquement cette fièvre ; on peut appliquer la même chose à la précédente.

Au reste, je suis très-persuadé qu'il y a encore plusieurs autres espèces de fièvres puerpérales.

IV. FIÈVRE REMITTENTE DES FEMMES EN COUCHES,

PAR INFLAMMATION.

Schol. Les inflammations des intestins et de l'utérus, ont parfaitement le caractère d'une cause occasionnelle;

(1) Voyez *Selle*, *Beytræge*, P. I, *pages* 39, 66, P. II, *page* 169.

ces maladies doivent être désignées sous le nom de *fièvre remittente des femmes en couches*, ou *puerpérale*, quand elles entraînent la congestion de la lymphe lactifère.

J'ai vu des inflammations d'intestins et d'utérus sans nulle extravasation d'humeur lymphatique ; mais ces jours derniers, j'ai observé un cas dans lequel une lésion de l'orifice de l'utérus, faite pendant l'accouchement, a donné lieu à une extravasation copieuse d'une liqueur vraiment lactiforme, et a fait naître tous les phénomènes de la fièvre puerpérale.

D'après toutes ces considérations, on peut juger du prix du spécifique que les médecins français viennent de prôner (1) ; l'ipécacuanha convient parfaitement dans cette maladie, quand la congestion de la lymphe et du lait dépend de l'irritation qu'exerce la saburre dans les régions précordiales : ce remède est particulièrement efficace dans la fièvre puerpérale épidémique, qui est presque toujours d'un caractère bilieux ; mais lorsque la cause occasionnelle gît plus particulièrement dans la foiblesse et dans l'irritabilité excessive du système nerveux, il faut éviter, avec soin, tout ce qui agite les nerfs, et poursuivre la maladie avec les sédatifs, les émolliens, les tempérans et les diaphorétiques.

---

(1) Voyez *La Roche*, dans l'*Append.*

D. FIÈVRE REMITTENTE PAR ULCÉRATION INTERNE.

FIÈVRE REMITTENTE PHTHISIQUE.

Cette maladie constitue,

Les *Morbi purulenti* de *Sauvages* (1),
Et les *Febres phthisicæ* de *Selle* (2).

Descript. FOIBLESSE des viscères (3). Obstruction de ces organes. Tubercules (4). Suppression des flux de sang naturels (5). Hémorrhagies (6), et inflammations précédentes (7). Exanthêmes répercutés ou avortés (8). Ulcères habituels externes, subitement guéris. Acrimonie rhuma-

(1) Voyez *Class.* XVI, *Method. ætiolog.* T. II, édit. *in-4°.*

(2) Voyez *Med. Clini.*; voyez *Reid*, *essay on the nature and cause of the phthisis pulmonalis.* Londres, 1782; *Samml. für, pract. Aerzte.* T. X, *page* 515.

(3) Voyez *Swieten*, Comment. IV, *page* 11.

(4) *Starck*, Anglais, a cherché leur nature et l'a très-bien déterminée; d'après ses découvertes, ce sont des agrégés ronds, blancs, durs, entièrement inorganiques, et par conséquent indolens et non-inflammables, quoiqu'ils excitent l'inflammation dans les parties qui les avoisinent, et qu'ainsi ils fomentent la fièvre.

(5) Voyez *Swieten*, page 18; voyez *Morton*, page 149.

(6) Voyez *Swieten*, page 3; voyez *Morton*, Œuv. T. I, *page* 129.

(7) Voyez *Hippocrate*, *Coac*, N. 188, 195; voyez *Morton*, page 152.

(8) Voyez *Morton*, page 169.

tique, scrophuleuse, scorbutique. Vice vénérien (1). Fièvre le plus souvent quotidienne remittente. Sueurs colliquatives pendant la nuit. Pouls petit. Urines d'un rouge foncé. Consomption du corps. Face hippocratique. Excrétion d'une humeur blanche, bourbeuse, verdâtre, plus ou moins fétide (2), et submergeant dans l'eau (3). Gonflement des pieds. Diarrhée aqueuse, et purulente.

Schol. On remédie à ce genre de fièvres par l'extrication du pus, et par la cicatrisation de l'ulcère; le premier but est atteint au moyen des médicamens spécifiquement propres à provoquer les excrétions des parties par lesquelles, vu la condition du lieu affecté, le pus peut être éconduit.

Ainsi, dans l'exulcération des poumons, la gomme ammoniaque, l'oxymel scillitique, les infusions des espèces pectorales, etc., sont les remèdes efficaces; dans celle du foie, ce sont les laxatifs résolutifs, tels que la rhubarbe, les sels neutres, etc., qui conviennent; les sels diurétiques, comme le sel ammoniaque, sont très-utiles dans l'ulcération des reins pour l'extrication du pus; les cautères et les sétons sont aussi très-favorables pour préparer son issue; il faut cependant que la suppuration, établie par ces ulcères artificiels, soit plus abondante que celle de l'ulcération naturelle.

On a, dans tous les temps et avec un succès différent, employé divers remèdes pour empêcher la

(1) Voyez *Morton*, page 145 et suiv.

(2) On peut sentir cette odeur, mais pas la décrire.

(3) Voyez *Samml. für pract. Aerzte*, B. 6, *page* 131, et *Michel Medic. Beytræge*, T. I, *page* 362.

génération du pus, et pour guérir complétement les ulcères; beaucoup de médecins ont mis en usage des gommes et des huileux balzamiques; mais il en est qui ont déclaré que, si ces remèdes passoient dans le sang, il en résultoit une augmentation de fièvre et de suppuration. Il conste par l'observation qu'ils sont d'une plus grande efficacité, si l'on peut les appliquer immédiatement sur la partie affectée, en guise de fomentation.

Ainsi *Muzelius* a fait évaporer de l'huile de térébenthine dans une décoction bien chaude d'espèces pectorales, et a fait, au moyen d'un entonnoir, passer ces vapeurs dans les poumons lors de l'inspiration (1); on ne doit peut-être pas mépriser, d'après cela, les exhalations qui résultent de la combustion des baumes. Les sucs des *Cucumus major* ont été conseillés par *Muzelius* (2), et celui des fleurs de *Bellis* ou pâquerette, par *Vogel* (3); ces remèdes remplissent la même indication.

On a beaucoup loué, de notre temps, l'huile d'*Asphalt*, mais son usage n'est pas suivi du succès qu'on en attend; il en est de même de la graine de *Phellandrium*; enfin les uns font cas des corroborans, et les autres les rejetent complétement. Heureux, de pouvoir en cela garder un juste milieu! Les toniques, qui ne suppriment pas l'excrétion du pus, paroissent très-bien convenir, parce qu'ils rétablissent les forces perdues, et qu'ils apportent une amélioration dans les voies digestives qui avoient perdu de leur ton; il faut mettre en usage principalement le quinquina, lorsque les solides sont trop lâches, et que la suppuration provient de la pituite dépravée, plutôt que de toute autre cause.

On conseille généralement la méthode antiphlogistique contre toutes ces maladies, afin d'empêcher une

---

(1) Voyez *Samml.* I, page 11.
(2) *Voyez* C. I.
(3) Voyez *page* 547.

nouvelle inflammation et de conserver toujours une libre issue au pus.

Il faut enfin, en employant les remèdes dont je viens de parler, faire la plus grande attention à la constitution du corps, et à la diverse condition des causes antécédentes ; ainsi les ulcérations, entretenues par la diathèse scorbutique, par le vice vénérien, et par le miasme arthritique demandent, outre les remèdes généraux, ceux qui conviennent à chacune de ces maladies en particulier ; ainsi les toniques ne sont pas propres aux ulcères qui sont la suite d'une fièvre inflammatoire, si la constitution du sujet reste dans un état de vigueur, et assez disposée à l'effervescence des humeurs ; ainsi les exanthêmes répercutés doivent être rappelés, par les bains, par les frictions, par les épispastiques, etc.

Quoiqu'on ne puisse rien déduire, de la raison du traitement, pour établir la nature même de la maladie, on peut cependant voir très-facilement, d'après la suppuration, qu'elle n'est pas toujours identique, et qu'elle diffère beaucoup au contraire suivant les constitutions et les causes précédentes, puisqu'il est probable que le pus lui-même a un caractère varié suivant cette différence ; il est clair aussi qu'on doit, en suivant les principes de la classification naturelle, déterminer les espèces d'après cette différence des causes ; mais comme le mode de traitement varie toujours selon la condition de la partie ulcérée (1), comme on peut calquer la curation d'une maladie qui n'a, pour ainsi dire, pas de fin, sur les causes antécédentes, et comme enfin cette division ennuieroit par son excessive longueur, j'ai cru plus utile d'observer là-dessus les divisions accoutumées.

---

(1) Ainsi, la phthisie pulmonaire, provenant d'une disposition héréditaire, demande un traitement bien différent de celui que demande la phthisie occasionnée par l'ulcération des reins.

ESPÈCES.

I. Fièvre remittente par l'ulcération des poumons (1).

Descript. Disposition héréditaire (2). Complexion Θ-διvοδεις (3). Tubercules crus (4). Acrimonie scrophuleuse (5). Diathèse scorbutique (6). Constitution pituiteuse (7). Compression de poitrine.

---

(1) Voyez *Phthisis pulmonalis de Van-Swieten*, pages 49, 62, §. 1206.

(2) Voyez *Fernel*, *Patholog.* L. V, C. X.

(3) Voyez *Van-Swieten*, page 9. Portal assure que cette disposition est scrophuleuse.

(4) Voyez *Hipp. de Morb.* L. I, S. 14. *Morton* appelle *écrouelleuse*, la phthisie qui naît de ces tubercules; *voyez* ses Œuvres, Amst. 1696, *page* 110; voyez *Reid*, *Samml. für pract. Aerzte.*

(5) Les tubercules scrophuleux, diffèrent, par leur nature, de ceux qu'on doit désigner proprement par ce nom; voyez *Starke.*

(6) *Morton* fait remarquer deux signes qui présagent cette phthisie: savoir, l'éruption fréquente de l'Herpe miliaire, et un crachement continuel, principalement, d'un phlegme incommode, sale, qui suinte des amigdales, et qui est souvent accompagné d'une érosion des gensives. *Voyez* ses Œuvres, T. I, *page* 117; mais je sais par plusieurs observations, que les éruptions herpétiques indiquent la constitution scrophuleuse; et c'est ainsi, peut-être, que *Morton*, a confondu la phthisie scorbutique, avec la phthisie scrophuleuse.

(7) Dans les maladies muqueuses, et dans les constitutions vermineuses, la pituite peut se porter peu-à-peu sur les poumons, et y occasionner une ulcération; voyez *Van-den-Bosch de phthisi accessoria verminantium*, page 221; c'est ainsi qu'une

Respiration difficile. Voix rauque. Toux. Langue rouge, ou couverte d'un mucus noir. Saveur douce, et salée. Crachats purulens (1).

II. FIÈVRE REMITTENTE PAR L'EMPYÈME (2).

Descript. DIFFICULTÉ de respirer, augmentant par l'inclinaison de la poitrine. Pesanteur du diaphragme. On sent quel-

fièvre phthisique arrête un catarre. Cette espèce de phthisie s'appelle *pituiteuse*; on la traite, principalement, avec le quinquina et l'air fixe; voyez *Murray de phthisi pituit.*, édit. de *Baldinger*, *opuscul. med.* V. 5; voyez *Weber*, *op. Semiol.*, page 142. Il n'y a point ici de véritables ulcérations; mais il peut s'en faire de bien dangereuses, si la dépravation de la pituite n'est pas obstaclée; voyez *Selle Med. clini.* page 314, et du même *Beytræge*, P. 2, *pages* 7, 110.

(1) Il est certain, d'après l'observation de *Muzelius;* voyez *Medic. Wahrnehm. Samml.* II, obs. 1, 2; de *Haën*; voyez *Rat. med.* T. I, *page* 87, et d'*Hoffmann*; voyez *Von den Pocken*, page 92; qu'il existe des crachats purulens sans nulle ulcération des poumons, tout comme il peut exister une véritable ulcération à ces organes, sans toux et sans crachats; voyez *Lieutaud*, *Hist. anat. med.* L. 2, obs. 163: aussi y-a-t-il des phthisies pulmonaires provenant de l'ulcération d'autres viscères que de celles des poumons; il est, au reste, douteux que cette matière purulente soit contagieuse; *Morton* l'affirme; *voyez* sa phisisiolog. *page* 70; mais *Portal* porte à croire le contraire par divers raisonnemens; voyez *Samml. für pract Aerzte.* B. X, *page* 678.

(2) Voyez *Sauvages*, T. I, *page* 693.

quefois de la fluctuation par la circonversion du corps. Toux sèche. (1).

III. FIÈVRE REMITTENTE PAR L'ULCÉRATION DU FOIE.

Hepatalgia apostematosa de *Sauvages* (2); *Hectica hepatica* (3).

Descript. DOULEUR compressive, pulsative, à l'hypocondre droit. Respiration haletante. Couleur de la peau, jaunâtre. Urines rouges et épaisses. Déjections, tantôt trop dures, tantôt liquides et écumeuses.

IV. FIÈVRE REMITTENTE PAR L'ULCÉRATION DE LA RATE.

Splenalgia Suppuratoria de *Sauvages* (4); *Hectica splenetica* (5).

Descript. TUMEUR à l'hypocondre gauche. Palpitation de la rate. Difficulté

(1) Le pus est quelquefois résorbé et chassé par les poumons.
(2) Voyez *Sauvages*; T. II, *page* 109.
(3) Voyez *Hist. Morb. Vratisl.*, de l'an 1700, *page* 214.
(4) *Voyez* T. II, *page* 112.
(5) Voyez *Hist. Morb. Vratisl.* page 215.

de respirer. Le côté gauche est plus douloureux, quand on se couche sur le côté droit. Couleur de la face et du corps, pâle et presque livide. Gonflement du pied gauche, avec une douleur semblable à celle d'une contusion. Anxiété, avec caprices et tristesse.

V. FIÈVRE REMITTENTE

PAR L'ULCÉRATION DU PANCRÉAS (1).

Descript. ANXIÉTÉS à la région précordiale.

Schol. L'ulcération de ce viscère a souvent lieu, sans aucun signe manifeste ; cela est constant, d'après les adhérences qu'on a trouvé, dans les cadavres, entre cet organe et l'estomac.

VI. FIÈVRE REMITTENTE

PAR L'ULCÉRATION DES REINS.

Nephralgia purulenta de *Sauvages* *(2)*; *Hectica nephretica* *(3)*.

Descript. PESANTEUR continuelle, dans l'une et l'autre région lombaire. Stupeur

(1) *Voyez* Obs. de *Tulpius*, L. IV, C. 33.
(2) *Voyez* T. II, *page* 115.
(3) Voyez *Hist. Morb. Vratisl.* page 216.

de la cuisse. L'urine dépose une matière fluide, blanche, moisie, lactée, sanguinolente.

VII. FIÈVRE REMITTENTE PAR L'ULCÉRATION DE L'UTÉRUS.

Hysteralgia ulcerosa de *Sauvages* (1).

Descript. DOULEUR au bas du ventre. Écoulement d'une humeur purulente.

VIII. FIÈVRE REMITTENTE PAR L'ULCÉRATION DE L'ÉPIPLOON.

Hectica omentalis (2).

Descript. L'ABDOMEN, un peu dur et un peu gonflé, aux environs de la région ombilicale.

Schol. Cette maladie existe bien rarement par elle-même. L'état où l'on trouve le bas-ventre des femmes accouchées, après leur mort, n'appartient point ici. La matière purulente, qui couvre la superficie de l'épiploon,

(1) *Voyez* T. II, *page* 123.
(2) Voyez *Hist. Morb. Vratisl.*, page 216.

a été regardée, mal à propos, par les auteurs pour l'effet de la suppuration de cette partie; effectivement, elle n'est produite que par l'extravasation d'une lymphe corrompue.

IX. FIÈVRE REMITTENTE PAR L'ULCÉRATION DU MÉSENTERE.

Hectica mesaraica (1).

Descript. TENSION et pesanteur au-dessous de l'estomac.

X. FIÈVRE REMITTENTE PAR L'ULCÉRATION DE L'ESTOMAC ET DES INTESTINS.

Hectica stomachica et intestinalis (2);
Pyrosis ulcerosa de *Sauvages* (3);
Gastrodynia ulcerosa du même Auteur (4).

Descript. DOULEUR, après avoir mangé ou bu.

Schol. Quant aux autres ulcérations internes, suivies de phthisie, consultez l'histoire des maladies de *Vratisl.* (1).

(1) *Hist. Morb. Vratisl.*, page 217.
(2) Voyez *Hist. Morb. Vratisl.*, page 217.
(3) *Voyez* T. II, *page* 84.
(4) Voyez *Ibid.* page 95.
(5) Voyez *page* 217.

E. FIÈVRE REMITTENTE PAR OBSTRUCTION DES VISCÈRES.

FIÈVRE REMITTENTE HECTIQUE.

Descript. FACULTÉ de digérer, vitiée. Acrimonie fébrile, scrophuleuse (1), vénérienne. Obstruction des viscères. Excrétions et sécrétions naturelles, sans ordre. Fièvre, lente-chronique. Émaciation du corps.

Schol. Le traitement de cette maladie consiste à résoudre les obstructions, à éconduire la matière qui en est la cause efficiente, et à redonner du ton aux viscères ; la plupart des médecins, pour remplir la première indication, se sont servis, avec un heureux succès, de sels neutres, et notamment du sel ammoniaque, du tartre tartarisé, et des émétiques à une dose qui n'excitât pas le vomissement ; des praticiens, d'une grande réputation, assurent que les toniques, et principalement le quinquina produisent le même effet ; je pense qu'il suffit que je cite, entr'autres, *Muzelius* et *Fothergillius*.

L'ipécacuanha et la rhubarbe remplissent la seconde indication, mieux que tout autre remède.

Enfin les forces se rétablissent, après la destruction de la fièvre, au moyen des martiaux, et des bains froids.

Cette maladie-ci tire sa première origine des causes qui lèsent les organes de la digestion, et de celles qui

(1) Les jeunes gens sont souvent atteints de cette maladie, par suite du vice scrophuleux ; voyez *Grant*, page 32.

les affoiblissent beaucoup ; du dérangement de cette fonction, il résulte très-facilement un engoûment des viscères, sur-tout de ceux qui charrient le chyle : les sécrétions en sont troublées ; par-là les humeurs deviennent impures, les forces du corps diminuent, toute son habitude s'émacie, autant par le défaut de nutrition, que par les efforts de la nature, qui perd enfin toutes ses ressources, pour chasser la matière qui s'est engendrée du chyle dépravé, et qui n'est pas susceptible d'assimilation.

Il faut encore ici faire attention à la diversité de l'acrimonie des humeurs.

On désigne ordinairement les fièvres de ce genre, sous le nom de *fièvres hectiques ;* on y comprend cependant aussi celles qui proviennent d'une suppuration interne ; mais cela peut facilement entraîner de la confusion ; on ne doit pas néanmoins subordonner à cette division toutes les maladies lentes ou hectiques ; il ne faut y ranger que celles où la fièvre est un symptôme constant et essentiel.

On doit encore ici déterminer les espèces, d'après la différence des causes matérielles, et cela, pour les mêmes raisons que j'ai données plus haut.

ESPÈCES

I. FIÈVRE REMITTENTE HECTIQUE HÉPATIQUE.

Tabes hepatica de *Sauvages* (1).

Descript. TUMEUR à la région du foie (2). Douleur à l'épigastre, après le repas.

(1) *Voyez* T. II, *page* 449.

(2) Ce signe manque le plus souvent ; on ne voit même

H.

II. FIÈVRE REMITTENTE HECTIQUE MÉSENTÉRIQUE.

Tabes Mésenterica de *Sauvages* (1);
Pædatrophia de *Vogel* (2).

Descript. VORACITÉ, ou appétit totalement dépravé. Tumeur partielle du ventre.

Schol. La fièvre hectique chlorotique, la phthisie nerveuse, la consomption dorsale, le marasme des vieillards et autres, approchent beaucoup de la fièvre hectique mésentérique; mais ce n'est pas ici la place de ces maladies, parce qu'elles n'ont pas les signes ordinaires des fièvres.

---

pas toujours d'obstruction dans les sujets morts de cette maladie. Les obstacles à la circulation du sang dans les vaisseaux du foie, établit sa première source; mais ses signes, jusqu'ici, n'admettent point de définition.

(1) *Voyez* T. II, *page* 449.

(2) Voyez *page* 534.

TROISIÈME ORDRE.

FIÈVRES ATAXIQUES (1).

Descript. IRRITABILITÉ et sensibilité des parties, considérables, et contre nature. Fièvre sans type réglé; elle n'est ni continente, ni régulièrement remittente. Symptômes nerveux, qui ne sont en rapport ni entr'eux, ni avec les causes manifestes (2).

Schol. Cette fièvre est connue des modernes sous le nom de *fièvre nerveuse*; il est très-difficile d'en faire une détermination précise, claire, et utile; cela vient en

(1) Qu'il me soit permis de me servir du terme *Ataxique* : cette dénomination devoit être analogue à celle des fièvres précédentes; d'ailleurs, elle est légitimée par l'aberration que les symptômes font à leur regle; elle répond à l'*Ataxia spirituum de Sydenham*, qu'on remarque en ces fièvres quant aux phénomènes principalement, et qu'on trouve enfin dans *Hippocrate*; voyez *Coac*, S. I, n°. 37.

(2) Les signes suivans appartiennent à cette description : pressentiment certain de la maladie, sans phénomènes externes. Indifférence et point de plaintes, lorsque les symptômes sont imminens. Crainte excessive de la mort. Insomnie sans fièvre et sans douleur. Pouls trop foible et trop resserré, durant l'exacerbation et l'ardeur de la fièvre; voyez *Grant*, page 21. Type de la fièvre sans ordre. Langue aride, sans soif. Grande soif, avec la langue humide. Peau sèche sans chaleur. Sueurs sans soulagement. Déjections spontanées de vers. Excrétions sans amélioration. La saignée ne calme pas les douleurs; mais le hoquet en est la suite. Les émétiques restent sans effet; ils font facilement pousser des selles.

partie de ce que la connoissance des nerfs est encore dans les ténèbres, et en partie, si je ne me trompe, de ce que les médecins n'ont pas jusqu'ici assez bien distingué ce genre de fièvres, des autres ; la plupart la désignent par le mot ambigu de *malignité* ; mais si l'on pouvoit se rappeler les idees multipliées et sans nombre que les médecins attachent à ce terme (1), on verroit combien est différente la notion qu'ont les auteurs des fièvres ataxiques. Il en est de même de toutes les autres maladies nerveuses.

Si l'on a bien compris les caractères que j'ai donnés des fièvres ataxiques, on pourra comprendre aussi, facilement, leur différence naturelle; toute la difficulté, dans l'acquisition de cette connoissance, ne provient que de ce qu'on ne peut bien discerner cet ordre de fièvres par les signes, qu'autant qu'on a préalablement la notion de la différence naturelle de toutes; en effet, il n'y a rien à inférer, pour la nature de la fièvre, du seul aspect des symptómes nerveux : dans les fièvres bilieuses, par exemple, on remarque des phénomènes que tout le monde a convenu d'appeler *nerveux*; ils paroissent même mériter cette dénomination, parce qu'ils présentent des lésions dans les fonctions qui dépendent du système des nerfs immédiatement; mais ce n'est pas là la raison qui peut faire appeler nos fièvres nerveuses; les symptômes qui accompagnent quelquefois les maladies bilieuses, ne méritent pas non plus, la dénomination de *nerveux*, à aussi juste titre que l'ordre des fièvres que je vais établir.

Les considérations, sur lesquelles reposent les fièvres ataxiques, sont assez difficiles à saisir; il est moins aisé de les exposer affirmativement que d'une manière négative; on peut, en effet, penser avec probabilité qu'une fièvre est au nombre des ataxiques, si, ayant les caractères que j'ai assignés dans la description et dans la note, elle n'est accompagnée ni de diathèse putride ou phlogistique des humeurs, ni de saburre bilieuse ou pituiteuse dans

(1) Voyez *Marcard*, diss. de *Malignit. febr.*

les premières voies, ni enfin d'obstruction ou d'ulcération des viscères, ou si, ces choses existant, elle n'a point avec elles une telle connexion, qu'elles puissent être prises pour sa cause matérielle.

La raison suivante est celle qui peut, en quelque sorte, nous faire préjuger de la nature de la fièvre, lorsqu'elle s'accorde avec l'observation des phénomènes de la maladie, et des effets des médicamens : il est une constitution du corps, dans laquelle des causes antécédentes très-légères donnent lieu à des symptômes, qui font supposer un mode plus grave d'influence pour établir leur existence ; quand donc la fièvre, accompagnée de phénomènes nerveux, ne manifeste pas de cause parmi ce qui produit ordinairement d'autres fièvres, ou, ce qui est la même chose, si les symptômes ne sont point en rapport avec les causes sensibles accoutumées, on doit affirmer qu'elle est nerveuse ou ataxique.

Telle est l'idée que nous devons attacher à cet ordre ; elle est nette et précise ; on peut, par elle, éviter toute confusion ; c'est ainsi que *Whytt* a distingué cette classe de maladies, des autres. Qu'il me soit permis d'en donner un témoignage en rapportant ses poropres expressions : « *All diseases*, dit-il, *may, in some sense, be* » *called affections of the nervous system, because,* » *in almost every disease, the nerves are more or less* » *hurt; and, in consequence of this, various sensations,* » *motions, and changes, are produced in the body.* » *However, those disorders may peculiarly deserve* » *the name of nervous, which, on account of an unu-* » *sual delicacy, or unnatural state of the nerves, are* » *produced by causes, which, in people of à sound* » *constitution, would either have no such effects, or* » *at least in a much less degree.* (1) »

La plus grande partie de la cause matérielle des fièvres de cet ordre, consiste donc dans la prédisposition du système nerveux ; cette prédisposition présente deux conditions dont la diversité doit être observée avec une

(1) *Voyez* ses Œuvres, *page* 528.

attention particulière, dans la classification, et dans le traitement de ces fièvres.

1°. Il est une irritabilité singulière et contre nature, qui fait que des symptômes considérables sont les effets d'une cause légère qui ne pourroit les produire dans un état sain ; cette condition comprend les maladies nerveuses chroniques, et sous certain rapport, les fièvres nerveuses aiguës que je déterminerai plus bas d'une manière plus précise.

2°. Il existe quelquefois une foiblesse insolite, dans le système nerveux, qui rend la nature impuissante pour surmonter et chasser une cause peu conséquente en apparence ; c'est à cet état que se rapportent les fièvres lentes nerveuses, rarement susceptibles d'une crise parfaite. Les phénomènes de ces fièvres paroissent quelquefois assez légers et nullement dangereux ; les mouvemens fébriles sont en effet peu de chose ; mais, qu'on ne s'y trompe pas, cela n'est ainsi, que parce que la nature trop foible ne peut pas coopérer à l'extrication de la maladie, et dans ce cas, il y a à coup sûr, du danger à courir.

Cette disposition est celle que la plupart des médecins appèlent *maligne*. Une telle dénomination ne seroit pas du tout à dédaigner, si tous lui attachoient unanimement la même idée ; on ne peut cependant pas la regarder comme synonyme de celle qui désigne nos fièvres, parce qu'elle n'embrasse pas toute l'étendue de son acception ; car il y a quelquefois des phénomènes qui tombent sous les sens externes et qui sont sans contredit manifestement dangereux, quoique les causes sensibles ne soient pas en rapport avec eux : ainsi on doit rapporter encore cette condition parmi les fièvres nerveuses, bien qu'on ne puisse point l'appeler proprement maligne ; en effet, elle se manifeste assez : ce mot ne sauroit donc, sous aucun rapport, être employé pour dénoter notre ordre.

Par conséquent, comme tout ce qui regarde la condition de la fièvre, naît du concours de la disposition maladive des nerfs, et d'une cause occasionnelle légère,

il s'ensuit que la nature des maladies ataxiques se compose de ces deux choses ; mais, quoique la cause prédisposante doive être présente dans tous les cas, elle n'est cependant pas toujours naturelle à l'homme ; la fièvre est quelquefois chez lui le produit de causes éloignées : des *contagium* peuvent, par une vertu spécifique, affecter les nerfs de manière qu'avec l'intermission d'une autre cause interne, il se procrée une fièvre de ce caractère (1) ; on observe alors quelquefois une peste, ou toute autre maladie contagieuse qui est de la nature des maladies ataxiques. Nous en parlerons plus bas ; voilà ce que nous avions à dire touchant la cause prédisposante ; elle doit être prise ou de l'idiosyncrasie des malades, ou des choses qui ont précédé la maladie.

Quant aux causes occasionnelles, le plus souvent elles ne tombent point sous le sens, parce qu'elles ne sont pas en raison des effets ; car on ne remarque pas de dépravation sensible dans le sang ; du moins elle ne contribue absolument pour rien à la fièvre (2), lors même que, dans un état compliqué, on observe de la putridité. On a trouvé quelquefois le sang dans la condition phlogistique, et cependant la saignée répétée a été nuisible en ces cas (3). Il paroît aussi que, dans certaines fièvres ataxiques, la bile se trouve viciée ; l'aspect de la peau fait très-facilement discerner cette disposition (4) ; les symptômes de l'altération de cette humeur prennent leur origine dans la saburre des premières voies : ainsi, quand le diagnostic est duement établi, on remédie à la dépravation de la bile, en évacuant la saburre.

Mais quoique, sous certaines conditions, les évacuans

(1) J'ai fait remarquer plus haut cette influence délétère des *contagium* sur les nerfs ; *Voyez* aussi *Huxham*, T. II, *page* 105, et *Schwencke*, *Hæmatolog.* page 4.

(2) Voyez *Brendelius*, diss. de *Serior. usu evacu. in quibus d. acut.* §. 10.

(3) Voyez *Home*, page 194.

(4) J'en ai fait mention dans l'ordre des fièvres remittentes.

soient utiles dans les fièvres nerveuses, ils ne constituent pas néanmoins leur traitement essentiel comme *Brendelius* l'a assuré (1); car, s'il se présente un tel orgasme de bile ou d'autres impuretés dans les premières voies, qu'en l'emportant, on emporte aussi la maladie, la fièvre n'appartiendra certainement pas à cet ordre, et l'on jugera, avec raison, qu'elle est du genre des remittentes gastriques.

Le traitement des fièvres ataxiques varie selon la différence que j'en ai établi; il faut, en effet, avoir recours aux toniques et aux alexipharmaques, lorsque les forces n'ont pas cette activité qui convient pour l'expulsion de la cause matérielle; quand il y a trop de sensibilité, et qu'il existe par conséquent de l'éréthisme dans les vaisseaux, on doit le calmer par les tempérans appropriés à ces fièvres. Il faut sur-tout observer quelles sont les voies vers lesquelles la nature dirige ordinairement ses efforts pour expulser la matière; car, n'ayant pas assez de forces, principalement dans les fièvres lentes nerveuses, pour compléter une crise, il est indispensable de l'aider en ce travail.

Mais rendons hommage à la vérité, en avouant que le traitement des maladies *ataxiques* n'est pas encore suffisamment connu, et qu'il n'est pas revêtu du caractère de la vraie doctrine. Jusqu'ici, ce n'est qu'une qualité occulte qui peut donner au praticien la facilité du diagnostic de ces fièvres, et qui les lui fait traiter heureusement; cette qualité ne peut point se transmettre; elle n'est pas susceptible de développement.

---

(1) *Voyez* diss. de *Phrenitid.*, page 9.

PREMIER GENRE DES FIÈVRES ATAXIQUES.

FIEVRE ATAXIQUE AIGUE SPORADIQUE.

Descript. LA fièvre commence par des frissons intercurrens, par une sueur tenue, qui soulage à peine, par un pouls petit, foible, un peu dur, tantôt vîte, tantôt lent.

Douleur aux membres, et à l'épigastre. Pulsation à la région précordiale, et aux environs de l'ombilic. Voix plus aiguë, par intervalles, ou presque rauque. Langue âpre, sèche, blanche, tremblante.

Nausées ou vomissemens porracés, finissant par des crachats. Efforts inutiles pour pisser. Urine tenue, lympide. Regards fixés sur un même objet. Yeux brillans, rouges, sales ou fermés. Tintement d'oreilles. Difficulté ou subtilité plus considérable dans l'ouïe. Fièvre aiguë.

Schol. On doit employer, dans le traitement, les tempérans, la saignée, les bains froids, les vessicatoires, les excitans ou les cardiaques (1); au reste, il est très-

(1) Voyez *Vogel*, page 43 et suiv.

difficile d'indiquer le mode de curation de ces fièvres ; c'est ici le cas où les médecins peuvent faire valoir leur génie.

ESPÈCES.

I. PHRÉNÉSIE.

Phrenitis de *Brendelius* (1), de *Schræder* (2), et de *Vogel* (3).

Descript. INSOMNIE opiniâtre, avec oubli de ce qu'on entend, ou de ce qu'on se dit à soi-même. Délire furieux, continuel. Notamment une déglutition, le plus souvent difficile, et convulsive.

Schol. J'ai déjà fait remarquer plus haut (4) que cette maladie est la phrénésie d'Hippocrate, et qu'elle ne reconnoissoit pour cause, d'après ce qu'ont fait voir les ouvertures des cadavres, ni l'inflammation du cerveau, ni celle des méninges, ni celle du diaphragme ; il paroît que la qualité des crises sert à confirmer cette opinion, puisque la maladie se juge souvent par des hémorragies ou par la diarrhée (5).

J'ai observé cette maladie une fois, et selon toute probabilité le ténia y tenoit lieu d'irritant (6).

(1) *Voyez* Diss. de *Phrenit.*

(2) *Voyez* Diss. de *Fein*, de *Indole ac sede phrenit.* et *paraphrenit.*

(3) Voyez *page* 41 et suiv.

(4) Voyez *page* 112 et suiv., et 126 et suiv.

(5) Quant au traitement, voyez *Vogel*, et lisez *Sarcone* ; page 226 et suiv., du T. II.

(6) Voyez *Beytræge*, etc. page 25.

II. FIÈVRE SOPOREUSE.

Tiphus comatosus de *Sauvages* (1);
Lethargus de *Vogel* (2).

Descript. La fièvre se déclare par la propension à un sommeil qui n'est jamais tranquille, et qui fatigue d'autant plus qu'il est interrompu par des frayeurs. Cette propension est considérable.

Schol. La fièvre ataxique aiguë tient le milieu entre la phrénésie et la fièvre soporeuse (3).

III. HYDROPHOBIE.

Hydrophobia spontanea de *Sauvages* (4),
Et de *Vogel* (5).

Descript. AVERSION pour la boisson. Anxiété extrême, et convulsions durant

(1) *Voyez* T. I, *page* 312.

(2) Voyez *page* 48; voyez *Morgagni*, *de Caus. et sedit. morb. Epist.* 6, art. 2; voyez *Grimm. von der epidem. zu Eisenach.*, page 130.

(3) On la trouve décrite dans l'*Hist. morb. Vratisl.* 1702, *page* 40 et suiv.

(4) *Voyez* T. II, *page* 235.

(5) Voyez *page* 73; voyez *Tribolet de la Lance*, *de hydrophob. sine morsu præv.*, dans les Œuvres de *Bald.* V. I, *page* 236.

la déglutition des liquides. Soif considérable. Écume à la bouche, avec le désir insurmontable de la cracher sur les assistans.

Schol. La plupart des médecins conviennent que l'hydrophobie, qui provient de la morsure d'un chien enragé, doit être rapportée aux affections nerveuses; qu'il suffise qu'entre les plus modernes je cite ***Whytt*** (1), ***Nugend*** (2), et *Baudot* (3).

Il est des hydrophobies spontanées qui arrivent symptomatiquement dans d'autres fièvres; mais il n'y a que celle, qu'on remarque souvent dans les fièvres nerveuses aiguës, et que *Vogel* a, pour cela, rangé parmi les fièvres malignes, qui appartienne à ce genre.

On a observé que cette maladie a été produite aussi par l'usage immodéré des boissons spiritueuses (4); celle-ci est semblable à la première, par sa nature. Ne peut-on point remédier à l'une et à l'autre par les mêmes remèdes? On n'a pas encore mis celahors de doute. Il nous suffit de savoir que l'hydrophobie est quelquefois un des symptômes principaux des fièvres nerveuses, et qu'ainsi nous pouvons, avec raison, établir l'existence de cette espèce.

II. FIÈVRE ATAXIQUE AIGUE DES FEMMES EN COUCHES (5).

Schol. Sydenham nous dit que les fièvres aiguës des

(1) Voyez *page* 549.

(2) Voyez *Essay on the hydrophobia, etc.*; voyez *Comment. Lisipens.* V. 5, P. II.

(3) Voyez *Baudot*, Essais antithrydrophobiques. Paris, 1770.

(4) Voyez *Samml. für pract. Aerzte*, B. 2, *page* 64; voyez *Theden*; *neve Bemerk*, P. II, *page* 162.

(5) Voyez *Sydenham*, page 425; voyez *Hall*, diss. cit. de *febr.* page 32.

femmes en couches proviennent souvent d'une constitution histérique, et qu'elles ne comportent point des évacuations violentes; c'est pourquoi je me suis déterminé à placer ici l'espèce dont il s'agit, quoique j'aie dit plus haut, que la dénomination de *fièvre des femmes en couches* ne lui convienne pas proprement.

SECOND GENRE DES FIÈVRES ATAXIQUES.

FIÈVRE ATAXIQUE AIGUE PAR *CONTAGIUM*.

Descript. FIÈVRE contagieuse, accompagnée de symptômes vraiment nerveux, caractérisée par des sueurs considérables, ou par des exanthêmes sur les parties glanduleuses, ou bien tuant par la violence de son accès, sans aucune évacuation manifeste.

Schol. Les fièvres de ce genre, sont celles dont la cause, qui prédispose aux fièvres nerveuses, est produite par un miasme contagieux, comme nous l'avons déjà dit dans une des scholies précédentes; mais il y a deux conditions spéciales à considérer dans le genre des fièvres ataxiques; la première est celle où l'affection des nerfs suit immédiatement la première infection du miasme; l'autre est celle où le système nerveux s'affoiblit, dans le progrès de la maladie, au point que toute la curation doit consister à corroborer ce système, et à rétablir ses forces.

Ces deux états sont donc différens en quelque sorte par leur nature, puisque, dans le dernier, l'état maladif des nerfs paroît dépendre de toute autre cause que dans le premier; ils ont néanmoins du rapport généralement; car l'un et l'autre présentent, dans les fonctions du système nerveux, un désordre considérable qui détruit les forces nécessaires à l'élaboration et à l'expulsion de la matière déletère, et qui oblige de recourir à la méthode cardiaque, pour mettre la nature à même de finir son ouvrage, et guérir ainsi la maladie.

ESPÈCES.

I. SUEUR ANGLAISE.

Hydronosos de Forestus (1) et de *Sennert* (2); *Sudor Anglicus* de *Mead* (3).

Descript. SUEURS immodérées, dès les premiers jours de l'invasion. Extrême prostration des forces. Autres symptômes nerveux. Les sueurs emportent subitement le malade, ou elles terminent la maladie en vingt-quatre heures.

Schol. Est-ce ici qu'on doit rapporter l'éphémère britannique? La *subitanéité* de l'accès de cette maladie, et sa marche, ne permettent pas de penser que l'altération du sang, ou le défaut des premières voies entrent pour quelque chose dans sa cause; il est probable que

(1) *Voyez* L. 6, Obs. 7, 8.
(2) Voyez *de febrib.* L. IV. C. 15.
(3) *Voyez* ses Œuvres, édit. de Gottingue, 1749, T. II, *diss. de Peste*, *page* 50.

c'est un miasme contagieux qui afflige les nerfs dans l'éphémère britannique ; mais il les affecte principalement, et d'une manière particulière : aussi ai-je cru ne pas devoir ranger cette fièvre parmi celles de ce genre.

La sueur anglaise diffère infiniment de la fièvre que les anciens connoissoient sous le nom d'*Elodes* ; s'il faut en croire *Forestus*, qui l'affirme avec assurance (1), cette maladie-ci ne discontinuoit point, en effet, de quelques jours : elle consumoit les malades par les sueurs durant ce laps de temps ; la sueur anglaise au contraire tue dès l'invasion, ou devient très-critique.

Du nombre des *Elodes* étoit la fièvre varioleuse de *Sydenham* qui, dans son principe, s'accompagnoit de sueurs très-copieuses sans soulagement (2).

Les anciens nous ont transmis sous la dénomination d'*Élodes*, toutes les fièvres dont la sueur faisoit le symptôme principal ; elles sont cependant bien différentes sous le rapport de leur nature, et ce phénomène seul ne suffit point, pour nous porter à les subordonner à ce genre.

II. PESTE TRÈS-AIGUE.

Species prima de *Chycoyneau* (3) ;
Species septima de *Chenot* (4).

Descript. POULS petit, non fréquent, inégal. Langue d'abord blanchâtre, puis rouge, noire et aride. Vomissemens porracés, noirs, sanguinolens. Regards effa-

---

(1) *Voyez* L. II, obs. 62 ; *voyez* aussi *Hipp. epid.* L. 7.

(2) *Voyez* ses Œuvres, page 98.

(3) *Voyez* Traité de la Peste, P. I, *pages* 37, 224, 242, 244.

(4) Voyez *page* 68.

rés. Anxiétés. Extrême prostration des forces. Stupeur, et abattement d'esprit. Délire. Défaillance. Convulsions. Nulle éruption manifeste de bubons ou d'anthraxs. Mort dans quelques heures, ou, tout au plus, dans trois jours.

Schol. Le grand trouble qu'on remarque dans le système nerveux, en ces sortes de peste, et qui, suivant l'état des choses, est produit sans doute par l'action immédiate d'un contagium sur les nerfs, ne pourra que de reste légitimer leur rang dans le genre des fièvres nerveuses; l'affection immédiate des nerfs, par un miasme contagieux, me paroît être prouvé par les raisons suivantes :

1°. La saburre bilieuse ne peut pas être en général la cause des symptômes de cette peste, parce qu'elle manque le plus souvent; il est vrai que lorsqu'elle existe (et cela arrive quelquefois), elle rend l'état de cette maladie plus dangereux; mais il n'en résulte rien contre notre éthiologie (1).

2°. Le vomissement de bile verte ou noire ne sauroit démentir mon opinion; il ne sert au contraire qu'à l'affermir davantage; en effet, plusieurs médecins et entr'autres, *Sydenham* (2) et *Chenot* (3) pensent que cette disposition de la bile provient de l'affection des nerfs; cela a été prouvé ultérieurement par une multitude d'auteurs que *Schræder* et *Starck* ont cité en témoignage dans une dissertation (4). *Hippocrate* avoit déjà prédit que les vomissemens d'une bile, ainsi conditionnée, étoient mortels (5) : on peut donc croire qu'ils

---

(1) *Voyez* Le genre des fièvres remittentes, *voyez* aussi *Chenot*, pages 61, 146, 166.

(2) *Voyez* P. I, *page* 262.

(3) Voyez *page* 167.

(4) Voyez *Diss. de alienata bilis qualitate.* Gottingue, 1767.

(5) Voyez *Coac.* S. I, n°. 100.

diffèrent beaucoup de ceux qu'excite une saburre bilieuse ordinaire; on a d'ailleurs trouvé une quantité considérable de cette bile dans les premières voies, et dans la vésicule du fiel (1).

3°. La subitanéité des symptômes de cette peste et leur cruauté, prouvent déjà qu'ils ne dépendent pas toujours de la putridité; si les constitutions les plus robustes en ont été quelquefois affligées, c'est parce que le plus souvent elles s'exposoient à un plus grand danger (2).

Il y a encore, entre cette espèce de peste et les fièvres putrides, une différence bien grande sous le rapport de la chaleur; en effet, dans la première maladie elle paroissoit ordinairement naturelle au tact, quoiqu'elle fût brûlante dans l'intérieur du corps; c'est dans cette différence que *Forestus* a placé les limites qui séparent la peste, des fièvres putrides (3).

A la vérité, il survient aussi, dans ces fièvres, un état à peu-près pareil à celui de la peste (4); sans contredit il l'avoisine beaucoup; cependant il en diffère en ce qu'il ne se présente point au commencement de la maladie, et qu'il n'arrive que quelque temps après l'invasion de la fièvre; il succède d'ailleurs à la putridité dans les fièvres putrides, tandis qu'il est précédé par les symptômes nerveux dans cette espèce de peste; « *in primo enim*, dit Chenot, *impetu pestis, quem edit, nullum alicujus humorum corruptelæ, cui hæc symptomatum sævities adscribi queat, adest indicium* (5). »

Cette différence n'est pas d'une légère considération dans le traitement, puisqu'on peut détourner l'affection des nerfs qui survient à la pourriture, et qu'on ne peut pas le faire dans cette peste, parce que la première action du *contagium* se porte sur le système nerveux.

---

(1) *Voyez* Traité de la Peste, *pages* 261, 277.

(2) Voyez *Ibid.* P. I, *pages* 39, 229.

(3) *Voyez* L. 6, obs. 2, dans la *Scholie*; *voyez* Traité de la Peste, P. I, *pages* 38, 250.

(4) Voyez *Stad.* 3. *Febr. carcer.* de *Pringle*, page 311.

(5) Voyez *page* 42.

4°.

4°. Dans la plupart des cadavres qu'on a ouverts, on n'a remarqué aucune odeur fétide, non-seulement dans les viscères, mais encore dans le cerveau, et dans les nerfs qu'on a trouvé gangrénés; cela s'observe néanmoins ordinairement, lorsqu'il existe de la putridité (1); bien plus l'acidité des humeurs paroissoit dominer, lorsque la bile déjetée, par les crachats, avoit une saveur acide (2).

On peut, d'après ces considérations, apercevoir facilement la grande différence qu'il y a entre cette espèce de peste et les fièvres putrides; on voit encore l'affinité de la première maladie avec les fièvres ataxiques ou nerveuses; qui concevra ce que *Brendelius* a voulu désigner par le mot de fièvre maligne, verra que cet auteur est de mon avis (3); *Mead* croit aussi que le miasme contagieux agit immédiatement sur le fluide nerveux (4).

5°. Enfin le traitement qui convient le mieux dans cette espèce de peste, et qui, hélas! a réussi bien rarement, est le même que celui qu'on doit employer dans une fièvre nerveuse, et qui consiste en vomitifs, en diaphorétiques, en cardiaques, etc.; on y a fait intervenir encore le *quinquina*; et non-seulement *Chenot*, mais encore beaucoup d'autres médecins ont reconnu que cette écorce étoit d'une grande efficacité (5).

---

(1) *Voyez* Traité de la Peste, *pages* 1, 262.

(2) Voyez *Ibid.* page 255.

(3) *Voyez* sa Dissert. *de Febr. part.* §. 14, où il rapporte la Peste aux fièvres malignes, et celle intitulée, *de Paraphrenit. et febr. malign. cognat.* au §. 14, où il dit : « *Pestem procul* » *dubio nihil aliud esse, quam paraphrenitidis speciem, singularis* » *quodam contagio enatam.* »

(4) *Voyez* ses Œuvres, édit. de Gottingue, T. II, *de Peste*, page 24; *voyez* encore Traité de la Peste, *page* 75; voyez *Pringle*, page 337, et plus haut, *page* 186.

(5) *Voyez* les Œuvres de *Morton*, *append.* 2; tiré de l'*Hist. febr.*, de l'an 1658, 1691; voyez *Makenzie*, *neves bremisch. Magaz*, T. II, *page* 300.

III. FIÈVRE NERVEUSE PUTRIDE.

Febris pestilentialis de *Grant* (1).

Schol. J'ai déjà dit plus haut (2) qu'il arrive souvent dans les fièvres putrides contagieuses, une extrême prostration des forces et une foiblesse considérable du système nerveux, qui demandent la méthode alexipharmaque. Quoique les espèces de ce nombre diffèrent beaucoup de l'espèce précédente, par rapport au caractère et au cours de la maladie, on doit néanmoins mettre le même traitement en usage, si elles passent au même degré d'intensité; il paroît en effet que la putridité, qui complique la fièvre nerveuse putride est la ligne de démarcation qui la sépare de la peste très-aiguë; cependant considérée en elle-même, la putridité ne sauroit être la cause matérielle de cette condition, puisque les antiputrides la rendent plus dangereuse.

Si cette modification de la fièvre putride demande le traitement approprié aux fièvres nerveuses, il s'ensuit qu'elle a du rapport avec elles par sa nature; mais d'où vient la propriété différente qu'a le même miasme contagieux d'affecter en premier lieu, tantôt les nerfs, et tantôt les humeurs? Est-ce qu'il existe des constitutions capables de résister à l'influence du *contagium* qui lèse le système nerveux? Ou bien est-ce que ce miasme acquiert de la dissolution des humeurs, l'aptitude d'attaquer plus vigoureusement les nerfs qu'il n'avoit pas pu d'abord affecter d'une manière sensible?

Quelquefois la putridité des humeurs, et l'affection du système nerveux arrivent ensemble, comme le prouve l'espèce de peste suivante :

(1) Voyez *Nev. Beobach.* page 24.
(2) Voyez *page* 170 et suiv.

a) PESTE.

Species secunda de *Chicoyneau* (1);
Species quarta de *Chenot* (2).

Descript. POULS vîte, contracté, inégal, et disparoissant, à la compression de l'artère. Soif. Nausées. Vomissemens porracés, sanguinolens ou noirs. Chaleur intérieure, brûlante, chaleur externe, à-peu-près naturelle. Céphalalgie considérable. Regards vagues et menaçans. Langue blanche au commencement et puis noire. Délires. Hémorragies. Pétéchies. Marques comme celles des coups de fouet. Éruption de bubons et d'anthraxs noirâtres, passant très-facilement à l'état gangréneux, et donnant une douleur plus âcre qu'à l'ordinaire.

Schol. Cette condition de peste paroît être coordonnée, de manière que le miasme contagieux a affecté en même temps, et les humeurs, et le système nerveux, et qu'on ne peut point dire que l'une de ces deux affections, soit la cause, ou l'effet de l'autre, puisqu'elles sont produites simultanément; mais on doit, d'après l'expérience, avoir, dans ce cas, plus

(1) Voyez P. I, *pages* 38, 250, 318.
(2) Voyez *page* 64; *voyez* aussi *Forestus*, L. 6, obs. 12.

d'égard à celle des nerfs, qu'à celle des humeurs : aussi s'ensuit-il que la première tient de plus près que la seconde à la nature, c'est-à-dire, à la cause matérielle de la maladie ; elle doit, en conséquence, être mise au nombre des fièvres nerveuses.

---

b) *Troisième stade de la fièvre des prisons* de *Pringle* (1) ; *Troisième stade de l'angine maligne* de *Fothergillius* (2) ; *Troisième stade de la fièvre jaune maligne d'Amérique d'Hillary* (3).

Schol. C'est ici qu'appartiennent la fièvre hongraise, et les autres fièvres pestilentielles, où il paroît, dès l'invasion, une dissolution putride des humeurs, avec une affection extrême des nerfs ; ces maladies ne conservent pas généralement leur génie : elles sont, le plus souvent, modifiées par la constitution ; au reste, il est très-difficile de faire la détermination de cette condition, et cette difficulté ne doit point être attribueé à notre système ; elle provient entièrement du peu de connoissance que nous avons des phénomènes de la machine humaine, et de leurs causes.

TROISIÈME GENRE DES FIÈVRES ATAXIQUES.

FIÈVRE LENTE NERVEUSE.

Descript. HABITUDE du corps, lâche, foible, et plus sensible que de coutume.

---

(1) Voyez *page* 311.
(2) *Lisez* cet Auteur.
(3) *Lisez* cet Auteur.

Les causes antécédentes fatiguent le système nerveux.

Elle commence par un léger frisson, avec une chaleur qui se répand soudainement, et qui est souvent à peine perceptible, avec une sorte de langueur, des défaillances, un pouls vîte, inégal, tantôt fort, plein, tantôt subitement petit, foible, presque insensible, et quelquefois plus lent que dans l'état naturel, ou à peu de chose près.

La maladie marche en cet état ordinairement sans un danger évident, lorsque tout à coup les symptômes les plus graves se manifestent (1).

Douleur et pesanteur de tête. Vertiges. Nausées. Douleur oppressive à la région précordiale. Vomitions inutiles. Vomissemens d'une humeur acide. Hoquet. Langue blanche au principe, rouge et aride ensuite, quoiqu'il existe à peine de la soif, enfin tremblante. Sorte d'engourdissement. Propension au sommeil; le malade ne dort pourtant pas; ou

(1) Ce Stade plus doux de la fièvre lente nerveuse, paroît toujours à son commencement, et fournit le caractère essentiel qui le fait différer de la fièvre nerveuse aiguë. Cette condition s'est dérobée le plus souvent à notre connoissance; soit parce qu'il n'y a pas eu de médecin pour l'observer, soit parce qu'on n'en étoit pas prévenu.

son sommeil est du moins très-passager, soporeux, interrompu par des frayeurs, et ne procure aucune réparation. Yeux sales, d'un regard triste, et se dérobant à la lumière. Sternutation. Chaleur et frissons inégaux; les pieds sont souvent froids, lorsque la tête est dans une ardeur extrême; la chaleur extérieure, à en juger par le tact, ne dépasse pas la chaleur naturelle; celle de l'intérieur est brûlante.

Entre-sueurs un peu froides. Urine tenue, lympide, quelquefois trouble et sans sédiment; il est des cas où son bel aspect la fait présumer critique; mais il n'en résulte pas d'amendement dans les symptômes.

Après ces phénomènes, viennent des convulsions, un délire plus manifeste, rarement phrénétique, tranquille au contraire, accompagné de mouvemens de mains et de lèvres; les yeux sont fixés sur un objet, et semblent le regarder avec soin. Les forces diminuent, de manière que le plus léger effort est suivi de défaillances et de sueurs froides. Les extrémités se refroidissent. Le pouls est tremblotant, onduleux, intermittent. Les malades sont très-irritables au com-

mencement de la maladie, ils deviennent sourds et stupides ensuite; lorsque la mort menace, le délire se termine par une affection comateuse; les déjections alvines se font alors involontairement, et le malade meurt dans des convulsions générales, ou d'une manière apoplectique.

Schol. La condition de ce genre est celle où il paroît exister, dans le système nerveux, une foiblesse particulière qui met la nature hors d'état d'expulser une cause occasionnelle interne, dont l'extrication auroit été facile à une constitution saine; par ces dispositions, la matière de la maladie se dépose métastatiquement sur des parties nobles, ou bien elle s'y accumule peu à peu, et il résulte de là un danger imminent, et même une mort certaine, s'il ne s'en fait point une crise véritable.

Il est des médecins, qui ont cru que la nature de cette fièvre consistoit dans un vice local; mais cette opinion est dénuée de vraisemblance: *Home*, par exemple, affirme que l'inflammation du cerveau peut entrer, pour beaucoup, dans sa cause; et il se fonde sur sa propre expérience: car, il fut atteint lui-même d'une fièvre lente nerveuse, où il crut entrevoir des signes d'un état inflammatoire de cet organe; mais, comment a-t-il pu déterminer que ces symptômes étoient les effets d'une pure congestion vers les parties supérieures? Il a vu sans doute quelquefois le cerveau gonflé par du sang ou par du pus; cela étoit déjà constaté, par l'expérience de *Willisius*; cependant il est plus probable que ce gonflement est la suite de la maladie: on doit donc la regarder plutôt comme sa complication, que comme sa cause; rien n'indique le contraire, ni la constitution même du corps, ni la condition des causes précédentes, ni le mode de traite-

ment qui, de l'avis des meilleurs praticiens, convient à cette fièvre.

En effet, quoiqu'il ne répugne ni à la raison, ni à l'expérience, que ces stases puissent réellement avoir lieu dans le système vasculeux par une foiblesse du système des nerfs, il est néanmoins vrai qu'elles ne sont pas ordinairement d'un caractère vraiment inflammatoire, et qu'elles s'établissent plutôt dans les viscères du bas ventre, que dans des parties plus nobles, pour y former des obstructions; ce jugement est fondé sur l'analogie qu'il y a entre la fièvre lente nerveuse, et les maladies histériques et hypocondriaques.

Il conste, à la vérité, de l'observation que des véritables inflammations compliquent quelquefois notre fièvre; on ne peut cependant pas les regarder comme sa cause matérielle, et penser, en conséquence, qu'elles constituent sa nature; car, qui osera dire que les excitans et les toniques sont propres à guérir les inflammations? C'est pourtant là la méthode que les meilleurs praticiens ont adoptée contre la fièvre lente nerveuse; c'est celle qui lui convient parfaitement, et d'après le raisonnement, et d'après l'expérience qui s'accordent très bien là-dessus: les auteurs conseillent le vin, non-seulement, comme utile dans la curation, mais encore, comme préservatif spécifique (1); très-certainement, on ne peut rien conclure de là pour établir, que l'inflammation du cerveau constitue la cause de la fièvre lente nerveuse; si l'on vouloit appeler ici l'autorité en témoignage, on verroit encore la nullité de cette opinion.

En effet, *Hippocrate*, dans la description qu'il fait de l'inflammation du cerveau, et dans le traitement qu'il prescrit pour y remédier, défend expressément l'usage du vin, et conseille la méthode antiphlogisti-

(1) Voyez *Huxham*, T. II, *page* 88; voyez *Home*, *medic. facts and. exper. page* 6; voyez *Gibson treatise on fevers.* Londres, 1769, *page* 172; Edinb. traduct. T. V, P. II, *page* 734 et suiv.; voyez *Londn. Bemerk.* T. I, *page* 207.

que qui, comme nous l'avons déjà dit, n'est pas celle qui convient à notre fièvre ; la plupart des auteurs pensent que la plus grande partie de la cause matérielle des fièvres nerveuses gît dans une certaine condition maladive des nerfs ; lisez là-dessus *Langrish* (1), et sur-tout *Gibson* qui s'exprime ainsi : « *I may warrantably conclude, that the cause of this fever is some* » *matter affecting the nerves, so as sometimes to* » *hinder their influence, and at other times to occoasion* » *too great an exertion of it* (2). »

Cette mauvaise disposition du système nerveux a-t-elle, par sa nature, du rapport avec la débilité de l'hystéricisme, ou de l'hypocondriacisme ? il paroît que *Manningham* veut le persuader, dans la description qu'il donne de la fièvre lente nerveuse ; car, il dit que cette fièvre a souvent, dans son commencement, l'aspect d'une maladie histérique ou hypocondriaque ; mais quelle sorte de matière fournit le stimulus qui rend active l'irritabilité particulière des nerfs ? Cela n'est pas encore bien connu : quelques-uns ont cru que c'étoit la pituite qui constituoit cette cause occasionnelle ; ainsi *Huxham* en accuse sa putridité, et pour cette raison, *Glass* a mis la fièvre, dont il s'agit, au nombre des fièvres gastriques ; mais j'ai déjà séparé des fièvres nerveuses, celles qui dépendent de la saburre pituiteuse, et exposé les raisons, qui m'y ont déterminé.

La pituite s'engendre, à la vérité, très-facilement dans une constitution foible, par rapport à la lésion des organes digestifs ; mais cette procréation doit être rapportée plutôt parmi les effets de la maladie, que parmi ses causes, puisque le véritable traitement des fièvres nerveuses ne consiste nullement dans l'expur-

---

(1) Voyez *page* 330.

(2) Voyez *page* 163 ; *voyez* aussi *Lentin*, Obs. T. II, obs. 19.

gation de la saburre des premières voies ; je ne prétends cependant pas nier tout-à-fait que, dans la fièvre lente nerveuse, il ne se trouve quelquefois de la pituite, et qu'elle n'ait le caractère d'une cause occasionnelle ; car, je suis très-persuadé que celle de notre fièvre n'est pas toujours identique, et qu'elle est très-différente, suivant la diversité des individus ; mais nous ignorons encore cette différence, et je désire ardemment que des observations ultérieures puissent nous conduire à cette connoissance.

L'observation suivante m'a appris que la matière arthritique fournit quelquefois la cause matérielle de la fièvre lente nerveuse ; elle a dissipé tous mes doutes sur la véritable manière d'être de cette maladie, et m'a confirmé dans la croyance aux rapports sous lesquels je l'ai déterminée :

« Un homme éprouvoit, depuis sa première jeunesse, des hémorragies par les narines, et par les vaisseaux hémorroïdaux. Les saignées copieuses, et trop souvent répétées, qu'on avoit pratiqué pour les arrêter, l'avoit réduit à cet état de débilité qui suit ordinairement les évacuations considérables de la partie rouge du sang.

» Quelques années auparavant, c'est-à-dire, à sa vingt-neuvième année, il fut atteint d'une goutte universelle, qu'il fit traiter encore par des saignées, et dont les symptômes disparurent en partie, au moyen de cette opération, des fomentations, des émolliens et des vessicatoires, et en partie, au moyen d'une éruption miliaire qu'effectua la nature ; mais la maladie reparut, et ce ne fut que par un flux de sang occasionné très-copieusement par l'extirpation des varices hémorroïdales, qu'on parvint à en empêcher un nouveau retour ; de tout cela le malade contracta une foiblesse singulière avec une imminente irritabilité ; ces deux conditions se manifestoient et par son moral et par son physique.

» Deux ans après il commença à pressentir les indices d'une maladie fébrile ; il crut qu'elle étoit d'un génie bilioso-putride, parce que la fièvre de ce caractère ravageoit épidémiquement son pays, à cette même épo-

que : il met donc tous ses soins à se traiter par des purgations réitérées ; mais ce fut en vain.

» Deux semaines après l'invasion de sa nouvelle maladie, il me fit appeler, et je le trouvai travaillé par une extrême peur de la mort ; il se promenoit cependant, et n'avoit point de foiblesse particulière dans les membres ; bien plus, il n'éprouvoit point d'autres symptômes ; il ne se plaignoit guère que de l'insomnie qui l'avoit tracassé pendant tout le stade de la maladie : son pouls étoit presque naturel le matin ; sur le soir, il présentoit des mouvemens fébriles;mais ils étoient légers, et ne présageoient rien de sinistre ; le malade avoit, à la vérité, éprouvé, avant cela, des vomissemens de la nature d'un acide très-acerbe que l'usage immodéré des évacuans lui avoit laissé, et dont il avoit favorisé machinalement les efforts, d'après la prévention où il étoit que la saburre des premières voies constituoit la cause de sa maladie.

» L'ensemble de cette condition me fit clairement voir que la matière saburrale n'étoit pas déletère par rapport à sa quantité, ni par rapport à une virulence particulière, mais qu'elle le devenoit, par rapport à la disposition maladive du système nerveux : je lui conseillai en conséquence les résolutifs en opiate, et l'application des épispastiques. Observez qu'il vomissoit tout ce qui étoit capable d'irriter un peu ; et comme il avoit essuyé, de la part des vessicatoires, une fâcheuse strangurie qui avoit résisté au camphre, et aux émolliens pris ensemble, et séparément, il rejetta complétement mon ordonnance.

» Le malade prit alors une grande quantité de *quinquina* de son propre mouvement ; et ne dormant pas la nuit suivante, comme cela lui arrivoit toujours, il se leva de son lit pour s'exposer à l'air libre ; peut-être en ce moment transpiroit-il en quelque sorte la matière de la maladie. Quoi qu'il en soit, sa transpiration fut arrêtée par cette imprudence, et sans doute aussi par la vertu du quinquina ; de sorte que la matière se porta sur des parties nobles ; car il parut, le jour suivant,

un paroxime qui s'annonça par un tremblement convulsif général, et par des contractions spasmodiques à la face.

» Les assistans, et le malade même regardèrent cet accès, comme l'appareil d'une mort prochaine : ils crurent qu'il falloit la prévenir par une saignée copieuse que l'on pratiqua de suite ; quoiqu'en ce cas, cette opération fut réellement très-nuisible, cependant, grâce aux épispastiques et aux anti-spasmodiques, pris intérieurement, le spasme se relacha, et le malade devint maître de lui-même : il survint une sueur très-abondante, et les urines présentèrent tous les caractères d'une véritable crise ; enfin le malade peut quitter son lit le jour subséquent.

» Mais, commme il existoit encore un mouvement fébrile dans le pouls, et que le sommeil que j'avois présumé devoir suivre cet amendement, ne l'avoit pas bien rétabli, je prévis que la maladie n'étoit pas complétement jugée ; en effet, sur le soir, le paroxisme reparut avec plus de véhémence que je ne l'avois cru : des convulsions générales le tourmentèrent toute la nuit, et les anti-spasmodiques les plus efficaces, employés à haute dose, ne purent pas les calmer ; elles ne cessèrent que le lendemain vers midi.

» On avoit alors appliqué des vessicatoires sur le gras des jambes et sur la poitrine, et l'on donnoit, en grande quantité, le camphre, l'opium, le musc, le saffran, etc. ; mais il ne se fit aucune évacuation critique.

» Après quelques jours, parut un délire qui duroit peu de temps ; alors on ne remarquoit pas d'exacerbations ; selon toute apparence, la fièvre étoit légère ; le pouls sortoit de son état naturel en des momens incertains ; il étoit le plus souvent égal. Les urines mêmes ne présentoient rien de maladif ; elles avoient quelquefois les caractères d'une crise. On employa sans fruit l'esprit de *Mindererus*, le vin, le quinquina, et sur-tout les remèdes dont je viens de faire mention plus haut.

» Cependant la langue étoit humide, et d'un assez

bonne augure, quoiqu'elle eût perdu sa couleur naturelle ; les excrétions alvines étoient presque conditionnées, comme elles le sont ordinairement ; les forces n'étoient pas bien abattues, et l'esprit, quoique absorbé par l'idée de la mort, n'étoit cependant pas entièrement aliéné ; mais l'insomnie existoit toujours, et l'éclat des yeux diminuoit sans cesse.

» Ainsi se passa la fièvre, pendant deux semaines, sans qu'il s'en suivît aucune évacuation critique ; après ce laps de temps, il arriva un assoupissement extrême, et le malade mourut apoplectiquement. »

Il paroît évident, d'après l'histoire de cette maladie, qu'elle constituoit une fièvre vraiment lente nerveuse ; on peut, en effet, le conclure d'abord de la condition négative de la fièvre ; car elle ne présentoit aucun signe de diathèse inflammatoire ; elle étoit légère, longue, sans effervescence considérable du sang, du moins apparente ; enfin, elle n'avoit rien de ce qui accompagne ou précède ordinairement une fièvre phlogistique, et le sang tiré par la veine, avoit le même aspect que le sang naturel ; il offroit seulement quelque chose de semblable à la croûte pituiteuse ;

On ne voudra pas, sans doute, mettre cette fièvre au nombre des fièvres putrides, vu l'état du sang, dont je viens de parler, et l'absence des autres signes de putridité ;

On ne lui donnera pas non plus pour cause la saburre des premières voies, puisque ses symptômes ordinaires ont manqué depuis le commencement de la maladie jusqu'à sa fin ;

En un mot, on n'a pu découvrir aucune cause matérielle à laquelle les phénomènes de cette fièvre correspondissent : cette maladie étoit donc réellement d'un caractère nerveux.

A ces raisons, nous pouvons en ajouter d'autres, qui confirmeront de plus en plus mon opinion : la condition maladive du système des nerfs s'est manifestée bien évidemment, par la vie, par les maladies précédentes, par la constitution de l'individu, et enfin par

le traitement qu'il a dirigé lui-même, et qui dès, son commencement, a été mauvais : la fièvre a été par conséquent provoquée par une cause légère ; elle a été rendue pernicieuse, prochainement, par la disposition du corps.

La marche de la maladie peut donner encore un plus grand poids à ma façon de voir : le plus souvent il arrivoit des évacuations qui présentoient les apparences d'une crise, et qui n'étoient cependant suivies d'aucune amélioration ; les sueurs, qui avoient lieu à la fin des premiers paroxismes, survenant avec des urines, dont le sédiment étoit louable, faisoient, en effet, espérer beaucoup que la maladie se termineroit par elles ; mais l'événement a trompé cette attente. Ensuite c'étoit le flux hémorroïdal qui relevoit les espérances pour le frustrer aussi à son tour ; enfin, les ulcères artificiels, qu'on avoit pratiqué au moyen des vessicatoires, suppuroient abondamment, et encore sans fruit.

Toutes ces considérations doivent suffire, je crois, pour décider de la nature de la maladie ; mais quelle a été la cause occasionnelle de cette fièvre lente nerveuse ? On peut conjecturer, avec beaucoup de probabilité, que c'étoit la matière arthritique, si l'on doit en juger par l'absence des autres causes, et d'après la maladie que l'individu avoit éprouvé précédemment ; on sera plus raffermi dans cette opinion, quand on se rappelera que ce virus n'avoit pas entièrement abandonné le corps du malade, quoique ses phénomènes eussent été dissipés.

Il semble que la matière arthritique a excité des convulsions, autant par son âcreté, qu'à cause de l'irritabilité du sujet ; elle n'a pas pu être expulsée, par rapport à l'extrême foiblesse que le système nerveux a contracté durant le temps de la maladie, et par elle, et par son traitement ; elle a été au contraire repoussée, et retenue en partie à l'occasion de la promenade nocturne, et de l'usage prématuré du quinquina, pour être enfin métastasée et accumulée sur quelque viscère noble.

Voilà l'histoire d'une maladie qui peut mettre hors de doute l'existence de la fièvre lente nerveuse.

Quant à son traitement, je n'ose point déterminer, d'une manière générale, ce qui le concerne, étant bien persuadé qu'il doit être différent suivant la diverse condition des causes occasionnelles; or ces causes se dérobent le plus souvent à nos recherches; il faut donc faire, à leur égard, des observations ultérieures pour pouvoir invariablement baser la curation de la fièvre lente nerveuse; on peut néanmoins, en attendant, avancer en quelque sorte que les toniques, purement astringens, n'ont pas été suivis de succès, parce qu'ils empêchent l'issue de la cause matérielle; l'histoire de mon malade l'apprend, et l'observation de *Lentin* le confirme.

S'il existoit par hasard de la saburre dans les premières voies, on doit, pour l'expulser, donner les évacuans avec beaucoup de précaution; la nature de la fièvre ne tient en rien à l'existence de ces ordures; car la maladie n'est plus de ce genre-ci, et doit être rapportée au nombre des fièvres gastriques, lorsqu'il se rencontre une grande quantité de pituite conditionnée de manière à ce que la plus grande partie du traitement consiste dans son expurgation.

Il en est de même de la saignée : cette opération ne convient pas proprement à la fièvre lente nerveuse, quoique l'état inflammatoire la complique quelquefois (1).

Tout indique qu'il faut, dès l'invasion de la maladie, employer les frictions, les épispastiques, et les diaphorétiques doux.

Les ulcérations artificielles paroissent convenir surtout, parce que *Gibson* a observé qu'il résultoit un grand bien de la gangrénescence, que la peau des malades, qui restent long-temps au lit, contracte assez sou-

---

(1) Cette complication a lieu sur-tout durant les constitutions épidémiques; voyez *Home*, pages 4, 194, et *Jungschulz*, diss. cit. de V. S. etc., *page* 24 et suiv.

vent ; cet auteur dit que quelquefois cette dissolution a été, en quelque sorte, critique.

J'ai déjà exposé que le vin est ici d'une grande utilité ; il faut en faire un choix, suivant la diversité des constitutions, et les différentes habitudes des malades.

ESPÈCES.

α) FIÈVRE LENTE NERVEUSE SIMPLE (1).

Cette maladie répond :

A la *Febris hectica maligna* de *Willisius* (2),
Au *Little Fever* de *Manningham* (3) :
Au *Slow Fever* de *Langrish* (4) ;
Au *Nervous Fever* de *Gilchrist* (5) ;
A la *Febris lenta nervosa* d'*Huxham* (6) *et de Glass* (7) ;
A l'*Epidemic low Fever* d'*Home* (8) :

---

(1) Voyez *Selle Beytræge*, P. I, *page* 71 et suiv. J'ai rapporté, dans cet ouvrage, divers cas de cette maladie qui peuvent très-bien confirmer notre théorie.

(2) Voyez *Cereb. pathol.*, page 65.

(3) Voyez *The symptoms, nature, causes and cure of the febricula or little fever.* Londres, 1746.

(4) Voyez *page* 329.

(5) Voyez *Medical essays and observ. by a society* a Edimb. T. IV, art. 23, et T. V, P. II, art. 48.

(6) *Voyez* T. II, *page* 78.

(7) *Voyez page* 94 Il faut se rappeler ce que j'ai dit plus haut : savoir, que *Glass* a confondu notre fièvre avec celle qui est entretenue par la saburre pituiteuse ; *Huxham* n'a pas non plus la vraie connoissance de notre maladie.

(8) Voyez *page* 1 et suiv. Cet auteur a observé que cette fièvre étoit quelquefois épidémique ; cette condition est-elle d'une nature semblable à celle de la fièvre lente nerveuse simple ? *Morgagni* a décrit aussi une fièvre maligne épidémique ; voyez *Epist.* 7, art. 16 ; mais on ne peut pas dire, avec certitude, qu'elle appartienne à notre genre.

A

A la *Febris lenta maligna* de *Vogel* (1) :
Est-ce le *Typhus* d'*Hippocrate* (2) ?
Est-ce la *Morbus crassus* d'*Hippocrate* (3) ?
Est-ce la *Passio cardiaca* de *Cœlius-Aurelianus* (4) ?
Est-ce la *Morbus cardiacus* de *Celse* (5) ?
Est-ce la *Phthisis nervosa* de *Morton* (6) ?
Est-ce le *Tabes dorsalis* d'*Hippocrate* (7) ;
Et enfin, est-ce ici qu'appartient le *Typhus exhaustorum* de *Sauvages* (8) ?

b) FIÈVRES LENTES NERVEUSES COMPLIQUÉES.

Schol. Comme beaucoup de médecins n'ont pas eu jusqu'ici une idée bien claire de notre genre, il n'est pas bien surprenant que ses complications, et ses diverses modifications aient resté indéterminées ; j'ai avancé plus haut que la fièvre lente nerveuse est tellement liée, tantôt à la saburre pituiteuse des premières voies, et tantôt à la matière arthritique, que ces deux sortes

(1) Voyez *page* 39 et suiv.
(2) *Voyez* Epid. L. 7, édit. *Van-der-Linder*, page 816 ; voyez *de intern. affect.*, page 247.
(3) Voyez *page* 257.
(4) Voyez *de Morb. acut.* L. 2, C. 32.
(5) *Voyez* L. 3, C. 19. *Vogel* prétend que toutes les maladies, que je viens de mentionner, n'ont pas le caractère de la fièvre lente nerveuse simple, quoiqu'il soit très-difficile de se déterminer là-dessus, vu l'aspect ambigu de cette fièvre.
(6) Voyez *Morton*.
(7) Voyez *Hippocrate*.
(8) Voyez *Sauvages*. On rapporte ces dernières maladies, aux maladies chroniques, avec plus de raison, bien qu'elles aient entièrement du rapport par leur nature, avec les fièvres nerveuses ; il en est de même de l'apoplexie nerveuse ; voyez *Selle*, *Med. clin.* ch. de l'apoplexie.

d'objets peuvent être pris pour la cause occasionnelle de la maladie ; mais ils ne paroissent pas cependant renfermer essentiellement l'idée de la complication ; car ils ne regardent pas la nature de la fièvre ; et l'on sait que la dissemblance des phénomènes, tirée de la diversité des causes occasionnelles, ne fournit point les caractères de la distinction de l'état compliqué des maladies.

Je n'irai donc pas fonder une division sur des choses qui n'ont pas encore été mises hors de doute : je ne rapporterai de ce genre que les espèces, dont les phénomènes spécifiques paroissent dépendre proprement de la nature de la fièvre, dont l'existence est indubitable, et qui tombent manifestement sous les sens ; car, quoiqu'il existe quelquefois un état vraiment inflammatoire, et que l'ouverture des cadavres fasse découvrir souvent des inflammations locales, elles ne s'annoncent pas cependant par les signes ordinaires, et ne peuvent pas, par conséquent être facilement reconnues ; il en est de même des catarres ; quelquefois, en effet, la péripneumonie bâtarde paroît être de ce génie ; néanmoins cette maladie est, le plus souvent, rapportée, à plus juste titre, au genre des fièvres gastriques pituiteuses ; mais il se présente, ordinairement, de cette nature, quelques exanthêmes que je vais spécifier ici.

α) FIÈVRE LENTE NERVEUSE COMPLIQUÉE D'EXANTHÊMES.

I. FIÈVRE LENTE NERVEUSE COMPLIQUÉE DE LA PETITE VÉROLE.

Cette maladie est celle appelée, *Variolæ crystallinæ* et *verucosæ*, par *Mead* (1).

Descript. L'ÉRUPTION se prolonge au-delà du terme ordinaire. Le septième ou le huitième jour, il s'élève de petites taches qui se convertissent peu-à-peu en des boutons pâles, déprimés et contenant, au lieu d'un pus cuit et louable, une sanie corrosive qui les a fait nommer *lymphatiques* ou *cristallins*; ces boutons deviennent flasques après l'absorption ou l'évaporation de l'humeur sanieuse, et forment des pustules siliqueuses : quel-

(1) *Voyez* ses Œuvres, cit. *de Variol.*, pages 34 et 36; voyez *Huxham*, T. II, *pages* 121, 133, 137 et 138; voyez *Eller*, page 136; *voyez* la diss. de *Schrœder* et *Fellinger*, *circà Variol. distribut.* pages 31 et 50.

quefois ils ne renferment point de liqueurs; ils sont alors appelés *verruqueux*.

Urine cuite plus qu'il ne faut.

Les boutons paroissent d'abord aux membres et ensuite sur la face. Le gonflement de la tête et des mains disparoît dans des temps fixes. Il se fait des éruptions successives les unes aux autres. Salivation.

Schol. L'observation a appris que le ptialisme accompagne particulièrement cette espèce de petite vérole ; il conste aussi par l'expérience que c'est un phénomène très-ordinaire des maladies ataxiques; on pourroit même, d'après son existence, décider que la petite vérole est d'une nature ataxique, s'il étoit permis de conclure par analogie ; une pareille induction devroit pourtant être renforcée par le concours des autres signes de la fièvre de ce caractère ; car la salivation reconnoît souvent pour cause, une saburre bilieuse, ou un amas de vers dans les premières voies (1).

Un miasme contagieux constitue-t-il la cause occasionnelle de la fièvre, ou bien sa nature ne dépend-elle pas, comme dans les autres ordres, du *contagium* lui-même ?

---

(1) Voyez *Van-den-Bosch*, page 241, et *Fellinger*, diss. cit. *page* 11.

II. FIÈVRE LENTE NERVEUSE COMPLIQUÉE DE LA ROUGEOLE (1).

Descript. ÉRUPTION lente.

III. FIÈVRE LENTE NERVEUSE COMPLIQUÉE D'EXANTHÊMES MILIAIRES (2).

Descript. LES exanthêmes sont précédés d'une difficulté de respirer, d'anxiété, d'une sueur un peu acide, et de démangeaison à la peau. L'éruption est critique, ou du moins, elle soulage. Les boutons miliaires sont semblables à des graines de pavot; elles forment d'abord comme des vésicules blanches, remplies de lymphe, et tombent en efflorescence durant la desquammation de la peau.

Schol. Ces sortes d'exanthêmes paroissent être fami-

(1) Voyez *Hoffmann*, *Med. rat. syst.* C. *de Morb.* Obs. 7, voyez *Morton*, Exerc. 3, C. 4, *page* 28 et suiv., et *Pyret.* C. *de febrib. infl.* C. 3, *page* 12.

(2) Voyez *Huxham*, T. II, *page* 87; voyez *Glass*, p. 95 et suiv.; voyez *Percivall*, *philosoph. and. medic. Essays.*

liers, principalement, avec les fièvres ataxiques qui sont accompagnées d'une certaine saburre pituiteuse; elles ne reconnoissent pas au moins pour cause un miasme contagieux particulier, comme lorsqu'ils compliquent la fièvre continente inflammatoire (1). Cette condition des exanthêmes miliaires diffère des autres en ce que souvent ils complètent une crise salutaire: aussi faut-il en provoquer l'éruption par les cardiaques (2). Une telle différence vient-elle seulement des rapports de la quantité de la matière morbifique ? Cela paroît être ainsi ; en effet, dans les fièvres bilieuses ou purement pituiteuses, la matière existe en trop grande quantité pour qu'elle puisse être totalement évacuée par l'éruption, tandis qu'en ce cas-ci elle est si peu copieuse, qu'elle sort entièrement par cette seule voie, et que la fièvre se trouve ainsi jugée.

IV. FIÈVRE LENTE NERVEUSE COMPLIQUÉE DE SCARLATINE (3).

Descript. LE stade est plus doux que le précédent; il n'y a point de gonflement de la peau, et il ne s'en fait pas de desquammation.

(1) Voyez *page* 140 et suiv.
(2) Lisez *Huxham.*
(3) Voyez *Plenciz de Febr. Scarlatin.* page 19.

V. FIÈVRE LENTE NERVEUSE COMPLIQUÉE DE *PEMPHIGUS* (1).

Schol. Cette sorte d'exanthême paroît mériter une attention particulière ; elle constitue le plus mauvais signe de malignité dans les fièvres *ataxiques.*

β) FIÈVRE LENTE NERVEUSE COMPLIQUÉE DE LA DYSSENTÉRIE (2).

Descript. Ici la fièvre est petite ; il n'y a pas de symptômes effrayans ; on ne rencontre qu'un flux alvin, sanguinolent et presque sans fétidité ; mais ce flux est en quelque sorte indomptable.

Schol. Les diaphorétiques et les cardiaques sont de la plus grande utilité peu de temps après l'invasion de la maladie ; il est probable, encore une fois, que le peuple peut se préserver de cette maladie par un régime corroborant.

(1) Voyez *Selle Beytræge*, P. I, *page* 103.
(2) Voyez *Selle*, *Dysent. malig.* dans *Beytræge*, P. I, *p.* 102.

QUATRIÈME ORDRE.

FIÈVRES INTERMITTENTES.

Descript. LES paroxismes commencent par un froid auquel succède de la chaleur ; ils se terminent par des évacuations critiques. Parfaite apyrexie dans les intervalles des paroxismes.

Schol. Les médecins sont encore bien partagés sur la nature de ces fièvres, parce que les conditions maladives, qu'ils observent en ces sortes de maladies, ne peuvent point en être exclusivement regardées comme les causes matérielles ; car on les remarque assez fréquemment, sans que les fièvres intermittentes les accompagnent ; et il semble qu'elles manquent aussi souvent et d'une manière complète, lorsque ces mêmes fièvres existent.

Si, à la considération de ces conditions, les médecins ajoutoient celle du mode du traitement, leur discussion pourroit devenir moins grande ; d'abord, il conste, par l'observation, qu'il arrive des fièvres intermittentes qui manifestent la diathèse inflammatoire, et qui demandent le traitement antiphlogistique : s'ensuit-il que la nature de la fièvre consiste dans un état phlogistique du sang ? On nie cela ; mais on ne devroit le contester qu'en partie ; en effet, si l'on peut conclure du mode de traitement, au caractère de la cause, il est très-certain que la diathèse inflammatoire a l'apparence d'une véritable cause matérielle ; mais elle n'embrasse pas tout ce qui concourt à établir la nature de ce genre des fièvres intermittentes ; car une fièvre vraiment inflammatoire est assez différente de celles-ci ; et le trai-

tement antiphlogistique ne suffit pas pour les guérir : il y a donc quelqu'autre chose dont la réunion avec la diathèse phlogistique constitue complétement la nature de la fièvre.

On observe encore des fièvres intermittentes accompagnées de saburre bilieuse ou pituiteuse ; de sorte qu'on ne peut les détruire, si on néglige d'évacuer ces ordures ; constituent-elles, en ce cas, la cause matérielle de la maladie ? On le nie aussi, parce que ces matières saburrales existent très-souvent sans fièvre intermittente, tout comme il arrive des fièvres intermittentes sans ces saburres ; si, l'une ou l'autre existant, la fièvre ne peut point être enlevée sans son expurgation, il est certain qu'elle appartient à la cause matérielle ; mais la nature de la maladie ne consiste pas pour cela dans ces saburres seulement ; car son traitement n'est pas complet, lorsqu'on les a évacuées ; d'ailleurs leur présence n'occasionne pas toujours une fièvre intermittente.

Il est aussi des maladies de cet ordre compliquées d'un amas de vers dans les premières voies ; mais ces animaux n'ont point, avec l'existence de la fièvre, un rapport différent de celui qu'ont avec elle les diathèses phlogistiques, bilieuses et pituiteuses ; cependant toutes ces choses contribuent à la production des fièvres intermittentes, où l'on ne peut tirer aucune conclusion en médecine. Sans doute, d'après ce que nous venons de dire, elles ne suffisent pas seules pour donner lieu exclusivement à une fièvre intermittente ; il faut pour cela une condition particulière qui modifie les diathèses, et les dispose à n'occasionner d'autres maladies que celle dont il est question. Quelle est cette condition ? C'est très-difficile à déterminer.

Plusieurs médecins l'ont cherchée dans le sang ; mais il résulte, de ce que j'ai exposé touchant la cause de la fièvre (1), que, selon toute probabilité, l'état vicié de cette humeur excite les fièvres continentes ; cette opi-

(1) *Voyez pages* 75, 76.

nion prend un plus grand poids de ce qu'il conste, par l'observation, que les fièvres intermittentes deviennent d'autant plus facilement continues, que la constitution de l'athmosphère, et celle des malades s'approchent davantage de celles qui procréent ordinairement les fièvres continentes (1); on observe d'ailleurs rarement que le sang soit vicié d'une manière sensible dans les fièvres intermittentes : le paroxisme fébrile est certainement produit à l'occasion d'une matière délétère, contenue dans cette humeur; mais il est très-probable que cette matière y passe à plusieurs reprises, et en est chassée de même; la fièvre en effet n'auroit pas de rémission, si elle n'en étoit entièrement expulsée, comme on peut l'observer dans les fièvres continues : la disposition qui détermine l'existence des fièvres intermittentes n'est donc pas dans le sang; la matière qui l'établit vient d'ailleurs dans la masse de cette humeur, à intervalles réitérés, et y produit les paroxismes qui doivent l'en pourchasser.

La plupart des praticiens assurent que cette matière se fabrique dans les premières voies : « *Primæ viæ*, dit » Hoffmann, *sunt latibulum in quo vitiosa materiæ, fer-* » *menti instar*, *hospitatur* (2) »; *Torti* émet le même sentiment, lorsqu'il avance : « *Fermentum febrium in-* » *termittentium*, *non sanguini primariè inest*, *sed vasis* » *lacteis admiscetur*, *et factâ materiæ accumulatione*, » *paroxismum excitat* (3). » Beaucoup d'autres circonstances indiquent le grand rapport qu'ont les fièvres intermittentes avec la lésion des premières voies : *Nicolai*, par exemple, rapporte une observation d'une de ces fièvres où les paroxismes paroissoient dans l'ordre que suivoit le malade dans ses repas (4); il est encore cons-

---

(1) Voyez *Huxham*, T. II, *page* 30 et suiv.

(2) Voyez *Med. rat. system.* S. I, C. 3, §. 9, et C. 2, *page* 26.

(3) Voyez *Therap. spec.* L. I, C. 8, *page* 90; voyez *Langrish*, *pages* 247 et 277.

(4) Voyez *Von Kalten Fiebern*, etc.

tant que, quand on néglige d'évacuer les premières voies, cet ordre de fièvres prend le type des fièvres continentes (1).

D'après ces considérations, la matière est préparée dans les premières voies; mais par les raisons ramenées plus haut, cette matière n'est pas de la saburre même : seroit-ce donc un *contagium* particulier ? Cela ne paroît pas être ainsi, quoique ces fièvres soient souvent d'un génie épidémique. Il conste, à la vérité, par l'observation, que les miasmes contagieux qui occasionnent les fièvres continentes produisent quelquefois des fièvres intermittentes; on a remarqué, en effet, que la peste avoit de temps en temps le caractère de ces maladies (2); la fièvre varioleuse se propage aussi d'une manière périodique assez souvent (3); mais ce sont là des exceptions qui ne changent rien au système. Il n'y a ordinairement aucun soupçon de contagium, et s'il faut donner mon avis, je dirai qu'il est très-probable que la condition, par laquelle il se mêle une partie de saburre dans le sang, et qui la rend propre à produire une fièvre intermittente, ne consiste que dans une disposition particulière du système nerveux; en effet, en considérant que la fièvre récidive très-facilement, si l'on emploie les purgatifs dans un temps inoportun (4), que les toniques ne peuvent compléter la guérison, s'ils produisent une évacuation, et qu'enfin les vomitifs prolongent la maladie, s'ils agissent par les selles, on trouvera vraisemblable, que quelque irritabilité maladive des nerfs renferme la raison première de l'existence de la fièvre, puisqu'on sait combien les purgatifs affoi-

(1) Voyez *page* 170.

(2) *Voyez* Traité de la Peste, T. I, *pages* 321, 323.

(3) Voyez *Schræder progr. de duob. Variol. insit. hist.*, Gottingue, 1766, *page* 8; voyez *Haën*, T. II, *page* 90; voyez *Sarcone*, T. I, *page* 230.

(4) Voyez *Werlhoff obs. de febr.* §. 7, *page* 24; voyez *Van-Swieten de febr. intermitt.*; voyez *Sauvages*, édit. prem. T. II, *page* 272.

blissent, lorsqu'ils ne sont pas indiqués par la nature.

On peut ajouter à cela l'influence surprenante qu'ont les passions de l'ame dans la production des fièvres intermittentes; sans contredit leur premier effet se porte sur le système nerveux; l'usage souvent salutaire de l'opium en fournit une preuve principalement dans les fièvres les plus tenaces; enfin, on connoît assez la vertu qu'a le quinquina de conforter les nerfs, et puisque personne ne peut révoquer en doute la propriété, presque générale, de cette écorce pour guérir, soit les fièvres intermittentes elles-mêmes, soit beaucoup d'autres maladies périodiques, propriété qui a été constatée de la manière la plus suffisante par les observations d'une infinité de médecins d'un grand nom, il est permis, encore une fois de statuer, en quelque sorte, que la première raison des fièvres intermittentes est vraiment une affection nerveuse.

Le sentiment que *Van-Swieten* a émis sur la cause de ces fièvres vient encore à l'appui de mon opinion (1); *Senac* nie, à la vérité, la coopération du système nerveux dans leur production (2); mais son avis ne porte pas sur des raisonnemens satisfaisans; en effet il trouve quelque ressemblance entre l'hystéricisme et les fièvres intermittentes; et très-certainement, la condition de ces fièvres n'a aucun rapport avec celle des vapeurs histériques: elles sont parfaitement distinctes; bien plus, la condition des fièvres intermittentes n'a nulle affinité avec aucune autre lésion du système nerveux.

N'y auroit-il que les nerfs des premières voies qui se trouveroient en défaut dans nos fièvres? Ce fut là l'opinion de *Whytt*, elle est la plus probable de toutes (3); *Grant* l'a adoptée depuis peu (4): il ne suit pas de-là

---

(1) *Voyez* Comment. II, §. 757.

(2) Voyez *Von wechsel fiebern.*, Léipz., 1772, *page* 20 et suiv.

(3) Voyez *page* 587 et suiv.

(4) Voyez *page* 33.

pourtant qu'on doive rapporter les fièvres intermittentes au genre des fièvres ataxiques ; car elles diffèrent beaucoup les unes des autres : dans les premières les forces de la nature ont une activité considérable pour expulser la matière fébrifère ; dans les autres au contraire, ces forces sont résoutes ou le paroissent : aussi la différence de ces deux sortes d'affections nerveuses est vraiment essentielle.

D'ailleurs, la mauvaise disposition des nerfs, comme nous l'avons déjà exposé plus haut, ne constitue point par elle-même la nature de la fièvre : il doit accéder encore une autre cause qui, de concert avec cette condition maladive, établit complétement la cause matérielle. La cause prédisposante est presque toujours la même ; mais l'occasionnelle est différente, comme il a été dit ; c'est suivant sa différence complexe, que la nature des fièvres intermittentes varie ; c'est aussi d'après elle, pour suivre nos principes généraux, qu'on doit distribuer le genre de ces fièvres.

PREMIER GENRE DES FIÈVRES INTERMITTENTES.

FIÈVRE INTERMITTENTE INFLAMMATOIRE.

Descript. ELLES arrivent en hiver et au printemps (1). Constitution robuste (2). Sang inflammatoire (3), et les autres signes de la diathèse phlogistique.

---

(1) Voyez *Wintringham*, page 326 ; voyez *Huxham*, p. 32.
(2) Voyez *Huxham*, page 30.
(3) *Huxham*, page 32, et *Langrish*, page 252, ont vu que la diathèse phlogistique du sang étoit telle, que cette

Schol. Les médecins modernes d'Angleterre sont ceux qui ont le mieux déterminé le caractère de ce genre de fièvres intermittentes ; on doit, en elles, employer nécessairement la méthode antiphlogistique ; si on néglige de le faire, elles deviennent très-facilement continues (1) ; on met encore en usage les tempérans ; le sel ammoniaque dont on connoît la vertu fébrifuge, joue le plus grand rôle dans la curation.

Mais ce traitement ne suffit pas pour guérir complétement la fièvre ; il ne détruit que sa cause occasionnelle (2) : après avoir donc mis en avant la méthode antiphlogistique, il faut employer les toniques pour emporter la cause prédisposante ; sans ce préalable, ils pourroient donner plus d'intensité à l'influence de la cause occasionnelle.

Ce genre de fièvre intermittente arrive-t-il sans lésion des premières voies ?

ESPÈCES.

a) FIÈVRE IRTERMITTENTE INFLAMMATOIRE SIMPLE.

b) FIÈVRES — — COMPLIQUÉES.

cette humeur paroissoit plus épaisse dans les fièvres quotidiennes que dans les fièvres tierces, et dans celles-ci plus encore que dans les fièvres quartes. *Lisez* là-dessus *Wintringham.*

(1) Lisez *Huxham* ; voyez *Wintringham*, pages 292 et 294 ; lisez *Langrish* ; voyez *Monro*, page 138 ; voyez *Grainger*, *Hist. febr. anom. Bat.* page 66 ; voyez *Senac*, page 219 et suiv. ; voyez *Pringle*, page 215.

(2) Voyez *de Haën*, T. XI, *page* 53 et suiv.

I. FIÈVRE INTERMITTENTE INFLAMMAT^re. COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DES YEUX (1).

Descript. SIGNES de l'ophtalmie (2). Fièvre périodique.

II. FIÈVRE INTERMITTENTE INFLAMMAT^re. COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA PLÈVRE ET DES POUMONS.

Pleuritis periodica de *Sauvages* (3).

Descript. SIGNES de la pleuropneumonie (4). Fièvre intermittente.

(1) *Voyez* Les auteurs que j'ai cité plus haut ; *voyez* aussi *Grant*, page 133 et suiv.
(2) Voyez page 101.
(3) *Voyez* T. I, *page* 473.
(4) Voyez *page* 116.

III. FIÈVRE INTERMITTENTE INFLAMMAT[re].
COMPLIQUÉE
DE L'INFLAMMATION DES POUMONS (1).

Descript. SIGNES de la péripneumonie (2). Fièvre intermittente.

SECOND GENRE
DES FIÈVRES INTERMITTENTES.

FIÈVRE INTERMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE.

Descript. ELLES arrivent au printemps et en été. Vomissement bilieux durant le froid du paroxisme. Signes de la saburre bilieuse. Diathèse phlogistique. Paroxismes ordinairement tierces.

Schol. Nous avons plus haut compté en général la saburre des premières voies parmi les causes des fièvres intermittentes; on ne sauroit révoquer en doute cette éthiologie, si l'on est instruit que souvent les vomitifs emportent complétement la fièvre (3). Il a été reconnu

(1) Voyez *Sarcone*, T. I, *page* 211.
(2) Voyez *page* 141.
(3) Voyez *Grainger*, *Hist. febr. anom. Batav.* Edimb. 1753, *page* 73; Edimbourg, *Versuche*, T. IV, *page* 535.

de

de tous les temps, et il conste par l'observation que la saburre bilieuse est celle qui contribue le plus à l'entretien des fièvres intermittentes (1): aussi, la plupart des auteurs n'ont-ils jamais employé les émétiques sans fruit.

Le précepte d'Hippocrate, consistant à suivre les intentions de la nature dans l'expurgation des matières saburrales, et à choisir pour cela le temps de la turgescence, trouve fort bien sa place ici. On remarque que la saburre turge principalement au commencement du froid de la fièvre; en cet état la nature se suffit souvent à elle-même pour en opérer l'évacuation. Elle est quelquefois insuffisante; en ces cas, plusieurs médecins, pour favoriser ses efforts, ont fait venir l'art à son secours, et ont fait prendre l'émétique; ce remède, donné dans le stade des frissons de la fièvre, a été ordinairement suivi d'un très-heureux succès (2).

Medicus a fait remarquer aussi la présence de la bile dans les fièvres intermittentes; il l'a reconnue, et par les ouvertures des cadavres, et par les évacuations; voilà ce que nous avions à dire concernant la coopération de la bile dans la production des fièvres intermittentes.

Il y a de ces fièvres qu'on guérit à peu de chose près par les évacuans; il en est même que les seuls efforts de la nature font disparoître; il paroît que celles-là ne reconnoissent d'autre cause qu'un défaut de la bile dans sa quantité ou dans ses qualités.

Mais les constitutions qui en sont affligées cachent le plus souvent, dans les humeurs, un vice qui contribue à l'existence de la fièvre; ainsi, dans les fièvres intermittentes épidémiques, on remarque fréquemment, une diathèse inflammatoire qui mérite la plus grande

---

(1) Voyez *Galien*, *de diff. febr.*, L. II, C. 3; voyez *Hoffmann*, *Med. rat. syst.* T. II, P. I, S. I, C. I, §§. 4 et 15; voyez *Senac*, pages 27, 180; voyez *Monro*, p. 191; voyez *Medicus*, *Beobacht*, T. I, *pages* 50, 67, 71 et 106.

(2) Voyez *Edimb. Versuche*, T. IV, art. 24; voyez *de Haën*, T. XI, *page* 44 et suiv.; voyez *Senac*, page 227 et suiv.

attention, sous le rapport de la curation (1); il faut, en effet, faire précéder les évacuans par la saignée, pour éviver les inflammations locales qui, sans cette précaution, peuvent arriver très-facilement et agraver la maladie. C'est précisément la fièvre que j'ai intention d'indiquer par la détermination de ce genre.

ESPÈCES.

---

a) FIÈVRE INTERMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE SIMPLE (2).

---

b) FIÈVRES — — — — COMPLIQUÉES.

I. FIÈVRE INTERMITTENTE BILIEUSE INFLAMMATOIRE COMPLIQUÉE

DE L'INFLAMMATION DE LA PLÈVRE ET DES POUMONS.

Pleuritis intermittens de *Sauvages (3)*.

Descript. SIGNES de la péripneumonie (4).

---

(1) Voyez *Huxham*, T. II, *page* 33; voyez *Medicus*, T. I, *page* 178.

(2) Voyez *Werloff Obs. de febrib.* §. 8, *page* 27; voyez *Grainger*, pages 10, 95; lisez *Huxham* et *Medicus*; voyez *Stoll Rat. med.* P. I, *page* 104.

(3) *Lisez* cet Auteur.

(4) Voyez *page* 116.

Schol. Sauvages rapporte que cette maladie a été guérie par la saignée et les cathartiques.

TROISIÈME GENRE DES FIÈVRES INTERMITTENTES.

FIÈVRE INTERMITTENTE BILIEUSE PUTRIDE.

Descript. AIR humide et chaud, infecté d'exhalaisons putrides(1). Ces fièvres se déclarent ordinairement en automne. Signes de la saburre bilieuse (2). Dissolution putride du sang (3). Divers symptômes nerveux, très-dangereux (4). Apyrexie courte (5).

---

(1) Voyez *Pringle*, page 189; *Huxham*, pages 34 et 35; voyez *Grainger*, pages 55, 59; voyez *Senac*, page 33, voyez *Medicus*, page 118.

(2) *Voyez* les Auteurs plus haut cités; voyez *Quarin*, p. 121. On observe souvent une couleur contre nature à la bile, à cause de l'affection du système nerveux; voyez *Torti*, p. 257, et *Van-Swieten*, comment. II, *page* 54. Les malades, vomissent ordinairement de la bile noire; voyez *Grant*, page 488; on a trouvé le système bilifère, toujours malade dans les cadavres qu'on a ouverts; voyez *Aurivill*, *Diss. de febr. intermitt. malign.* dans les Œuvres de *Balding*. V. I, *page* 17.

(3) Voyez *Werloff*, §. 61, *page* 23; voyez *Clegorhn*, p. 151; voyez *Medicus*, page 118.

(4) Voyez *Medicus*, page 24. La malignité de ces fièvres ne gît pas dans un *contagium*, puisqu'elles sont très-rarement contagieuses; voyez *Raymond*, *Diss. de febr. intermitt. malig.* dans les Œuvres de *Balding.*, V. I, *pages* 29, 33.

(5) Voyez *Medicus*, page 100.

Schol. La plupart de ces fièvres intermittentes constituent celles que les médecins ont décrit sous le nom de fièvres malignes ; une telle dénomination leur convient sans doute, parce que les paroxismes en sont terribles ; car tout concourt à produire des effets malheureux ; mais elle est vicieuse sous bien d'autres rapports.

Quand, dans ces maladies, on a évacué la saburre, le quinquina devient très-utile, tant à cause de l'affection des nerfs que par rapport à la putridité ; on doit l'administrer, à très-forte dose, dans le premier intervalle des paroxismes (1) ; l'alun crud est pourtant le remède héroïque, celui qui remporte la palme ; *Medicus* en a fait remarquer la vertu antiseptique et antifébrile (2), d'après les observations des praticiens.

La putridité de ces fièvres appartient-elle à leur cause matérielle ? Leurs causes antécédentes, et le mode de curation qui leur convient, le font croire ainsi ; mais comme nous avons, avec raison, donné à entendre, plus haut, que la matière fébrile n'est plus dans le sang après le paroxisme, et que la dissolution putride de cette humeur est prise, à plus juste titre, pour le produit de la bile dépravée qui y a été mêlée avant l'accès (3), on peut conclure qu'on doit rapporter la putridité de ces fièvres plutôt au nombre des effets, qu'à celui des causes (4).

---

(1) Voyez *Werlhoff*, pages 90, 170 ; voyez *Medicus* ; page 217 et suiv.

(2) Voyez *page* 227 et suiv.

(3) Cette bile constitue proprement la matière fébrile.

(4) Quant aux espèces, ce sont les *intermittentes malignæ* des auteurs ; voyez ceux que j'ai déjà cité, à l'occasion du genre.

QUATRIÈME GENRE DES FIÈVRES INTERMITTENTES.

FIÈVRE INTERMITTENTE PITUITEUSE.

Descript. CONSTITUTION mélancolique. Froid tantôt peu intense et court, et tantôt véhément et convulsif (1). Vomissement de pituite, au commencement des frissons. Paroxismes quotidiens, et quartes. Hémorragies naturelles, supprimées (2). Obstruction des viscères.

Schol. Les évacuans et les résolutifs sont les remèdes qui conviennent à ces fièvres dans le commencement; ensuite ce sont les toniques qui trouvent leur place (3).

Les obstructions des viscères ne paroissent pas appartenir proprement à la nature de ces fièvres, parce qu'elles en sont les suites, lorsqu'elles traînent en longueur. On observe la même chose dans les autres genres (4).

(1) Voyez *Hist. Morb. Vratisl.* 1699, *page* 102.
(2) Voyez *de Haën*, T. XI, *page* 54 et suiv.
(3) Voyez, *Senac*, page 241.
(4) *Voyez* les Obs. Med. *de Lommius*, page 10; lisez *Senac*, et consultez l'*Hist. morb. Vratisl.*, pour les espèces de ce genre.

CINQUIÈME GENRE DES FIÈVRES INTEMITTENTES

FIÈVRE INTERMITTENTE VERMINEUSE.

Descript. AMAS de vers dans les premières voies (1). Paroxismes ordinairement tierces.

Schol. Ici, il faut d'abord évacuer la cause occasionnelle, c'est-à-dire la vermine; ce préalable rempli, on met en usage les antifébriles spécifiques.

ESPÈCES (2).

Schol. Les fièvres qui absorbent les remittentes, et que l'on guérit par le secours seul du quinquina, paroissent constituer un genre particulier de fièvre intermittente (3).

(1) Voyez *pages* 274 et 275.

(2) Quant aux espèces de ce genre, *voyez* *Van-den-Bosch*, pages 71, 79; *voyez* encore *Aurivill*, page 16.

(3) Voyez *Pringle*, page 187; voyez *Monro*, pages 170 et 189; voyez *Hillary*, page 22; voyez *Vintringham*, page 250.

SIXIÈME GENRE DES FIÈVRES INTERMITTENTES.

FIÈVRE INTERMITTENTE NERVEUSE.

Descript. DÉBILITÉ ataxique. Absence des signes de toute autre cause manifeste.

Schol. Il paroît qu'il n'y a pas ici un grand appareil pour produire la matière fébrile : aussi faut-il avoir moins d'égard aux causes occasionnelles, et faire plus d'attention à la condition prédisposante : on doit, par conséquent, employer, dès le principe, le quinquina, avec les cardiaques et les martiaux.

On peut appliquer à ces fièvres principalement, ce qu'on lit dans *Morton*, sur le tort que font les purgatifs dans les fièvres intermittentes (1); si dans les paroxismes il existe des symptômes violens, *Lind* emploie les opiates avec un très-heureux succès (2). Peut-on, sous tous les rapports, dire cela, de toutes les fièvres intermittentes, ou bien celles de ce genre, sont-elles les seules auxquelles cette méthode convienne (3)?

---

(1) *Voyez* ses Œuvres, L. 2, C. 10, §. 2.

(2) Voyez *Von den Krankheiten der europeœr in heissen climaten*, page 265.

(3) Voyez *Huxham*, T. II, *page* 32, pour les espèces de ce genre.

AU LECTEUR.

VOILA, lecteur bénévole, le tableau des maladies et des fièvres que je me suis étudié à vous présenter, suivant un ordre que sans contredit vous jugerez naturel, ou que vous avouerez du moins s'en approcher beaucoup. L'étudiant, qui est imbu de la connoissance parfaite des individus, est plus apte à en saisir les notions générales : le fruit, que vous pourrez retirer de cet ouvrage, sera par conséquent, comme celui qu'on retire de tout système, en raison directe des connoissances que vous aurez des maladies individuelles.

Mais, quoique toutes les modifications d'une chose quelconque puissent fournir des idées générales, toutes ne présentent pas cependant le même degré de valeur et d'utilité ; je suis très-persuadé que celles dont j'ai fait la base du système que vous venez de voir, sont les plus fécondes de celles qu'on connoît : ainsi, choses égales d'ailleurs, ma méthode vous donnera les moyens les plus propres à la combinaison des préceptes et des règles de l'art.

Hélas ! direz-vous, vous avez fait plusieurs maladies d'une seule ! ce n'est pas chercher à être plus court ; seroit-ce donc pour favoriser les commençans ? Je n'ai eu nullement en vue le premier objet ; j'ai répété les noms, il est vrai ; cependant j'ai abrégé les choses : dans mon système d'ordination des fièvres, vous trouverez répétés, les phénomènes externes qui ne tiennent pas aux causes, et qui sont abstraits de tout autre objet ; mais vous n'y trouverez pas multipliées, les maladies présentant des symptômes qui naissent de causes déterminées, et qui leur sont essentiellement propres ; d'après cela l'augmentation du nombre des fièvres n'est qu'apparente ; elle est nulle dans le fait.

Si j'ai établi quelquefois des maladies nouvelles, c'est qu'elles existent réellement, et qu'elles étoient inconnues; j'ai dû, en cela, rendre hommage à la vérité pour servir l'art qu'il falloit corriger, et l'artiste qui ignoroit l'existence de ces individus; au reste, donnez un autre nom aux espèces, et toute la difficulté est levée.

Certainement vous trouverez l'ordination des espèces trop multipliée; mais de cela il n'en résulte pas que ma méthode soit moins avantageuse que je l'ai dit; ce seroit d'ailleurs m'excuser suffisamment en prouvant que la faute en est à la nature; en effet, la connoissance des espèces n'est entourée d'aucune entrave, et tout le travail du praticien roule presque sur le seul diagnostic des genres; or, d'après notre méthode, les genres sont moins nombreux que d'après toutes les autres: elle mérite donc, à juste titre, d'être regardée comme la plus utile.

Il n'appartient pas à un homme d'étayer toutes ses connoissances sur sa propre observation: aussi j'ai toujours cité les auteurs, dignes de foi, dont l'opinion corroboroit la mienne; trop souvent j'ai remarqué des observations mal faites et défectueuses; du moins elles ne répondoient pas parfaitement à ce qui étoit en question. J'ai vu aussi, fréquemment, négligé ce qui auroit pu amener à la connoissance de la nature de la maladie en grande partie, ou qui l'auroit fait connoître sous d'autres rapports. J'ai fait peu de cas de tout cela pour suivre l'ordre naturel.

Si je ne me suis point écarté du sentier de la nature, ce petit ouvrage doit réveiller l'attention des praticiens, et leur faire comparer avec soin les phénomènes des maladies d'après nos principes; ils pourront suppléer ainsi à ce qui manque, confirmer ce qui est vrai, et corriger ce qui est faux; car, quand on a une règle pour estimer les choses, on parvient plus facilement à les rendre correctes, que lorsqu'on n'a que des observations ambigues et indéterminées.

Ce fut là le motif qui m'engagea à mettre au jour ce système d'ordination des fièvres et le tableau naturel des

maladies. Les fondemens de mon édifice sont bons, j'en suis sûr : ils seront utiles à ceux qui exercent mon art, pour apporter, à mon ouvrage, les amendemens dont il reste susceptible.

Mon intention est de poursuivre mon travail, si on le juge avantageux pour les progrès de la science médicale. Je vois certainement toute l'étendue et toutes les difficultés de mon entreprise ; mais quelque peu que les moyens d'un seul homme puissent faire pour l'avancement d'une science, c'est toujours un devoir bien doux à remplir que d'y travailler sans cesse.

TABLE DES MATIÈRES.

Second genre des fièvres continentes.

SECOND ORDRE.

Premier genre des fièvres remittentes gastriques.

Second genre des fièvres remittentes gastriques.

Troisième genre des fièvres remittentes gastriques.

Premier genre des fièvres vermineuses.

Second genre des fièvres vermineuses.

TROISIÈME ORDRE.

Premier genre des fièvres ataxiques.

Second genre des fièvres ataxiques.

Troisième genre des fièvres ataxiques.

Fin de la Table des Matières.

ERRATA.

Page viij, ligne 28; *au lieu de* et a, *lisez* il a.

Page 20, ligne 7; *au lieu de* une raison de l'existence, *lisez* une raison insuffisante de l'existence.

Page 55, ligne 6; *au lieu de* atactes, *lisez* ataxiques.

Page 97, ligne 1; *au lieu de* de quinquina, *lisez* du quinquina.

Page 151, note 2; *au lieu de* Schrœder, *lisez* Schreiber.

Page 224, ligne dernière; *au lieu de* appartient, *lisez* appartiennent.

Page 277, ligne 5; *ajoutez après* inflammatoire, compliquée d'inflammation.

Page 301, ligne 1; *au lieu de* de la cuisse, *lisez* aux cuisses.

Page 315, au Titre; *au lieu de* II, *lisez* IV.

Nota. Dans le corps de l'Ouvrage et dans la Table des Matières, les complications par le *Plegmon*, l'*Érésipèle*, et le *Rhumatisme* sont, comme les autres, affectés de chiffres romains; elles doivent pourtant en être différenciées : supposez-les donc affectées de chiffres arabes.

TABLE DES SYNONYMES.

A.

E.

F.

M.

N.

O.

P.

FIN.